
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







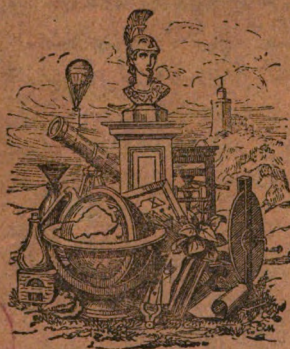
11



MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

SECTION DE L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE

ANNÉE 1867



LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE GAUTHIER FRÈRES

1868

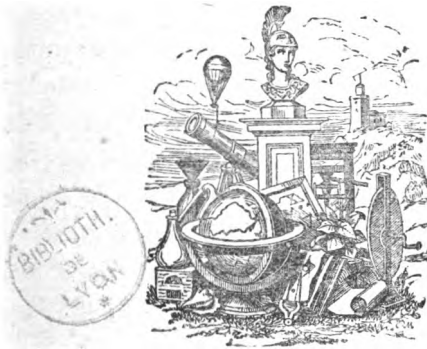
MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA.

462841

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

SECTION DE L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE

ANNÉE 1867



LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE GAUTHIER FRÈRES

1868

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 mars.

MM. Rebour, Boin et Ogérien sont désignés par un vote de la Société, pour représenter cette Compagnie au congrès de la Sorbonne. L'assemblée exprime ensuite le désir que le rapport de son président, sur les objets celtiques découverts à Larnaud, en 1865, soit lu à ce congrès. Elle recommande, au même titre, un second rapport de M. le président, sur le plan en relief du département du Jura, ainsi qu'un travail du frère Ogérien, concernant l'effet des eaux tannées sur la végétation.

Un spécimen du portrait de Lacuzon, photographié par M. Auguste Cloz, est soumis à l'examen des membres présents qui décident, à l'unanimité, que ce portrait paraîtra en tête de la notice consacrée à ce célèbre chef de partisans, dans les Mémoires de la Société.

La Compagnie autorise M. le président à renouveler la demande faite en février 1866, au maire de la ville et au conseil municipal, pour obtenir l'autorisation d'installer la Société dans la salle de la justice de paix et celle qui lui est contiguë. L'école de musique, occupant ce dernier local, pourrait, sans inconvénient, être transportée dans le pavillon de la Chevalerie, où, de temps immémorial, elle a eu ses solennités.

La requête de M. le président sera présentée au conseil municipal dans la session de mai.

Séance du 2 avril.

M. le président donne lecture des deux rapports qu'il a rédigés sur le plan en relief du département du Jura, et sur les objets celtiques découverts à Larnaud, en 1865. Ce travail, fait en vue du congrès de la Sorbonne, est approuvé par la Société qui vote, séance tenante, une somme de 100 fr. pour faire photographier dix tablettes des objets archéologiques les plus rares et les plus précieux de cette collection, destinée à passer probablement sous les vitrines d'une galerie étrangère. Une commission est nommée pour faire un triage de ces échantillons, dont le souvenir, à l'aide de la photographie, restera dans le musée de Lons-le-Saunier.

Sur la proposition de M. Charles Dalloz, la Compagnie vote une médaille d'or au frère Ogé-

rien , comme expression de sa reconnaissance et de son estime pour l'*Histoire naturelle du département du Jura*, œuvre sans précédent dans notre pays et qui a coûté vingt ans de recherches et de travaux de toute nature au frère Ogérien.

M. Charles Guichard, nouvellement élu, termine la séance par une pièce de vers intitulée : *Sainte-Hélène*. L'assemblée exprime chaleureusement à l'auteur son admiration pour cette pièce qui renferme des beautés de premier ordre, et vote l'impression du manuscrit qui paraîtra dans le prochain volume des Mémoires de la Société.

Séance du 14 mai.

M. le président annonce à l'assemblée que, pour faire connaître au public le plan en relief du département du Jura, exécuté par M. Cloz, il a cru devoir, pendant son séjour à Paris, faire imprimer le rapport lu à la section des sciences au congrès de la Sorbonne, où il était délégué par un vote de la Société. L'assemblée ratifie la dépense et passe à l'ordre du jour.

M. Edouard Dalloz , député au Corps législatif, ayant généreusement offert une somme de 300 fr., sous le titre de cotisation , pour l'année 1867, la Compagnie lui vote, séance tenante, les plus vifs remerciements et charge son président de signaler, par la voie de la presse, cette marque d'encouragement qui honore à la fois le donateur et la Société qui est l'objet de ce don,

Séance du 11 juin.

Après avoir entendu, par l'organe de M. Albert Baille, le rapport de M. Boin, sur les comptes de 1866, la Société décide qu'elle statuera sur la liquidation de ces comptes à la séance du mois de juillet, attendu que la note des mémoires de la Société n'a pas été fournie par l'imprimeur aux membres de la commission des finances.

Sur les conclusions du rapporteur M. Boin, elle décide, en outre, que la notice relative aux guerres de 1668 en Franche-Comté, due à la plume de M. Perraud, professeur au lycée de Besançon, ne sera pas publiée dans le volume de 1867, parce que, quelque soit son mérite littéraire, cette notice ne paraît pas, selon la commission, contenir de documents nouveaux sur l'histoire de cette époque, ou qui puissent en modifier l'aspect connu d'après des travaux précédents, déjà livrés au public.

M. Finot lit ensuite le rapport qu'il a rédigé sur le *Prieuré de Saint-Désiré*, par dom Chassignet, et la Compagnie, se ralliant à l'opinion du rapporteur, ordonne l'impression de ce manuscrit *in extenso* et avec notes, dans les prochains Mémoires de la Société.

Le frère Ogérien expose qu'on a découvert à Saint-Etienne-de-Coldres un très grand nombre de tombeaux qui sont alignés du nord au sud, et sont formés de sarcophages enterrés à fleurs de sol.

Chaque tombe renferme un squelette unique, rarement deux ; une seule en contient trois, dont deux sont placés côte à côte, pendant que le troisième est aligné vers les pieds. On a trouvé dans les fouilles une lame de sabre en fer rouillé ; mais, la plupart de ces tombeaux ne présentent ni patène, ni métal. Le frère Ogérien attribue ces tombes à l'époque bourguignonne, car elles ressemblent exactement, et pour tous les détails, au grand cimetière bourguignon, découvert et fouillé par lui, près de Genod.

La séance est terminée par la lecture d'une pièce de vers, intitulée : *Vercingétorix*. Applaudie à plusieurs reprises, cette pièce, d'après le vote de la Société, paraîtra dans le prochain volume des Mémoires, c'est-à-dire au commencement de 1868.

Séance du 9 juillet.

M. le président donne lecture de deux lettres : l'une de M. Ragmey, maire de la ville, l'autre de M. Gaspard, auteur de l'*Abbaye de Gigny*.

M. Gaspard, que l'éloignement et des affaires particulières avaient, à son grand regret, séparé de la Société d'émulation du Jura, demande sa réintégration dans cette Compagnie. Les titres littéraires de M. Gaspard, ses travaux, à diverses époques, dans les Mémoires de la Société, l'honorabilité de son caractère, tout le recommande aux suffrages des membres qui n'étaient pas encore

x

dans la Société, lorsque M. Gaspard en faisait partie.

Aussi sa réintégration est votée à l'unanimité et avec la plus vive sympathie.

Le conseil municipal ayant repoussé la proposition faite par le président, au nom de la Société, d'installer la Compagnie dans le local de la justice de paix, M. le maire a transmis cette décision à M. le président de la Société, par une lettre qui exprime son regret. La lettre lue, et les motifs du refus appréciés, l'assemblée passe purement et simplement à l'ordre du jour.

M. Boin lit ensuite son rapport détaillé sur les comptes de 1866, et conclut en approuvant les dépenses qui ont été faites dans cette année.

La Société adopte ces conclusions.

Séance du 6 août.

M. le président dépose sur le bureau les différents ouvrages qui lui ont été adressés par les auteurs et les Sociétés correspondantes. Sur sa demande, la Société vote des remerciements à M. Bondivenne, auteur d'un livre sur l'instruction primaire, offert comme hommage à la bibliothèque de la Société.

Elle décide, par un second vote, l'impression d'une nouvelle chinoise, intitulée : *les Fiançailles d'Assoï*, due à la plume de M. Mahon, curé de Saint-Didier. Cette nouvelle qui se recommande,

comme les autres productions de l'auteur, par l'intérêt de la fable et l'élégance du style, paraîtra dans le volume de 1867 des Mémoires de la Société d'émulation.

Séance du 12 novembre.

La Société, revenant sur son vote du 11 juin dernier, décide que la publication du manuscrit de Dom Chassignet, sur le prieuré de Saint-Désiré, sera ajournée jusqu'à l'achèvement des notes qui doivent éclairer ce manuscrit, attendu que le texte de cette notice ayant déjà été publié par la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, l'insertion à nouveau de cette notice, dans les prochains Mémoires de la Société d'émulation, ferait double emploi, si elle n'était accompagnée de notes explicatives.

Séance du 24 décembre.

M. Corneille Saint-Marc, ancien principal, ayant envoyé au président un manuscrit, intitulé : *Tablettes historiques sur la ville de Saint-Amour*, pour être publié dans les prochains Mémoires de la Société d'émulation, la Compagnie nomme une commission qui examinera le manuscrit et fera un rapport sur ce travail. Le rapport sera présenté à la séance suivante.

L'assemblée approuve ensuite l'hommage qui lui est fait par M. Blondeau, de Champagnole, d'un recueil de poésies, dont quelques-unes, choisies par une commission nommée à cet effet, paraîtront dans le prochain volume des Mémoires.

On procède à l'élection des membres qui doivent faire partie de la commission chargée de vérifier les comptes de l'année 1867 et de présenter un rapport sur cette gestion.

Sont nommés : MM. A. Devaux, Z. Robert, A. Baille, Large et Boin.



RAPPORT

de la Commission du budget composée de
MM. Auguste Devaux, Zéphirin Robert,
Large, Albert Baille et Boin.



Les comptes ont été rendus en même temps par M. le président et M. le trésorier.

En ce qui concerne M. le trésorier seul, la commission n'avait à examiner que deux points : 1° si les dépenses avaient été faites sans autorisation de M. le président ; 2° si leur acquittement était justifié. Vérification faite, tout a été reconnu parfaitement régulier.

Quant aux détails du budget, la préparation du rapport de ces comptes a été fort simplifiée par l'exposé raisonné et détaillé qui lui a été fait de la situation financière de la Société, par M. Cler, et elle l'en remercie d'autant plus volontiers que les années précédentes, elle avait dû elle-même se livrer, pour cela, à un travail assez minutieux.

Avant d'aller plus loin, je dois rappeler que tout les comptes antérieurs au 9 juillet dernier ont été déjà approuvés par la Société à la réunion de ce même jour 9 juillet. Nous n'avons, par conséquent, à y revenir que pour apprécier notre situation financière.

Une innovation heureuse, et que la commission a approuvée, a été apportée par M. Cler dans son exposé.

En même temps que son compte général M. Cler a fait un compte budgétaire spécial, comprenant toute sa gestion depuis son entrée en fonctions pour l'année 1867, c'est-à-dire qu'il a présenté l'état de l'actif et du passif en partant du 1^{er} janvier pour s'arrêter au 31 décembre 1867. C'est le seul moyen pour la Compagnie de se faire une idée exacte de ses ressources et de ses charges.

Pour être précis et complet, M. Cler divise son compte budgétaire pour l'année 1867 en trois chapitres : 1^o recettes ; 2^o dépenses ; 3^o sommes à recouvrer. Il subdivise les deux premiers chapitres en deux sections ; et, pour cela, il distingue les recettes et les dépenses ordinaires des dépenses et des recettes extraordinaires. Voici son état des uns et des autres :

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE. — *Recettes ordinaires.*

Elles comprennent le produit encaissé :

1 ^o Des cotisations	395 fr.	» c.
2 ^o De la rente Perrin.	300	»
3 ^o De l'allocation du Conseil général .	1,200	»
et forment un total de	<u>1,895 fr.</u>	<u>» c.</u>

SECTION II. — *Recettes extraordinaires.*

Elles comprennent :

Envoi de M. Dalloz	300	»
Envoi de M. le ministre de l'Instruction publique	300	»
<i>A reporter.</i>	<u>600 fr.</u>	<u>» c.</u>

<i>Report</i>	600 fr. » c.
Vente d'exemplaires de G. Cousin	25 70
Excédant en recettes du budget précé-	
dent	1,695 85
Total.	2,321 fr. 55 c.
Recettes ordinaires	1,895 »
Recettes extraordinaires	2,321 55 c.
Totaux.	4,216 fr. 55 c.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SECTION PREMIÈRE. — *Dépenses ordinaires.*

Elles comprennent :

Frais d'impression des mémoires de la Société.	1,523 fr. » c.
Traitement de M. le secrétaire	200 »
Frais de bureau de M. le président	30 »
id. id. trésorier	30 »
id. id. secrétaire	3 »
Annuité du droit d'installation de la rente Perrin	108 70
Total	1,894 fr. 70 c.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Dépenses extraordinaires.

Ces dépenses, dans lesquelles figurent pour une somme de 350 fr. les avances à M. Cloz, peintre, pour l'exposition de sa carte en relief, comprennent :

<i>A reporter.</i>	1,894 fr. 70 c.
----------------------------	-----------------

<i>Report</i>	1,894 fr. 70 c.	
1° Cloz, Louis, peintre (avances pour place à l'Exposition).	350	»
2° Bidot, notaire (procès-verbal d'enquête sur une découverte d'objets en bronze).	28 05	
3° Le Frère Ogérien (analyse des eaux).	23 97	
4° Benoit, libraire (achat de 3 registres pour 1867).	8 25	645 27
5° Cloz, Auguste (pour photographies).	160	»
6° Médaille offerte au Frère Ogérien	70	»
7° Badet, menuisier (1 chassis pour tableau).	5	»
Soit un chiffre total de	645 27	
En réunissant les deux sections de dépenses nous avons un chiffre total de	2,539 97	
Les recettes étaient (ch. I ^{er} .) 4,216,55	} 1,676 58	
Les dépenses sont (ch. 2.) 2,539,97		
Reste net	1,676,58	

CHAPITRE TROISIÈME.

Sommes à recouvrer.

Cotisations en retard	400	»
Total de l'actif	2,076 fr. 58 c.	

Nous proposons à la société d'approuver purement et simplement les comptes présentés.

ANALYSE DES EAUX

DESTINÉES

A L'ALIMENTATION PUBLIQUE.

LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU JURA

A Messieurs les Maires du département,

MESSIEURS,

La plupart d'entre vous ont répondu à l'appel que j'avais eu l'honneur de vous faire par ma circulaire de l'année dernière, qui vous proposait de m'envoyer *franco* des échantillons des eaux de vos fontaines, que la Société d'émulation du Jura se chargeait d'analyser au point de vue de l'hygiène et de la salubrité publiques. Ce long et important travail est maintenant en pleine voie d'exécution, et j'ai pensé qu'il ne fallait pas en attendre la fin pour vous faire connaître les résultats déjà obtenus pour les communes dont les fontaines et les puits ont été analysés en premier ordre. MM. les propriétaires gérants des trois journaux du chef-lieu ayant bien voulu me prêter leur concours, je ferai publier simultanément dans la première semaine de chaque mois, à partir de février 1867,

dans la *Sentinelle*, le *Journal* et le *Courrier du Jura*, de vingt à trente analyses. Le résultat annuel de ces publications partielles sera imprimé dans le volume des Mémoires de la Société, qui sera mis à la disposition des communes dont les eaux auront été examinées et qui m'en feront la demande, moyennant la somme de cinq francs, son prix ordinaire pour les membres de la Société.

Je dois maintenant vous donner quelques explications pour vous faire comprendre les chiffres qui figureront dans les tableaux mensuels.

Ces analyses sont faites sous la direction et dans le laboratoire de notre savant collègue, M. Robinet, de l'Académie impériale de médecine et son ancien président, qui passe à juste titre pour un des premiers hydrologues de France, elles sont cataloguées et calculées par le frère Ogérien ; le système suivi est, en premier lieu, la méthode hydrotimétrique, de MM. Boutron et Boudet, très suffisante au point de vue de l'hygiène et de la question de salubrité. Lorsque la méthode révèle des éléments nuisibles, l'échantillon est soumis aux opérations chimiques ordinaires pour en déterminer exactement l'importance. Les deux principaux éléments ou plutôt les seuls éléments vénéneux des eaux du Jura sont l'acide sulfurique et le chlore, les autres corps qui s'y trouvent en suspension tels que la chaux, le chlorure de calcium, le carbonate de chaux, son sulfate, la magnésie, son carbonate et son sulfate, le chlorure de sodium, la soude, la

silice et l'acide carbonique ne sont pas nuisibles par eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient en excès considérable, parce qu'alors ces corps se déposent en séjournant soit dans l'organisme animal, soit dans les vases où l'on place à chaud ou à froid l'eau qui les tient en suspension.

L'acide sulfurique et le chlore sont donc les seuls éléments qui aient été dosés isolément : tous les autres ont été considérés en masse et constituent les numéros de la colonne intitulée : *Titre hydrotimétrique*.

Les conséquences pratiques à tirer des chiffres figurant dans les colonnes sont celles-ci :

Toutes les fois que l'eau d'une fontaine ou d'un puits marquera plus de trente degrés hydrotimétriques ou contiendra plus de dix millièmes par litre d'acide sulfurique et de chlore, MM. les Maires devront la considérer comme impropre à l'alimentation des hommes ou des bestiaux et à la cuisson normale de certains légumes, tels que les choux et les pois secs. Il importera donc de la faire filtrer ou déposer avant de la livrer au public. Si l'eau marque cinquante degrés hydrotimétriques ou renferme plus de vingt millièmes de chlore ou d'acide sulfurique, les procédés de purification doivent être employés sans retard par MM. les Maires.

Enfin, si l'eau des fontaines et puits dépasse ces derniers chiffres, comme cela se trouve par malheur trop fréquemment, elle devient un véritable poison lent pour l'organisme animal, occasionnera

à la longue de graves maladies et épidémies, et sa purification préalable, quand elle est possible, devient le premier devoir de l'autorité municipale.

Pour que celle-ci soit dès à présent avertie, la Société a ajouté au travail de MM. Robinet et Ogé-rien une dernière colonne, sous le titre *Observations*, où les eaux seront notées suivant leur degré de malfaisance.

Les communes qui n'ont pas encore fait parvenir leurs échantillons sont encore à même de le faire.

Veillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Président,

REBOUR, FILS.



Analyse des eaux destinées à l'alimentation publique.

N ^o 5 des échantillons.	NOM des COMMUNES.	ORIGINE DES EAUX ou LIEUX DITS.	TITRE hydrométrique*	ACIDE SULFURIQUE.	CHLORE.	OBSERVATIONS.
1913	Clairvaux	Fontaine de la rue du Jura.....	degrés. 26,00	0	0	
1918	—	Id. du faubourg d'Augeon	24,00	0	0,010	
1937	—	Id. de la place du Commerce	25	0	traces.	
1957	—	Id. du bas de la rue Neuve.....	20	0	0	
1967	—	Id. des Messieurs de Paris.....	27	0	0	
1973	—	Id. du Troncher.....	23	0	0	
1993	—	Id. de Nithon	30	0	0	
1904	L'Étoile.....	Fontaine de la Chevalière.....	18	0	0	
1909	—	Id. de Montbaugeol.....	150 au moins.	énormément.	0	très-dangereuse.
1910	—	Id. de Vallière.....	42	0,100	0	dangereuse.
1907	—	Anonyme désignée ne 4.....	39	0,010	0	mauvaise.
1919	Champrougier.	Puits du Champ de Foire.....	36,00	0,039	0,100	très-mauvaise.
1894	—	Id. de Pierre Machard.....	21,50	0,100	0,030	mauvaise.
1925	—	Id. de la Cure	24	0,030	0,040	médiocre.
1900	Neublans.....	Id. du Château.....	38	0,100	0,030	dangereuse.
1959	—	Fontaine du Saut des Gesis.....	29	0	traces.	
1976	—	Id. devant chez Bretenot.....	31	0	0	
1927	Grozon.....	Id. du Nord	49	0,050	0,010	dangereuse.
1971	—	Eau de la Rozelle	104	saturée.	0,015	poison réel.
1977	—	Eau des Salines.....	210	beaucoup.	énormément.	10 gr. donnent en sels 2,550 ou 25, 5 o/o.
1992	Mantry	Grande fontaine de Montchauvrol.....	26	0,200	0,050	très-dangereuse.
1979	—	Fontaine de Normois.....	32	0,010	0,015	
1922	—	Id. de Yveron.....	30	0	traces.	
1923	—	Id. de Yveron.....	22,25	0	0	

1921	Id. de Champvadan.....	28	0	0	traces.	
1916	Id. de Seine.....	32	0	0	traces.	
1917	Id. de la Cluie.....	30	traces.	0	0,030	
1985	Id. de la Bellotte.....	30	0,050	0,010	0,010	peu potable.
1982	Id. du bas du village.....	31	0,010	0,040	0,040	très-sulfureuse.
1983	Id. du Berron.....	37	0,050	0	0	nuisible.
1895	Id. du Village.....	14,50	traces.	0,020	0,020	
1915	Id. du Moulin.....	24	Id.	Id.	Id.	sulfureuse.
1916	Id. du Temple.....	18,50	0	0	0	
1896	Fontaine publique.....	32	0	traces.	traces.	
1930	Id. des Vignerons.....	18	0	Id.	Id.	
1954	Puits sous le château.....	37	traces.	0,020	0,020	
1956	Id. du service de Mlle de Berbay... Château d'eau.....	40	0,200	0,050	0,050	très-dangereuse.
1898	Id. du service de Mlle de Berbay... Château d'eau.....	18,50	traces.	traces.	traces.	
1902	Fontaine des Arènes.....	36	0,050	Id.	Id.	médiocre.
1906	Eau du canal de Charles-Quint.....	17	traces.	0	0	
1911	Grande fontaine (source dans la ville). Id. du Lyon.....	30	0,050	0,040	0,040	médiocre.
1912	Id. du Lyon.....	40	0,100	0,069	0,069	dangereuse.
1924	Eau prise sous le pont du Pasquier..	16,50	0	0	0	
1936	Source de Gujan.....	26	0	0	0	
1936	Fontaine d'Azans.....	30	0	0	0	
1899	Fontenelle de Blye.....	36	0	0	0	
1920	Fontaine des Arènes.....	28	traces.	traces.	traces.	
1935	Id. des Araignées.....	19,50	Id.	0	0	
1937	Source au-dessus du village.....	33	0	0	0	
1983	Fontaine du Porcin.....	25	0	0	0	
1960	Id. du Greillon.....	37	0	0	0	
1969	Puits des messieurs de Paris.....	31	0	0,015	0,015	sulfureuse.
1901	Fontaine de la Doye.....	29,50	0	0	0	
1938	Id. publique.....	36	0,020	0	0	
1929	Puits communal.....	23	0	traces.	traces.	
1978	Id. de Mournans.....	36	0,100	beaucoup.	beaucoup.	très-dangereuse.

ORIGINE
DE LA
VILLE DE SAINT-AMOUR

PAR
CORNEILLE SAINT-MARC

ancien principal au collège de Saint - Amour.



ORIGINE

DE LA

VILLE DE SAINT-AMOUR



§ I. Dioclétien. — L'Ère des martyrs.

L'église naissante avait déjà été éprouvée par neuf persécutions sanglantes qui, loin de l'avoir affaiblie, n'avaient fait qu'augmenter le nombre des fidèles. Le sang des martyrs, disait Tertullien, est une semence de chrétiens. Aussi la religion de Jésus-Christ avait fait de rapides progrès, malgré les cruelles alternatives de paix et de guerre par lesquelles les empereurs la firent passer, depuis la première persécution de Néron, en 64, jusqu'à la dernière que Galérius fit ordonner sous Dioclétien, en 303.

La religion chrétienne en effet, malgré les bourreaux, se répandit dans toutes les provinces, et longtemps avant Constantin, du Gange à l'Atlantique, elle comptait des millions de fidèles, unis non seulement par les liens d'une même croyance,

mais par ceux d'une organisation qui faisait des chrétiens une société à part dans la grande société romaine. Ils jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient point connue jusque alors, et les autels du vrai Dieu commençaient à disputer l'encens aux autels des idoles (1). Les richesses, les dignités, les places n'étaient plus le partage des seuls adorateurs de Jupiter. Nous ne sommes que d'hier, disait encore ce même Tertullien, et nous remplissons toutes vos cités, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. — Et partout les chrétiens se faisaient remarquer par leur fidélité envers l'empereur.

Tel était l'état de l'Eglise, lorsque Dioclétien sut s'élever de la plus basse condition aux plus hautes charges militaires, et enfin à l'empire, par ses talents, mais aussi par la ruse, l'injustice et la cruauté. Il succéda à Numérien, assassiné par son beau-père, Aper, et dont il avait vengé la mort.

L'empire était alors attaqué de tous côtés ; effrayé de cette situation, et reconnaissant son impuissance à le défendre seul contre tant d'ennemis, Dioclétien résolut de s'associer un collègue éprouvé par de longs services aux armées, et sur qui il put se reposer d'une partie des soins de la guerre. Il choisit un de ses compagnons d'armes,

(1) Duray, *Histoire romaine*.

Maximien, qui, sorti d'une famille obscure, s'était lui aussi élevé par son mérite et son courage (286). Le nouvel élu prit le surnom d'Hercule ; Dioclétien avait pris celui de Jupiter.

D'heureux succès signalèrent les armées des deux empereurs, Dioclétien en Orient, Maximien dans les Gaules. Cependant six ans après, afin de rendre la surveillance des provinces et la garde des frontières encore plus actives, les deux empereurs s'adjoignirent deux nouveaux collègues : Galérius et Constance Chlore furent proclamés Césars, dans Nicomédie, dont Dioclétien avait fait sa capitale.

Galérius, né dans les huttes des Daces, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, se faisait surtout remarquer par sa haine aveugle contre les chrétiens. Les lâches Romains n'osaient se venger des frayeurs qu'il leur inspirait, qu'en lui donnant le surnom d'*Armentarius*, gardeur de troupeaux, en souvenir de son ancienne profession.

Constance Chlore était d'un caractère plus doux, et d'un esprit moins inculte. Il favorisait en secret les chrétiens ; il avait épousé la pieuse Hélène qui avait eu le bonheur de naître sous la loi de Jésus-Christ, et dont il avait eu Constantin, qui devait plus tard faire asseoir la vraie religion sur le trône des Césars.

Mais le monde divisé entre quatre chefs, ne reconnaissait qu'un maître ; en partageant le gouvernement, Dioclétien s'en était tellement conservé

l'autorité, que Maximien l'honorait comme son maître, et que les deux Césars lui obéissaient comme à leur père.

Galérius détestait les chrétiens, nous l'avons dit ; il ne cessait d'engager Dioclétien à les persécuter. Mais ceux-ci étaient nombreux dans les villes et dans les armées, et portaient ostensiblement les signes de leur culte. Aussi l'empereur hésitait à publier un édit contre la nouvelle religion, il comprenait qu'elle comptait de trop nombreux partisans, pour pouvoir être extirpée sans troubles et sans périls. Il consentit cependant à soumettre la chose au conseil, afin de se décharger de la haine que soulèverait cette résolution sur ceux qui l'auraient conseillée. On appela à cette délibération quelques officiers de justice et de guerre, lesquels appuyèrent fortement le sentiment de Galérius.

On arracha à l'empereur un édit qui interdisait l'entrée des charges publiques aux chrétiens, et leur défendait tout signe extérieur de leur foi. L'édit fut affiché dans Nicomédie, un chrétien le déchira ; un incendie, dans lequel l'empereur manqua d'être enveloppé, éclata dans le palais impérial, on en accusa les chrétiens ; mais il paraît que c'était Galérius qui l'avait fait allumer pour le leur attribuer. Il est bien temps de délibérer, s'écriait-il, quand ces scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes.

A ces démonstrations, la colère de Dioclétien ne connut plus de bornes ; jusque-là, il n'avait pros- crit que le culte, il proscrivit alors les personnes ;

les chrétiens furent condamnés à mourir ou à abandonner leur foi.

Galérius triompha ; l'empire entier retentit du bruit des supplices. La religion achetait son triomphe prochain par une dernière persécution plus terrible encore que les précédentes, et qui fut si générale et si cruelle que l'on donne le nom d'Ère des martyrs, à cette sanglante époque qui ne dura pas moins de dix années de 303 à 313.

§ II. Légion Thébaine.

Prima maximiana Thebeorum.

Entre les légions qui composaient les armées romaines, il y en avait une, la première, appelée la légion thébaine ou Thébéenne, *prima maximiana Thebeorum*, sans doute parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde en Egypte. Elle s'était fait une si grande réputation par la valeur de ses officiers et la bravoure de ses soldats, qu'il n'y en avait pas une dans tout l'empire plus estimée par son courage.

C'est contre elle que s'ouvrit l'ère sanglante de la persécution. Elle avait ses quartiers d'hiver en Palestine ; Maurice, qui en était le chef et deux de ses principaux officiers, Candide et Exupère, furent convertis au christianisme par Zambdal, évêque de Jérusalem. Cette importante victoire porta la joie dans le cœur du saint prélat, ravi d'une conquête si précieuse. Ceux-ci ne furent pas plus tôt devenus chré-

tiens, qu'ils furent parmi leurs soldats de zélés missionnaires; en très peu de temps toute la légion fut chrétienne, et l'église compta six mille six cent soixante fidèles de plus. C'est que depuis longtemps les masses étaient prêtes à recevoir les nouvelles doctrines. Les peuples se détournaient des croyances puériles et honteuses du paganisme; ils restaient sans religion; ils couraient au christianisme qui leur ouvrait un ciel nouveau, et lui demandaient les consolations et les espérances que seul il pouvait donner (1).

Les soldats de Maurice embrassèrent donc avec empressement le nouveau culte; on ne vit point parmi eux, à partir de ce jour, de plus grande émulation que celle de la vertu et de la piété chrétienne. Ils faisaient éclater leur fidélité et leur courage tant dans ce qu'ils devaient à Dieu et à leur religion, qu'aux princes qu'ils servaient et à l'Etat.

Cependant Maximien rassemblait des troupes pour marcher dans les Gaules, contre les Bagaudes ou paysans soulevés; son armée ne se trouvant pas assez nombreuse, Dioclétien résolut de la fortifier par la légion thébaine qui passait pour une des meilleures de l'empire; il ordonna à Maurice de se rendre en Italie, avec ses troupes et de se joindre à l'armée de Maximien.

Maurice et ses soldats, aussi prompts à obéir aux ordres de l'empereur, que fidèles à leur reli-

(1) Duray, *Histoire romaine*.

gion, partirent pour l'Italie. Le premier soin de Maurice aussitôt son arrivée à Rome, fut de visiter Marcellin, chef de l'église universelle. Le pape habitait deux modestes cellules, dans le cimetière des chrétiens ; une allée de vieux ifs lui servait de salle d'audience ; c'est là qu'il reçut le soldat chrétien. Il apprit avec une douce joie, la conversion de toute sa légion ; il confirma dans la foi Maurice qui lui promit de perdre plutôt la vie, que de manquer de fidélité à Jésus-Christ. Alors le saint pontife, étendant ses mains pacifiques, le bénit et le chargea de porter aux siens ses paroles de paix et ses encouragements.

Maurice ayant rejoint l'armée, passa les Alpes avec l'empereur. Maximien s'arrêta à Octodurum, chez les Varages, qu'on croit être Martigny en Valais, et campa avec son armée, dans une vaste plaine, sur les bords du Rhône. Il ordonna qu'avant d'entrer en campagne, on fit en ce lieu des sacrifices aux dieux, pour obtenir le succès des armes de l'empire.

Maurice ne voulant point prendre part à cet acte d'idolâtrie, s'éloigna avec sa légion, et alla camper à trois lieues de là, près d'un bourg appelé Tarnade, entre les montagnes et le Rhône, à douze ou quinze lieues de Genève, et assez près de la pointe occidentale du lac, entre le Valais, la Savoie et le pays de Berne.

Maximien, qui avait ordonné que toutes les troupes fussent présentes aux sacrifices qu'il voulait faire aux dieux, envoya vers lui pour savoir la

cause de sa retraite. Il fut fort surpris quand il apprit que c'était par un motif de religion, que Maurice était chrétien, que toute sa légion était chrétienne. La colère succéda à l'étonnement, et jaloux de son autorité, il ordonna que la légion sacrifierait aux Dieux de la patrie, ou qu'elle serait décimée. Cet ordre barbare ne fut pas plus tôt connu, que tous les soldats demandèrent à mourir. Mais l'arrêt fut exécuté : les compagnons de Maurice eussent pu se défendre, la position qu'ils occupaient leur eut permis de résister à l'armée entière ; ils n'y songèrent même pas ; au contraire, officiers et soldats étaient jaloux de ceux qui recevaient la couronne du martyre, et tous auraient voulu être à leur place. Leur désir fut bientôt accompli ; le tyran fut informé de la constance et de la joie avec laquelle ceux que le sort avait désignés avaient souffert la mort pour leur Dieu, et de l'envie que leur portaient ceux qui leur survivaient.

Ceux-ci, d'ailleurs, après la sanglante exécution, protestèrent de nouveau qu'ils n'obéiraient point aux ordres de l'Empereur ; qu'ils étaient prêts à combattre avec fidélité contre les ennemis de l'Empire ; mais qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils ne pouvaient prendre part aux sacrifices des payens ; qu'ils étaient déterminés à tout souffrir, plutôt que de trahir la foi qu'ils avaient embrassée.

Dès que ces paroles eurent été rapportées à Maximien, il ordonna que la Légion fut décimée de nouveau, afin de voir si leur résolution tiendrait contre la crainte du supplice. Aussitôt que

l'annonce en vint au camp des chrétiens, la joie fut générale. Chacun se flattant de la gloire et du bonheur du martyre.

L'exécution terminée, Maurice harangua ceux qui survivaient, pour les engager à persévérer, et à ne pas se laisser ébranler par la crainte du supplice ; il termina en ces termes :

« Ayant les armes à la main, et étant aussi
« braves que vous l'êtes, il vous eût été facile
« d'empêcher une si barbare boucherie, mais
« vous eussiez par là, enlevé à nos compagnons la
« couronne du martyre, tandis qu'aujourd'hui, ils
« sont triomphants dans le Ciel, où ils jouissent
« d'un bonheur que ne peuvent leur ravir les
« princes de la terre. Allons, mes chers camara-
« des, offrons-nous après eux généreusement au
« martyre. Suivons le chemin qu'ils nous ont frayé ;
« ils ont été les compagnons de nos travaux, imi-
« tons-les dans leur foi, pour être les compagnons
« de leur gloire. »

Maurice n'eut pas plus tôt achevé de parler, que tous, officiers et soldats, enflammés d'un saint zèle, s'écrièrent :

« Nous sommes chrétiens, nous mourrons chré-
« tiens, nous verserons la dernière goutte de
« notre sang, avant de rien faire qui soit con-
« traire à notre foi. »

Alors, pour donner un témoignage plus manifeste de leur résolution, ils adressèrent à l'Empereur une lettre généreuse, dans laquelle ils lui déclaraient en termes énergiques, leur dé-

termination de persévérer dans leur croyance.

« Seigneur, lui disaient-ils, nous sommes vos
« soldats, mais nous sommes en même temps
« adorateurs du vrai Dieu. Nous ne pouvons sui-
« vre vos ordres, lorsqu'ils se trouvent contraire
« aux siens. Tant que vous ne nous demanderez
« rien qui puisse lui déplaire, nous vous serons
« aussi soumis, que nous l'avons été jusqu'à pré-
« sent. Mais, lorsque vous exigerez de nous ce qui
« est opposé à la loi de Dieu, jugez vous-même,
« Seigneur, à qui nous devons donner la préfé-
« rence. Nous aimons mieux perdre la vie, en
« conservant notre foi, que de survivre à nos
« compagnons, en sacrifiant par la plus indigne
« des lâchetés, à vos sacrilèges idoles. Envoyez
« donc vos bourreaux, ils trouveront les victimes
« toutes prêtes, disposées à mourir et non à se
« défendre et à combattre. »

La colère de Maximien ne connut plus de borne à cette déclaration ; désespérant de jamais vaincre une telle fermeté, il résolut de faire périr toute la légion ; il commanda à l'armée entière de marcher contre les Thébains, et de les tailler en pièces. Ces généraux martyrs, ne se considérant plus que comme des victimes que l'on allait immoler au vrai Dieu, mirent bas les armes, à l'imitation de leurs chefs. On vit, alors, un exemple à jamais mémorable de l'esprit de l'évangile. Six mille six cents soldats, tous blanchis dans le métier des armes, ayant à la main la pique et l'épée, tendirent comme des agneaux, la gorge à leurs bourreaux.

Maurice tomba le premier, à ses côtés périrent Candide et Exupère, et tous ses compagnons, sans combat, sans cris et sans plaintes.

Leur mort fut le principe de leur gloire ; mais peu de ces généreux confesseurs de Jésus-Christ nous sont connus nominativement ; pour les autres, le Tout-Puissant sait leurs noms : *quorum nomina sit omnipotens*.

Ce fut le 22 septembre de l'année 303, quelques-uns disent 286, que ces six mille six cent soixante soldats remportèrent la palme du martyre ; plus de quatorze siècles n'ont pu effacer la mémoire de ce glorieux événement, ni affaiblir la vénération de l'Eglise, pour saint Maurice et ses dignes compagnons.

§ III. Saint Maurice d'Agaune.

Les habitants de Tarnade étaient chrétiens, ils enterrèrent pieusement les restes des victimes de la cruauté de Maximien, au lieu même de leur supplice, qui, dès-lors, fut appelé *Agaune*, d'un mot qui désigne la victime que les empereurs immolaient avant leur expédition, afin de se rendre les dieux favorables.

On comprend aisément que les noms de ces martyrs n'aient point été conservés ; leur nombre était trop considérable ; la plupart, d'ailleurs, étaient inconnus. Quand l'Eglise eut découvert le lieu de leur sépulture, elle présenta chacun d'eux à la vénération des fidèles, en le désignant sous le nom

de quelqu'une des vertus qui firent l'ornement de sa vie ; elle l'appela *Victor, Amator, Candide*. C'est plutôt un attribut qu'un nom, qu'elle leur a donné. Dieu seul, dit saint Ambroise, les a déjà nommés ; le privilège des saints, est de recevoir leurs noms de Dieu, lui-même (1) ; il est arrivé, cependant, que les noms des chefs de la sainte légion ont été inscrits sur leurs tombes.

Pendant les désastres et les guerres continuelles qui désolèrent alors l'empire, on perdit de vue les restes des saints martyrs, et l'on ignorait même les lieux où ils avaient été inhumés. Environ, un siècle après, lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, Théodore était évêque de Sion, dans le diocèse duquel se trouvait Tarnade ; le saint Prélat avait surtout à cœur de découvrir le lieu de la sépulture des glorieux martyrs. Déjà, il avait fait exécuter des fouilles inutiles ; enfin, désespérant de réussir, il eut recours à Dieu, et le pria avec ardeur de lui faire connaître dans quel lieu il trouverait l'objet de ses recherches. Dieu exauça ses prières, et lui apprit dans une vision l'endroit où les précieux ossements étaient enterrés à Agaune. Les miracles qui accompagnèrent leur découverte, augmentèrent encore la vénération qu'on avait pour la mémoire des saints martyrs. Théodore fit construire sur le lieu même qui renfermait leurs restes, une chapelle qui devait bientôt se changer en un superbe monastère.

(1) L'abbé Rolland : *Rome, Lettres à un ami*.

Toutes les églises s'empressèrent de ravir à ces sépulcres quelques-unes de leurs dépouilles, pour en enrichir leurs autels, dans de somptueux sanctuaires. Saint Martin ne recula point devant les fatigues d'un long et pénible voyage, pour en obtenir et en orner son église de Tours.

Les saints ossements, quelque nombreux qu'ils fussent, eussent probablement disparu jusqu'au dernier, si l'empereur Théodose-le-Grand, pour éviter une telle perte, n'eut rendu un édit dans lequel il défendait, sous les peines les plus rigoureuses, d'ouvrir les tombeaux des saints martyrs.

Cependant, le vieil empire romain s'écroulait de toutes parts. En vain, pour mieux le défendre contre les Barbares qui l'envahissaient, les fils du Grand Théodose se l'étaient partagé. Arcadius avait pris l'Orient, et le faible Honorius régnait sur l'Occident (395). Mais, l'empire de ce dernier ne devait avoir qu'une existence éphémère. La Providence l'avait condamné, l'heure fatale avait sonné. Comme sur une proie que Dieu leur abandonnait, les peuples du Nord se précipitaient sur l'Occident, et formaient des royaumes nouveaux, des débris du vieux monde.

L'antique Séquanie avait, la première des Gaules, reçu la loi des Romains. La première, elle fut détachée du sceptre que le successeur dégénéré de Théodose ne pouvait soutenir. Les Bourguignons s'y établirent dès 413; ils y fondèrent un puissant royaume, et donnèrent leur nom à la contrée qui fut appelée Bourgogne.

Les nouveaux dominateurs étaient chrétiens, mais ils avaient embrassé l'Arianisme. Cependant, lorsqu'ils furent établis dans les Gaules, ils renoncèrent à leurs erreurs, et se convertirent au catholicisme. Plusieurs de leurs rois brillèrent par leur piété ; ils protégèrent le clergé, et enrichirent l'Eglise par de nombreuses fondations.

Sigismond, qui monta sur le trône en 514, se fit surtout remarquer par son amour pour la religion, il mérita d'être placé au rang des saints. Il avait une grande dévotion pour saint Maurice et ses compagnons ; il fonda en leur honneur le célèbre monastère d'Agaune au lieu même où ils avaient reçu la couronne du martyre, et la modeste chapelle bâtie par l'évêque Théodore devint une église superbe (515).

Après la mort de sa première femme, dont il avait eu un fils nommé Sigerie, Sigismond se maria. Le jeune prince, comme il n'arrive que trop souvent, encourut la haine de sa belle-mère, elle l'accusa faussement d'avoir formé le projet d'ôter la vie à son père pour s'emparer de sa couronne. Sigismond crut trop légèrement à cette calomnie, et fit étrangler son fils. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur ; dévoré de regrets, il se retira dans le monastère d'Agaune, où il se tint renfermé pendant près d'un an, expiant dans les larmes et la pénitence, sa crédulité et sa précipitation. Il y établit une psalmodie perpétuelle pour laisser un mouvement durable de sa douleur et de son repentir.

Cependant le monastère qu'il avait fondé devint

l'objet de la vénération des fidèles, qui se plurent à l'enrichir et à venir, dans son enceinte, honorer la mémoire des soldats martyrs. Que de pèlerins ont foulé ce sol, que de miracles s'y sont accomplis ! Où est le tombeau de Maximien ? Qui jamais s'est informé du lieu où reposait sa cendre ; et voilà que le sépulcre de ses victimes est honoré de toute la chrétienté, qui accourt s'agenouiller sur la terre où expirèrent ces martyrs.

La piété pour ces saintes reliques s'est conservée entière à travers les âges. Il n'est pas jusqu'aux armes de saint Maurice qui n'aient été l'objet d'un culte sacré. Charles Martel, lorsqu'il combattit les Sarrasins, voulut se servir du casque et de la lance de l'illustre guerrier, les regardant comme un gage assuré de la victoire. Un puissant monarque, Charlemagne, pour conserver le précieux sang des martyrs, fit don au monastère d'une bouteille d'agate, qui se voit encore dans le trésor de l'église. Il lui donna en même temps une table en or, pesant soixante marcs et enrichie de diamants, destinée à la communion. Elle servit à faire les frais du voyage en terre sainte, d'Amédée III, comte de Savoie.

Les souverains de ce pays portaient toujours l'anneau de saint Maurice, qu'ils se transmettaient les uns aux autres, comme la marque la plus précieuse de leur souveraineté. L'un deux, Amédée VIII, premier duc de Savoie, qui fut pape sous le nom de Félix V, institua l'ordre de saint Maurice, par suite de la dévotion particulière qu'il avait pour ce grand saint, le patron et le protecteur de la

Savoie; cet ordre subsiste encore aujourd'hui dans tout son éclat.

Enfin pour qu'aucun genre de gloires ne manquât à la sainte légion, Vernance-Fortunat, surnommé le poète des Mérovingiens, a célébré dans un beau poème latin son héroïque martyr.

De même que Tarnade baptisé du sang des martyrs, avait changé son nom en celui d'Agaune, de même vers le neuvième siècle, on joignit le nom du chef de la légion massacrée au nom qui exprime le massacre. Agaune s'appela Saint-Maurice-d'Agaune; puis enfin il a fini de nos jours par ne plus s'appeler que Saint-Maurice.

§ IV. Le roi Gontran. — Saint - Amour.

Le temps avait marché, le royaume des Bourguignons était passé, par conquête, sous la domination des rois Francs. Nous sommes en 585 : Gontran, petit-fils de Clovis, est assis depuis 561 sur le trône de Sigismond.

Ce prince, le meilleur des Mérovingiens, s'attira l'affection de ses sujets, par sa bonté et sa justice remarquables pour le temps où il vivait : on ne l'appelait que *notre bon roi Gontran*. Sa charité envers les pauvres et envers l'Eglise alla jusqu'à la profusion, la Franche-Comté lui dut plusieurs fondations pieuses, et entre autres celle de l'église de St-Amour.

Les restes des martyrs de la Légion Thébaine ne

cessaient point d'attirer la foule des pèlerins à Saint-Maurice, par les miracles qui se faisaient sur leurs tombeaux. Gontran guidé par sa piété, alla les visiter à son tour ; il montra une si grande vénération pour les saintes reliques, et témoigna un tel désir d'en obtenir quelques-unes, que les bons religieux, touchés de sa dévotion, et ne sachant d'ailleurs rien refuser à un prince qui s'était montré très-généreux pour leur couvent, lui donnèrent les reliques de St-Amator et de St-Victor, deux soldats de la légion martyre.

La joie du roi fut grande à ce don précieux ; à peine en possession de son trésor, il s'embarque sur le lac de Genève pour revenir dans ses états. Mais bientôt son vaisseau est assailli par une violente tempête ; sa perte paraissait inévitable ; dans ce péril extrême, le roi se jette à genoux, et fait vœu, s'il échappe au danger, de fonder dans la première ville de son royaume, où il arriverait, une église et un monastère, pour y déposer les ossements sacrés et les y entourer d'un culte spécial. Aussitôt la tempête s'apaisa ; sur le lac devenu paisible tout-à-coup, le vaisseau poursuivit sa route et aborda au rivage après une heureuse navigation. Gontran ne put s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cet événement, et il résolut d'accomplir son vœu.

Vincennes-la-Jolie, était au sud-est, une ville frontière du royaume de Bourgogne, dont les limites étaient marquées de ce côté par quatre bornes que l'on voit près de Simandres, village de la Bresse

dans le canton de Ceyzériat. Cette ville était la première que trouvait Gontran en revenant d'Agaune.

Vincennes, comme son nom l'indique, était d'origine celtique. Il existait bien avant l'entrée des Romains dans les Gaules, mais ce n'était dans le principe qu'un village composé d'habitations éparpillées sur une assez grande étendue de territoire, comme la plupart des villages germains et gaulois.

« Il est assez connu que les Germains n'habitent
« point de villes, et qu'ils ne souffrent même point
« que leurs demeures soient contiguës entre elles.
« Ils vivent isolés et dispersés aux lieux où une
« fontaine, une prairie, un bois les a charmés. Ils
« forment leurs villages non pas à notre manière,
« par des maison réunies et jointes entre elles :
« chacun entoure son habitation d'un certain es-
« pace, soit pour se préserver des communications
« d'un incendie, soit par ignorance de l'art de
« construire. » (*Tacite, de Germaniâ, caput xvi.*)

Ce mode d'habitations que nous retrouvons chez les Gallo-Romains, se maintint dans les Gaules, longtemps après les invasions romaines. Dans les campagnes étaient semées les *villæ*, espèces de fermes, grands bâtiments servant à l'exploitation des terres et à la demeure des colons ou esclaves qui les cultivaient.

C'est ainsi que sont construits, de nos jours, dans l'Amérique du Nord, les villages des tribus indiennes, en Europe, la plupart des villages de la Corse,

bien plus près de nous, un grand nombre des villages de la Normandie, et dans notre province même, beaucoup de ceux de la Bresse. Là, encore aujourd'hui, les habitations ne sont point contiguës, chaque fermier, chaque propriétaire habite au milieu des champs qu'il cultive.

Il en fut ainsi, autrefois, dans notre ville ; ce qui explique pourquoi Vincennes ne fut dans la suite, comme nous le dirons tout-à-l'heure, que le faubourg de la ville qui se forma autour de l'église.

Sous la domination Romaine, Vincennes n'était pas tout-à-fait sans importance. Deux voies romaines traversaient son territoire : l'une était la grande voie de Lyon au Rhin, elle était toute militaire, et avait surtout pour objet de faciliter le mouvement des troupes ; l'autre était une de ces voies secondaires qui sillonnaient la Séquanaise, et servaient aux communications des villes entre elles. Elle se détachait à Arinthod, d'une grande voie qui allait de Bâle à Nantua, en traversant le val d'Ain. Ce rameau venait rejoindre à Saint-Amour, la route de Lyon au Rhin.

La rue du Châtelet tire son nom d'un poste établi pour la sûreté de ces deux voies.

Dans un temps où les routes étaient bien moins multipliées que de nos jours, l'on s'attachait, surtout, à les faire passer par les lieux les plus considérables. Ces deux voies qui se croisaient à Vincennes, permettent de présumer que ce bourg avait, dès-lors, quelque importance, ce que con-

firmement encore les nombreux restes d'antiquités trouvés sur son territoire.

Gontran aurait pu, cependant, accomplir son vœu, à Arinthod, qui se trouvait également sur sa route; mais la beauté du site de Vincennes, le portèrent, sans doute, à donner la préférence à cette dernière ville. Car, c'est dans une position délicieuse, au point où se réunissent et se confondent les deux grandes divisions naturelles du pays, la montagne et la plaine, qu'était bâtie Vincennes-la-Jolie. Le plus beau des panoramas se déroule sous les yeux. A l'Ouest, de vastes plaines couvertes de riches moissons, de verdoyantes forêts bornées dans un horizon lointain, par les collines de la Saône; tandis qu'à l'est, s'élève la première rampe du Jura, avec ses sites accidentés, ombragés par des arbres de toutes espèces, et ses vastes *teppes*, où paissent de nombreux troupeaux.

C'est là que l'Eglise fut construite, sur les ruines d'un temple payen. Quelle était la divinité à laquelle il était consacré? Aucun document positif ne nous le fait connaître; il faut nous contenter de la tradition qui nous dit que c'était à Mercure, le Teutatès gaulois, et l'une des principales divinités de la Séquanais. On sait que les Romains élevaient, sur le bord des grandes routes, des temples où les troupes en marche s'arrêtaient; Mercure était le dieu des voyageurs; son temple était convenablement placé à Vincennes, où se croisaient deux voies romaines.

En bâtissant son église sur les restes de l'ancien

temple, Gontran suivait la pratique de saint Martin, qui consistait à établir les nouvelles églises sur les emplacements mêmes des temples qu'il avait abattus, et cela pour ne point changer les habitudes des peuples accoutumés à venir prier dans ces endroits. On assure que quelques restes des murailles du temple entrèrent dans les nouvelles constructions, et subsistaient encore lorsque la ville fut incendiée après le siège de 1637.

Les reliques des deux soldats martyrs furent déposés dans une châsse en argent massif, et leur fête, célébrée le 22 août de chaque année, avec une grande solennité, attira toutes les populations voisines.

Le roi Gontran donna le patronage de la nouvelle église à l'évêque de Mâcon, saint Eusèbe, et le gratifia, lui et ses successeurs, du domaine et de la seigneurie de Vincennes. L'évêque de Mâcon, pour accomplir entièrement la fondation de Gontran, établit à Vincennes un couvent de religieux hermites de saint Augustin, préposés au culte des saints martyrs.

De nombreuses troupes de pèlerins venaient chaque jour visiter les saintes reliques. On construisit autour de l'église quelques maisons pour les recevoir. Bientôt le nombre de ces habitations augmenta ; il se forma un village qui devint plus tard la ville de Saint-Amour, par une légère contraction dans la prononciation de Saint-Amator. La plupart de nos villes modernes n'ont point eu d'autre origine : partout où il se trouvait un monastère, partout il s'est formé un village.

Pour mettre à l'abri les précieuses reliques et protéger les pèlerins contre les incursions des Barbares, qui devenaient fréquentes, le nouveau bourg, l'église et le monastère furent fermés d'une enceinte de murs. C'est l'évêque de Mâcon qui fit cette construction, il en confia la garde aux habitants, qui, pour rétribution, furent déclarés bourgeois et francs de toute servitude. Vincennes ne forma plus qu'un faubourg, son nom subsistait encore au dixième siècle, ce que ne permettent pas de révoquer en doute deux chartes bien authentiques, de l'année 930, par lesquels l'évêque de Mâcon cède à Albéric de Narbonne le bourg de Saint-Amour avec le village de Vincennes, *Burgum santi amatoris cum villâ vinciaco*.

Au reste, si le nom de Vincennes a fini par disparaître, il s'en est conservée quelque chose dans celui d'un hameau dépendant de Saint-Amour, appelé aujourd'hui Vaucenan et naguères encore Vencenant ou Vincenant.

Telle fut l'origine de Saint-Amour, d'après une tradition recueillie par tous les écrivains qui ont parlé de notre ville.



MONSIEUR DÉSIRÉ MONNIER

ET

SON ŒUVRE

ANNUAIRE DU JURA

de 1840 à 1862

LE CULTE DES ESPRITS

DANS LA SÉQUANIE

TRADITIONS POPULAIRES COMPARÉES

PAR

CHARLES DALOZ



RAPPORT

de Monsieur Charles DALOZ

Messieurs,

La Société a voté l'impression, dans ses publications annuelles, des mémoires encore inédits de M. Désiré Monnier. Au début de cette entreprise de longue haleine qui, je l'espère, sera goûtée du public, il a paru à notre président qu'il serait utile pour nos lecteurs qu'elle fût précédée d'une appréciation générale et critique de l'œuvre de notre vénérable président perpétuel, malheureusement disséminée, sauf deux volumes, dans vingt et quelques tomes d'annuaires publiés depuis 1840, recueil assurément excellent puisqu'il a été recommandé comme modèle par le ministre de l'instruction publique pour tous les travaux du même genre, mais que chacun ne peut avoir sous la main.

Ce rapport ne sera nullement le panégyrique d'un homme vivant encore, mais une étude aussi sérieuse, aussi impartiale et aussi consciencieuse que possible de la part prise par M. Monnier dans le mouvement de la science historique moderne.



MONSIEUR DÉSIRÉ MONNIER

ET

SON ŒUVRE

ANNUAIRE DU JURA

de 1840 à 1862.

LE CULTE DES ESPRITS

DANS LA SÉQUANIE

TRADITIONS POPULAIRES COMPARÉES



Depuis quelques années l'histoire de France a subi une transformation complète : elle a été révolutionnée de fond en comble. Non seulement le moyen-âge et la féodalité, mais encore la domination romaine et l'époque gauloise ont été explorés, fouillés, et le champ des explorations a été reculé aussi loin que peut s'étendre le cercle des investigations humaines, c'est-à-dire jusqu'au seuil des temps anté-historiques.

Ce grand mouvement de rénovation n'a pu s'accomplir que par la connaissance approfondie des origines de chacune de nos provinces, en suivant pas à pas leur développement et en portant le flambeau de la critique dans le chaos de titres, de chartes, de diplômes inconnus pour la plupart qui

pouvaient seuls initier à leur existence antérieure et en livrer le secret.

Le département du Jura peut à juste titre réclamer une large part dans cette série de découvertes historiques et archéologiques qui, depuis plus de trente ans, n'ont pas éprouvé un seul jour d'arrêt, et cela grâce aux savants travaux de M. Monnier.

Sous la Restauration les esprits s'étaient sentis entraînés vers les études historiques ; mais comme tous ceux qui s'y livraient ne cherchaient dans l'histoire que des armes pour les luttes de presse et de tribune, elle en resta à peu de chose près au point où l'avaient laissée Voltaire et le dix-huitième siècle. D'ailleurs, les idées de centralisation excessive du comité de salut public et du premier Empire, qui étaient autant dans les idées que dans les faits, opposaient une barrière infranchissable aux recherches sérieuses. On se fut récrié d'horreur à l'idée de sonder nos archives provinciales, de déchiffrer leurs vieux parchemins, de secouer la poussière vénérable qui les recouvrait pour reconstruire les annales d'époques dont le nom seul amenait un sourire de dédain sur toutes les lèvres. Il semblait que la France, dans son développement social, n'eut point suivi la loi d'organogénie imposée à toute créature vivante.

En 1830 il y eut en province une sorte de renaissance ; de là ces revues qui surgirent de toutes parts : *Celle de Normandie* et le magnifique mouvement archéologique qui s'ensuivit, dont MM. de Caumont et Deville furent les promoteurs infati-

gables ; *celle de Bretagne* avec Brizeux, le dernier barde armoricain, Turquety, le poète catholique, Colombey, le doux et mélancolique La Morvonnais, et dont les *chants populaires de la Bretagne*, de M. de la Villemarqué, furent le digne couronnement. Ces admirables chants imprimèrent une vigoureuse impulsion aux études celtiques qui se continuent avec un rare ensemble et qui nous permettront bientôt de soulever les voiles qui nous dérobaient la connaissance des peuples primitifs de l'Europe, et dont s'enveloppaient leurs idées religieuses. — *Celle du Nord*, où M. Spazier nous initiait à la poésie épique des races d'origine germanique ainsi qu'aux bégaiements de notre langue d'oïl ; — *Celle du Midi*, où semblait revivre un écho de nos troubadours ; — *Celle de la Côte-d'Or*, qu'enrichissait de ses contes humoristiques, vrais bijoux du seizième siècle, ce pauvre et infortuné Haloisius Bertrand ; — *Celle enfin de Franche-Comté*, où les légendes de notre vieille Séquanie semblaient toute fraîches écloses de l'imagination si fertile et si brillante de M. Thiboudet (1), et

(1) Depuis longtemps, M. Thiboudet a déserté la littérature pour se consacrer entièrement à l'histoire de la Franche-Comté. Il est un des collaborateurs les plus actifs de l'œuvre entreprise par la Société d'émulation du Jura, la publication de tous les manuscrits et pièces originales relatives à l'histoire de la province. Depuis trois ans qu'elle a été réorganisée, grâce au zèle, à l'activité et à l'initiative intelligente de son président, M. Rebour, la Société a déjà remis au jour plusieurs manuscrits fort intéressants. Nous espérons que M. Thiboudet n'a pas dit un adieu définitif aux études de sa jeunesse et qu'il n'est pas tellement absorbé par ses travaux d'érudition qu'il ne fasse encore quelques échap-

où, sous le pseudonyme de Thomas Gorju, racontant l'odyssée de cet aimable vaurien de Chaubard, se cachait une des plumes les plus originales et les plus acérées de la littérature actuelle : l'auteur d'*Il est toujours temps de mourir*, de *la Ferme de Valvert*, et autres romans, M. Guillermet. Quels charmants récits, si diaprés de style, si pittoresques de forme, où la verve et le coloris de Gauthier s'unissent à une élévation de pensées et à une profondeur d'analyse qu'un long et douloureux contact des hommes peut seul inspirer. On est agréablement surpris de rencontrer ainsi tout à coup, dans notre Jura, ses œuvres de *haulte graisse*, assez savoureuses pour reconforter l'esprit écoeuré par la littérature de bague et de cours d'assises qui s'étale sans vergogne dans les journaux à cinq centimes. Nous regrettons sincèrement qu'il ne soit pas encore venu à un éditeur l'idée de les réunir en un volume qui prendrait place dans toutes les bibliothèques de notre pays.

M. Dusillet avait déjà publié son gracieux poème d'*Iseult* et son roman historique, le *Château de Barberousse*. Un peu plus tard M. Jousserandot va nous retracer l'énergique résistance du Wallace de nos montagnes, de Lacuzon, et cette originale

pées dans le champ de l'imagination, et qu'il ne nous tienne en réserve quelques-unes de ces gracieuses nouvelles qu'il excelle à raconter. Peut-être, même, nous rendra-t-il dans toute leur vigueur et leur originalité, quelques-unes de ces figures si tranchées qui se détachent en relief sur le fond de nos annales du seizième siècle.

légende de la Vouivre, souvenir si vivace du vieux druidisme.

Ce mouvement littéraire était secondé par quelques hommes dévoués à la science qui recueillaient, ici des livres, là les vieux débris oubliés des âges et que le passant avait jusqu'alors foulés dédaigneusement aux pieds. A côté de la bibliothèque et du musée naissant de Lons-le-Saunier, œuvres du respectable M. Piard, un vrai fils de Naudé, aussi zélé qu'intelligent, M. Pallu, à force de patience et d'amour de ses chers livres, créait à Dole une bibliothèque rivale de celle de Besançon, et qui semble lui dire : tu as tout ravi à ma cité, son parlement, son université, mais moi je lui conserve le souvenir de sa vieille royauté, de son ancienne splendeur.

M. Désiré Monnier a pris la part la plus active à ce travail de restauration provinciale. Il s'est chargé de la besogne la plus pénible et la moins brillante, et, grâce à une rare dose d'énergie et de volonté unie à une vaste instruction, il a mené à bonne fin l'énorme tâche de rechercher partout dans notre sol jurassien les traces à demi-effacées des Celtes, des Romains, des Barbares, de la domination féodale, etc. Bourg par bourg il a retracé les annales de notre pays. Que de recherches, quel labeur acharné pour retrouver la filiation de faits presque inconnus qu'une vieille charte, un vieux parchemin font seuls deviner, ou sur la trace desquels l'historien se trouve lancé par quelques lignes d'un auteur dont l'érudition a souvent besoin

d'un sérieux contrôle. Que d'hypothèses avant de pouvoir, à force de déductions et de faits nouveaux, arriver à la preuve de la vérité qu'il poursuit.

M. Monnier a surtout, par une étude attentive des localités, de leurs dénominations vulgaires analysées avec une rare sagacité et rapprochées de leur point de départ, admirablement retrouvé tout ce que l'époque celtique a laissé de vestiges dans notre Jura. Non que nous ne reconnaissons tout ce qu'a de périlleux cette méthode des *lieux dits* et dans quelles erreurs elle peut entraîner l'archéologue qui s'y abandonne trop exclusivement. Ainsi, à propos de la ville carrée, éminence en face de la Doye du Suran où se voient des excavations circulaires, creusées de main d'homme et dont la circonférence est achevée par des pierres superposées en hémicycle à l'instar des margelles de puits, il se demande ce que peut signifier ce terme de ville carrée. Or *careg* en celtique signifiant creusé (*caratus*), il est évident pour lui que cela veut dire ville creusée (*vicus*, bourgade), et par altération ville carrée, et que c'est donc un groupe d'antiques habitations gauloises. — Il y a quelques années à peine on attribuait encore aux Gaëls toutes les *fosses à Loup*, les *marges* ou *mardelles* que l'on rencontre sur les plateaux infertiles du centre de la France et sur beaucoup d'autres points, ainsi que les énormes *clotes* creusées dans la terre que l'on trouve dans les bois de sapins des Landes ou dans les forêts de l'Ouest. Mais la découverte des *cités lacustres* des lacs de Zu-

rich, Constance, Bâle, Neuchâtel et l'étude minutieuse de leurs débris, les investigations savantes des Keller, des Schwab, Desor et Troyon corroborées par les travaux analogues dans le Nord des Nilson et des Worsæ ont mis hors de doute l'existence d'une race aborigène répandue en Suisse, en Irlande, en France et en Scandinavie, ne connaissant ni le bronze, ni le fer, et à laquelle il faut attribuer ces idoles retrouvées par M. Boucher de Perthes dans les sablières d'Amiens. Les débris si nombreux retirés des lacs de la Suisse où ils se bâtissaient des cabanes sur pilotis ont permis de reconnaître trois âges successifs dans le développement de ces populations autochtones : *l'âge de la pierre* caractérisé par l'emploi exclusif de la pierre de jade ou de silex pour les instruments de toutes sortes et d'armatures d'os pour les flèches, *celui du bronze*, lorsque ce métal remplace la pierre, et *celui du fer*, lorsque ce dernier est substitué au bronze. Cette malheureuse race a été écrasée par les Gaëls, plus forts et mieux armés. En effet, les ossements trouvés pêle-mêle avec les débris des lacs et dans les tombelles avoisinant leurs cités, indiquent qu'ils étaient de taille moyenne et beaucoup plus remarquables par leur agilité que par leur force (MM. Milnes-Edward et de Serre). M. Monnier a donc partagé l'erreur commune en attribuant aux Gaulois ces *mardelles de la ville carrée*, qui sont les seuls vestiges qu'ait laissés dans nos contrées cette malheureuse race qui les a peuplées primitivement.

Suivons-le dans sa reconstitution de la Séquanie. Avec quelle clarté il en fixe les limites, distingue les peuples qui l'habitaient, les Séquanes proprement dits, les Ambarres, etc. Il a retrouvé, vraie divination d'archéologue, le champ de bataille où les Ambrones et les Cimbres défirent les consuls Manlius et Cépion, la plaine de Château-Gaillard et de Cornoz, dans le Bas-Bugey ; où Ambronay et Ambérieux désignent encore clairement la position des Ambrones, la terrible phalange si redoutée des Romains, et dont une partie se fixant dans le pays lui donna son nom. Il restitue avec le même bonheur les villes séquanaises : Vesontio, Lédô, Amagétobrie (Tavaux) et Dittatium ; les routes qui les reliaient ; les lieux consacrés au culte ; le lac d'Antre, le principal sanctuaire druidique (1),

(1) Opinion contraire à celle qu'a développée avec beaucoup de talent et de savoir, M. Toubin, de Salins, dans sa brochure sur **LES CHAMPS SACRÉS DE LA GAULE**, où, après avoir démontré l'existence de MOYDHON ou MÉDIOLANUM (champs sacrés), centres religieux et politiques, chez chacune des nations gauloises, il place celui des Séquanais à Molain. Nous aurions bien quelques restrictions à faire sur les rapports qu'il prétend avoir existés entre les CIMMERIENS et les GRECS, et sur les emprunts faits par ces derniers aux idées religieuses et aux institutions des peuples riverains du Pont-Euxin. On s'est fait jusqu'ici une grande illusion sur l'influence exercée par les Egyptiens, les Phéniciens, etc., sur le développement du génie grec, développement, selon nous, tout à fait autochtone, qui ne dut rien aux vieilles religions asiatiques. Les Grecs, de bonne heure, dédaignèrent tout ce qui n'était pas eux ; dédain fort légitime et qui n'était que le sentiment de leur force et de leur valeur. Et, en effet, quels rapports peut-on trouver entre l'Olympe grec, où chaque dieu, indépendant des autres et agissant à l'encontre formel des ordres de Jupiter, présente l'i-

puis Clairvaux, Arinthod, le lac d'Ilay; les monts sacrés de Joux, de Poupet, d'Alaise, de Mont-Rivel; les *poïpes* ou lieux sacrés de la Bresse : celle du château de l'Île à Varenne-Saint-Sauveur, de la citadelle de Sainte-Croix et celle du château de Charangeroux, entourée d'un fossé circulaire, inscrit lui-même dans une autre enceinte arrêtée par un grand fossé de forme elliptique. N'aurait-ce point été un temple du *Dragon* comme Stone-Henge en Angleterre. Cette idée des savants anglais du dix-huitième siècle d'un culte général du *Dragon*, auquel tous les peuples primitifs auraient élevé des temples, a frappé longtemps par sa bizarrerie, et cependant confirmée par la connaissance plus approfondie des mythes de la Haute-Asie (1),

mage d'une véritable république, et les vieilles religions fatalistes de l'Asie; et de même entre la cité si libre, si démocratique d'Athènes et les gouvernements despotiques de l'Orient ou des contrées hyperboréennes. La Grèce, n'a subi d'influences étrangères que lorsqu'elle était déjà vieille et que son rôle était terminé.

Quelles que soient nos dissidences avec M. Toubin sur cette grave question, nous n'hésitons pas à nous ranger à son avis quand à l'existence d'un **CHAMP SACRÉ** chez les nations gauloises, et à placer avec lui celui des Séquanais à Molain, ce qui pourrait servir à expliquer l'existence de l'Alaise comtoise.

(1) En effet, l'étude approfondie de ces mythes a démontré que partout, au fond, s'y retrouve l'adoration du serpent, comme emblème **DU CERCLE FATAL DE L'EXISTENCE** et du **RETOUR CYCLIQUE DES CHOSES**, à laquelle doctrine du **RETOUR CYCLIQUE DES CHOSES** se rattache la théorie **DE LA TRANSMIGRATION DES AMES**. — Dans cette théorie, commune au bramanisme, aux Druides, au sacerdoce de Zalmoxis et aux sectes orphiques, **DU RENOUVELLEMENT PÉRIODIQUE DES HOMMES ET DES CHOSES**, le serpent et son œuf figurent comme le type des évolutions des mondes, des dieux et de l'espèce humaine.

elle a été mise en pleine lumière par la découverte de M. de la Villemarqué d'une hymne que chantaient les victimes en allant au sacrifice. « *Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres qui enferment le monde... c'est la fête autour des deux lacs; un lac m'environne et environne le cercle; le cercle un autre cercle plein de douves profondes. — Le serpent s'avance dehors en rampant vers les vases du sacrificateur aux cornes d'or. — Les cornes d'or dans sa main, sa main sur le couteau, le couteau sur ma tête* (chant d'*Uther-pen-Dragon*, contes bretons traduits par La Villemarqué, t. II, p. 292). » Les cercles de pierres ceints de douves symbolisaient l'œuf du monde, l'œuf primitif, et, par le renouvellement annuel de sa peau, le serpent offrait trop d'analogie avec l'idée de renaissance druidique pour que ce symbole n'eut pas tenu une grande place dans la religion de nos pères.

Jusqu'ici on avait confondu sous le nom de *tumuli* tous les tas de pierres à peu près uniformes de dimension et évidemment faits de main d'homme qui couvrent les plateaux ou les flancs de certaines montagnes. M. Monnier, frappé de bonne heure de la fréquence et de la similitude de ces monticules, s'était souvent demandé qu'elle pouvait en être l'origine, lorsqu'un jour se trouvant sur le mont de la Sainte-Baume en Provence, le hasard vint lui fournir l'explication désirée. « Comme j'en avais déjà observé de pareils, dit-il dans son annuaire de 1862, sur la montagne de Haute-Roche, près de Mirebel, sur la montagne de

Château-Chalon, en face de l'aiguille de Belden, j'en conclus que, dans l'érection de pareils monceaux, il y avait un motif religieux de la part des anciens habitants du pays. Je me suis surtout convaincu de ce fait en 1843, quand j'ai vu les pèlerins de la Provence former des monceaux de pierres tirées de la cime rocheuse du Saint-Pilon, au-dessus de la Sainte-Baume. Ces gens constataient ainsi l'accomplissement d'un acte de dévotion à un lieu consacré, et c'est évidemment dans le même sens que les Séquanes qui avaient foi à Bélénus venaient s'acquitter de pareils devoirs envers lui à quelque distance autour de la roche sacrée de Belen et au sein des bois qui servaient de sanctuaire à sa divinité. Ces *acervi*, ces tas de pierres votifs, témoignages de sacrifices, ces *tumuli*, en partie funéraires si l'on veut, car il y en a de différentes espèces, sont pris exclusivement pour des sépultures guerrières et des indices de champ de bataille. » — Partout ainsi, dans l'œuvre de M. Monnier, les observations du voyageur viennent justifier les prévisions de la science et donner un appui solide aux inductions de l'archéologue.

Les phocéens établis à Marseille n'avaient pas tardé à remonter les rives du Rhône pour commercer avec les peuples qui les habitaient. Ils apprirent aux Gaulois à battre monnaie, à perfectionner la fonte de leurs métaux et à tirer meilleur parti de leurs mines de sel. Aussi les voit-on bientôt, selon M. Monnier, établis dans toute la Séquanie : à *Lédo* d'abord, à laquelle ils donnent

son nom, *Ledo*, *Ledon*, *Ledonium* (Yon en langue vulgaire), en souvenir de leur mère-patrie, *Ledon* en phocide (1). Cette antiquité de Lons-le-Saunier est prouvée non seulement par les médailles grecques antérieures à la conquête romaine retrouvées dans les plus anciennes couches de débris de cette ville, mais encore par l'usage si persistant de la farandole des belles olives (la farandolo des olives en Provence), que l'on dansait il y a peu d'années encore les lundis de Pâques sur la côte de Montciel, et par la coutume du pain béni porté dans une corbeille surmontée de fleurs par une jeune fille couverte d'un long voile blanc (*peplos*) ouvert par devant et qui la cache tout entière. C'est ainsi que les jeunes Grecques portaient sur leurs têtes les gâteaux de sacrifice dans des corbeilles couvertes d'un voile éclatant. Nous retrouvons nos Phocéens à Grozon, puis à Crissey, battant monnaie, à Dittatium, territoire actuel de Marpain et de Dammartin, à Evans, au Grand et Petit-Mercey, où ils enseignent à nos aïeux à mieux utiliser les riches gisements ferrugineux de la Serre et à

(1) LEDON rendue par LÉDO dans les chartes latines, a son radical dans LED, terme celtique qui traduit le phénomène journalier qu'offre la source salée de cette ville, car il signifie FLUX DE LA MER (Opinion de Dunod, de MM. Édouard Clerc et Rousset). M. Monnier ne le nie pas, seulement il date la transformation de LED en LEDON, et le développement de la cité, de l'arrivée des Phocéens. — Des haches en pierre de Jade et des tombelles gauloises, que l'on voit encore au hameau de Sugny, près de Montmorot, prouvent clairement que ses salines étaient déjà exploitées avant la conquête romaine.

remplacer leurs armes de bronze par de solides lames de fer.

La Gaule avait été envahie par les Kimris qui s'étaient fondus avec les Gaëls. Le clan n'existait plus chez eux lors de leur arrivée dans la Gaule ; il était remplacé par quelque chose d'analogue aux *gentes* latines ou à la *cippe* germane. Sur la ruine du clan gaëlique s'était assise l'aristocratie militaire de ces Kimris qui en ployait les débris sous sa clientèle et les soumettait au servage. Jaloux de l'autorité des Druides, les chefs de guerre s'efforçaient de secouer la domination de ce corps sacré qui baissait peu à peu devant leur puissance, et ils aspiraient ouvertement à substituer la royauté à la démocratie gaëlique. C'est dans ce moment si critique, au milieu de cette grande transformation sociale, que la Gaule fut surprise par la conquête romaine.

Appelé par les Edues, Jules César battit Arioviste, le refoula hors de la Séquanie, arrêta l'émigration helvète et exploitant avec adresse les rivalités des différentes nations gauloises, armant les unes contre les autres, il se trouva en très peu de temps maître de tout le pays qui s'étend du Rhône au Rhin et des Alpes aux Pyrénées. Le danger commun réveilla l'antique énergie de nos pères qui, ralliés à la voix puissante de Vercingétorix, vinrent lui livrer une dernière bataille où leur courage fut trahi par la supériorité des armes et de la tactique militaire. La reddition d'Alaise, où s'étaient enfermés les derniers défenseurs de la

nationalité gauloise, décida du sort de la Gaule entière qui devint ainsi une province romaine. Mais ses soldats conduits par leur vainqueur allaient bientôt faire expier à Rome l'anéantissement de leur patrie, en abattant son antique liberté au profit de César et en lui imposant ainsi par avance les Tibère, les Caligula, les Néron, les Caracalla, etc., toute cette suite de monstres couronnés qui ont épouvanté le monde et trop vengé les nations conquises du joug que Rome faisait peser sur elles.

Sous Auguste, la Séquanie fut romanisée comme tout le reste de la Gaule. M. Monnier nous fait suivre les pas d'une colonie égypto-campanienne qui, sous le commandement de Lucius Munatius Plancus, vint couvrir notre sol d'amphithéâtres, de palais, de temples, de villa et de routes. Il leur attribue la fondation de Poligny où s'éleva un temple d'Apollon en qui se fondit le Belen celtique. Peut-être les mosaïques des Chambrettes-au-Roi, entre Poligny et Tournon, n'en sont-elles que les derniers vestiges. Un temple à Auguste s'éleva bientôt aussi sur le bord septentrional du lac d'Antre, ainsi qu'un *sacellum* à Pan et un autre temple de Mars et de Bellone au Pont-des-Arches, sur le ruisseau d'Héria. Nous retrouvons nos Campaniens dans la vallée du Suran qui est toute grecque. Le Surant ou Suran, avec ses traditions de nymphes se jouant sur ses bords (mythe qui n'a rien de celtique), ne rappelle-t-il pas Sorrente et ses syrénes. *Graye* (*graii*, grecs), *Gigny* (*γυναικος*, *γυνή*),

Licon, *Balanos*, *Cousance* (*Cozinça* en langue vulgaire) la côte d'*ageon*, qui sépare le val de *Gizia* de celui de *Cuisia* (δ'αγιον, montagne sainte) où s'est tenu le sabbat des sorcières, *Augea*, *Scyrey*, *Cuisia*, trois noms réunis au pied oriental du mont Taigète en Laconie (*Scyras*, *Gythium* et *Augea*), toutes ces dénominations n'indiquent-elles pas un pays colonisé par ces Grecs-Campaniens? Il ne peut, du reste, plus subsister de doutes à cet égard depuis la découverte, en 1850, à Rosay, d'un cadavre portant encore à chaque avant-bras un brassard en bronze, espèces de barillets bien guillochés en tout semblables à ceux que portent encore les femmes napolitaines et que l'on voit au bras de la *marchande d'amours*, délicieuse peinture retrouvée à Herculaneum. — Quant aux Egyptiens faisant partie de cette colonie, des figurines d'Isis et d'Osiris, des cassolettes où l'on voit des têtes d'ibis, l'oie d'Isis, des petits apis en airain et surtout des mosaïques où se trouvent dessinées des fleurs de lotus comme celle du jardin de M. Thiboudet, à Arlay, témoignent partout de leur présence au milieu de ces Campaniens.

Bientôt l'empire romain, incapable de se défendre lui-même, ne peut plus protéger les nations qu'il s'est annexées. Écrasée d'impôts, ruinée par les exactions du fisc, la Séquanie est en but aux incursions continuelles des Germains. C'est alors qu'elle reçut d'apôtres grecs la bonne nouvelle que le Rédempteur du monde était né à Bethléem, le roi des pauvres, des affligés; ils en-

seignaient que tous les hommes sont frères, que tous ont une âme, qu'il n'y aurait plus d'esclaves. saint Ferréol et saint Ferjeux évangélisèrent la Séquanie. Les apôtres du nouveau culte virent bientôt leurs prosélytes s'augmenter : la persécution des empereurs ne fit que donner de nouvelles forces au christianisme naissant jusqu'à ce que la conversion de Constantin en fit la religion de l'État. Alors, s'élevèrent les églises de Châtel, de Saint-Étienne de Coldre, contemporaines, selon M. Monnier, des églises de Lyon, Châlon, Autun, Dijon et Besançon.

L'Empire avait tellement énervé le monde civilisé « qu'il suffit d'une poignée de braves aventuriers pour l'anéantir. » Par cette révolution, la race germanique préparait à la Gaule des destinées toutes nouvelles. Il était nécessaire, se sont écriés les théoriciens de l'école fataliste, « que notre nation fut accablée par les Romains d'abord et anéantie ensuite par les Barbares, » et tout cela pour aboutir à un mélange de races, condition forcée de tout progrès ultérieur. Puissante philosophie, en vérité, qui ne voit dans l'asservissement d'un peuple par un autre qu'un procédé pour transfuser le sang et rajeunir les races, à l'instar de ce que pratiquent les éleveurs de bestiaux.

Nous voyons la Séquanie envahie, d'abord par des bandes burgundes, puis par des Franci du Rhin supérieur, gouvernée, sous la période mérovingienne, par des *patrices* et ensuite par des *comtes*. Appelés par les seigneurs bourguignons,

mécontents de l'élévation de Charles Martel, les Sarrasins ravagent une partie du *comté de Bourgogne*, incendient le monastère de Luxeuil et portent partout la dévastation jusqu'à ce qu'ils soient écrasés par Charles Martel, qui réunit le *comté de Bourgogne* à la couronne et y laisse des troupes et des colons austrasiens. M. Monnier s'est enquis de toutes les localités dont les noms et les traditions témoignent de la présence des Sarrasins dans notre Jura. Le territoire de Moirans, jonché de noms maures ; celui d'Amagétobrie (*Tavaux*), dont on leur attribue la destruction, ce que semble attester une foule de dénominations sarrasines ; la plaine qui s'étend sous Chapelle-Voland, etc. Il constate, en outre, qu'il se trouve des lieux d'origine franque partout où il s'est livré des combats contre les Sarrasins. Le canton de Moirans a été la *terra Francorum* ; — *Francault* (*villa de Francis*), à l'ouest de la plaine d'Amagétobrie ; — *Villefrancon*, proche de Charcenne et Charcenay (*Saravenii*) ; — et *Francheville*, en tête de la plaine de Chapelle-Voland. C'était une terre de franc-alieu. On y voit encore un monticule de terre artificielle, en forme de cône tronqué, entouré d'un fossé circulaire, semblable à tous les *terpents* de la Zélande ou de la Frise, et qui s'appelle la *Motte de Male* (*Mael* en langue teutonique, *Melburg* en langue franque, assemblée générale, jugement). Le Champ-des-Laites, dénomination topique du même territoire, rappelle la condition létigue de la propriété abandonnée aux

colons et restant *allodiale* (libre) sauf le paiement de la dime au souverain (de *lait ou laide*, lande, terrain). On retrouve au *Champ-au-Maire* les débris du *Burg*, autour duquel se groupèrent les premières maisons. Toute la terre de *Colonne*, dont dépend *Francheville*, était allodiale et n'a jamais offert trace de main-morte. La communauté, forme primitive de la société germanique, existait entre les différents villages de cette terre. Sellières, qui dut sa naissance à ces colons francs-saliens (*salii*, nobles, *satii-her*, nobles maîtres, et de là son nom et les trois salières qui sont dans ses armes), vit plus tard tenir compte de ses libertés originelles dans la charte qui lui fut concédée au treizième siècle.— L'arrondissement de St-Claude, qui fut peuplé de ces mêmes colons austrasiens, s'appela longtemps la terre des Francs et était allodial.

Le comté de Bourgogne réuni à l'empire carolingien, puis au royaume d'Arles, devenu héréditaire, fut enfin constitué à l'état de *Franc-Comté* par Raynald III, père de Béatrix, qui l'apporta en dot à Frédéric Barberousse. Il resta sous la suzeraineté de l'empire d'Allemagne jusqu'à sa réunion au duché de Bourgogne. Nous voilà sur le seuil du moyen-âge.

La transformation féodale est racontée par M. Monnier avec tous les détails qui peuvent porter la lumière dans ces temps obscurs. Il nous montre partout les chapelles, les couvents, les églises s'élevant sur les ruines des temples payens et dans les lieux consacrés au culte druidique. Nous

assistons à la fondation de l'abbaye de *St-Oyen-de-Joux* à Condat par saint Romain et saint Lupicin, anachorètes d'Isernoire, aux commencements de la ville sous saint Olympe, à laquelle saint Claude, archevêque de Besançon, donne son nom au septième siècle ; — à l'érection des abbayes de *Baume* par saint Lothain d'Autun, relevée à la fin du neuvième siècle par le bienheureux Bernon ; — de *Gigny* par Bernon sous la dédicace de saint Taurin, dont les reliques y furent apportées avec celles de saint Aquilin et de sainte Florence par trois ecclésiastiques fugitifs de la Neustrie ; — de *Château-Chalon* par le patrice Norbert et sa femme Eusébie ; — de Vaucluse, etc. — Nous voyons s'élever les nombreux châteaux de notre pays, naître et grandir toutes les puissantes familles seigneuriales du Jura, les nobles maisons de Salins, de Vienne, de Chalon, de Vergy, de Beaufremont, de Drameley, qui donna deux grands-maîtres au *Temple*, de Rahon, dont Jean, sire de Longvy, dit de Chaucin, fut le père de Jacques de Longvy, dernier grand-maître des Templiers et qui prit le nom de Jacques de Molay, du fief de Molay, qui appartenait aux sires de Rahon. En effet, Jacques de Molay portait dans ses armes écartelé au 1^{er} et au 4^e du *Temple* et au 2^e et 3^e d'azur à la bande d'or, qui est de Rahon (extrait de l'armorial de Beaune, publié par M. Pautet dans la *Revue de la Côte-d'Or* du 8 novembre 1847). Il avait été reçu chevalier dans la chapelle du *Temple* à Beaune, ville templière la plus proche de Molay. Dans son testament en date de 1300, publié à l'officialité de

Besançon et cité par Labey-de-Billy, Jean de Longvy rappelle au nombre de ses enfants Jacques de Longvy.

Le propriétaire actuel de l'ancienne petite seigneurie de Landon m'a assuré, en outre, avoir eu dans les mains une charte concédée aux habitants d'icelle par Jacques de Molay, seigneur de Landon du chef de sa mère, Bazin de Menthon, épouse du sire de Rahon.

Les origines de nos cités et leur développement sont narrés avec toute la minutie d'une science inépuisable. — Lons-le-Saunier d'abord, longtemps partagée entre les maisons de Chalon et de Vienne, jusqu'à Louis de Chalon qui, par son mariage avec Marie de Beaux, fonda en sa personne les droits des deux familles rivales, et qui dut à Philibert-de-Chalon, généralissime à vingt-cinq ans de l'armée impériale et successeur de Bourbon, l'honneur de posséder le grand étendard des Romains que l'abside de l'église des frères mineurs vit flotter sous sa voûte jusqu'à l'incendie de 1536, qui dévora le couvent et l'église. — Dole et ses franchises concédées par Alix de Savoie et de Bourgogne, sa résistance énergique aux troupes de Louis XI et le sac horrible qui s'ensuivit, son université si célèbre qu'elle fut honorée de la présence dans ses chaires d'Agrippa et de Dumoulin, le grand jurisconsulte. — St-Claude et ses procès de sorcellerie dont son trop fameux juge Boguet eut le triste honneur de donner le manuel qui devint le livre d'or des magistrats appelés à juger ces sortes d'affaires. Nul mieux

que lui ne pouvait fixer les règles à suivre dans ces procédures criminelles, nul n'ayant fait encore un pareil holocauste de ces malheureux, quinze cents en dix années pour avoir jeté des sorts ou s'être rendus au sabbat : « Pressuré, réduit à la plus atroce misère, le peuple, dit un historien célèbre, désespérant du Dieu de ses maîtres, impuissant à le protéger, revenait à ses divinités primitives, au Dieu de la forêt, de la lande ou de la source. » Dans ces assemblées du sabbat, triste parodie du monde qui l'oppressait, cynique protestation de ses souffrances quotidiennes, tout se passait au rebour de la vie réelle. Sous la présidence du Diable, qui grandissait dans la croyance populaire jusqu'à l'emporter en puissance sur Dieu lui-même, on contre-faisait le don de la personne au seigneur en baisant au derrière de Satan, on communiait la tête en bas et les pieds en l'air, on se livrait à des danses échevelées, « revanche du pesant ennui de la journée et surtout on mangeait, source principale de l'attrait de ces réunions pour les affamés si nombreux alors, » et le bras laïque s'unissait au bras séculier pour torturer ces pauvres hères fanatiques ou idiots et les jeter aux bûchers toujours fumants. M. Monnier éclaire d'une sinistre lueur cet épisode si sombre de notre histoire.

Il constate la naissance des libertés communales des moindres bourgades, il les suit toutes dans les mains de leurs différents possesseurs ; rien ne lui échappe : il connaît tout ce qu'elles offrent de saillant, d'intéressant pour l'historien, l'antiquaire ou

même le simple curieux ; la féodalité est son élément, il nage au milieu de ses vieux titres et de ses vieux parchemins qu'il a tous compulsés.

Nous voici arrivés à la lutte des Hispano-Comtois contre les Français. Malgré les souffrances qu'elle eût à endurer de la part de ses envahisseurs, la Franche-Comté lutta énergiquement contre les armées de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV. Le prince de Condé fut obligé de lever le siège de Dole, et, harcelés sans trêve ni repos par les bandes de partisans montagnards, les Français n'auraient pu se rendre maîtres de la Comté sans la trahison qui leur livra cette province tant convoitée et dont ils n'avaient pu s'emparer par la force des armes. Habilement pratiqués par Watteville, ce vénimeux reptile, caché sous la robe d'un abbé de Baume, deux fois assassin et renégat, et par ses deux accolytes, Paul de Beauffremont et le marquis d'Yène, les membres de la noblesse comtoise consentirent à livrer les forteresses dont ils avaient le commandement et, malgré l'héroïque défense de Montaigu par Lacuzon, le courage dut céder devant le nombre. Grâce aux menées ténébreuses de son agent, Louis XIV put donc réunir la Franche-Comté à la France.

M. Monnier ne s'arrête pas en si beau chemin ; il nous retrace les annales révolutionnaires de notre Jura. Que de souvenirs glorieux réveille ce mot de révolution ! Que de scènes terribles, d'épisodes sombres et pathétiques, il retrace à l'esprit ! Pour bien connaître et bien comprendre la révo-

lution, s'écriait un jour un illustre professeur, il faudrait avoir son histoire dans chaque province. M. Michelet a dû tressaillir d'aise en voyant son programme si bien réalisé par M. Monnier. Jour par jour, il nous fait assister aux péripéties de ce grand drame, rien n'est omis de ce qui peut éclairer sa marche. L'émotion causée par la lutte des parlementaires, la convocation des notables, le contenu des cahiers des députés aux états généraux, les craintes, les terreurs folles des populations à propos de l'arrivée des brigands, cet épisode si curieux, véritable énigme pour l'historien ; l'armement des campagnes attribué à tort à Mirabeau, à Duport, aux Lameth, qui tous y étaient fort étrangers et qui ne fut que l'explosion des haines accumulées depuis de longs siècles contre la féodalité. Excités par les propos insolents des chefs de corps, des officiers nobles, par les menaces des parlementaires qui ne parlaient que de les châtier, ne se sentant plus couverts par la puissance royale à laquelle ils s'étaient confiés jusque-là, les paysans comprirent tout d'un coup la nécessité où ils se trouvaient de se protéger eux-mêmes, et pour ce chacun s'arma de ce qui lui tombait sous la main, qui de son hoyau, qui de sa fourche ou de sa faux. En quelques jours, l'Assemblée constituante eut une armée de trois millions d'hommes. Alors la vieille colère leur monta à la tête ; ils se ruèrent sur les châteaux pour lacérer les titres de propriété féodale, qui les avaient faits si longtemps la *chose* du seigneur et que renfermaient les chartriers en bois de chêne

contenus dans la tourelle qui s'élevait orgueilleusement en signe de domination à côté du pigeonier féodal.

Nous assistons à la fête de la fédération à Lons-le-Saunier, ce grand jour où, réunis à la Chevalerie, à l'entrée de ce charmant vallon de Conliège, au pied de cet amphithéâtre naturel formé par les monts de Perrigny, Conliège et Montaigu, les représentants de toutes nos populations jurassiennes jurèrent unanimement de déposer toutes les haines sur l'autel de la patrie et de ne plus vivre que pour la constitution nouvelle. Fête sublime ! où toutes distinctions de classes, de fortune, de partis furent complètement oubliées, rehaussée par les nobles harmonies de la nature et de la patrie qui y ajoutaient un intérêt sérieux et pathétique, premier essai de fraternité, où, dans l'effusion du cœur de tous, on but : *à tous les hommes, à nos ennemis mêmes que nous jurons d'aimer et de défendre*. Que c'était bien le même peuple qui, pendant mille ans, s'était efforcé d'aimer ses maîtres et avait pu trouver en son cœur un océan d'amour à opposer à la montagne de maux qui l'oppressaient. Hélas ! qu'il dure peu cet éclair d'union et de concorde ! les haines s'enveniment, les menaces des souverains étrangers surexcitent les passions, et septembre roule un flot de sang entre les partis. La lutte éclate acharnée, mortelle, entre les Montagnards et les Girondins.

M. Monnier nous fait connaître la part prise par le Comité Directeur du département au sou-

lèvement girondin après le 31 mai, l'envoi des commissaires de la convention, l'établissement du tribunal révolutionnaire, l'arrestation des hommes de la terreur, après la chute de Robespierre, et les massacres exécutés par cette hideuse association de Jéhu, sur laquelle Charles Nodier a le premier appelé l'attention et que l'on prendrait pour une fantasmagorie du spirituel écrivain si des faits nouveaux n'étaient venus confirmer ce qu'il avait avancé et démontrer sa véracité.

Ici se termine l'œuvre historique de M. Monnier. Nous avons essayé, autant que nos forces nous l'ont permis, de grouper et de présenter dans leur ensemble toute cette suite de travaux, de recherches philologiques, de découvertes, tous ces trésors d'érudition épars dans ses annuaires.

Mais il ne s'en est pas tenu là. Il a voulu aussi nous retracer le tableau complet des traditions et légendes franc-comtoises qu'il connaît si bien. Il les a recueillies avec une patience infatigable et les a comparées avec celles des départements voisins ; il a recherché sous quelles influences elles se sont formées ; quelles modifications elles ont éprouvées du christianisme, en quoi elles se rattachent à la religion de nos pères, en quoi elles peuvent servir à nous l'expliquer, à nous la faire mieux connaître ?

Quand à la filiation de ces croyances, nous lui ferons un léger reproche, celui de n'avoir pas fait assez large la part de l'élément celtique dans leur génération et de l'avoir trop sacrifié aux idées

religieuses de l'Inde, auxquelles le druidisme avait certainement emprunté quelques rites, mais dont il se séparait radicalement sur le fond par son affirmation de la personnalité indéfectible de l'homme.

Sauf les changements opérés par le christianisme et quelques mythes greco-latins (celui des syrènes et de rares vestiges du culte de Diane), toutes les légendes séquanaises se rattachent à la mythologie celtique. Les *fées*, fort différentes des *péri* persanes et qui sont devenues plus tard les *dames blanches ou vertes*, puis les *bonnes vierges*, sont d'origine toute gauloise. Leur aïeule Korridwen (*la fée blanche*) était une des divinités principales des Druides. C'était celle qui *retient toute science dans la nuit première*, celle qui *mettait les 6 plantes sacrées dans la chaudière ornée de perles et de diamants* (devenue plus tard le bassin des romans de la table ronde, le St Gréal). Trois gouttes brûlantes en rejaillissent sur Gwyon (*le nain ou le voyant*); il porte son doigt à ses lèvres, et à l'instant même, la science universelle lui est dévoilée. Ce symbole de la lutte de la nature et de l'esprit était le fond des mystères célébrés chez toutes les nations gauloises. Les fées étaient le peuple de Korridwen; l'eau du bassin sacré dévoilait l'avenir, elle guérissait et ressuscitait, c'est-à-dire élevait à la vie de l'esprit. Les Druidesses distribuaient seules ce précieux breuvage; aussi jouissaient-elles dans la croyance populaire du pouvoir de guérir, de commander à la nature qu'eurent

plus tard les fées, en qui s'incarna leur souvenir lorsqu'elles eurent été proscrites et frappées d'anathèmes. Nous en avons la preuve dans les ballades bretonnes où la reine des fées a toujours une faucille d'or avec laquelle elle peut *transformer tout ce qu'elle touche* (*les fées du loc-il-du*) et une couronne de gui, la plante vénérée des Druides, comme la faucille d'or était le signe caractéristique de leur sacerdoce, plus tard *le rameau d'or*, *le rameau de gui*, qui devient une simple baguette dans les romans de la table ronde.

La vouivre est une création purement celtique et toute séquanais sur laquelle M. Monnier a rassemblé tous les détails propres à la mettre en pleine lumière.

Il a très bien compris que les *nains* (les Korrigans et les Poulpiquets de la Bretagne) qui partout sont préposés à la garde des trésors souterrains, sont le dernier écho de croyances religieuses adoptées par les Gaulois lors de leur séjour sur les bords du Pont-Euxin et par suite de leur contact avec les nations adoratrices des divinités métallurgiques. — Les *goblines* celtes transformés en lutins, follets, servants, etc., devenus plus tard *Robin-bon-diable* ou *Trilby*, ont enfanté cette gracieuse mythologie qui s'est épanouie pendant tout le moyen-âge en France et en Angleterre, et de laquelle Shakespeare n'a pas dédaigné de s'inspirer pour la création de *la Tempête* et du *Songe d'une nuit d'été*, ces drames étincelants où il a jeté à pleines mains tous les trésors de sa poésie.

Quant aux légendes de *Berthe la Sauvage* et du *chasseur nocturne*, elles sont toutes deux d'origine germanique. *Berthe la Sauvage*, *Bertha* ou *Bertcha*, n'est qu'une altération de *huerta*, déesse de la terre chez les Germains, et le chasseur nocturne ou infernal n'est pas autre chose que la chasse et le cortège aérien du *roi des alfes*, la chasse d'*Odin*, la chasse d'Arthur en Bretagne, du comte Thibault en France, d'Olipherne en Comté, devenue plus tard, après que le christianisme eut imposé des noms nouveaux à tous ces esprits, la *chasse du roi Hérode* ou le *veneur Caïn*.

Après avoir parcouru toutes ces pages si remplies d'érudition que M. Monnier a consacrées à nos traditions, on ne peut s'expliquer qu'au lauréat de l'institut, M. Alfred Maury, ait pu dire dans un journal scientifique, *l'Athénæum*, que l'auteur des *Traditions populaires comparées* ne connaît qu'imparfaitement l'histoire des religions : *qu'il utilise comme il le peut le petit nombre de livres de sa bibliothèque sans s'apercevoir des anachronismes qu'il commet*. Ne seriez-vous point orfèvre M. Jos ? Effectivement le bout de l'oreille perce un peu plus loin. Comment ignorez-vous, M. Monnier, que votre critique est l'auteur de l'article *Fées* de l'*Encyclopédie moderne* et d'un mémoire sur les *Fatuæ* et les *Deæ-Mairæ*, inséré dans la *Revue archéologique* ? Et puis vous permettre de traiter un pareil sujet sans vous en être fait octroyer le droit par notre docte institut ! Du fond du Jura, de votre nid de Domblans, vous laisser

aller à émettre des opinions non revêtues de la haute approbation de ces Messieurs ! et cela sans prier M. Maury de venir vous discerner *les livres sérieux, des compositions légères ou sans critique de votre bibliothèque* ! Aussi vous a-t-il rudement appliqué la fêrule en vrai pion d'Académie. Et voyez la conséquence.

M. Delacroix, à Besançon, marchant sur vos traces, lève fièrement l'étendard de la révolte, secoue le joug des idées préconçues, de la science imposée d'en haut et, dans son franc et incisif langage comtois, s'écrie crûment : Erreur ne fait pas compte, votre siège d'Alaise est fait, nous commençons le nôtre, au tour de la science libre (1). »

(1) Et chacun sait s'il a tenu parole, et quels résultats il a obtenus. Au milieu de l'étonnement général, malgré le silence et le dédain des uns, malgré la colère que soulevait chez d'autres son audacieux défi, il a, sans se laisser détourner un seul instant de son but, porté de si rudes coups à l'Alise de Bourgogne, qu'il a forcé tous ses partisans à descendre dans la lice pour défendre sa cause si malmenée. Homme d'initiative, plein d'une juvénile ardeur, la tête débordant d'idées que le moindre choc fait jaillir, M. Delacroix a eu le rare bonheur de trouver, à côté de lui, pour le soutenir dans sa lutte, la plume si nette et si incisive de M. Castan, sa discussion si nourrie de faits, son analyse si judicieuse qu'elle n'offre nulle prise à ses adversaires, et la ténacité, les connaissances spéciales et l'ardeur scientifique de M. Bial. Aussi par leurs efforts communs sont-ils parvenus à établir d'une manière péremptoire les conditions que doit remplir l'Alésia de Jules César. Or, de la polémique si vive qui s'est engagée, il est resté deux points acquis et irréfutables : 1^o qu'Alise-Sainte-Reine ne remplit que trois des conditions indiquées ; 2^o qu'Alaise les remplit à peu près toutes. Il reste bien démontré qu'Alise-Sainte-

Mais la science libre où nous mène-t-elle, grand Dieu ! la pensée n'existe pas sans l'être, c'est donc à la décentralisation que vous nous conduisez directement.

Vous vous rencontrez ainsi au terme de vos travaux avec le trop regrettable M. de Tocqueville, avec MM. Raudot d'Haussonville, Elias Regnault et les spirituels rédacteurs de la *Revue de Nancy*.

Aussi, nous, enfant du Jura, qui croyons à l'autonomie future des provinces, et qui espérons voir renaître au milieu d'elles la pensée et la vie depuis trop longtemps absentes de leur sein, vous criions-nous merci pour tout ce que vous avez

Reine ne peut plus prétendre à être l'Alésia des COMMENTAIRES, et que s'il peut encore subsister quelques doutes à l'égard d'Alaise en Comté, on ne peut plus lui contester de réunir en sa faveur les plus grandes probabilités.

Mais cette lutte si hardiment entamée et si bien soutenue a eu un autre et plus grand résultat, celui de faire de Besançon un vaste foyer d'études celtiques. Les textes anciens ont été analysés et commentés, le sol fouillé, les débris qu'il recelait ramenés au jour et soumis à une investigation sévère, une foule de questions soulevées ; d'autres jusque-là débattues ont reçu leur solution dans les brochures de MM. Delacroix, Castan, Bial, Toubin, Chifflet et Sarrette, matériaux précieux qui, mis en œuvre par l'intelligence éminemment synthétique et la science si profonde et si variée de M. Bial, lui permettront d'achever sa grande HISTOIRE DE LA CIVILISATION CELTIQUE. Puisse-t-il conduire à bonne fin l'œuvre dont il a si hardiment jeté les premières assises et indiqué les contours, et l'Histoire de France aura enfin une base solide, inébranlable, sur laquelle elle pourra s'appuyer sans crainte aucune, et la Franche-Comté devra au fils d'adoption dont elle est fière à si juste titre, de pouvoir ajouter un fleuron de plus à la couronne que

fait et pour tout ce que vous avez rendu possible.

lui ont tressée les Cuvier, les Jouffroy, les Nodier, ses glorieux enfants.



SOUVENIRS
D'UN
OCTOGÉNAIRE DE PROVINCE

PAR
DÉSIRÉ MONNIER



A MES AMIS

ET

CONCITOYENS.

C'est à peine, si vous savez, mes amis, en quoi ma vie diffère de la vôtre, car vous ne m'avez pas entendu souvent vous entretenir de moi, et encore moins de mes travaux. Je me suis si rigoureusement abstenu de l'étalage de ma personnalité dans le monde et dans la retraite, que bien des gens ignorent, autour de moi, quelles ont été jusqu'ici mes occupations favorites, et que je compte plus de personnes qui me lisent que de personnes qui m'entendent.

Je ne dis pas que le nombre en soit considérable; mais, à l'âge où je suis arrivé, j'ai tant perdu de cœurs qui battaient à l'unisson du mien, tant d'amis qui vivaient du même souffle, tant d'esprits qui s'éclairaient au même foyer, que je dois m'estimer heureux de sentir encore, non loin de

moi, un cercle de lecteurs qui me sont toujours sympathiques, et parmi lesquels je dois surtout vous distinguer.

C'est donc à vous, chers amis, que je dois dédier mon dernier ouvrage.

Vous y trouverez une justification trop tardive de ma conduite parfois mal jugée. Vous y verrez une carrière plus accidentée que vous ne le pensiez probablement : c'est que j'ai fait, dans l'intérêt de mes recherches, des pérégrinations poétiques, pittoresques, archéologiques et sentimentales, qui ne sont pas absolument sans utilité.

Maintenant, qu'est-ce qui me décide à colliger ces souvenirs et ces impressions ? c'est qu'il s'y trouve, je crois, de bons enseignements et des idées saines.

Et qu'est-ce qui m'encourage à leur rédaction ? c'est que la littérature aux grands effets, après avoir blasé les lecteurs, a senti le besoin de laisser le champ plus libre à une littérature sans prétention et seulement jalouse de plaire par sa simplicité.

Tout en sacrifiant à cette idée nouvelle, je me garderai bien de descendre jusqu'au réalisme. J'admets le naturel et non le bas qui fut toujours proscrit par nos maîtres. Il est vrai que nos maîtres sont honnis et vilipendés par les élèves de la nouvelle école. Mais je compte assez sur le retour du sens commun pour espérer que les jeunes talents égarés reviendront d'eux-mêmes aux anciens préceptes. Le réalisme en peinture et le réalisme

en littérature n'auront eu qu'un temps. Victor Hugo, après avoir affectionné le hideux, est déjà revenu au beau. Je le crois bien loin du temps où il cherchait à nous faire admirer son Quasimodo, et plus loin encore du temps où il faisait sauter par les rues de Paris son Esméralda qui, soit dit entre nous, devait être crottée jusqu'à l'échine.

Le réalisme que nos jeunes gens croient être de leur invention est bien ancien puisque le divin Homère en a fait plus d'une fois, notamment avec sa gracieuse princesse Nausicaa, lavant sa lessive dans l'île des Phéaciens. M. de Lamartine a fait aussi du réalisme irréprochable dans l'histoire de la servante Geneviève. J'ai lu jadis dans le *Spectateur Anglais* quelques extraits d'un journal tenu jour par jour et heure par heure, par une Miss, et dont tous les détails, bien que fort ordinaires, faisaient le charme du lecteur. Qu'y a-t-il enfin de plus intéressant que le journal épistolaire de M^{lle} de Guérin, du château de Cayla, dont nous avons des fragments dans le *Cours Familier de Littérature* ? Si c'est du réalisme, cela, adoptons-le.

SOUVENIRS

D'UN

OCTOGÉNAIRE DE PROVINCE



CHAPITRE PREMIER.

Le château d'Arlay. — La comtesse de Lauragais.

Le blanc château d'Arlay, construction moderne, couvent de Minimes, percé de trois cent soixante-cinq fenêtres, comme dit le paysan mon voisin toujours ami du merveilleux, mais qui n'était pas tout à fait une merveille de l'art, venait de sortir des mains de l'architecte (1) encore occupé de son ornementation intérieure avec madame de Lauragais sa propriétaire.

Toujours accroupie sur le parquet du grand salon, cette noble dame, l'aiguille et la laine de couleur à la main, travaillait avec ardeur aux tapisseries, et elle faisait concourir à cet ouvrage toutes les personnes qui venaient lui rendre visite, les hommes comme les femmes, les nobles comme les roturiers, les régisseurs de ses terres comme ses vassaux : car elle voulait donner à tous l'exem-

(1) M. Léger, de Poligny.

ple du travail ; et l'impulsion, partie de si haut, portait ses fruits. C'est que c'était une bien grande dame dans notre province que madame Elisabeth-Pauline de Gand, de Mérodes, de Montmorency, née princesse de Malines, et d'Isenghien, comtesse de Lauragais, baronne d'Arlay, d'Orgelet, de Nozeroy, de Bletterans, dame de Lons-le-Saunier, de Montfleur, de Sellières, et d'une foule d'autres terres dont la seule énonciation remplirait plusieurs de nos pages.

Madame de Lauragais était mariée depuis le mois de janvier mil sept cent cinquante-cinq. Elle était née du mariage d'Alexandre-Maximilien-Balthasar de Gand, comte de Middelbourg, et de Louise de Roye de Larochefoucault. Elle était d'une constitution robuste et puissante ; elle avait la figure ouverte et franche, mais gravée par la petite vérole, désavantage qui disparaissait bien vite aux yeux des personnes de sens qui savaient attacher plus de prix aux qualités de l'âme qu'à la régularité des traits.

Malheureusement pour elle, le comte de Lauragais préférait au contraire la beauté physique aux qualités du cœur.

Une pareille alliance ne pouvait en conséquence amener une harmonie parfaite au château d'Arlay.

Si le comte de Lauragais a paru dans cette terre, il n'y a pas laissé de profonds souvenirs.

Monsieur de Lauragais.

Seigneur magnifique, le comte ne fit sensation qu'à Paris sous le règne de Louis XV. Il y frondait le roi et l'indisposa toujours contre lui, de manière à ne pas s'attirer les moindres faveurs. On sait par exemple qu'il appelait une de ses maîtresses comtesse du Tonneau pour ridiculiser la comtesse du Barry. Un jour qu'il revenait d'Angleterre, le premier mot que lui dit Louis XV à son retour fût qu'êtes-vous allez faire à Londres ? — Apprendre à penser, Sire. — Les chevaux repliqua le roi.

On sait que le comte de Lauragais eut pour maîtresse la célèbre actrice Sophie Arnoulx, qui ne se piquait pas d'une parfaite fidélité envers lui. Comme il lui arrivait trop souvent de rencontrer chez elle un certain cavalier dont elle lui cachait le nom, il imagina, pour se défaire des importunités de ce rival, de lui adresser un jour une canne à pommeau d'or, en y joignant seulement ces deux petits vers tirés du poème de *l'Art d'aimer* :

Qui que tu sois, voilà ton maître :
Il l'est, il le fut ou va l'être.

Une autre fois, Louis-Félicité Brancas de Lauragais demande à sa maîtresse ce que c'est qu'un certain petit monsieur qu'il surprenait souvent avec elle. — Celui-là ne vous portera pas om-

brage : c'est un marquis déjà vieux qui m'ennuie à la mort. — On ne meurt pas de ça, Sophie. — Si, si, monsieur le comte, on en meurt. — Eh bien, congédiez-le pour ne pas mourir et le comte se rendit immédiatement à l'Académie Française pour proposer à ses frais d'ouvrir un concours sur la question de savoir si une jolie femme pouvait mourir d'ennui à recevoir la cour d'un vieux marquis.

Plus tard lorsque le prix fut décerné à l'auteur du meilleur mémoire, où la question était résolue affirmativement, le comte fit notifier au vieil adorateur de Sophie la décision du corps savant et le marquis ne reparût plus. Je vous engage Sophie, dit le comte, à n'avoir qu'un amant. C'est alors que la célèbre actrice qui tenait à accroître sa fortune lui répondit ces mots si connus : « Mais mon cher comte, souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. »

A la fin ces relations cessèrent ; mais il était né de cette union deux filles. Mademoiselle Arnoux les renvoya à Madame de Lauragais avec tous les bijoux qu'elle avait reçus de son amant. M. de Lauragais désolé de cette rupture, et n'ayant pu obtenir de la comédienne un rapprochement, voulut lui faire 6,000 fr. de rente viagère qu'elle refusa. Madame de Lauragais intervint pour engager mademoiselle Arnoux à accepter cette rente et l'assura en même temps qu'elle prendrait soin de ses enfants comme des siens propres. C'est en effet ce que fit la comtesse : elle procura à ces filles une bonne édu-

cation, maria l'une d'elles, et fit admettre l'autre dans une communauté où elle désirait embrasser la vie religieuse; trait de générosité qui fait beaucoup d'honneur à l'estimable comtesse que l'on a pourtant taxée de parcimonie.

CHAPITRE II.

Chapelain avant de naître.

1786

Revenons au grand salon du château d'Arley, où nous avons laissé la princesse d'Isenghien, occupée de ses tapisseries façon des Gobelins.

Jean-Joseph Monnier, l'un de ses principaux régisseurs, était en conférence avec la haute et puissante dame, et lui faisait part de son projet de mariage.

Ecoutez bien Monnier, lui dit-elle, ce que je vais vous dire: Je retiens dès à présent, pour être mes chapelains et aumôniers, les deux premiers fils qui vous naîtront de ce mariage.

Celui qui devait être mon père, acceptant avec reconnaissance le double bienfait de la princesse, la pria de lui permettre, lorsqu'il en serait temps, de consulter la vocation de ses enfants, car ajouta-t-il, je ne voudrais pas, en faisant deux prêtres, qu'ils devinssent des prestolets scandaleux, comme on en voit encore à Paris et dans les provinces, derniers représentants de la Régence et du règne

de Louis XV. Très-bien, très-bien, Monnier, ré-partit la bonne princesse. Je suis parfaitement de votre avis ; et je compte bien sur l'efficacité de nos soins réunis, pour faire de vos fils d'excellents sujets.

Ainsi se trouvait assuré mon avenir ; mais la dame bienveillante qui daignait déjà s'en occuper, comptait sans la Révolution qui s'avancait vers elle à pas de géant.

Ces projets s'évanouirent bien vite aux détonations de la foudre et aux bruits de la démolition sociale de l'ancien régime.

Si la grande transformation n'avait pas eu lieu, qu'eussé-je été dans le monde ? Aurais-je, en qualité de directeur ou d'aumônier, suivi les destinées de la princesse d'Isenghien sur une terre étrangère ? Aurais-je paru avec elle dans les cours qu'elle fréquentait ? Aurais-je rencontré chez les Grands assez de protecteurs pour m'élever à quelque dignité ecclésiastique ? Il y a tant de gens qui, avec bien moins de protections, sont devenus d'obscurs prélats, que je peux bien sans trop de présomption, supposer de pareilles chances en ma faveur.

Toutefois, il est encore plus probable que, naturellement dénué d'ambition comme je le fus toute ma vie, je serais resté Grosjean comme devant.

Je serais donc aujourd'hui simple curé de village et mauvais prédicateur.

Que sais-je si, n'ayant pas reçu dans le sacre-

ment de l'ordre autant de grâces que mes confrères, j'aurais eu le courage et la force de pratiquer les vertus de mon état? Je n'ose pas m'avouer les dangers que j'aurais courus. Que sais-je, si par malheur atteint par la contagion, je ne serais pas devenu un antagoniste de l'autorité civile, un ennemi né des maires de communes ou paroisses où j'aurais eu les âmes à conduire, si je n'aurais pas fait de l'opposition déraisonnable aux vues d'un préfet et à des actes du Suprême pouvoir.

CHAPITRE III.

En nourrice.

1788

Si, vers la fin du siècle dernier, vous eussiez vu trimbaler de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, puis du village au hameau, puis de la chaumière à la chaumière, un pauvre petit être que sa mère, impuissante à nourrir, avait écarté de son sein ; si vous l'eussiez vu pâle, souffreteux passer toujours plus maigre, aux bras de nouvelles nourrices toujours plus infidèles aux devoirs de leur mission ; si vous l'eussiez vu grelotant au soleil et tout bleu des stigmates de la petite vérole, languissamment versé plutôt qu'appuyé sur une épaule de femme, ou bien tendant ses frêles bras à tout le monde, comme s'il eut

compris instinctivement qu'il devait être mieux partout ailleurs... Vous n'eussiez pu vous défendre d'un pénible sentiment de pitié et de vous écrier : que ne laisse-t-on retourner ce fœtus à son néant ? A quoi peut servir cette âme dans un pareil corps ? A quoi ce corps et cette âme s'accrocheront-ils sur la terre pour résister à l'ouragan qui se lève ? Voici venir une nouvelle ère, où les générations auront besoin des forces d'Alcide pour porter les événements. Les géants vont boxer ; que les nains se retirent !

C'est de moi que vous eussiez ainsi parlé. Cette ombre éphémère d'enfant c'était moi depuis le 24 janvier 1788.

La plante a pourtant végété incolore et grêle elle s'est même fortifiée peu à peu au souffle des orages comme le chêne au bord des rochers battus par tous les vents.

Mais, tout en surmontant les chances de mort qui cernaient mes premiers pas dans la carrière humaine, ma nature en a conservé la peine et la tache originelles : car cet inconcevable besoin de locomotion, cette vague aspiration aux choses inconnues qui m'a suivi en tous lieux, ne sont-ils pas nés du malaise de mon berceau ? Cette soif du cœur qui a longtemps altéré mes sens, ces passions qui ont si obstinément soulevé les flots de ma traversée et dont la turbulence grondait encore naguère dans mes agrès repliés à la rade, n'est-ce pas du lait échauffé de mes imprudentes nourrices qu'elles étaient sorties ?

CHAPITRE IV.

Décret de l'Assemblée nationale.

10 juillet 1789.

« L'Assemblée nationale, considérant que les ennemis de la nation ayant perdu l'espoir d'empêcher par la violence du despotisme la régénération publique et l'établissement de la liberté, paraissent avoir conçu le projet criminel de ramener au même but par la voie du désordre et de l'anarchie; qu'entr'autres moyens ils ont, à la même époque et presque le même jour, fait semer de fausses alarmes dans les différentes provinces du royaume, et qu'en annonçant des incursions et des brigandages qui n'existaient pas ils ont donné lieu à des excès et des crimes qui attaquent également les biens et les personnes et qui, troublant l'ordre de la société, méritent les peines les plus sévères ;

Que ces hommes ont porté l'audace jusqu'à répandre de faux ordres et même de faux édits du Roi qui ont armé une partie de la Nation contre l'autre, dans le moment même où l'Assemblée nationale portait les décrets les plus favorables à l'intérêt du peuple ;

Considérant que, dans l'effervescence générale, les propriétés les plus sacrées et les moissons mêmes, seul espoir du peuple dans ces temps de disette, n'ont pas été respectées, etc.

ARRÊTE ET DÉCRÈTE :

Que toutes les municipalités du royaume veilleront au maintien de la tranquillité publique, et que, sur leur simple réquisition, les milices nationales ainsi que les maréchaussées seront tenues d'assister les troupes à l'effet de poursuivre et d'arrêter les perturbateurs du repos public de quel état qu'ils puissent être, etc... »

Suivent les dispositions réglementaires pour la prestation de serment de fidélité à *la Nation*, à *la Loi et au Roy* ; l'ordre à MM. les curés des villes et des campagnes d'user de toute l'influence de leur ministère pour ramener tous les citoyens à l'ordre et à l'obéissance qu'ils doivent aux autorités légitimes.

Au nombre des signatures apposées à ce singulier décret se trouve celle de l'abbé Sieyès, l'homme à qui l'on attribue assez volontiers l'invention de l'alerte des brigands, si toutefois c'est une combinaison machiavélique et non un cas fortuit et sans portée.

On ne pouvait rien imaginer de plus absurde que d'attribuer au roi ou à la cour l'idée d'une pareille perturbation : Quel intérêt pouvait avoir la monarchie à inquiéter les esprits ? Quel intérêt avait-elle à faire supposer, pendant un jour ou deux, qu'elle consentait à répandre partout des malfaiteurs pour ravager les récoltes ? Enfin quel

avantage pouvait-elle se promettre à mettre des fusils aux mains de tout le monde ? Il est infiniment plus probable et nous le prouverons clairement, que, si les meneurs de la Révolution n'ont pas eu recours à cet expédient pour armer des masses dont ils étaient sûrs, c'est à une panique, je ne dirai pas plus innocente que coupable, comme M. Thiers n'a pas craint d'avancer, c'est à une panique toute simple qu'il faut en faire les honneurs.

L'abbé Sieyès n'est pas le seul homme en jeu dans nos conjectures : L'abbé Feller (*biographie moderne* au mot *Chanderlos-Delaclos*) nous apprend que ce dernier, secrétaire du duc d'Orléans, aurait soufflé à ce prince l'idée du brigandage. On sait que le duc d'Orléans était à la tête du Grand-Orient et de toutes les Loges maçonniques de France. Il avait partout des partisans dévoués dans les Corps municipaux. J'ai la certitude qu'il en avait notamment à Lons-le-Saunier et à Besançon.

CHAPITRE V.

Prise de la Bastille.

14 juillet 1789.

Ma véritable existence, à proprement parler, n'a donc commencé qu'avec la Révolution française.

Or, je dois partir du 14 juillet 1789, date de la prise de la Bastille, qui fut le premier exploit du peuple au commencement de la lutte.

Un sergent des Gardes Françaises, né à Dole le 8 novembre 1762, année de la naissance de Rouget-de-l'Isle, auteur de *la Marseillaise*, Joseph Arnay, monte le premier à l'assaut, saisit au collet le Gouverneur de ce fort qui a été assez hardi pour résister à l'insurrection des Parisiens : « Je réponds de vous, dit le soldat comtois à M. de Launay ; mais il fait de vains efforts pour soustraire son prisonnier à la fureur du populaire victorieux : trainé de la Bastille à l'Hôtel-de-Ville, l'infortuné gouverneur est pendu et massacré.

Le portrait du jeune *vainqueur de la Bastille* — je lui maintiens ce titre parce que Arnay fut alors proclamé comme tel. — Ce portrait, dis-je, circule bientôt dans la Capitale, empressée de le populariser, et une médaille d'or est aussitôt frappée en l'honneur d'Arnay, afin d'encourager par une digne récompense les imitateurs de son audace dans cette terrible guerre que l'on déclarait au Pouvoir. On voit à la bibliothèque publique de Dole le portrait improvisé dont nous venons de faire mention : au bonnet à poils du grenadier vous remarquez un nœud de ruban rouge et bleu, couleurs de la ville de Paris, ruban qui servait de cocarde. La Cocarde nationale aux trois couleurs le blanc, le bleu, le rouge, n'étant pas encore créée à cette époque.

Quelques détails, fournis au mois de septembre suivant sur le jeune Dolois, et tirés des *Révolutions de Paris*, méritent d'être reproduits dans nos souvenirs :

« On sait que lors de la prise de la Bastille, le
« sieur Arnay, grenadier aux Gardes, arrêta
« M. de Launay, et lui cassa entre les mains l'é-
« pée dont il voulait se percer ; que ce grenadier
« monta aussitôt sur les tours de la Bastille et
« qu'il eut la présence d'esprit de présenter son
« bonnet au bout de sa bayonnette pour faire
« cesser le feu des assiégeants qui avaient déjà
« blessé M. Humbert. Mais ce qu'on ne sait pas
« généralement, c'est que le brave grenadier étant
« parti de l'Hôtel-de-Ville avec la compagnie de
« Réfuvelle, sous le commandement de M. Hullin,
« il le suivait à travers les cours de l'arsenal, lors-
« qu'il alla en avant observer la contenance des
« assiégés. Lorsque le grand pont-levis de la cour
« intérieure tomba, ce grenadier donna l'exemple
« de s'élancer dessus, pour qu'on ne put pas le
« relever, et il y sauta au risque de se casser les
« jambes.

« J'observai, quelques moments après, le sieur
« Arnay sur le théâtre même de la victoire ;
« j'appris, le surlendemain, qu'on promenait dans
« les rues *le héros de la Bastille*, et l'on me dit
« que c'était un fusilier. Peu de jours après, le
« journal de la ville débita que le sieur Arnay
« était mort de ses blessures. La voix publique
« m'apprit bientôt que cette nouvelle était fausse
« et que le *héros de la Bastille* était au district
« des Barnabites. Les uns l'appelait *Harné*, d'au-
« tres *Aren* et d'autres encore *Henry*. Je me dou-
« tai qu'il pût y avoir erreur sur sa personne et

« je me réjouis avec tous les bons citoyens de ce
« que ce brave soldat vivait pour recevoir des
« marques de notre reconnaissance.

« J'ai voulu voir M. Arnay : je l'ai trouvé simple grenadier faisant son service au faubourg Saint-Martin, au milieu de cette brave compagnie de Réfuvelle qui s'est distinguée de tant de manières dans la Révolution. M. Arnay m'a parlé de ce qu'il avait fait, avec la modestie que donne une bonne éducation, comme à un homme qui vient s'instruire des faits ; et lorsque je lui ai fait l'observation qu'il avait été oublié dans le choix des officiers, sa réponse simple et noble m'a prouvé qu'il ne se doutait pas que, pour obtenir ce qui nous est dû, il faut le solliciter, ou avoir des amis brûlants qui se fassent une gloire de solliciter pour nous. Je n'ai jamais rien désiré m'a-t-il ajouté, que pour mon père et ma mère.

« Deux négociants de Dole en Franche-Comté, m'ont appris que, depuis que M. Arnay était au régiment des Gardes, il envoyait régulièrement à ses parents le produit de ses économies et de ses travaux.

« Il m'a donc été bien établi que M. Arnay est le modèle de la piété filiale comme de la valeur et du patriotisme, et qu'il ne méritait pas d'être oublié par les habitants d'une ville où l'on connaît peut-être le mieux le prix des vertus et des belles actions.

« Pourquoi M. Arnay n'est-il pas même caporal ? »

Le Père Thélesphore.

Au milieu d'un discours sur la prise de la Bastille, prononcé à Lons-le-Saunier dans le temple de l'Etre suprême, le 26 messidor an II (14 juillet 1794), par l'ex-capucin Thélesphore Jousse-
randot, et imprimé à la demande de la Société populaire, l'orateur s'écriait : « Quel est le cou-
« rageux patriote qui, dans la première victoire
« de la liberté sur la tyrannie, monta le premier
« à l'assaut ? Quel est-il celui qui le premier ar-
« bora l'étendard du peuple souverain sur les hau-
« tes tours du despotisme ? C'est un citoyen du
« département du Jura ; c'est le brave d'Arnay.
« O mon compatriote ! que ne puis-je maintenant
« te serrer dans mes bras ! que ne puis-je te pres-
« ser sur mon sein attendri ! Tu fus meurtri, en-
« sanglanté, couvert de blessures dans cette jour-
« née célèbre. Que ne puis-je, après avoir reposé
« mes lèvres sur tes glorieuses cicatrices, te mon-
« trer du haut de cette tribune à tout le peuple
« qui m'écoute ! Ta présence serait sans contredit
« le plus beau des discours civiques ; les enfants
« et les vieillards, les hommes et les femmes
« électrisés à la vue du feu du patriotisme, di-
« raient à leur famille, en rentrant dans leurs
« foyers : *Enfin nous avons vu un héros, nous*
« *avons vu le premier héros de la Liberté.* Reçois
« cher compatriote, reçois la protestation de ma

« vénération et de mon hommage : reçois, je ne
« crains pas d'être démenti, reçois par mon or-
« gane celle de tous mes concitoyens qui m'en-
« tendent ! Ton nom immortel sera gravé en ca-
« ractères ineffaçables dans les fastes des hommes
« libres. Nos neveux le liront avec transport à
« côté de ceux de Guillaume Tell, de Washington,
« de Baras et de Viala. »

N. B. On parle encore par hasard de Viala, le sublime tambour ; mais il n'est plus question d'Arnay, de Dole.

Peu de temps après son exploit de la Bastille, le brave Arnay fut désigné pour faire partie de l'expédition dirigée sur St-Domingue, où il mourut en 1798.

Pour en finir de la prise de la Bastille, ajoutons qu'à cette action brillante, M. de St-Maurice, prince de Montbarrey, ancien secrétaire d'Etat et Ministre de la Guerre, fut sur le point de devenir une des victimes de la journée. On le traîna au milieu des bayonnettes avec sa femme, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, en lui faisant un crime d'avoir été ministre. Là les traitements les plus indignes ne lui furent pas épargnés : et mille protections n'auraient pu le sauver s'il ne se fût avisé de crier au peuple :
« Vous voulez me tuer, et c'est mon fils le prince
« de Saint-Maurice qui a opéré la Révolution en
« Franche-Comté ! »

Ces seuls mots lui obtinrent sa grâce.

Il émigra ensuite, et mourut à Constance en 1796.

Le prince Alexandre-Marie-Eléonor de Saint-Maurice, seigneur de Montbarrey, avait été chevalier des ordres du Roi, grand d'Espagne et ministre de la guerre sous Louis XVI.

« Sa veuve, issue de la noble maison de Nesle, « qui remonte au berceau de la monarchie, (dit « M. Armand Marquiset dans sa *Statistique historique de l'arrondissement de Dole*) vit en peu de « jours disparaître toutes les illusions qui se « jouaient autour d'elle. Forcée de fuir sa patrie, « son cœur y revenait sans cesse ; et ses yeux ne « purent s'en détourner. Elle vécut longtemps « pauvre, et conserva jusqu'à sa dernière heure « cette exquise politesse, ce ton de cour qui ne « s'achète point avec de l'or et qui ne suit pas tous « jours les titres. »

M^{me} la princesse de Montbarrey est morte en 1819.

CHAPITRE VI.

Nouvelles alarmes.

19 Juillet 1789.

Pour vous tenir au courant de la marche de la Révolution dans le Jura, il faut, mes amis, que je transcrive ici, pour vous, un arrêté tiré du registre des délibérations de la commune de Lons-le-Saunier, en date du 19 juillet 1789. Il est signé à la minute de 1842 personnes, dont environ un

tiers étaient accourues des campagnes pour prendre part à la délibération.

Cet acte dont il existe encore un grand nombre d'exemplaires imprimés dans le public, est très remarquable : il constate un fait important, un des états de trouble universel par lesquels ont passé nos pères au début de la Révolution. »

Délibération du 19 juillet 1789.

« Les habitants de Lons-le-Saunier, assemblés en majorité, au nombre de 3,260, à l'Hôtel-de-Ville, le 19 juillet 1789, sans autre convocation que celle produite par l'alarme générale répandue dans la ville, sur des nouvelles certaines, datées de Versailles.

L'arrêté est accompagné d'un discours prononcé par un anonyme, membre du corps municipal. L'allocution étant un peu trop étendue pour être reproduite intégralement, je n'en rapporterai que des fragments épars :

« Vos alarmes, Messieurs, depuis les fatales nouvelles que nous avons reçues, la tendre douleur, et bientôt la fermeté qui lui a succédé en vous, votre réunion volontaire en cette assemblée sont des témoignages certains de votre zèle pour le bien public.

« Réfléchissons, seulement, sur la manière de le manifester : Courrons-nous aux armes dans un tumulte aveugle ? Alarmerons-nous l'Etat pour le

servir? Prendrons-nous des arrêtés violents pour arriver à un ordre paisible? Enfreindrons-nous les règles établies pour nous en faire une au gré de nos contentements? Ou bien, cédant à un autre excès, écouterons-nous des espérances vaines, des consolations artificieuses, des craintes pusillanimes? — Non, messieurs, le patriotisme qui nous dirige, est également loin des fureurs de la révolte et de la lâcheté du silence. Vous prendrez donc le seul parti qui tende au but que vous vous proposez : celui de défendre la liberté sans enfreindre les lois.

« Pourquoi, en effet, un peuple alarmé ne ferait-il pas parvenir ses plaintes à ses représentants assemblés en corps de nation, et de nation législative? Pourquoi ne s'élèverait-il pas, au seul soupçon de violation de la foi sacrée due à la sûreté, et de la liberté de ces mêmes représentants, le droit de les nommer emportant naturellement le droit de les soutenir, la force seule peut devenir le frein de la force. Etc., etc., etc.

« Mais, qui sont-ils ces ennemis? La voix publique les nomme, messieurs, vous les avez déjà nommés. Ce ne sont pas seulement les brigands qui, repoussés des capitales, pourraient profiter des alarmes publiques pour venir nous infester.

« Plus coupables qu'eux, peut-être, ce sont des hommes qui séparent le titre de citoyen de celui de noble, comme si l'un n'obligeait pas à l'autre; ce sont des oppresseurs qui croiraient avoir perdu les privilèges du rang et de la naissance,

si l'on en retranchait les prétentions insultantes de l'orgueil; c'est la majorité de la noblesse qui a d'abord abusé de la nation, en retardant la restauration qu'elle attendait, qui, ensuite, n'a feint de céder au devoir que pour y substituer le crime, qui, enfin, a infecté le Ministère de ses odieux principes, a attiré des armées pour combattre, ou plutôt pour assassiner nos concitoyens, et préparer par l'effusion de leur sang, une scission lâche et parjure ! O noms perfides des Cazalès, des Depréménil ! vous répondrez un jour à la Nation, à la postérité, des troubles affreux que vous avez répandus au sein de votre patrie. « Nous pourrions justement songer à la vengeance ; Mais, bornons-nous à prévenir de nouveaux attentats. »

« Sur quoi, les habitants de Lons-le-Saunier, après avoir renouvelé leur serment de fidélité au vrai principe de la monarchie, et d'attachement à la personne du roi,

Ont unanimement arrêté :

« Que la personne des députés aux États Généraux est sacrée, que leurs délibérations doivent être inviolables ; et que, pour assurer la liberté de leurs suffrages, Sa Majesté sera suppliée de faire éloigner incessamment les troupes qui investissent Versailles et la capitale du royaume.

« Les dits habitants de Lons-le-Saunier déclarent traître à la patrie, quiconque attenterait directement ou indirectement à la personne desdits députés. »

Les paragraphes suivants de la même délibération

déclarent que la Nation est suffisamment autorisée à regarder comme traîtres à la patrie, les nobles qui ont surpris à la bonté du roi, les ordres sanguinaires qui viennent de s'exécuter sur son peuple réuni pour lui demander justice.

L'arrêté porte aussi : « que l'Assemblée Nationale sera priée, au nom des habitants de Lons-le-Saunier, par les députés du bailliage d'aval, de supplier Sa Majesté de rappeler M. Necker au ministère des finances, selon les vœux, les regrets et la reconnaissance que la Nation entière doit à ce Ministre.

« Que pour résister avec succès tant aux ennemis de l'Etat qu'aux incursions des brigands qui infestent le Royaume, tous les hommes valides de la dite ville de Lons-le-Saunier, en état de porter les armes, se tiendront prêts à marcher au premier signal, etc., etc.

« Le tout rédigé sous la présidence forcée (1) de M. le Lieutenant général de police de ladite ville.

Mesures de Police.

21 Juillet 1789.

Une nouvelle délibération du magistrat de Lons-le-Saunier, est une suite nécessaire de la précédente ; elle tend à expulser de l'enceinte de cette

(1) Le mot forcé y est expressément inséré.

ville *tout mendiant, vagabond et gens sans avœu* inspirant quelque méfiance, elle prescrit en conséquence à tout propriétaire de maisons de les tenir exactement fermées à partir du coup de la retraite qui, jusqu'à nouvel ordre, sera sonnée à dix heures du soir.

D'où parlaient ces mesures de précautions ? préparait-on l'idée de l'alerte des brigands ? On était, en effet, à la veille de ce grand événement.

CHAPITRE VII.

L'alerte des brigands.

23 Juillet 1789.

Nos historiens n'ont pas connu ou bien ont feint de ne pas connaître la véritable origine de cette alarme universelle ; qu'il me soit permis de l'indiquer à notre manière. Nous tenons nos renseignements d'un contemporain très-estimable et très-digne de foi, qui fut acteur dans ce drame extraordinaire.

M. Thiers approche beaucoup de la vérité, quand il commence le récit de l'anecdote par la fête que donna M. de Mesmay, seigneur de Quincey près de Vesoul (Franche-Comté), tant aux bourgeois de cette ville qu'aux officiers d'un régiment de chasseurs à cheval qui s'y trouvait en garnison. On sait quelle suite déplorable eut pour lui l'explosion d'un baril de poudre apporté là

pour annoncer au loin les santés qu'on devait porter au roi Louis XVI ou au gouverneur de la Franche-Comté.

Personne n'a su de quelle manière le feu avait pris à cette poudre, mais il est certain que la malveillance n'y avait eu aucune part dans un moment où, comme on vient de le voir l'opinion, publique surexcitée contre la noblesse faisait accuser les Seigneurs de toutes sortes de crimes, la première pensée qui vint à l'esprit des Vésuliens, fut que c'était un guet-apens du ci-devant Seigneur contre ses convives, en haine du Tiers-Etat. Plusieurs personnes avaient été blessées.

M. de Mesmay, homme fort doux, incapable d'un pareil méfait, se voyant accuser, se déterminait, sur le champ, à chercher son salut dans la fuite, et cependant M. de Mesmay aurait pu dire avec le poète :

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Au lieu de se défendre contre les assaillants qui l'auraient peut-être massacré ; car il devait savoir alors les horribles drames qui s'étaient passés à Polémieux, aux environs de Lyon, et près d'Auxonne, chez M^{lle} Bureau de Puzy, la Jeanne Hachette des temps modernes.

Aussitôt le maire de Vesoul croit devoir signaler le fait au maire de Lons-le-Saunier, en l'invitant à chercher le coupable (*sic*), il aurait dû dire le prévenu. Il lui mande que M. de Mesmay a dû se retirer au château de Visargent (Bresse cha-

lonnaise), chez Madame de Clermont, sa belle-mère.

Sur cet avis de haute importance parvenu vers l'heure de midi, le 21 juillet, à la municipalité de Lons-le-Saunier, le Maire ordonne aux deux compagnies des Chevaliers de l'Arquebuse et de l'Arc, ainsi qu'à deux cents hommes de milice bourgeoise, de se tenir prêts à partir au premier signal pour Visargent, où il s'agira d'arriver de nuit, afin d'assurer la capture. A cette époque d'effervescence on ne voyait pas d'illégalité dans une pareille démarche, qui était plutôt de la compétence de la maréchaussée que d'une milice bourgeoise. Quel besoin y avait-il de mettre en campagne, sur des territoire étrangers, pour procurer une arrestation, des bourgeois inexpérimentés, au lieu d'en charger quelques gendarmes ? C'est qu'on voulait saisir la première occasion venue d'essayer l'humeur guerrière de la nation. L'armement du peuple s'opérait partout comme spontanément, parce que l'on ne s'apercevait pas des ressorts cachés auxquels une main puissante imprimait le mouvement sur tous les points à la fois depuis le 14 juillet ; les municipalités s'occupaient de l'organisation d'une armée citoyenne, et trouvaient sur le champ une raison quelconque pour la mettre à l'œuvre. Le salut du peuple était la loi suprême : le premier prétexte était toujours assez légal.

Le narrateur que nous allons suivre dans cette expédition nocturne dont il fit partie, nous apprend,

à cette occasion, une chose qui jettera le lecteur dans un indicible étonnement, car il est resté convaincu que la fameuse alerte des brigands, qui terrifia la France entière, n'a pris sa source que dans une panique, d'un effet incalculable, à laquelle a donné lieu cette malencontreuse excursion de Visargent.

L'alarme universelle est un problème pour les sphinx les plus habiles : elle a beaucoup exercé la sagacité des écrivains, sans avoir été amenée à l'état de solution. M. Thiers, lui-même, ne se flatte pas d'avoir pénétré la profondeur du mystère.

« Ce stratagème, dit-il, qui rendit universelle
« la révolution du 14 juillet, en provoquant l'ar-
« mement de la nation, fut attribué alors à tous
« les partis, et depuis, il a été surtout imputé au
« parti populaire qui en a recueilli les résultats.
« Il est étonnant qu'on se soit ainsi rejeté la res-
« ponsabilité d'un stratagème plus ingénieux que
« coupable. On la mit sur le compte de Mirabeau,
« qui se fût applaudi d'en être l'auteur, et qui l'a
« pourtant désavoué. Il était assez dans le carac-
« tère de l'esprit de Sieyès, et quelques-uns ont
« cru que ce dernier l'avait suggéré au duc d'Or-
« léans. D'autres enfin en ont accusé la Cour.
« Ils ont pensé que ces courriers eussent été ar-
« rêtés à chaque pas sans l'aveu du gouverne-
« ment; que la Cour n'ayant jamais cru la révolu-
« tion générale, et la regardant comme une sim-
« ple émeute des Parisiens, avait voulu armer les

« provinces pour les opposer à Paris. Quoiqu'il en
« soit, le moyen tourna au profit de la nation,
« qu'il mit en arme et en état de veiller à sa sû-
« reté et à ses droits. »

Nuit du 22 au 23 juillet 1789.

Ecoutons maintenant le récit détaillé de M. le notaire Jacquier :

« Les deux cents hommes de milice bour-
« geoise de Lons-le-Saunier, qui n'avaient pas en-
« core d'uniforme, avec les compagnies de l'Arque-
« buse et de l'Arc, étant sous les armes, se gros-
« sèrent, à Bletterans, de la milice bourgeoise de
« cette petite ville ; et ces forces combinées cer-
« nèrent en silence le moulin et le château de
« Visargent.

Au château de Visargent.

« Tout était calme, tout dormait. On ne répon-
« dait rien aux coups de marteau. Nos sapeurs en-
« foncèrent un panneau de la grande porte, par
« lequel passèrent M. André Renaud, de Lons-le-
« Saunier, et M. Morel, d'Arinthod, qui nous ou-
« vrirent la porte à deux battants. Le tout sans
« réfléchir à l'excentricité d'une pareille voie de
« fait. La loi, c'était nous.

« La terreur se répand dans cette paisible en-
« ceinte, si brutalement violée à minuit par les

« défenseurs de l'ordre et de la propriété. Les
« maîtres, les domestiques s'étaient enfuis plus
« morts que vifs dans les réduits les plus inaper-
« çus des combles et des caves.

« Nous rencontrâmes Madame de Clermont, dans
« un tas de blé; et son aumônier, dans un autre
« tas. Mais notre perquisition, poussée jusqu'au
« scrupule, n'aboutit pas à la découverte de l'in-
« fortuné seigneur de Quincey, qui n'était pas
« venu chercher son refuge à Visargent, et qui,
« au contraire, s'était mis en route de Vesoul pour
« Paris. »

(Après avoir fait un séjour dans la capitale,
alors très-agitée, il en repartit pour la Suisse, d'où
il ne revint en Franche-Comté que beaucoup plus
tard.)

« Nous rassurâmes, comme nous pûmes, les
« habitants du château, qui eurent encore assez de
« bonté pour servir du pain et du vin à la troupe
« bivouaquée dans les cours. On nous offrit à
« souper, ce que quelques-uns d'entre nous ac-
« ceptèrent.

« Au point du jour nous nous remîmes en
« route.

A Nance.

« Arrivés sur le territoire de Nance, comme on
« était à la corne d'un bois, un de mes cama-
« rades dit qu'il ne fallait pas laisser nos fusils

« chargés : il ouvrit l'avis de tirer au blanc contre
« un arbre.

« La proposition acceptée, le tir commence.

« A des détonations inusitées à pareille heure,
« les moissonneurs qui coupaient déjà des blés
« dans le voisinage de la forêt, levèrent la tête
« et aperçurent les habits de nos chevaliers de
« l'Arquebuse, et, saisis d'épouvante, s'échappèrent
« dans tous les sens pour regagner leurs villages,
« criant de toutes leurs forces : Voici les brigands !
« Voici les brigands ! Tout est perdu, sauvons-
« nous ! Ils nous ont poursuivis à coups de fu-
« sil, ils mettent le feu aux récoltes. Nous les
« avons vus, vus, ce qu'on appelle vus.

« De proche en proche, répétant les mêmes
« mots, toute la contrée, toute la province,
« toute la France retentirent de ce cri de ter-
« reur. »

Ainsi se renouvela de nos jours le fait prodigieux que Jules César a consigné dans ses *Commentaires*, d'une nouvelle qui de bouche en bouche fut portée dans un jour à toutes les extrémités de la Gaule.

« Nous ne tardâmes pas à entendre sonner le
« tocsin dans la plupart des communes circon-
« voisines.

« L'appétit, plus qu'ordinaire qui nous avait gagné, me détermina, lorsque nous fûmes à Blet-
« terans, à me détacher de la troupe pour me
« diriger, avec quatre de mes camarades, sur
« Arlay, mon séjour paternel, où nous trouve-

« rions à satisfaire les exigences de notre esto-
« mac.

A Arlay.

« A notre arrivée dans ce bourg, le tocsin avait
« ému toute la population. On voyait courir tout
« effarées une foule de personnes. Où courez-
« vous ainsi ? leur dimes-nous ? — Ah ! mon
« Dieu ! répondaient-elles, les brigands du canal
« de Châlons arrivent : ils tuent les paysans, ils
« brûlent la moisson ; on les a vus derrière
« Nance, ils sont habillés de rouge.

« Nous eûmes beau chercher à les désabuser
« de ce quiproquo, en leur racontant ce qui s'était
« passé, rien ne les rassurait plus. — « Les voilà
« qui sont à Vincent, reprenaient-elles ; écoutez la
« cloche qui y tinte, ils se portent sur Lom-
« bard et Commenailles. »

« Pour réussir à les tranquilliser, nous mar-
« châmes avec ces pauvres gens. Les femmes
« comme les hommes saisissaient à la hâte les
« fourches et les faux qu'ils rencontraient pour
« venir avec nous.

« Arrivés à Commenailles, nous trouvâmes les
« villageois courant, eux-mêmes, du côté de Côges,
« où, disaient-ils, les brigands commettaient des
« horreurs, suivant le rapport des moissonneurs
« qui en étaient venus. Ces brigands avaient des
« habits rouges. C'est alors, seulement, que les

« gens d'Arlay, que j'accompagnais toujours, com-
« prirent l'exactitude de nos explications, et qu'ils
« se décidèrent à rentrer tranquillement dans leurs
« foyers.

A Lons-le-Saunier.

« Mes camarades et moi, nous regagnâmes en-
« suite Lons-le-Saunier. Là, nouveau spectacle
« d'effroi général. Il avait son côté plaisant : cha-
« cun était sorti de chez soi, armé de toutes piè-
« ces, quelques-uns même, ayant grotesquement
« saisi des broches à rôtir, à défaut de lance ou
« d'épée, les brandissait bravement, en criant par
« les rues : *Aux armes ! aux armes !* Au nombre
« de ces nouveaux champions étaient quatre vieil-
« lards octogénaires : MM. Robelin, Guelin, Ebrard
« et Jobin. Mais au retour des chevaliers de
« l'Arquebuse et de l'Arc, la sécurité se réta-
« blit. »

Une preuve de l'unité du point de départ de l'alarme résulte de l'ensemble des rapports divers que l'on fit ensuite de cette affaire : pour les habitants de Bourg-en-Bresse, l'alarme était venue du Nord ; pour ceux de Châlon-sur-Saône, elle était partie de l'Est ; pour ceux de Gray, elle était arrivée du Sud. Ce rayonnement indiquait avec exactitude la position de Nance et de Visargent. Il n'est pas possible d'y méconnaître la source de ce grand événement qu'il ne faudra plus désor-

mais taxer de stratagème et de conception politique.

CHAPITRE VIII.

La cocarde tricolore.

Juillet 1789.

Si nous pouvons suivre avec confiance les données que nous fournit la narration de M. Jacquier, ce serait à la suite des émotions publiques causées par les grands événements que nous venons de rapporter, que le choix des couleurs nationales se serait fait à la municipalité de Lons-le-Saunier, à l'occasion de l'expédition nocturne de Visargent, ou le jour de la grande délibération du 19 juillet.

On s'était demandé de quelle couleur serait la cocarde dont il conviendrait de se décorer. Quelqu'un propose le vert. — Non, s'écrie un autre citoyen, le vert est le signe de la rébellion. — Arborons, dit un troisième, la cocarde rouge, le rouge était la couleur des Bourguignons, et c'est l'emblème de la valeur. — Joignons-y le bleu, fait observer un des membres du magistrat, car ce sont les couleurs de notre ville. — C'est juste, s'écrie enfin un quatrième opinant; mais que le blanc n'y soit pas oublié, c'est la couleur de l'oriflamme des Français. Cette dernière motion est accueillie avec faveur, avec enthousiasme; la cocarde aux trois couleurs est adoptée.



Il est assez probable qu'il se trouvait parmi les groupes délibérant, quelques personnages initiés au secret de la Révolution, n'y eut-il que le vicomte Maïeur. Sans avoir un air intentionnel, il avait adroitement amené l'occasion de glisser dans l'assemblée des idées dont il était le secret dépositaire; il savait, peut-être, ce qui s'était passé à Paris, le 17 de ce mois, jour auquel la cocarde tricolore avait été arborée par le Roi, lui-même, à l'hôtel de ville à Paris.

Au sortir de cette assemblée municipale, dit l'auteur du manuscrit où nous puisons l'anecdote, une trentaine de jeunes hommes dont il faisait partie et qui venaient d'offrir leurs services pour le maintien de l'ordre, sous le titre de milice bourgeoise, se met en devoir de commander à des modistes de la ville (M^{lles} Spicrenaël), autant de cocardes qu'elles en pourront confectionner dans la journée. Vers les quatre heures du soir, une corbeille en était pleine, elles étaient portées à la troupe joyeuse qui les attendait au café. On s'en empare avec une incroyable ardeur; et la milice improvisée, ayant le tambour en tête, se met en marche par les rues de la petite cité, et se rend à la demeure de M. le vicomte Maïeur, qui, se montrant à son balcon, attache la cocarde tricolore à son chapeau, et qui en remercie la généreuse jeunesse, au bruit des applaudissements et des acclamations de la foule. C'était M. le docteur Brillon.

L'origine de la cocarde tricolore montrée à Lons-

le-Saunier, par l'honorable M. Jacquier, notre compatriote, pourrait être un sujet de controverse de la part des personnes qui tiennent pour avérée son origine parisienne ; car, il est communément admis que c'est Camille Desmoulins, à l'époque de ses harangues au peuple, même avant la prise de la Bastille, que c'est Camille Desmoulin qui l'aurait proposée et fait admettre. J'ai lu, quelque part, qu'étant partisan du duc d'Orléans et servant sa cause, Camille avait imaginé de préférer à toutes les couleurs celle de la livrée de ce prince.

Encore des brigands.

1^{er} août 1789.

Une lettre du marquis de Langeron, datée du 23 juillet, et reçue le 24 à la mairie de Lons-le-Saunier, porte avis que deux cents voleurs qui menacent de dévaster la moisson sur pied, se sont répandus dans la province et qu'il convient de se mettre en mesure de se défendre.

On se conforme à cet ordre, et le 1^{er} août, le conseil municipal adresse la circulaire suivante aux échevins de toutes les communautés du bailliage :

« Messieurs,

« L'amour du bien public, l'espoir de contribuer à la sûreté de notre province, nous ont déterminés à former à Lons-le-Saunier, une Légion

nationale composée de 3 bataillons en activité de service.

« Nous sommes informés que la plupart des communautés qui dépendent du bailliage, ont également formé des compagnies bourgeoises qui font un service régulier. Nous vous offrons, Messieurs, les secours dont vous auriez besoin en cas d'attaque de la part des brigands ; on dit que le royaume en est infesté ; et nous désirons former avec vous une ligue offensive et défensive contre tous les ennemis de la Nation. C'est dans cette vue que nous vous préviendrons du besoin que nous pourrions avoir de vos secours et nous vous prions de nous donner avis, de votre côté, des troubles qui pourraient être portés à la tranquillité publique dans votre communauté, afin que nous y envoyons sur le champ des forces nécessaires pour la rétablir.

« Vous voudrez bien dans ces occasions, Messieurs, nous dépêcher un exprès muni d'une lettre signée de vos principaux habitants, contenant l'explication de l'alerte que vous aurez reçue, en recommandant toute fois à votre exprès de ne la dénoncer qu'au commandant de notre Légion, pour éviter les fausses alarmes dans notre ville, etc., etc.

« Tous les bons citoyens ne voient pas sans douleur les habitants des campagnes détournés de leurs travaux, les artisans de leurs ateliers, le commerce intérieur altéré par l'appareil des armes, les précautions exagérées se tournent contre ceux qui les prennent, etc., etc.

« Les offres, les invitations contenues dans cette

lettre sont dictées par les sentiments fraternels du patriotisme. C'est avec le zèle pur que le patriotisme inspire, que nous sommes, messieurs, etc., etc., les membres du conseil d'administration de la Légion nationale de Lons-le-Saunier. »

« Par ordonnance, signé MONNIER, secrétaire général (1). »

On dispose du 25 au 27 juillet, à la mairie de Lons-le-Saunier, un registre destiné à inscrire toutes les communes qui viennent offrir leurs services militaires à cette ville, chacune d'elle promet de marcher sous ses drapeaux, pour la cause commune.

Grenier d'abondance.

19 Septembre.

Le corps municipal de Lons-le-Saunier se décide à établir un grenier d'abondance. Le 19 de ce mois, toutes les corporations de la ville, représentées par leurs députés au conseil municipal, donnent à ce projet une pleine approbation ; et dès le même jour, on aperçoit une ressource de 23,000 livres.

M^{me} la comtesse de Lauragais y envoya pour 3,000 livres de grains.

(1) Père de l'auteur de ces *Souvenirs*.

CHAPITRE IX.

Dumas, cadet.

23 septembre 1789.

Dumas cadet, avocat, autrement appelé *Dumas le rouge*, ainsi distingué de son frère, aussi avocat, par la couleur ardente de ses cheveux ainsi que par les rousseurs de son visage et de ses mains, désavantage qu'il cherchait à atténuer par le rouge plus éclatant de ses habits d'écarlate, va prendre dans nos récits, dès les premières phases de la révolution, une place trop importante pour que l'on n'attache pas beaucoup d'intérêt au portrait qu'il trace de lui-même dans la lettre que nous allons transcrire. Cette pièce originale, que nous avons eue sous les yeux, est datée de Paris, rue et Hôtel-des-Prouvères, vingt-trois septembre mil sept cent quatre-vingt-neuf, elle est adressée à une dame qui ne peut-être que Madame de Lau-
ragais :

« Madame,

« Une correspondance infiniment agréable m'a appris que vous aviez éprouvé le désir de m'être utile. Je voudrais n'avoir qu'à vous remercier d'une disposition dont je sens le prix, et qui me flatterait bien plus, si je n'avais aussi à l'invoquer : vous l'avez permis, Madame, je puis l'oser.

« L'esprit éclairé fournit aisément au cœur les

moyens de satisfaire ses penchants les plus doux. La bienveillance surtout est ingénieuse ; mais il est des convenances qui lui échappent, je dois vous les découvrir. En apprenant ce que je suis, vous saurez ce que l'on peut faire de moi.

« Il est bien pénible, Madame, d'avoir à parler de soi ; cependant l'estime de soi-même, réglée par la raison et la délicatesse, défend aisément d'une illusion sans but ; si la vérité nous flatte, c'est surtout quand elle nous intéresse ; la déguiser, ce serait m'abuser moi-même.

« Je suis âgé de trente-deux ans (1), d'une taille ordinaire, d'une constitution médiocre, d'une figure peu avantageuse, cependant mon extérieur a rarement prévenu contre moi. Sans froideur ni indifférence, la raison et l'expérience ont peut-être plus contribué que la nature à former en moi un caractère doux et facile. (2) J'aime à me communiquer et ne suis pas sans méfiance. J'estime difficilement ; peut-être suis-je

(1) Pour commencer sa biographie par où les biographies commencent toutes, nous devons dire que René-François Dumas est né à Jussey (Hte-Saône) en 1757. Il était d'abord entré dans l'état ecclésiastique sans y avoir reçu les ordres, puis chez les Bénédictins ; mais il s'était déjà fait séculariser, en prouvant que ses vœux avaient été le résultat de la violence ou d'une volonté plus forte que la sienne. De ses trois sœurs...., Claudette et Rosalie, qui n'étaient dépourvues de grâces ni de beauté, il y en eut une qui inspira à Dumas le rouge une passion infâme, et qui ne put échapper à l'inceste. Elle en a fait l'aveu. Pour nous, nous n'ajoutons ce trait au tableau que pour le compléter. Dumas indique très-exactement son âge.

(2) Etrange illusion !

un peu trop prompt à blâmer. La sensibilité dans moi n'est pas sans faiblesse et la fermeté sans obstination. Exempt d'orgueil, l'humiliation est ce qui m'affecte le plus vivement. Actif et soigneux, le travail pénible ne me rebute point, et je fais bien ce que je fais. Mon ambition ne porte de regards jaloux ni sur une grande fortune (1) ni sur une grande gloire. L'aisance et l'honneur de ma condition fixent mes désirs.

« Les facultés de mon esprit ne sont ni brillantes ni très-communes, je n'ai ni le génie qui invente ni la subtilité qui charme; mais j'ai cette intelligence qui conçoit avec facilité, qui juge sainement, qui saisit assez promptement même les nuances délicates des objets. J'ai la mémoire facile et peu ornée. L'instruction n'a produit en moi qu'une meilleure trempe d'esprit et cette fécondité dans laquelle nous confondons les idées acquises avec les idées produites. Si je possédais un talent particulier, ce serait celui de parler et d'écrire; je l'emploierais avec un égal avantage dans la chaire et dans le barreau. Peut-être ces deux qualités ne seraient-elles pas employées sans quelques succès à la politique ou à la philosophie. La facilité et l'expérience, peut-être une certaine prudence, me rendent propre aux affaires, à la correspondance, à l'administration.

« Si ce n'est pas là mon portrait je me suis trompé de bonne foi. Pour ne pas l'être, Madame,

(1) On verra tout le contraire en 1793.

supposez quelques faiblesses de plus, et réduisez à des extrêmes arbitraires les qualités que vous ne pouvez me refuser.

« Sans présomption, j'ai cru pouvoir aspirer à ces avantages dont tant de personnes jouissent avec des qualités ordinaires. Ma situation me fait une loi d'y songer ; peut-être ne la trouverez-vous pas sans intérêt. J'ai dû, de tout temps, regarder une éducation soignée comme mon seul patrimoine, cette façon de penser déterminée encore par des circonstances particulières m'a fait adopter des erreurs, embrasser des partis peu réfléchis, accueillir de vains projets. Dix ans d'études et de peines n'ont produit pour moi qu'un lien sacré, inutile puisqu'il a été sans fruit ; onéreux, puisqu'il m'engage et me ferme des ressources qui eussent été à ma portée.

« A vingt-cinq ans, abandonnant une voie sans but, j'ai déposé jusqu'à l'habit ecclésiastique, et je suis entré au barreau. J'y ai eu des succès ; mais une situation bien bornée et devenue incertaine par bien des circonstances, ne satisfait pas mon ambition. Jugez-en, Madame, y a-t-il de l'imprudence à former d'autres projets, quand à trente-deux ans (1) et tel que je suis, on est ecclésiastique sans patrimoine et réduit à la sphère la plus étroite des avocats ? Tant d'hommes doivent le changement de leur sort au hasard ! ne puis-je raisonnablement tenter ces hasards ? Si l'on obligeait comme

(1) C'est exact.

l'on désire, mon espérance ne serait pas vaine.

« Vous savez, Madame, de quoi un ecclésiastique est susceptible, peut-être le temps et les circonstances apporteront dans l'ordre ecclésiastique des changements dont on parle mais qui ne sont pas effectués. Les choses suivent aujourd'hui leur cours ordinaire et bientôt sans doute vos heureuses dispositions trouveront des obstacles déjà prévus, mais si l'homme d'église était sans espoir, l'avocat ecclésiastique ne serait-il propre à rien ? Il est tant de moyens d'employer celui qui ne désire que le travail, qui est capable de quelque chose ! Des relations respectables en fournissent tant d'occasions.

« Je n'ai pas des vues très-étendues : tout ce qui peut me conduire à l'aisance..... (ici deux mots sont effacés par le pli de la lettre) me convient ; c'est, Madame, ouvrir une carrière bien vaste à votre bienfaisance, etc., etc.

« Signé : DUMAS, cadet. »

Plusieurs passages de cette requête appellent des commentaires : nous les ferons au fur et à mesure que les circonstances y feront allusion.

Quant à présent nous jugeons à propos de faire observer que nous n'avons pas trouvé de réponse à la lettre de Dumas.

Madame de Lauragais était trop polie pour laisser une lettre sans réponse : les circonstances graves dont elle fut bientôt préoccupée furent sans doute la cause de son abstention. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dumas le rouge ne fut jamais employé par la comtesse, ni comme avocat ni comme

fondé de pouvoirs. Nous verrons plus tard, en 1794, que Dumas, devenu président du tribunal révolutionnaire de Paris, n'a point perdu de vue le château d'Arlay, qu'il espérait obtenir de la Nation à titre de récompense pour les services qu'il croyait rendre à la patrie en expédiant le plus d'aristocrates qu'il pouvait, parmi lesquels il avait compris la dame dont il invoquait la bienfaisance dans la lettre que nous venons de transcrire. Et voilà comme il était dénué d'ambition!...

CHAPITRE X.

Le centenaire.

11 octobre 1789.

Jean Jacob, cultivateur, né à Charcier, le 16 novembre 1668, est présenté à l'Assemblée nationale, le 11 octobre 1789, par Léonard Bourdon, député, à l'âge de 121 ans accomplis. Le journaliste Gorsas, dans le *Courrier de Paris dans les provinces et des provinces à Paris*, parle de cette présentation. Le président engage l'assemblée à se découvrir par respect, lorsque ce vieillard sera introduit.

Le vénérable doyen de tout le royaume est placé dans un fauteuil devant le Président, et assiste à une partie de la séance, le chapeau sur la tête.

« M. Garnery (dit Gorsas), touché de son grand âge, et désirant contribuer au bonheur d'une si

« honorable vieillesse, l'a peint et gravé. Le portrait original de ce vieillard est déposé dans les archives de l'assemblée. M. Garnery fait vendre ce portrait au profit de son vénérable modèle. Le portrait est de la plus exacte ressemblance.

« Jacob (dit encore Gorsas) avait 18 ans, lorsqu'il fit son premier voyage à Paris ; ce fût au bout de 102 ans qu'il se détermina à faire le second. Une chose assez digne de remarque, c'est qu'il pria ceux qui l'accompagnaient (1) de le conduire dans une certaine auberge où il avait logé lors de son premier voyage ; quartier un peu mesquin, il est vrai, mais où l'on était bien, à bon marché et chez de braves gens.

« Cet honorable vieillard est chargé d'années comme le patriarche Abraham ; mais il n'est pas chargé de biens comme cet ancien serviteur de Dieu (2).

« Jean Jacob, demeure rue de Mariveau, près la Comédie Italienne, à l'entresol. »

Le transport de ce vénérable Jurassien à Paris, le changement de son régime alimentaire, la fatigue qu'il dût éprouver d'être montré tout le jour au public comme un objet de curiosité, ont ébranlé cette ruine humaine, encore solide à 121 ans, mais qui n'a pas tardé de s'écrouler

(1) M. Thevenin, officier de santé, alors domicilié à St-Julien, avait conduit le père Jacob de Montfleur à Paris, où ils étaient arrivés le 5 octobre 1789.

(2) Il a été père la dernière fois à 80 ans, et il est servi aujourd'hui par la plus jeune de ses filles qui lui prodigue tous ses soins.

après de pareilles épreuves. Le roi s'est aussi découvert devant lui.

CHAPITRE XI.

Affaires ecclésiastiques.

2 novembre 1789.

Un décret du 2 novembre 1789 prononce la confiscation des biens du clergé. La nouvelle de ce coup d'Etat arrive le 5 au chef-lieu du Jura : quelle célérité de communication pour le temps !

Nous nous abstenons, dès aujourd'hui, de toute réflexion sur les mesures que l'on jugea nécessaires d'adopter contre la classe ecclésiastique ; cette matière est si délicate qu'il nous serait bien difficile d'émettre une appréciation qui put lui convenir. C'est pour cette raison que nous avons gardé le silence sur le décret du 28 octobre portant suppression des vœux monastiques et des ordres religieux par l'Assemblée nationale, décret qui ne parvint à Lons-le-Saunier que le 1^{er} novembre. Je ne dois pas omettre, en mentionnant ces dernières mesures, que Jean-Nicolas Dèmeunier, membre de l'Assemblée nationale, réclama la conservation de quelques maisons religieuses en faveur des personnes qui voudraient y rester.

Cette motion eut lieu au mois de février 1790.

Dèmeunier (J.-N.), était né à Nozeroy, le 15 mars 1751, il fit de bonnes études à Besan-

gon et revint en soutane chez ses parents, se destinant au Sacerdoce, mais se sentant appeler par je ne sais quels désirs de s'élever, il résolut de partir. Arrivé à Paris, sa première pensée fut de faire une visite à M. d'Alembert, dont le nom occupait alors toutes les bouches de la renommée. Il ne sortit de chez le philosophe que pour déposer sa soutane avant d'avoir été fait prêtre. Dêmeunier lui offrit alors ses services pour coopérer à l'*Encyclopédie*. M. d'Alembert, qui ne manquait pas de collaborateurs, aurait pu se passer de l'aide qui lui était offerte; mais s'apercevant qu'il avait à faire à une capacité peu commune, il se borna à lui faire une objection qui n'était pas insurmontable en lui disant : savez-vous l'Anglais ? — Non monsieur ! — Ah ! tant pis. — Je le saurai bientôt.

D'Alembert remit alors au solliciteur un ouvrage anglais dont il lui importait d'avoir une bonne traduction. Le jeune homme prit l'ouvrage, et à quelques jours de là, il vint le rendre avec une traduction parfaite. Il fut dès lors admis dans une société d'hommes de lettres d'une haute distinction, où son talent ne put que se fortifier. Excessivement laborieux, il fit de la littérature sa principale occupation. On a de lui un *Essai sur le Génie original d'Homère* ; *l'Histoire des conquêtes des Indes anglaises* ; celle du *Voyage de Bridone en Italie et à Malte*. On a de lui également *l'Amérique indépendante* ou les *Différentes constitutions de ses treize provinces* ; plus les *Voya-*

ges du Capitaine Cooch. Il a aussi livré au public un ouvrage assez étendu sur les usages singuliers des différents peuples. Les opuscules de circonstance ayant fait connaître ses opinions avancées, il fut appelé aux États Généraux par une des sections de Paris, où il se dessina d'une manière très-remarquable : il ne faut que jeter les yeux sur le *Moniteur universel* pour avoir une idée de la haute valeur politique de M. Dêmeunier. C'est lui qui formula la première *déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Il faisait presque constamment partie des Commissions pour les objets les plus importants à l'ordre du jour ; il était tantôt secrétaire, tantôt président. Si les esprits exagérés d'aujourd'hui n'ont pu attaquer ses principes politiques, il faut croire qu'il mena dans toute sa carrière une conduite aussi sage que prudente. Il y fut pourtant inquiété pendant quelques jours, lors du Procès de la Reine, il se retira dans sa patrie où il crut devoir dérober sa tête aux dangers en se cachant dans un asile introuvable. C'était en se couchant sous le plancher d'une étable que l'on m'a montré dans sa maison de Nozeroy.

CHAPITRE XII.

L'année la plus mémorable de la Révolution.

1792

La Révolution française, qui aurait pu s'asseoir à l'ombre de ses lauriers de 1789, à l'issue des prodigieux travaux de la Constituante, continue sa marche : elle prend, en 1792, une allure plus démocratique ; se coiffe du bonnet des galères, et saisit le glaive. Accusée au dedans, menacée au dehors, méconnue de ceux-mêmes qu'elle favorise, avant de se débarrasser de ses ennemis déclarés, elle foule aux pieds ses suspects : les pygmées avant les Géants. On n'entend plus en France que les cris de la colère d'une part, et les gémissements de la douleur de l'autre.

Cependant le vrai patriotisme a de si beaux élans en 1792, que nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir à rapporter les traits magnifiques qui honorent le peuple français dans cette phase révolutionnaire.

Émigration.

Mais parlons d'abord de l'émigration.

Les nobles qui ne voient pas sans regrets tomber

un système social qui leur assurait le droit d'humilier et d'opprimer les classes inférieures, songent maintenant à le soutenir ou plutôt à le replacer sur ses vieilles bases. Quelques-uns d'entre eux, à la vérité, se sont prêtés de gaité de cœur à la démolition de l'édifice ; mais les voilà qui déplorent ces moments de promptitude généreuse, comme la première de leurs erreurs. Quelques autres, plus sincèrement attachés à la dynastie qu'à leur propre fortune, rêvent aux moyens de dégager Louis XVI des périls dont il est entouré et croient le servir en fuyant. Plus d'une fois, j'ai entendu des gentilshommes de bonne foi assurer, sous la Restauration, que l'émigration avait été une illustre folie ; et que si la France repassait malheureusement par les mêmes épreuves, la noblesse se garderait bien d'aller réclamer aide et assistance à la terre étrangère.

Après cela, je ne sais trop si la noblesse a bien profité de la sévère leçon qu'elle a reçue en 1792 et années suivantes. Je vois qu'elle vit toujours d'illusion comme par le passé, espérant encore qu'une main vigoureuse saura la réinstaller sur un siège aussi féodal qu'il était avant son renversement.

Si j'avais un conseil à donner à ces Messieurs, ce serait d'étudier enfin sérieusement le temps où nous vivons et de voir que tous leurs efforts seraient encore parfaitement superflus.

CHAPITRE XIII.

Monciel.

3 mars 1792.

M. Barthélemy (1), ambassadeur de France en Suisse, écrit aux administrateurs du département du Jura la lettre suivante, dont j'ai lu l'original :

« Bâle, le 3 mars 1792.

« Messieurs,

« Je n'ai reçu que ces jours derniers, par une
« lettre de M. de Monciel, du 24 février, celle
« que vous avez bien voulu m'écrire le 16 janvier
« dernier. Vous ne pouvez douter de tout l'intérêt
« avec lequel vous me trouverez toujours prêt à
« m'occuper des objets que vous m'adresserez. Si
« je puis contribuer en quoi que se soit aux
« avantages de votre département, j'en éprouverai
« d'autant plus de satisfaction que je sais de M. de

(1) Neveu du célèbre auteur des *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce* et élevé par ses soins. Jeune encore il avait été placé dans les bureaux de M. de Choiseul. Le baron de Breteuil l'emmena ensuite dans la Suisse et de là dans la Suède, et lorsque M. Adhémar fut nommé ambassadeur près de cette cour, M. Barthélemy l'y avait accompagné comme secrétaire, et quand M. Adhémar fut rappelé, M. François Barthélemy devint ambassadeur à sa place; il fit en Suède un assez long séjour même pendant la mission de la Luzerne. Dans les premières années de la Révolution, il fut envoyé ambassadeur en Angleterre, ce fut lui qui annonça à la cour Britannique l'acceptation de la Constitution française par Louis XVI. En décembre 1791, il était arrivé en Suisse avec le même caractère.

« Monciel que ce département est dirigé par vous
« avec la plus grande sagesse. Comme le lieu de
« ma résidence en Suisse n'est pas encore posi-
« vement déterminé, je vous prie, Messieurs, de
« vouloir bien m'adresser vos lettres, poste res-
« tante, à Huningue. »

A l'époque où avait lieu cette correspondance M. le marquis de Monciel était président du directoire du département du Jura.

Issu d'une famille noble qui possédait un joli fief aux environs de Dole, il était né dolois et fils de Claude-François Terrier, marquis de Monciel, de Parcey, etc., etc.

Dès le berceau de la révolution, Marie-René de Monciel en adopta les principes, ce qu'il manifesta d'abord à la face de ses concitoyens étonnés en faisant peindre aux trois couleurs nationales la porte d'entrée et les volets de sa maison, et plus tard en se rendant acquéreur de biens nationaux de première origine. Plus tard encore il tint un langage tout à fait à la hauteur des innovations dans ses discours publics, ce qui le rendit assez populaire pour être élu maire constitutionnel de sa ville natale.

Du siège municipal il s'éleva bientôt au siège présidentiel de l'administration du département.

J'ai omis de vous dire que, possédant un fond d'instruction très remarquable, il avait été proposé, dans le temps, pour être le précepteur du Dauphin, emploi qu'il eut la modestie de refuser.

J'ai eu l'honneur de connaître personnellement cette célébrité doloise ; et je puis assurer que je n'ai jamais entendu langue aussi féconde que la sienne en citations littéraires et en piquantes anecdotes historiques. Sa conversation était d'un charme inimaginable : les personnes qui avaient le bonheur d'en jouir ne pensaient guère au désavantage du physique qu'il avait reçu de la nature. Il n'y a que des ennemis politiques aussi déraisonnables que les seize républicains du Jura, réfugiés à Paris en l'an VIII, qui aient pu dire de lui dans leurs pamphlets : l'*Affreux Monciel* ; car la douceur, la bienveillance étant peintes sur ce visage, il ne pouvait être affreux pour personne. Qui y avait-il de plus affable, de plus obligeant que le marquis de Monciel ?

Quand je pense au temps de la Restauration, où, très chétif employé de préfecture que j'étais, n'ayant d'ailleurs pas le moindre titre à son attention, je voyais souvent cette célébrité venir à moi, me demander mes commissions pour un de mes frères, autre employé de préfecture, tout aussi obscur que moi ; ou bien m'apporter des lettres de sa part, je ne puis m'empêcher d'admirer ces manières si simples et si séduisantes ! Quand je pense à ces entretiens pleins de raison et de gaieté comme de solide instruction qu'il me laissait entamer avec lui, je me dis : Oh ! Si la Restauration n'avait eu que des hommes de la trempe du marquis de Monciel à nous montrer, on n'aurait pas eu tant de reproches à lui faire !

On a même eu la hardiesse de regarder M. Terrier de Monciel comme le ministre de la contre révolution, accusation dont il serait facile de le renvoyer absout. Ce n'était point un homme rétrograde que cet ami de la famille royale. Lorsque Louis XVIII, revenant de l'exil au mois de mai 1814, donna son acte constitutionnel daté de St-Ouen, il avait à ses côtés le marquis de Monciel, qui travailla avec lui à la rédaction de cet acte libéral. N'a-t-on pas dit aussi qu'il avait été, en 1792, le convoqueur des Chevaliers du Poignard ? Il est aussi facile de le justifier sur ce point que sur les autres.

Qu'était-ce que les Chevaliers du Poignard ? — C'étaient des gentilhommes appelés de tous les coins du royaume pour venir aux Tuileries entourer le roi de leurs personnes pour le défendre en cas d'attaque, car la commune de Paris organisait de temps en temps des émeutes sanguinaires contre la famille royale, notamment pour le 27 juin et le 10 août. Or, le 27 juin, M. Monciel n'était pas encore ministre de l'intérieur ; et le 10 août il ne l'était plus.

CHAPITRE XIV.

Menées des émigrés.

Mars et Juin 1792.

Quatre jours après la lettre de l'ambassadeur au département du Jura, les administrateurs du dis-

trict de St-Claude mandent au directoire du département que l'on recrute en Suisse pour les émigrés français ; qu'il y a beaucoup de transfuges à Nyon (pays de Vaud) ; qu'il se fait en cette ville de nombreux enrôlements qui sont publiquement annoncés pour le service de la Hollande ; mais qui, dans l'ombre des tavernes, sont faits au profit de l'armée de Condé.

Le 9 juin avis en est donné à l'ambassadeur avec prière de faire adopter les mesures de précautions contre ces manœuvres, attendu que nos frontières sont absolument dégarnies, et qu'elles ne pourraient, malgré le courage de ses habitants, résister à une invasion subite.

Le 15, Dumouriez, ministre des affaires étrangères, mandait à notre département :

« C'est du moins ce qu'assure un des principaux
« magistrats de Berne, qui proteste que les enrôle-
« ments qui se font sont réellement pour le compte
« de la Hollande. »

Cependant le 17 juin Berne fait monter à Cincergue, dernier village Suisse sur notre frontière, quatre pièces de canon avec un détachement de quatre-vingts à cent hommes.

Fausse alerte.

Août 1792.

On avait prévenu le district de Saint-Claude que le roi Sarde venait de faire publier à Carouge,

près de Genève, une déclaration de guerre contre la France, mais le Conseil général de Gex dément ce faux avis et fait connaître au contraire que les troupes Sardes, répandues en Savoie au nombre de quinze mille hommes, ont reçu l'ordre de se retirer sur Nice et Montmélian.

Rentrons à l'intérieur du pays.

Dole.

Un factionnaire de la garde nationale de Dole arrête deux voitures chargées de vingt-six caisses renfermant huit cent soixante-douze fusils de munition, mille tire-bourres. Le conducteur démontre en vain par sa lettre de voiture que sa marche est régulièrement autorisée par le commissaire ordonnateur des guerres de Besançon, ainsi que par des officiers municipaux de la même ville, et que ces armes sont adressées au garde d'artillerie de Lyon. Cette exhibition de pièces justificatives n'apaise pas la municipalité Doloise ni le directoire du district, qui persistent dans les motifs de suspicion qu'ils ont conçus.

Mais le Directoire du département siégeant à Lons-le-Saunier, informé de l'incident qui s'est produit la veille à Dole, improuve d'abord la condescendance qu'a montrée le district envers la municipalité, et le charge ensuite de la rappeler à ses devoirs. Le directoire départemental ordonne en même temps que les voitures arrêtées

soient remises en marche pour leur destination.

On voit déjà poindre ici les tendances de la ville de Dole à s'affranchir de toute subordination hiérarchique par suite du dépit qu'elle éprouve de n'être plus considérée comme la principale ville du pays.

CHAPITRE XV.

Le dix août.

1792

Vous le voyez, mes amis, j'aime à m'appuyer sur des documents écrits contemporains même en ne vous rendant compte que de mes souvenirs : ce qui devrait à la rigueur me dispenser de l'exhibition des preuves. C'est que j'ai prévu, avant de mettre la main à l'œuvre, que j'aurais à mentionner des faits assez graves pour être solidement établis.

Aussi ai-je compulsé les registres tenus par les autorités de l'époque, même les procès-verbaux des sociétés populaires, cherchant à me persuader que mes espèces de mémoires seraient tôt ou tard consultés pour l'histoire de notre département.

Départ de quelques nobles pour Paris.

Le 6 ou le 7 août, à la permanence de la municipalité de Dole, se présentent quelques

nobles demandant des passe-ports pour Paris.

Que vont-ils faire à Paris ces Messieurs? — Comme ils n'avaient pas à s'expliquer à cet égard, ils ne le disent pas. — Vous allez à Paris pour assassiner nos frères, dit-on? mais sachez qu'avant votre arrivée vous y serez signalés.

S'il fallait en croire le comité du salut public établi à Dole, ces messieurs auraient été MM. de Matherot, de Persan, Perrin de Saux, Garnier de Faltans, de Broissia, d'Aubonne, et de Grain.

Pourquoi leur disait-on qu'ils allaient assassiner nos frères? c'est parce que la municipalité de Dole, recevant ses inspirations de celles de Paris, était tenue au courant des projets de Péthion et que l'émeute du dix août était préparée par lui.

Péthion.

Mais, me direz-vous peut-être, mes amis, vous supposez qu'il existait alors entre ces deux corps municipaux (Dole et Paris) des communications bien intimes? — Je ne le suppose pas, et je puis à l'instant vous en donner une preuve dans une lettre adressée à la commune de Dole, par le trop célèbre Péthion, maire de Paris, sous la date du vingt-quatre août 1792, *l'an quatre de la Liberté!*

« Je vous remercie de m'avoir communiqué votre arrêté. La ville de Paris vous a imités dans vos résolutions courageuses et patriotiques. Vous avez senti comme elle le besoin qu'il y avait que

le peuple ressaisît encore une fois sa souveraineté pour renverser tous les conspirateurs. Il s'est levé, ils ont disparu ! Mais gardons-nous de nous livrer à une dangereuse sécurité, et veillons maintenant à la conservation de la Liberté et de l'Egalité avec le calme et le sang froid qui conviennent à notre force.

« Signé à l'original :

« PÉTHION, maire de Paris. »

Monsieur de Trois Étoiles.

Pendant que nous en sommes encore à Dole, aux nobles qui partirent de cette ville pour Paris et à l'affaire du 10 août, je ne dois pas oublier quelle part eut à cet événement une de nos célébrités franc-comtoises dont je ferai en sorte de ne pas prononcer le vrai nom. Je l'appellerai monsieur de Trois Étoiles, et vous le devinerez.

L'honorable compatriote ayant appris par moi que je m'occupais, en 1848, d'éclairer la question relative aux Chevaliers du Poignard en ce qui pouvait toucher la ville de Dole, il s'en alarma si fort, qu'il m'écrivit sur le champ pour me prier de ne pas le comprendre dans le nombre de ses concitoyens qui s'étaient rendus au château des Tuileries avec l'intention de défendre le roi contre l'insurrection projetée du dix août. Monsieur de Trois Étoiles, que rien ne rassurait contre l'appréhension de se voir qualifier, en 1848, de Chevalier du Poi-

gnard de 1792, en écrivit aussi à M. Charles Weiss notre ami commun ; il lui mandait : « Monnier se propose, dans les *Annales semi-contemporaines* qu'il publie chaque année, de me citer parmi les Chevaliers du Poignard de 1792 : Monnier veut donc me faire égorger ? Oh ! je t'en prie, détourne-le de son projet ; qu'il n'aille pas donner dans une erreur qui me serait funeste. Je n'ai pas été Chevalier du Poignard. »

Ce n'était pas mon intention de le citer sans preuves, j'aurais pu cependant le faire sur les aveux qu'il avait faits antérieurement, tant à moi qu'à son secrétaire, lequel avait passé presque toute sa vie dans son intimité de commensal. Il résulte de ces aveux qu'il s'était réellement mis en route pour Paris à l'époque indiquée ; mais, arrivé au faubourg St-Antoine, Trois-Etoiles met la tête à la portière et regarde avec étonnement la foule pressée qui sort de Paris. Il reconnaît à la portière d'une diligence qui partait aussi de la Capitale, la figure d'un compatriote qui lui crie : Où vas-tu donc Trois-Etoiles ? — Tu le sais bien où je vais, lui répond-il ? — Oui, je m'en doute, mais ne va pas plus loin ; Écoute ! écoute ! il ne fait pas bon là-bas ? Mets pied à terre, et reviens avec nous. Que ferais-tu dans cette horrible bagarre ? il n'y a d'ailleurs, plus rien à faire ; tout est fini. — Ah ! tout est fini ; Eh bien ! je m'en retourne.

Or, le canon tonnait toujours, et le pauvre Trois-Etoiles, qui ne se flattait pas d'être un brave, se sent pris par une diarrhée en passant d'une voi-

ture à l'autre. Il ne fut délivré de cette incommodité qu'en rentrant dans ses pénates.

Comme je lui demandais un jour s'il avait été inquiet comme noble, au temps de la Révolution, car je n'avais jamais rencontré son nom dans les papiers de cette époque, il me répondit : « Je n'ai eu peur qu'une seule fois. Vous dire à quelle occasion, c'est toute une histoire.

Passionné comme je l'étais à l'âge de 23 ans, pour nos meilleurs poètes dramatiques, j'avais organisé, à Dole, une société d'amateurs, dont j'étais le directeur et l'acteur principal. Nous avions un répertoire qui convenait à l'esprit du temps. J'y obtins des succès étonnants, mais un jour, j'y fus accueilli par des rumeurs effrayantes. Elles n'étaient pas accompagnées de coups de sifflet, mais des mots : *A bas le Chevalier du Poignard ! A bas le Chevalier du Poignard !* Si bien qu'il fallut me glisser dans les coulisses, et quitter la ville jusqu'à ce que l'animosité des sans-culottes du parterre fut calmée. Peut-être, n'avait-il fallu à cette espèce de spectateurs pour m'adresser ce reproche de *Chevalier du Poignard*, que de s'apercevoir de mon absence de Dole, au 10 août. Ce qui n'était pas une preuve.

CHAPITRE XVII.

La patrie en danger.

5 Août 1792.

Les belles pages qu'il y aurait à remplir des traits de dévouement et de patriotisme qui ont illustré le peuple jurassien dans nos plus nobles journées du mois d'août 1792 ! Le 5 de ce mois, surtout, devrait être écrit en lettres d'or dans nos annales : il fut signalé par une explosion de toutes les vertus civiques qui peuvent honorer une nation. L'héroïsme des uns, la générosité des autres, l'esprit public des masses, tout fut magnanime à ce rendez-vous du patriotisme.

A ce cri profond de la patrie : *Je suis en danger !* Enfants, venez à moi ! en sauvant votre mère, vous vous sauverez vous-mêmes ; les cœurs s'émeuvent et un sublime frisson marque le passage de cet éclair électrique sur le front de nos pères. La sensibilité française est, d'ailleurs, surexcitée par les proclamations de l'autorité publique, et par la présence de ses commissaires aux chefs-lieux de canton. Jusque dans les communes rurales, le patriotisme le plus pur ébranle les plus fortes organisations, et opère sur-le-champ des prodiges. Il faudrait avoir assisté à ces scènes magiques pour savoir si de certains cœurs prévenus contre le nouvel ordre qui s'établissait en France, y res-

tèrent impossibles. J'étais trop jeune pour en faire l'observation ; mais je ne l'étais pas trop pour ne rien sentir de cette commotion universelle. On trouvera, sans doute, invraisemblables, les traits de mémoire que je vais rapporter, qui ne sont que surprenants de la part d'un petit garçon qu'on portait sur les bras. Mes parents et mes contemporains ont, d'ailleurs, aidé cette heureuse mémoire, et les documents écrits que j'ai consultés dans les dépôts publics, m'ont puissamment secondé. Oui, je sais que des vœux contraires qui se tenaient cachés dans le sein ulcéré de quelques victimes de la révolution, y mouraient suffoqués par l'émotion commune ; des sympathies involontaires se firent jour à ce concert de dévouement ; des pères, des mères, des frères, des sœurs d'émigrés, frappés de cet élan général et prévoyant ses inévitables résultats, ont dû écrire alors aux transfuges qui s'égarèrent au-delà du Rhin. Déposez bien vite les armes, et ne tentez pas de conquérir en ennemis des foyers où tout devient soldat pour vous repousser. Vos écussons blasonnés ne sont plus des égides, vous ne subjuguerez pas un peuple qui n'a plus d'intérêt à vous reconnaître, et qui, au contraire, en a tant à défendre ce qu'il s'est donné de ses propres mains et au prix de son sang !

Non seulement l'appel au patriotisme français enfanta les défenseurs, il procura aussi de nouvelles ressources à l'Etat, par les secours présents et futurs qui lui viennent en aide : la richesse se

montra, la médiocrité s'imposa des sacrifices, toutes conditions sociales, jusqu'à la pauvreté même, voulurent se distinguer dans leurs tribus.

A Saint-Amour.

Au Champ-de-Mars, en présence d'un autel où l'on venait de célébrer une messe en musique, M. Renaud, maire de cette ville, dont le fils aîné est sous l'étendard français, regrette que ses trois autres enfants soient en bas-âge, et fait agréer à la patrie une somme d'argent pour les volontaires qui s'inscrivent.

Le procureur de la commune, Tabez, offre son fils qui n'a encore que 15 ans, mais dont on pourra faire un tambour, en attendant qu'il atteigne l'âge et la taille du soldat. N'entendant pas que son fils soit à la charge de l'Etat, il l'armera, l'équipera et le soldera à ses propres dépens.

MM. Curnillon, Dumolard, Gaillard-Dompsure, Boutillon, Delacroix, Merle, Bernard de Pélagay, Prost, Favier, Faisand, Magnin, Doms-d'Hautecour, Coste et Gauthier, se réunissent pour assurer une solde aux volontaires du canton pendant toute la durée de la guerre. Plusieurs instituteurs : MM. Morel, Grison, Cherval et Clerc enseigneront gratis les enfants de ces braves.

De simples artisans : Bouillier, Crestin, Bouvard, Aberjoux, Mobey et Terral leur apprendront aussi gratuitement leur état.

L'attendrissement du public monte au plus haut degré lorsqu'on voit un vieillard de 80 ans s'approcher du bureau pour s'enrôler, afin d'aller rejoindre sur les bords du Rhin son fils cadet, qui est soldat au 6^e bataillon, volontaire depuis huit mois. Ce vénérable citoyen est Benoit Arnoult, ancien notaire.

A Clairvaux.

Un vieux capitaine en retraite, qui a servi dans les Gardes françaises, le citoyen Jean-Augustin Ballard, de Thoiria, sent que son ardeur ne s'est pas refroidie, il en fait hommage à la Nation.

Il en est de même d'Augustin Romand, de la même commune, c'est un des vainqueurs de la Bastille, qui, se rengageant au service de la Patrie, lui porte en même temps d'autres secours.

Le docteur Convers, en déposant les objets de parure de son épouse et de sa fille, s'engage à traiter gratuitement les malades de toutes les familles de volontaires, et à leur fournir des bouillons et des médicaments.

La famille Bonenfant, M^{lle} Devaux, M. Richerteaux, notaire, Prost, juge de paix, se distinguent par leur générosité; mais dans le nombre des plus empressés, nous ne devons pas omettre M. Noël Lemire, maître de forges, qui déjà, en 1790, avait contribué pour 1500 livres au don patriotique, et en 1791, pour 300 livres aux frais de la guerre.

Il offre, en ce moment, 500 livres pour l'équipement de ceux qui s'inscrivent, et signe l'engagement de compter 25 livres à chacun des ouvriers qui s'enrôlera, offre d'autant plus désintéressée de sa part, que M. Lemire n'a pas, quant à présent, les deux tiers de travailleurs nécessaires à ses ateliers.

En ce moment, la jeune et digne épouse de M. Lemire (est-il dit dans le procès-verbal des commissaires), tenant entre ses bras son premier fils, s'avance près du bureau et dit : « Volontaires ! je regrette que mon fils ne puisse être le compagnon de votre gloire et de vos peines ; il vous offre 50 livres pour le soulagement de vos femmes et de vos enfants. »

A Voiteur.

En cette commune rurale, il y eut deux coups de théâtre à l'occasion de l'enrôlement. Le canton avait à fournir 44 volontaires ; et à 10 heures du matin, le nombre des enrôlés ne montait encore qu'à 20. Alors, le Commandant en chef et le Capitaine des grenadiers de la Garde Nationale se font fort de compléter le contingent, en offrant au besoin toute la compagnie. Aussitôt, les citoyens électrisés par cette démarche, accourent et se présentent avec une telle ardeur autour du bureau, qu'en un moment le nombre des souscripteurs s'élève à 64, c'est-à-dire à 20 de plus qu'on en demande.

Au milieu de ce généreux élan, on ne voit pas sans émotion deux frères se disputer l'honneur de partir l'un pour l'autre, Jean-Pierre et Jean-Claude Gaudôt était leur nom. Le cadet avait souscrit le premier. Mais l'autre revendiquant son droit d'aînesse, veut obtenir la préférence. Tous deux représentent que leur troisième frère étant déjà sur les frontières, il convient que l'un des deux reste à la maison pour la garder.

L'administration supérieure se vit obligée de prononcer sur ce nouveau genre de conflit.

A Poligny.

J'ai connu à Poligny un vieux géomètre qui s'était engagé à soixante ans, et qui avait supporté toutes les fatigues de nos premières campagnes sur les bords du Rhin. Dans une vieillesse plus avancée, cet homme, plein d'énergie et susceptible du plus haut enthousiasme, parlait encore avec feu des beaux temps de la Révolution. Son républicanisme, d'une pureté irréprochable, ne pâlissait pas encore, et il est mort aussi zélé patriote qu'en 1792. J'honore sa mémoire à un autre titre comme l'homme le plus intègre et le plus consciencieux que j'aie connu après mon père. C'était M. Joseph Outhier.

A Arbois.

L'entraînement n'est pas moins irrésistible au canton d'Arbois, où les cœurs ne sont pas moins chauds que les têtes : des soldats retraités, qui ont déjà fait plusieurs campagnes, se remettent sur les rangs ; une foule de petits garçons de douze à seize ans, veulent à toute force que l'on admette leur souscription.

Une grande et belle femme, nommée Jeanne Chevillard, se présente. Elle a déjà un fils sous les drapeaux ; on croit qu'elle va s'excuser de ne pas offrir à la patrie le fils qui l'accompagne, mais quel est l'étonnement de tout l'assistance, quand on l'entend présenter son jeune fils pour rejoindre son aîné au régiment. C'est cependant une pauvre femme qui a grand besoin d'aide et de soutien dans son ménage. Ce qui me soutiendra, dit-elle, ce sera la gloire de mes enfants ; je serai bien aise d'entendre mes concitoyens dire, en me montrant, c'est cette brave femme de Montigny-les-Arsures qui a fait accepter à la patrie les enfants dont elle ne pouvait guère se passer... Honneur à son patriotisme !

Des acclamations accompagnées de bravos et d'applaudissements couvrent la voix de cette héroïne digne des beaux temps de Rome et d'Athènes.

A Salins.

Salins a aussi une belle page dans l'histoire du mois d'août 1792.

A peine l'un des commissaires a-t-il terminé son allocution par ces mots : « Nous sommes
« persuadé que vous voudriez tous partir ; mais
« il faut modérer votre ardeur ; il faut qu'il
« reste des citoyens pour défendre vos foyers
« contre les ennemis du dedans. Quels sont ceux
« de vous qui veulent avoir l'honneur de marcher
« les premiers ? » Que l'on entend crier de toutes parts, c'est moi ! c'est moi ! c'est moi !

Le jeune médecin Tournier s'inscrit d'abord.
« Et moi aussi, s'écrie M. Marguerite-Humbert-Augustin Bossu, homme de loi, capitaine de grenadiers, je prends le même engagement ; je l'avais déjà contracté sur les ruines de la Bastille et au champ de la Fédération. »

Un ferblantier, en donnant deux cent six livres y ajoute trente livres pesant de balles qu'il a coulées. « Je suis, dit-il, persuadé que nos volontaires en feront bon usage ; je leur recommande
« principalement de les employer contre les traîtres qui ont abandonné leur pays pour lui faire
« la guerre et surtout contre ceux de Salins, s'ils
« peuvent les rencontrer. »

Donnez-moi la plume, s'écrie Pierre-Denis Caillier, qui revient le soir au bureau, je veux

m'enrôler : je pourrai au moins diriger les balles que j'ai offertes ce matin.

MM. Marmet, notaire, et Parnet, inspecteur des haras du département, ne pouvant payer de leurs personnes débiles et infirmes, y pourvoient par des remplacements à leurs frais.

Le dévouement se montre sous toutes les formes. Ici, se sont des enfants au-dessous de seize ans qui réclament avec instance l'honneur de s'inscrire et qui jurent de revenir vainqueurs ; là, c'est un Jean-Baptiste Louvrier, dit *Brutus*, qui se propose de rendre aux Autrichiens autant de coups de fusil qu'il en a reçus de coups de schlague. Plus loin, c'est un adulte âgé de douze ans, qui pleure et qui répond à un grenadier : « Je suis bien mal-
« heureux ; j'aurais voulu donner six sous pour
« cette pauvre mère-patrie en danger et je ne les
« ai pas. Je n'ai trouvé personne qui ait voulu me
« prêter six sous. »

Le grenadier le satisfait et lui dit : « Vas, mon ami, ne pleure pas ; tes sentiments seront partagés, et la patrie sera sauvée. »

Les pauvres comme les riches apportent leurs offrandes : nous saurons, disent-ils, nous passer de souper pendant quelques jours, et cette privation sera bien douce.

J'ai donné ce matin quinze livres, dit Claude Thourey, simple piqueur des chemins de la saline, mais j'ai fait des réflexions : ce n'est pas assez, j'ai des boucles d'argent à mes souliers ; des boucles de fer me serviront tout autant. Et à l'instant

Thourey fait l'échange. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, j'ai une boucle de cou du même métal, je crois qu'une simple épingle de laiton me suffira. Il donne la boucle d'argent. Ce n'est pas tout encore, il y a longtemps que je suis les ateliers de travailleurs sur les chemins de la saline : jamais le soleil ne s'est levé avant moi, jamais je n'ai quitté l'ouvrage avant son coucher. En quel lieu que je sois, je connais au soleil l'heure qu'il est : Voici une montre à boîte d'argent, je pourrai facilement m'en passer ; et Claude Thourey en fait le sacrifice, en exprimant le regret de n'avoir rien de plus à offrir.

Enfin de toutes parts (porte le procès-verbal) on voit couler des larmes d'attendrissement et l'on entend partout répéter : « Non je n'ai jamais éprouvé « une joie plus pure ni plus sensible. »

Oh ! oui, la France était belle et majestueuse ce jour-là.

Si j'osais soulever une question aussi scabreuse que celle qui surgit à la pensée, en ce moment, je demanderais si, malheureusement, le pays retombait dans des circonstances aussi calamiteuses que celles de cette première phase de la Révolution, verrions-nous se réveiller l'esprit public de 1792 ; à la déclaration sinistre de la patrie en danger, les cœurs s'attendriraient-ils encore et s'élanceraient-ils avec la même ardeur au secours de cette mère commune ? Répondrait-on aussi spontanément à l'appel de l'administration ?

Sans doute vous dirai-je, la patrie n'a pas perdu

ses droits ; mais nous sommes tombés dans un froid scepticisme qui nous porte à scruter toutes choses. Combien se trouverait-il de gens qui se diraient : mais, d'abord, qu'est-ce que la patrie dont on nous parle ? ne serait-ce point par hasard le gouvernement qui est en danger et que l'on nous appelle à défendre ? Alors les citoyens favorisés par ce gouvernement s'avanceraient, tandis que d'autres se reculeraient. Que d'efforts en ce cas l'autorité serait-elle obligée de faire ! Les égoïstes ont trop plaisanté sur le dévouement et sur les vertus publiques pour qu'ils osent, de sitôt, se remontrer parmi nos persifleurs.

Cependant, je ne vais pas jusqu'à dire que l'on irait pas avec empressement entourer les nouveaux commissaires administratifs envoyés pour recevoir les souscriptions volontaires. Non, non, je crois même que l'on y volerait par un motif de curiosité ; on serait bien aise de savoir si le harangueur, chargé de provoquer les actes de patriotisme, *fait bien l'article* en bon commis-voyageur pour le commerce, et s'il nous a déjà *tiré bien des carottes*. Pardonnez-moi la trivialité des expressions.

CHAPITRE XVIII.

Rouget de L'Isle à Strasbourg.

Avril 1792.

Un jour de 1824, que je me trouvais dans l'ancienne capitale de l'Alsace, chez mes excellents

amis et parents Vulpillat, dont la bonté rivalisait avec l'esprit, je leur demandais à connaître un peu cette cité. Indiquez-moi, je vous prie, si vous le savez, la maison du célèbre et infortuné Dietrich, ce maire de 1792, chez qui fut créé et exécuté, pour l'armée du Rhin, le chant fameux de notre compatriote Rouget de l'Isle.

— Est-ce que tu connais Rouget de Lisle?

— Oui, mon oncle.

— Tu es donc bien plus avancé que moi, qui suis pourtant plus exactement son contemporain, étant nés tous deux dans la même ville, la même rue et la même année. Nous nous sommes vus et revus tout le temps de notre jeunesse. Et c'est tout au plus si nous nous sommes parlé. Par quel hasard donc le connais-tu donc mieux que moi ?

— Je ne le connais que depuis 1817, Rouget de Lisle ayant eu, à cette époque, quelques tracasseries avec des barbares de Montaigu, lieu de sa résidence, vint me trouver, moi, secrétaire particulier du préfet, et m'entretenir de son affaire. J'ai eu le bonheur de lui rendre service, et c'est ainsi que nous avons lié connaissance. On lui faisait un crime de ce qui a fait sa gloire, c'est-à-dire d'être l'auteur de *la Marseillaise*; mais il m'a raconté lui-même la naissance de la prétendue *Marseillaise* je vais vous la rendre à peu près mot pour mot, la voici :

« En 1792 (vers le 20 avril), à la déclaration de guerre, le corps royal du Génie, me dit-il, où j'étais officier, était en garnison à Strasbourg.

« M. Frédéric Dietrich, premier maire constitutionnel de cette ville, donnait fréquemment des dîners officiels commandés par les circonstances extraordinaires. Un jour que ce magistrat avait réuni dans un grand festin les officiers des régiments et les principaux factionnaires du pays, on vint infailliblement à parler du grand événement de la déclaration de guerre qui préoccupait tous les esprits.

« Arrivés au dessert, dans un moment où les vins fins et les liqueurs ont déjà fait passer leur chaleur dans la conversation, et où chacun de nous s'exaltait à l'idée de l'ouverture des hostilités si impatientement attendues, regrettant de n'avoir pas de Chant National pour enflammer les cœurs dans les conjonctures exceptionnelles où se trouvait la France, défendant sa constitution et sa liberté. On ne nous envoie de Paris, disait-on, que des *Ça ira* et des *Carmagnoles*, ignobles manifestations qui sont indignes de la nation nouvelle et de la postérité.

L'amphitriton s'était jeté pour je ne sais quel motif dans la démocratie la plus avancée, car il était noble et titré : le baron Frédéric Dietrich avait été colonel-général des Suisses et Grisons et secrétaire des commandements de S. A. R. le comte d'Artois. Ces emplois à la Cour, qui étaient censé l'avoir attaché à la haute aristocratie le rendaient déjà suspect au parti jacobin, sous les accusations duquel le malheureux maire, tout patriote qu'il fût, succomba enfin, le 29 septem-

bre 1793. La Révolution dévorait déjà ses enfants.

La mémoire de Dietrich est encore chérie de nos jours dans la ville importante qu'il administra. Dietrich y exerça ses fonctions d'une manière si paternelle, que les habitants de Strasbourg actuels, quand ils veulent parler de lui, l'appellent encore *le papa Dietrich*.

Je me hâte de revenir à la fête qu'il donnait aux officiers de la garnison et aux principaux fonctionnaires du Bas-Rhin ; et je reprends le récit de Rouget, où je l'ai laissé.

« M. le Maire qui venait, en présence de ses convives, de déplorer la disette de chants nationaux, se tournant du côté où j'étais assis, Monsieur de L'Isle, me dit-il avec un ton d'autorité bienveillante, vous qui parlez le langage des dieux, vous qui maniez avec succès la harpe d'Orphée, faites-nous donc quelque beau chant pour ce peuple-soldat qui surgit de toutes parts à l'appel de *la patrie en danger* ; et vous aurez bien mérité de la Nation.

« Moi, pauvre sous-lieutenant de l'arme du génie : moi, très-convaincu de ma médiocrité, je ne pouvais guère relever un gant jeté avec de telles expressions ; je n'eus donc pas l'air d'avoir accepté le noble défi ; mais me sentant subjugué par le sentiment héroïque qui exaltait mon illustre ami, j'entendis en moi-même la voix d'une muse qui me criait : Vas ! vas ! Alors, je m'esquivai de table sans que l'on s'aperçut de ma disparition.

Je me retirai dans ma chambre, légèrement aviné, — (je tiens de Rouget, lui-même, ce dernier mot comme tous ces détails : je vous prie de le croire ; je ne me permettrais pas sans cela d'ajouter à sa narration une circonstance de cette nature) — je saute à mon violon ; je trouve dans mes premiers coups d'archet les notes que l'on attend de moi. Les paroles me venaient avec l'air. L'air me venait avec les paroles. Mon émotion était au comble ; j'étais comme agité d'une fièvre ardente ; puis une abondante sueur ruisselait de tous mes membres et mouillait le parquet ; puis je m'attendrissais ; puis enfin les pleurs me coupaient la voix.....

« Le lendemain matin, sortant d'un sommeil aussi laborieux que mon dernier état de veille, je fus presque étonné de trouver sur mon pupitre les strophes de mon hymne.

Hymne de guerre de l'armée du Rhin.

I.

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous, dans ces campagnes,
Rugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !

Marchons !

Marchons !

Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

II.

Que veut cette horde d'esclaves,

De traitres, de rois conjurés ?

Pour qui ces ignobles entraves ?

Ces fers, dès longtemps préparés ?

Français ! pour vous, ah ! quel outrage,

Quel transport il doit exciter !

C'est vous qu'on ose méditer

De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !

etc., etc.

III.

Quoi ! des cohortes étrangères,

Feraient la loi dans nos foyers !

Quoi ! ces phalanges mercenaires

Terrasseraient nos fiers guerriers !

Grand Dieu ! par des mains enchaînées,

Nos fronts sous le joug se plieraient !

De vils despotes deviendraient

Les maîtres de nos destinées !

Aux armes ! etc.

IV.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,

L'opprobe de tous les partis !

Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tous prêts à se battre.

Aux armes ! etc.

V.

CHŒUR DES ENFANTS (en vedettes).

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre,
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil,
De les venger ou de les suivre.

Aux armes..., etc.

VI.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs !
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants,
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes citoyens !..., etc.

« Je n'étais pas très-mécontent de mon essai. Aussi j'étais à peine habillé que prenant dans mes deux mains, mon cahier et mon violon, je retourne chez ce bon Dietrich, de très-bonne heure, ne craignant pas de lui déplaire par cet acte de familiarité, car il daignait me recevoir tous les jours, à toute heure, comme un véritable ami ou comme un de ses enfants, bien que je ne fusse connu de lui que depuis peu.

« C'est que, il faut bien que vous le sachiez, Frédéric de Dietrich, était un mélomane décidé et qu'il aimait à faire de la musique avec moi. Il avait même assez d'indulgence ou de politesse pour me trouver plus fort que lui. J'entre sans façon; je me précipite dans son salon où s'était déjà rassemblée sa famille, moins ses deux fils. La réunion se composait de sa femme, de sa belle-sœur et de deux nièces à la fleur de leur âge; ces deux demoiselles n'étaient pas moins distinguées par leur beauté que par leur talent musical. Elles étaient au piano et leur oncle, debout derrière elles, leur donnait une leçon.

« Arrivé au milieu du salon, je me mets à chanter mon poème en m'accompagnant de mon instrument. A chaque strophe, voilà l'oncle et les nièces qui, dans leur transport, accourent à moi. On se pressait l'un contre l'autre; on s'embrassait follement; le papa Dietrich pleurait, trépignait, battait des mains, ils étaient tous ou paraissaient être au paroxysme d'un délire. L'œuvre de l'ami de la maison arrivait comme un enfant qui serait venu

accroître leur famille, ils la regardaient comme la leur parce que elle était née parmi eux. »

Cette scène théâtrale a dignement inspiré un peintre de Paris, M. Pils (me dit une de mes cousines), et ce tableau est reproduit par une gravure qui se vend dans les librairies bien pourvues. On y voit, le vieux Dietrich avec son air exalté pressant sur son cœur le Tyrthée de la France, les nièces du maire chantent et elles touchent du piano. La première est celle qui est devenue depuis Madame Scipion Perrein; l'autre est devenue Madame de Sahune (je crains de rendre inexactement ce dernier nom).

Les fils Dietrich, MM. Albert et Frédéric, sont absents du tableau tous deux, étant morts encore jeunes.

Les personnes qui ont lu l'histoire des Girondins, par M. de Lamartine, chercheraient en vain dans la page de M. Pils les deux filles qu'il a plu à l'historien de donner au maire de Strasbourg : Frédéric baron de Dietrich n'a pas eu de filles. Quant à la troisième dame du tableau, on croit que c'est la belle-sœur du magistrat ou sa femme.

Dites-moi maintenant, chers parents, où demeurait Rouget de l'Isle quand il fit son chef-d'œuvre. — Au temps où notre compatriote Rouget hantait la maison du maire Dietrich, il avait son logement, non dans la maison rouge, place Kléber, comme on te l'a dit par erreur, mais au voisinage de la place Du Breuil, dans la maison qui porte encore aujourd'hui une mésange sculptée qui a donné son

nom à une rue de Strasbourg. Tu dois te rappeler la rue de la Mésange, où je vais souvent rendre visite à la plus ancienne de mes connaissances, elle est en face de l'hôtel de la Ville-de-Paris. Quant au maire Dietrich il l'était propriétaire d'une maison marquée du n° 4, place Du Breuil, entre celle qui fait le coin de la nuée bleue et la maison Humann, aujourd'hui la banque de France.

— Il faut pourtant, chers parents, que je vous achève le récit de la naissance de l'hymne de guerre que vous appelez toujours abusivement *la Marseillaise*, nom qu'il ne lui a jamais donné et qu'il répudie.

« Rentrons donc au salon du papa Dietrich, où pour la première fois, l'air et les paroles de ce poème ont fait explosion en sortant des bouches harmonieuses de deux femmes inspirées et de deux hommes énergiques dont les mâles accents devaient singulièrement faire valoir cette vocalisation féminine et vibrante.

« On y prépare avec empressement les partitions destinées aux musiques des régiments. Et déjà, dès le lendemain, on passait en revue les troupes aux sons énivrants de l'hymne de guerre de l'armée du Rhin.

« Rien ne saurait donner une idée juste de l'enthousiasme, de la fureur martiale qui transportaient nos soldats, étonnés de ce qui se passait en eux : ils marchaient sans s'en apercevoir ; ils écumaient par la bouche ; ils se croyaient sur un champ de carnage.

« L'air qui soufflait de la chaîne des Vosges emporta ces notes délirantes au-delà du fleuve : les échos de la rive germanique les accueillirent et, chose incroyable, on entendit bientôt les orchestres de la petite armée de Condé répéter avec complaisance ou affectation l'air de la marche patriotique.

« En même temps, et ce fut pour mon malheur, (ajoutait Rouget de l'Isle), une feuille constitutionnelle, publiée à Strasbourg sous le patronage du maire démocrate, étant parvenue à Marseille longtemps avant que Barbaroux, le fameux député de cette ville, y rassemblât des hommes d'action pour les faire fonctionner à Paris à la tête des insurrections populaires contre la cour. Ces derniers adoptèrent ce chant. Barbaroux parti de Marseille en 1792 pour la capitale avec quelques centaines de ces misérables coiffés de leur bonnet rouge de galérien et vociférant mes strophes.

« Les Jacobins de Paris les attendaient ; aussi ces puissants auxiliaires firent-ils merveille à la journée du 10 août, moins d'un mois après leur arrivée.

« Sur tout le parcours, entre Marseille et Paris, la bande féroce répandit la consternation dans les esprits. Lons-le-Saunier, situé non loin de son passage, eût sa part de l'épouvante générale. En ce temps là, Rouget reçut une lettre de sa mère, qui l'invitait à lui mander ce que c'était qu'un certain chant, devenu très populaire, mais que l'on regrettait d'entendre chanter par une bande hideuse

de galériens. On m'apprend, ajoutait-elle, que vous êtes l'auteur de ce chant... vous me rassurerez, j'espère, sur le bruit fâcheusement répandu que vous en êtes l'auteur.

« Je répondis à ma mère que je ne comprenais rien à sa plainte, puisque je n'avais aucun rapport avec Marseille.

« Je le compris plus tard.

« Errant comme un proscrit, dans les forêts de l'Alsace, un singulier hasard me fit ouvrir les yeux sur le sort que me faisait mon œuvre en Révolution : alternative de bonne et de mauvaise fortune.

« D'abord le gouvernement, charmé des bons effets que produisait partout mon chant de guerre, m'en avait témoigné de la satisfaction par ma promotion au grade de capitaine du génie, et m'avait chargé des travaux de la place forte de Huningue ; mais les gouvernements sont changeants : un rien nous élève devant eux, un rien nous fait tomber sous leurs coups. L'année 1792 fut pour moi toute de tribulations. Je vous les dirai en quelques mots sans m'embarrasser de l'ordre des dates.

« Pourquoi fus-je privé de mes fonctions d'ingénieur à Huningue ? Je l'ignore, à moins qu'on ne m'ait pas trouvé assez sympathique au système qu'on suivait à l'Assemblée législative, où les personnages les plus influents se dessinaient avec une audace qui ne rassurait pas notre avenir.

« Bref, je me sentis poursuivi de si près, que je

jugeai plus prudent, un beau jour, de me tenir à l'écart que de me laisser voir.

« Je me retirai donc dans une campagne fort tranquille aux environs d'Huningue, où je demeurai aussi exempt de craintes que je l'aurais été à la cime de notre Montaigu. Là, pourtant, il me prit fantaisie de courrir en liberté sur la chaîne des Vosges, entre le ballon d'Alsace et le Donon. Un jeune Alsacien qui passait pour connaître parfaitement ces hauteurs revêtues de pins et couronnées de vieux châteaux, me fût donné pour guide, et nous nous mîmes en route, ce fut un des bonheurs de ma vie dont j'aime à retracer le souvenir. Un jour que nous passions dans une gorge étroite, rocheuse et très rapide, sous les restes tombant d'une antique forteresse à quelque distance de Ribauvillé, mon jeune homme, pour s'exciter à la marche, se prit à chanter :

« Allons, enfants de la patrie ! »

« — Que chantes-tu là, mon garçon, lui dis-je ?

« — Comment donc, Monsieur, ce que je chante là ? Eh ! c'est la *Marseillaise* ! Est-ce que vous ne la connaissez pas la *Marseillaise* ? Tout le monde la sait par cœur.

« — Oh ! si, si, je la connais bien et je la sais par cœur comme toi.

« Cette chanson faite à Strasbourg, pourquoi l'appelles-tu *Marseillaise* ?

« — Elle n'est pas de Strasbourg, Monsieur, ce sont des Marseillais qui l'ont composée et qui

l'ont portée à Paris où elle se chante tous les soirs sur les théâtres. J'ai vu ces Marseillais avec leur bonnet rouge et je les ai assez entendu chanter leurs couplets.

« Cette petite scène (ajoutait Rouget de L'Isle) jeta un trait de lumière sur la plainte contenue dans la missive de ma mère ; mais hélas ! cette tendre mère n'a su qu'imparfaitement l'historiette que je viens de vous raconter ; et combien de gens parmi nos concitoyens, sont restés imbus de la fausse idée que j'ai composé mon chant de guerre pour des galériens de Marseille ! cette pièce lyrique qui n'avait eu cependant pour unique objet que de surexciter le zèle des soldats pour la cause nationale. C'est en effet le succès que j'ai obtenu : j'en atteste toute l'armée victorieuse des puissances étrangères, qui avaient osé nous attaquer.

CHAPITRE XIX.

Protestation de Rouget de L'Isle.

26 août 1792.

Permettez-moi, mes amis, de rétrograder de quelques pas pour vous entretenir un instant d'un acte politique de notre compatriote Rouget, acte qui lui fait beaucoup d'honneur par la loyauté de son caractère, dont la pièce est empreinte.

Rouget de L'Isle était à Strasbourg ou à Huningue, lorsque la Convention nationale voulant s'as-

surer de l'adhésion des officiers de toutes armes, après la révolution du 10 août qui avait brisé le sceptre entre les mains de Louis XVI, envoya de toutes parts des commissaires à l'effet de solliciter et de recueillir ces consentements, avec pouvoir de révoquer de leurs fonctions ceux qui refuseraient leur adhésion. Il en vint deux en Alsace, j'ai appris que c'étaient Prieur et Carnot (ou l'un ou l'autre).

La proposition insidieuse ayant été faite à Rouget, celui-ci y répondit avec courage et loyauté par la déclaration que nous allons bientôt rapporter. On attribue à Carnot la question suivante, adressée par lui à la Convention. Destiturai-je donc pour cause d'incivisme l'auteur de la *Marseillaise* ? »

Voici la déclaration textuelle de Rouget, que j'ai trouvée parmi les paperasses de la préfecture du Jura :

« Je déclare que j'appelle de ce qui s'est
« passé depuis le 10 août, à la Convention nationale.

« Je déclare qu'en attendant, je me conforme-
« rai aux actes des délibérations prises par les
« membres du Corps législatif, tant qu'ils ne seront
« pas contraires à la souveraineté du peuple et à
« la sûreté individuelle.

« Je déclare que je resterai fidèle à la Constitu-
« tion tout entière, tant qu'elle n'aura pas été
« modifiée ou remplacée par la Convention nationale. »

« J. ROUGET. »

J'ai vu et tenu le noble document ci-dessus

transcrit. La signature est bien de la main de l'auteur de l'hymne de guerre vulgairement connue sous le nom de la *Marseillaise*. Mais elle est d'une encre un peu rousse, tandis que le texte et d'une encre noire qui n'a pas varié. Il est écrit très évidemment d'une autre main que la signature. Il paraît que notre compatriote ayant plusieurs expéditions à faire de sa protestation, les aura confiées à quelque subordonné, de sa compagnie, afin de les envoyer à diverses destinations.

Lettre de Rouget de L'Isle aux administrateurs du département du Jura.

« Huningue, 28 août 1792.

« Messieurs,

« Dans les circonstances orageuses, tout citoyen doit compte à ses compatriotes de sa conduite et de ses principes, surtout quand ils entraînent un Etat qui pré suppose une infraction aux lois.

« MM. les commissaires de l'Assemblée nationale ont requis ma suspension d'après mon refus d'adhérer purement et simplement à des décrets évidemment destructeurs de la Constitution. Des motifs honorables pour moi les engagèrent à suspendre leur arrêt et à me prier d'interpréter mes réponses ; alors je rédigeai la déclaration que j'ai l'honneur de vous envoyer ; et ma suspension fut définitivement prononcée.

« Cette profession de foi, messieurs, peut n'être pas conforme aux principes que l'on veut substituer à ceux que nous avons tous jurés de maintenir ; mais j'ose la croire conforme aux vrais principes de la Constitution et telle qu'il convenait de la faire à un homme dont l'opinion n'a pas varié un instant depuis les premiers jours de la révolution et qui ne saura jamais capituler avec sa conscience.

« Signé : J. ROUGET,
« Capitaine au corps du génie. »

CHAPITRE XX.

Guerre aux suspects du pays.

30 Août 1792.

Dans la nuit du 29 au 30 août, c'est-à-dire à peu près au moment où la populace des environs de Dole faisait déjà ses exploits à Rainans (ce que nous raconterons bientôt), Danton montait à la tribune de l'Assemblée nationale pour y prononcer son fameux discours sur la nécessité d'un coup d'Etat. Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons fait que la guerre simulée à Lafayette, IL FAUT FAIRE UNE GUERRE PLUS TERRIBLE : IL EST TEMPS DE POUSSER LE PEUPLE A SE PRÉCIPITER EN MASSE SUR SES ENNEMIS.

C'était le cri du lion altéré de sang humain. L'Assemblée législative dut en frémir d'horreur ;

mais déjà l'Assemblée ne frémissait plus de rien, elle ne se chargeait pas de représenter cette nation sensible et compatissante qui allait se mettre à la tête de la civilisation. Cependant il s'est trouvé, il se trouve encore aujourd'hui des admirateurs de Danton, faisant égorger dans les prisons de Paris et d'Orléans les citoyens qu'il y avait entassés sous le nom de suspects ; mais « l'histoire est la conscience du genre humain, » a dit le plus éloquent de nos historiens modernes, le cri de cette conscience sera la condamnation de Danton. On a dit qu'il sauva la patrie et la Révolution par ces meurtres ; et que toutes nos victoires sont leur excuse. On se trompe comme on s'est trompé. Un peuple que l'on aurait besoin d'énivrer de sang pour le porter à défendre sa patrie, serait un peuple de scélérats et non un peuple de héros. L'héroïsme est le contraire de l'assassinat. »

Les massacres dans les prisons ont eut lieu aux Carmes, à Ste-Pélagie, à la Conciergerie, au grand Châtelet, à Bicêtre, au cloître des Bernardins, etc. Ils durèrent du 2 au 7 septembre 1792. Trois évêques et plus de trois cents prêtres y périrent.

Même boucherie à Orléans et à Meaux.

Courrier retardé à Plainoiseau.

3 et 4 Septembre 1792.

Le courrier, porteur de cette affreuse nouvelle, étant arrivé à Plainoiseau, commune rurale située

à une lieue du chef-lieu, y est retenu deux jours (le 3 et le 4), par des citoyens bienveillants, qui craignent que la nouvelle des massacres de Paris, n'épouvante les personnes récemment incarcérées comme suspectes.

A qui cette triste pensée ne dût-elle pas venir en voyant que des assassinats, exécutés au milieu de la capitale du monde civilisé, avaient été tolérés par l'Assemblée qui faisait nos lois et qui était armée de la toute puissance ? N'était-il pas naturel de croire qu'un message de haut lieu porterait par tous les départements français, l'ordre d'adopter des moyens de rigueur analogues ?

Ah ! certes, la province ne manquait pas de Dantons. Heureusement pour nous il ne s'en trouva point parmi nos administrateurs.

Une lettre du ministre de l'Intérieur, datée du 27 août, est reçue tardivement par le conseiller général. Elle annonçait aux administrateurs que les dangers de la patrie augmentant, il autorise toutes les mesures et dispositions qu'ils croiront utiles pour le salut de la nation.

C'était parler assez catégoriquement ; mais les membres du conseil, encore sous le coup des journées de septembre, feignent sans doute de ne pas comprendre toute la portée de cette invitation ; et, dans une délibération du 5 septembre, ils se bornent à presser les chefs de Légions des districts d'accélérer la formation des compagnies franches, ordonnée par l'arrêté du 20 août : à faire reconnaître par des ingénieurs militaires sur la frontière

suisse, les points susceptibles d'être fortifiés, par des retranchements ; à faire fabriquer des piques ; à signaler les points du pays où il sera le plus avantageux de rassembler les bestiaux, les fourrages, les denrées, les vieillards, les femmes, les enfants, en cas d'invasion de notre territoire.

CHAPITRE XXI.

Election de députés à la Convention.

L'assemblée électorale qui se tient à Dole pour nommer les représentants du Jura à la nouvelle Convention nationale, termine ses opérations. Les noms de nos députés sont sortis dans l'ordre suivant :

1° *Théodore Vernier*, qui avait déjà siégé à la Constituante ;

2° *Laurençot*, d'Arbois, chef d'un bataillon de volontaires ;

3° *Grenot*, de la Constituante ;

4° *Prost*, juge de paix de Dole ;

5° *Babey*, de la Constituante ;

6° *Amyon*, cultivateur à Poligny ;

7° *Ferroux*, de Salins.

8° *Bonguyod*, de Moirans.

Les trois députés suppléants sont :

Chaffin, de Froideville ;

Janod, de Clairvaux ;

Vaucher, de Lons-le-Saunier.

La nouvelle de la prise de Verdun, par les Prus-

siens, est apportée au conseil du département du Jura par un gendarme national, de la part du Président de l'assemblée électorale encore à Dole. Deux commissaires, MM. Janod et Girardet, partent sur le champ pour Besançon, où se réunissent d'autres délégués à l'effet de se concerter sur les moyens qui peuvent concourir à sauver la patrie. Les électeurs prenant une initiative insolite s'exprimaient en ces termes, dans leur missive au conseil du département :

« Des dépêches affligeantes ayant appris au corps
« électoral les calamités publiques qui ont affecté
« sa sensibilité, ému son courage et excité sa
« prudence, il a arrêté d'émettre au conseil général le vœu très-instant dont il prend l'exécution
« sous sa responsabilité, de mettre sur le champ
« en état d'arrestation, en ôtage : 1° tous les
« prêtres qui n'ont pas prêté le serment civique ;
« 2° tous les pères, frères, sœurs, enfants, épouses
« des émigrés ou reconnus tels ; 3° de prendre la
« même mesure à l'égard des ci-devant nobles,
« chefs de famille ou mâles âgés de 16 ans ; 4° de
« disposer dans chaque chef-lieu de District
« d'un bâtiment national pour contenir les personnes comprises dans cette mesure, avec les
« égards dus à l'humanité et les précautions de
« sûreté convenable.

« Sont signés :

« Vernier, *Président* et Béchet, *Secrétaire.* »

Le 10 septembre, le conseil permanent du département du Jura, profondément pénétré des

motifs et des circonstances qui ont déterminé le corps électoral à provoquer les mesures ci-dessus :

Considérant spécialement que les dangers de la patrie sont imminents ; que le peuple les attribue avec raison aux intrigues des classes privilégiées ; que les citoyens qui composaient ces classes sont fortement prévenus d'avoir conspiré contre la liberté de la patrie, d'avoir appelé les puissances étrangères pour rétablir le despotisme par la force des armes, les avoir secondés de tout leur pouvoir, les uns en dedans, les autres en dehors du royaume ;

Considérant, enfin que, dans l'état actuel des choses, le peuple manifeste de toutes parts le désir de s'assurer pour ôtages et garants de sa liberté ceux desdits citoyens qui sont restés dans son sein ; étant instruit que ces mesures ont été mises à exécution dans la ville de Dole aussitôt que le vœu de l'assemblée électorale a été connu, le conseil du département les applique à toute l'étendue de son ressort.

Ordres donnés en conséquence.

CHAPITRE XXII.

L'Affaire de Rainans.

29 Août 1792.

Nous avons promis de revenir à l'affaire de Rainans ; voici ce que nous en savons par des pièces authentiques :

L'exemple des excès commis par les Marseillais portait ses fruits dans un district aussi profondément révolutionné que celui de Dole.

Une quinzaine de patriotes de village, imitation au petit pied des bandes de Marseille, envahissent le 29 août la maison de M. Toitot, de Rainans. Ils s'y font donner à boire. Or, tout en faisant de larges libations à la liberté et à l'égalité avec le vin d'un noble, si gravement compromis, suivant eux, dans l'affaire du 10 août, voilà mes braves qui manifestent hautement, et sans se gêner, l'intention d'aller démolir la maison de M. Matherot, puis de revenir à celle qui leur donne l'hospitalité et de la renverser à son tour.

M. Toitot court avertir de ces projets désastreux le district de Dole. Celui-ci prépose M. Goy, l'un des membres de cette administration, qui remplit les fonctions de procureur-syndic ; et sur le champ, M. Figurey, adjudant-général de la première légion de la garde nationale, part. Il se rend d'abord à Authume, où, dès qu'il a passé, le procureur de la commune empêche les gardes nationaux de se rassembler. Figurey va ensuite à Menotey, où il réunit cinquante hommes, à la tête desquels il se transporte aux lieux menacés ; mais pendant toutes ces démarches, l'émeute a marché plus rapidement ; la maison Matherot et le jardin qui la joint avaient essuyé une dévastation complète, et les perturbateurs s'étaient déjà dispersés.

Ayant à prononcer sur cette malheureuse affaire, le 17 septembre suivant, le conseil général du

département ordonne que le corps municipal de Rainans, qui n'a rien fait pour empêcher de pareils excès, ainsi que le syndic de la commune d'Authume, qui a paralysé les efforts de la garde nationale, comparaitront par devant le district de Dole, pour y rendre compte de leur conduite.

Ne sont-ils pas bien punis ? On ne devait pas hésiter à provoquer la révocation de ces lâches fonctionnaires. Pas un mot dans l'arrêté pour la réparation des dommages ; pas un mot non plus pour la recherche des coupables, qui paraissent s'être retirés fort tranquilles chez eux après cette belle équipée. Le peuple souverain semblait n'avoir agi que dans l'exercice de ses droits. Et peut-être, s'il m'est permis d'avancer une telle proposition, peut-être nos magistrats, intimidés par la gravité des circonstances, n'osaient-ils plus rendre parfaite justice à des sujets de cette classe naguère privilégiée, qui était alors l'objet de la méfiance de l'Etat et de la réprobation des masses. Au reste, les malfaiteurs avaient suivi l'exemple donné par les gouvernants.

CHAPITRE XXIII.

Mes premiers pas dans la carrière des lettres et sœur Gaudemel.

1790-1791

Mon père appréciait trop les bienfaits de l'instruction pour attendre que les écoles, fermées par

des administrateurs ignorants, fussent rouvertes par des autorités intelligentes.

L'année 1790 avait été fatale aux communautés religieuses, mêmes à celles qui n'existaient dans nos villes que sous la condition de l'enseignement. Les personnes consacrées à Dieu et que les nouveaux législateurs chassaient de leurs monastères, étaient reversées dans le monde dont elles ne connaissaient ni les mœurs, ni les habitudes ; ou bien elles étaient jetées sur le pavé sans asile et sans ressources. On rencontrait partout sur son passage, de ces figures consternées qui excitaient la compassion.

Une tierseline du couvent de Gray étant venue, en 1790, se présenter à mon aïeule maternelle, son ancienne amie ou peut-être sa parente, fut reçue par elle à bras ouverts et trouva dans notre famille un abri sûr.

Quelques temps après, en reconnaissance de cette douce hospitalité, la vénérable réfugiée, voulant occuper utilement des loisirs qui allaient lui devenir pesants, offrit à mes parents de donner à leurs deux fils des leçons de lecture et d'écriture.

L'offre de sœur Gaudemel fut bien vite acceptée : je devins, dès ce jour même, son second élève.

C'était une excellente nature de femme qui n'était pas née pour plaire au monde, mais qui devait plaire au ciel. Elle n'avait nul besoin d'un physique plus avantageux pour avoir un air avenant et pour être aimable. La pauvre fille était brune et gravée de telle sorte qu'on aurait pu faire croire

à des enfants que la tête de sœur Gaudemel avait été faite avec du pain bis. L'organe de la voix chez elle était si doux et si tendre, qu'elle semblait n'avoir que des douceurs à prodiguer à tous. Bien qu'elle eût tout perdu à la fermeture de son couvent, vous ne l'entendiez jamais se plaindre de son sort, ni proférer la moindre imprécation contre le nouvel ordre de choses. Lorsque je lui portais son dîner, je la trouvais ordinairement à genoux devant son prie-dieu, le seul meuble qu'elle avait eu la permission d'emporter de son monastère. Elle se levait soudain pour me recevoir ; et, me flattant de ses doigts frais la joue et le menton elle me conduisait à un escabeau dans l'embrâsure de la mansarde. Quelquefois, tirant d'une armoire des sucreries rapportées des repas qu'elle avait par hasard acceptés en ville, elle m'en régala à mon arrivée ; ou bien elle y prenait une petite boîte pleine de coton et de papier doré et renfermant un imperceptible fragment de l'*Agnus Dei*.

Le joug d'une pareille institutrice était donc fort doux à supporter ; quant aux châtiments, comme on le pense bien, ils ne devaient pas être bien rigoureux : dans sa plus grande sévérité, sœur Gaudemel me mettait en pénitence au fond d'une encoignure où se trouvait son bois de chauffage.

Un régent d'autrefois.

1^{er} Octobre 1791.

Mon père me crut assez fort pour me faire passer des leçons de sœur Gaudemel à l'école d'un vieux pédagogue dont je fis une triste expérience. Il y était défendu de proférer un seul mot en dehors de son enseignement, je lui fus dénoncé, dès le premier jour, pour avoir parlé. Je le vis arriver à moi un fouet terrible à la main. Cet instrument de supplice était composé de cordes de boyeaux tordus et terminés par des épingles. Il fallut lui tendre mes petites mains pour en recevoir des coups sans nombre. J'avais beau protester de mon innocence, ce barbare ne voulut rien entendre et rit de mes pleurs. Le sang jaillissait à chaque coup. Quand je fus de retour à la maison, mon père me dit : Es-tu content de ton nouveau maître ? Et pour toute réponse je lui montrai mes deux mains toutes ensanglantées. Je racontai ce qui s'était passé et comment j'avais pâti pour un camarade qui avait rejeté sur moi la faute d'avoir parlé pendant la classe. Le barbare ! s'écria mon père. Eh bien, mon ami, tu n'y retourneras pas, et c'est moi qui vais parler à ce monstre-là.

CHAPITRE XXIV.

Les prêtres cachés.

Novembre 1791.

En me sortant de dessous la fêrule du pédagogue qui savait si bien châtier les innocents, ma mère me présenta à un autre maître, voisin du précédent, dans la rue de l'Administration.

C'était, comme on disait déjà dans ce temps-là, une espèce de paysan trempé dans l'encre, ce qui voulait dire, en d'autres termes, un prêtre tiré de la classe commune ou peut-être d'une classe infime ; qui, par conséquent, n'avait pas reçu toute l'éducation désirable. Comme il avait appris au séminaire, tout juste autant de latin qu'il était nécessaire pour dire la Messe, mon père, qui adorait le latin, en avait conclu que l'abbé Parisot était en état de m'enseigner cette langue. Et il était en effet assez fort pour m'expliquer les premières règles de la syntaxe : *Musa*, la *Muse* ; *Dominus*, le *Seigneur*.

Il avait consenti à me recevoir comme écolier, mais à condition que je n'arriverais chez lui qu'avant jour, attendu que, si l'autorité venait à être instruite de son retour en France, elle lui appliquerait toute la rigueur de la loi rendue contre les déportés en rupture de ban, car il avait été frappé par elle de la déportation. Le malheureux proscrit s'étant donc mis en route à pied faute de moyens

pécuniaires, s'était arrêté à l'aspect d'une haute montagne parce qu'il était boiteux de naissance, et il en était tombé malade, ce qui l'avait forcé de revenir à la ville. Le cas était gracieux ; mais l'abbé Parisot supposait que l'administration serait inexorable.

Voilà pourquoi le prêtre déporté craignait si fort d'admettre plusieurs personnes dans sa demeure. Il avait raison, un mouvement inaccoutumé, tel que le concours d'une troupe d'élèves, aurait été compromettant, surtout si le prêtre réfractaire s'était permis d'ouvrir une école clandestine. Ce n'est pas que la police regardât l'abbé Parisot comme un apôtre de contre-révolution, prêchant des doctrines inconstitutionnelles. Hélas ! chacun savait parfaitement qu'il n'avait jamais eu le talent de la parole.

Simple curé de campagne, dans la haute chaîne du Jura, il n'y avait pas été un aigle, et aujourd'hui, ce brave ministre ne cherchait pas à convertir ses compatriotes à une cause à peu près perdue. Retiré dans un coin presque inaperçu, il y végétait très-mesquinement du fruit d'un travail facile, c'est-à-dire de l'autel, avec sa vieille servante Nicole, qui l'avait servi si fidèlement dans ses fonctions curiales en montagne. Cette fidèle Electre le servait avec désintéressement ; n'ayant à cœur que les intérêts de son maître et ne songeant qu'à augmenter ses petites ressources à force d'économie. Avarice louable, qui lui permettait, chaque dimanche, non de mettre la poule au pot du

vœu du bon Henri, mais un choux à la soupe et une grosse pomme de terre bien farineuse sur la table de son maître. Au mois de janvier seulement, Nicole allumait du feu dans la chambre de Monsieur; mais elle se gardait bien de l'entretenir. Tous les jours elle allumait deux chandelles sur la commode où M. l'abbé disait sa Messe; mais c'était elle seule qui les mouchait, de temps en temps, parce qu'elle avait une manière économique de le faire pour que le suif ne fondît pas trop vite. Et puis, réforme radicale en administration budgétaire, Nicole avait supprimé le salaire du serviteur de la Messe, et elle fonctionnait à sa place gratuitement.

Le jour de mon entrée chez ce nouvel instituteur, je le vis à l'autel dans sa chambre à coucher, qui allait devenir une école. Cet autel était une commode ventrue à la vieille mode. Deux chandelles posées sur un tapis de paille brûlaient à droite et à gauche. Un petit crucifix noir placé entre deux. Une image de la Sainte Vierge, représentée sous les traits d'une *Mater Dolorosa*, était fixée par quatre épingles contre la tapisserie collée sur le mur. Cette image faisait allusion aux tristes épreuves par lesquelles passait la vie du pauvre prêtre qui, disait-il, n'avait pas de plus douce consolation que de célébrer le saint sacrifice. Ma présence comme élève fut aussi pour l'abbé Parisot une source de jouissances nouvelles, car d'une part le travail qu'allait lui occasionner l'enseignement du latin lui rappellerait son jeune âge; et de l'autre,

la rétribution scolaire, toute mesquine qu'elle fût, jointe au mois d'écolage de mon frère aîné, l'aiderait à vivre.

D'ailleurs Aimé et moi nous fûmes priés par le vénérable proscrit de servir sa Messe, ce qui était plus convenable que d'admettre une femme à pareil emploi.

La cohabitation de ces deux chrétiens dans une maison où ils étaient tête à tête et constamment seuls, ne suggérait à personne d'injustes soupçons : l'abbé était un homme sérieux qui s'était fait un nom irréprochable dans son presbytère de la montagne avant sa déportation.

Et les misères de l'exil, en les faisant passer au creuset, avaient bien épuré des consciences ecclésiastiques. Il est certain, et de la plus grande vérité, que les ministres de la religion catholique, lorsqu'ils rentrèrent dans leur patrie, furent des exemples vivants de toutes les vertus. Je me rappelle avec charme de cette heureuse époque (1801). Je vois encore avec quelle vénération on regardait passer ces honnêtes figures au front sillonné de rides et couronnés de cheveux blancs ! Comme on se découvrait de loin pour les honorer plus dignement ! Comme on aimait à toucher leurs mains de martyrs ! Comme on tenait à grand honneur d'avoir à sa table ces hommes à la douce et sainte parole, qui se sentaient eux-mêmes si heureux de se retrouver au milieu des braves gens !

Quant à l'abbé Parisot, qui ne revenait pas de la terre étrangère, il n'avait pas une part aussi grande

à revendiquer dans ces ovations intimes, puisqu'il ne se produisait point en public ; il s'en gardait bien. Il ne se souciait pas même de recevoir des pénitentes qui venaient à lui pour se confesser. Il semblait se faire une obligation scrupuleuse de se conformer à la loi qui lui interdisait l'exercice du sacerdoce. Cette vie était assurément très-innocente, très inoffensive aux points de vue de la politique et de la morale, et cependant, rien ne rassurait Parisot contre le danger d'une arrestation subite. Le premier jour que je servis sa Messe, qu'il célébrait avant la fin de la nuit, le prêtre me dit : « Mon ami, s'il entre en bas des municipaux, comme on se saisisrait de votre petite personne aussi bien que de la mienne, voici l'endroit où vous vous jetteriez. » Il m'ouvrait en même temps, à côté de la cheminée, un étroit réduit destiné à recevoir des bûches debout ; et me montra ensuite une cachette pour lui, sous le plancher de la chambre, où il serait couché comme dans une bière.

Cela ne nous arriva qu'une seule fois.

Ce pauvre abbé Parisot ne songeait pas du tout à fuir. Sa clodication y apportait un obstacle insurmontable. C'était une chose pénible que de le voir boiter si bas, quand il n'était pas chaussé de son soulier à haut talon, car il lui manquait deux pouces de longueur à la jambe droite.

Parisot était porteur d'une physionomie peu attrayante ; mais on s'accoutumait à lui parce qu'il n'était pas dur comme étaient certains régents du siècle passé, tel qu'avait été par exemple le fameux

abbé Fèvre, lequel se flattait d'avoir fait plus de soldats à l'Etat que tous les sergents recruteurs ensemble, tant il avait poussé de jeunes gens au désespoir à force de mauvais traitements !

Quant à Nicole, que vous dirai-je d'elle ?

Nicole n'était ni bonne, ni méchante, ni grande, ni petite ; mais elle était plus vieille que jeune, plus passée que passable, plus portée à l'avarice qu'à la charité ; mais hâtons-nous d'ajouter qu'elle ne donnait dans la lésine que pour accroître les ressources du petit ménage de son maître, jamais à son propre bénéfice. Tout ce qu'elle faisait était marqué au sceau du plus pur dévouement. Nicole s'identifiait si bien avec Parisot, qu'elle ne semblait plus faire avec lui qu'un esprit et une âme. Ne l'entendis-je pas, un jour, réglant avec une dame un compte de Messes dites par son maître, lui dire assez sèchement : « Mais, Madame, *nous ne disons plus* la Messe pour vingt sols, il nous en faut trente. » Oui, c'est Nicole Parisot qui a dit cette drôlerie : je la vois encore avec son teint bistre et sa mâchoire avancée, ce qui était bien les diagnostics de son caractère ferme et de son tempéramment bilieux.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Parisot et son lévite femelle me furent de bons maîtres, car je reçus des leçons de syntaxe de tous deux, et je leur dois à tous deux de la reconnaissance.

CHAPITRE XXV.

Amours d'enfants.

1791-1792

Lorsque mon frère et moi nous fréquentions la silencieuse mansarde de sœur Gaudemel nous passions journellement par une maison située précisément en face de celle de notre aïeule.

Cette maison était occupée par un menuisier en grand renom, M. Monnet, qui l'avait ornée de deux belles fleurs : 1° de sa fille aînée qu'on appelait M^{lle} Cocotte ; 2° d'une plus jeune fille qui s'appelait M^{lle} Fanny. La première se développait en beauté de formes de la manière la plus heureuse ; la seconde, qui promettait d'être une petite femme d'esprit, pleine de grâces et qui n'a pas manqué de tenir toutes ces promesses, avait des yeux noirs et perçants dont les regards sondaient le fond des cœurs et des pensées avec une étonnante sagacité. Fanny était douée d'une merveilleuse facilité d'initiation. Ce talent brilla surtout quelques années plus tard qu'ayant une seule fois vu jouer la comédie sur un théâtre, et qu'ayant cherché à donner à ses parents une idée de la pièce en imitant le jeu des acteurs, elle eut envie de représenter une pièce de son choix sur un échafaudage qui serait dressé chez son père. Aussitôt le théâtre fut construit par le papa Monnet dans la plus grande cham-

bre de l'habitation et tous les rôles du drame furent appris et répétés. Je me trouvai à cette représentation. Fanny y remplissait le rôle d'Arlequin dans *les Jumeaux de Bergame*. Je la vois encore et je suis toujours touché de l'expression sentimentale qu'elle sut mettre aux passages les plus pathétiques ; tous les spectateurs fondirent en larmes ; tous portèrent dans leur famille leur admiration pour notre gentille actrice. Oh ! que j'étais fier, moi, d'être le bon ami de Fanny Monnet !

Car, comme mon frère aîné en raison du rapport de l'âge, s'était naturellement épris de Cocotte, moi, cédant à l'attraction de l'aimant de l'intelligence, je m'étais rapproché de Fanny. Tous quatre, nous allions par couples, semblables aux alcyons de la mer qui remontent le cours de nos grandes rivières ou qui planent sur les flots de l'abîme. Si l'une de nos compagnes s'envolait, le compagnon s'envolait avec elle, si elle revenait au point de départ, le compagnon y revenait en même temps.

Nos existences suivaient invariablement des lignes parallèles.

C'est ce qu'avait remarqué la spirituelle mère de Cocotte et de Fanny, mère charmante, qui s'amusait beaucoup de ces parités de mouvements, d'habitudes et de manières ; elle avait coutume de « dire : « les courtisans de mes filles n'étaient pas « les miens, ils ne s'arrêtaient pas près de moi à « de vains compliments de bienséance ; quand ils

« fréquentaient ma maison chacun d'eux n'avait
« en vue qu'un seul objet, et cet objet ce n'était
« pas moi, bien entendu.

« Aimé venait-il seul, il entr'ouvrait la porte en
« me disant : Bonjour, M^{me} Monnet.

— « Bonjour, Aimé.

— « Cocotte est-elle ici, M^{me} Monnet ?

— « Non, Aimé.

— « Bonsoir, M^{me} Monnet.

— « Bonsoir, Aimé.

« Et retirant la porte mon Aimé s'en retournait.

« Désiré arrivait-il un instant après ? Il entrou-
« vrait la porte et me disait, bonjour, M^{me} Monnet. »

— « Bonjour, Désiré.

— « Fanny est-elle ici, M^{me} Monnet ?

— « Non, Désiré.

— Bonsoir, M^{me} Monnet.

— « Bonsoir, Désiré.

« Et retirant la porte, mon Désiré s'en retour-
« nait à son tour. »

Que sont devenus ces liens délicieux ? Par des circonstances indépendantes de toute volonté, ces liens d'or et de soie se sont dénoués d'eux-mêmes. En avançant dans la carrière, notre amitié d'enfance ne s'est point transformée comme il arrive d'ordinaire, elle n'a point demandé à prendre un autre nom ; elle s'est toujours contentée du sien propre, qui était assez beau pour nous.

Pourrais-je clore ce chapitre sans y mentionner le sentiment plus intime encore qui m'unit à mon cher Fanfan Monnet, jeune frère de Cocotte et de

Fanny? Enfant d'une adorable candeur qui s'attacha si tendrement à moi et qui, dès ces premières années, connut les devoirs et le dévouement d'une sainte amitié.

CHAPITRE XXVI.

Monsieur Roux de Rochelle.

28 Septembre 1792.

Au comité de surveillance de la Société populaire de Lons-le-Saunier, on dénonce comme émigré M. Roux de Rochelle, qui n'était pourtant pas sorti de France, pas même de son département.

Il suffisait, dans ces moments d'exaspération démocratique, de remarquer l'absence d'une personne de qualité pour que l'on s'imaginât qu'elle était à l'étranger, et qu'elle y conspirait.

Permettez-moi de donner ici d'avance deux mots pour la biographie de cet honnête citoyen.

Jean-Baptiste Roux de Rochelle, à qui la ville de Lons-le-Saunier se fait honneur d'avoir donné le jour, paraît avoir traversé sans encombre toute la révolution, je veux dire sans accident très-grave. Il est vrai qu'il a subi durant plusieurs mois, à Besançon, l'incarcération infligée arbitrairement à ceux des aristocrates, que l'on considérait comme ennemis de la Révolution ; nous savons du moins que, vers le temps de la chute de Robespierre,

époque à laquelle la France commençait à respirer, M. Roux composa un chant, qui commençait ainsi :

Jusque dans les cachots, l'espérance enfin brille,
Les Français ne font plus qu'une seule famille,
Au lieu même où l'on vit flétrir l'humanité,
On adore la Liberté !
A bas les dictateurs, les triumvirs, les rois !
Périssent les tyrans sous le glaive des lois !

C'était ce que l'on appelait alors la *Chanson des prisonniers de Besançon* (1).

Pour éviter de retomber sous la main des sans-culottes, il aurait donc mené une vie un peu errante hors de ses foyers ; mais en quel lieu qu'il portât ses pas, M. Roux (simple nom sous lequel il voulait être connu), se faisait estimer et chérir. J'ai lu quelque part, dans des papiers conservés chez M. Ebrard, avec quel tendre intérêt, avec quel empressement M. Roux fut reçu, lorsque, à la réorganisation des corps administratifs, il reparut dans les bureaux. Ce doit être aujourd'hui pour lui une bien douce satisfaction qu'un pareil souvenir, car M. Roux de Rochelle est encore plein de vie dans une paisible retraite, à Villevieux, après s'être fait un nom sans tache dans la diplomatie, la littérature et les sciences. Je suis heureux d'avoir, dans un de mes plus agréables souvenirs, un si beau nom à mention-

(1) Note fournie par M. Weism.

ner. Je ne l'ai pourtant vue que deux fois dans ma vie, cette pure illustration de mon pays, l'auteur des *Trois-Ages*, de la *Bizanciade*, de *Fernand Cortez*, de l'*Histoire des Etats-Unis*, de l'*Histoire des Villes Anséatiques*, de l'*Histoire du Régiment de Champagne*, d'*Œuvres dramatiques* et de *Mélanges littéraires*.

CHAPITRE XXVII.

Deux coryphées de la démocratie lédonienne.

30 Septembre 1792.

Le citoyen Berthet, relieur de livres, est élu juge de paix de Lons-le-Saunier ; le citoyen Rigueur, sellier, est nommé son greffier. Les circonstances qui surviendront à leurs dates dans notre horizon politique donneront quelque importance à ces deux favoris de la démocratie lédonienne. C'est ce qui nous engage à relever ici des noms aussi vulgaires.

Berthet.

Le premier de ces personnages se faisait plutôt remarquer par l'élévation de sa taille que par l'élévation de son esprit. Avec un air plus distingué que ne l'avaient la plupart des gens qu'il dirigeait,

il avait aussi, pour les dominer, une élocution naturelle, nourrie et entretenue à l'éternelle loquacité des journalistes. D'ailleurs, à force de relier des brochures, il en avait lu quelques-unes et il n'en avait pas retenu rien que les étiquettes. Nulle de ses allocutions n'est parvenue jusqu'à nous : ce n'est peut-être pas une perte immense pour la postérité. Ces bonnes pensées, s'il lui en est échappée quelques-unes, ont dû être délayées dans des lieux communs et plus que communs, comme le sont d'ordinaire les improvisations des discoureurs de carrefours ; mais à tout prendre, ces manifestations spontanées et sans apprêt, si nous les avions aujourd'hui, nous seraient précieuses au point de vue de l'histoire locale et de la vérité des situations.

Rigueur.

André Rigueur, son inséparable ami, l'avait pris pour type ; c'était comme lui un aboyeur de clubs, qui prit tellement goût aux applaudissements de la tourbe populaire, qu'il osa un beau jour se faire prédicateur de républicanisme. Chaque décadi, on voyait partir cet apôtre de la Sainte Révolution pour une ancienne paroisse rurale. Il y montait en chaire ; il y tonnait contre les pécheurs endurcis de l'aristocratie, et s'en revenait ensuite à la Société populaire de Lons-le-Saunier achever dignement sa journée apostolique au milieu de ses admirateurs les plus éclairés.

On ne concevait pas comment un artisan comme lui, qui avait fait ses études derrière les buissons, trouvait dans son génie tant de ressources oratoires ! L'engouement pour ce talent inculte et sauvage le faisait porter à la présidence de toutes les réunions où il paraissait : le peuple se sent naturellement saisi d'affection pour les hommes qui le plaignent, qui adoptent ses passions et ses haines, qui le défendent, qui veulent le venger. On est toujours assez éloquent pour lui, si l'on a de l'assurance et du bagout. Qu'importe après cela si ce président nous dit quelquefois : *L'autre du jour pour l'ordre du jour.*

Le caractère bilio-sanguin de Rigueur le rendait aussi prompt à s'irriter qu'à s'attendrir ; et, bien qu'il affectât le ton brusque et les manières rigides du Père Duchêne, il n'était pas impossible de le dompter. Car il avait un côté faible par lequel il était assez abordable : on avait qu'à faire d'adroits appels à son cœur, à ses passions généreuses ou intéresser quelque peu sa vanité, on obtenait beaucoup de lui, seulement il tenait fort au secret : il fallait le joindre mystérieusement, car il avait une réputation de républicain incorruptible à sauvegarder. Rigueur, au timon des affaires dans son pays, et revêtu de grands pouvoirs, était à portée de faire beaucoup de mal comme il pouvait en empêcher beaucoup. S'agissait-il d'un ami ou d'une famille alarmés par des mesures trop sévères ? On se hasardait à aller invoquer la protection de cette puissance. L'ours ne résistait pas

toujours aux caresses d'une main blanche aristocratique, à l'intonation d'une parole insinuante, à un sourire de dame, à ces manèges de câlinerie que la dure nécessité des temps forçait quelquefois d'employer près des autorités rébarbatives. Ainsi le nom de Rigueur n'était pas toujours en harmonie avec ses principes. Il n'aurait d'ailleurs rien eu de désagréable dans la physionomie, s'il n'avait pas été privé d'un œil.

A part l'absence de cet œil, le reste de son visage ouvert et coloré ne laissait pas grand'chose à désirer. Le physionomiste Lavater l'aurait pu choisir pour exprimer, devant le tableau des Calas, le tempérament sanguin.

Sa femme se montrait peu hors de son magasin. Honnête ménagère, aussi humble, aussi modeste que son mari paraissait empressé de gloriole, elle n'a fait parler d'elle qu'en bien.

Et ses deux fils ont été de braves ouvriers qui, m'a-t-on dit, ont payé assez cher la trop grande célébrité de leur père. Après l'assassinat d'André Rigueur près de Bourg-en-Bresse, en 1795, c'est-à-dire au temps de la réaction thermidorienne, cette famille se dispersa ou retourna dans la Champagne, d'où elle était, je crois, sortie.

CHAPITRE XXVIII.

L'oncle de Lapeyrouse.

21 Décembre 1792.

On lit dans la *Révolution de 1792* ou *Journal de la Convention nationale*, n° 113 :

« Si Louis XVI parut un moment abandonné,
« combien de défenseurs se sont présentés depuis !
« Sans parler des hommes de lois ni des talents
« célèbres tels que ceux des Mallouet, des Cazalès,
« nous pouvons citer un militaire respectable qui
« achève son honorable carrière au pied du Mont-
« Jura. Bayhier de Brounker, ancien lieutenant-colo-
« nel d'infanterie, oncle de l'infortuné Lapeyrouse,
« fut à peine instruit que la Convention devait
« juger Louis XVI et que le monarque avait inuti-
« lement remis sa confiance à M. Target, qu'il se
« hâta de nous écrire le 21 décembre, en nous
« priant d'insérer dans notre feuille, qu'il se
« portait pour défenseur de l'accusé royal. »

Le 15 janvier suivant, M. Lamoignon de Malesherbes écrivait à M. Bayhier de Brounker une lettre dont je dois, mes amis, vous parler en particulier comme l'ayant vue et tenue en 1815.

A cette époque, étant chef du bureau particulier à la préfecture du Jura, j'eus occasion de m'entretenir avec un monsieur qui était venu faire une visite au patron.

C'était un officier de l'ancien régime et d'une parfaite éducation qui me semblait très-communiquatif. Il s'ouvrit franchement à moi de son existence passée, et je le regardai bientôt avec une sorte de vénération surtout lorsqu'il m'apprit que l'illustre et malheureux navigateur au sort duquel s'intéressait toute l'Europe était son neveu, et quand je sus aussi par lui qu'il s'était offert pour défendre son roi accusé par la Convention nationale. Ce brave, ce fidèle serviteur en cheveux blancs, tira de son portefeuille une vieille lettre qu'il me pria de parcourir. Ce que je fis avec avidité. Cette missive était adressée à M. de Bayhier de Brounker à Arbois. Je demandai au porteur de ce titre d'honneur la permission de le transcrire ; et l'ayant obtenue je le reproduis maintenant :

Lettre de Monsieur de Malesherbes.

« Dans le moment où je vous écris, Monsieur,
« on est occupé du grand jugement. J'ignore si,
« lorsqu'il sera rendu on permettra encore aux
« défenseurs de voir le Roi. Si j'ai encore cette per-
« mission je lui exposerai vos sentiments ; il est bien
« touché de ceux qu'un grand nombre de Fran-
« çais font paraître depuis quelque temps ; il dis-
« tinguera bien entr'autres l'oncle du respectable
« M. Lapeyrouse qu'il ne cessera jamais de re-
« gretter.

« Il a été bien fâcheux pour nous, Monsieur, de

« ne pouvoir profiter de vos lumières ; mais nous
« avons été si pressés que nous n'avons pu employer
« aucun secours.

« LAMOIGNON DE MALESHERBES. »

Reportons-nous au temps de l'arrestation des suspects. Je n'ai garde d'oublier que M. Bayhier de Broucker ne put échapper à cette mesure ; j'ai vu dans les papiers de cette époque une pétition présentée par lui aux maires et aux municipaux de la commune d'Arbois, le 17 septembre 1792.

En voici la teneur :

« Le sieur Jean-Baptiste Bayhier a l'honneur de
« vous représenter qu'instruit de votre généreuse
« sollicitude sur le sort des citoyens de votre res-
« sort et le désir de les faire jouir d'une liberté
« qui est le seul but des travaux des représen-
« tants et qui a été si solennellement décrété
« comme faisant la base des droits de l'homme et
« le fondement essentiel de la Constitution, vous
« avez eu la bonté d'étendre les exceptions de
« l'arrêté du département du Jura du 10 de ce
« mois, aux très-proches parents de ceux qui sont
« employés pour le service de la nation, il a plus
« de droits que personne à votre bienfaisance,
« puisqu'il est l'oncle du sieur Lapeyrouse parti
« depuis 6 ans commandant les deux vaisseaux l'*As-
« trolabe* et la *Boussole*, pour le voyage autour du
« monde à l'effet de faire jouir la nation française
« de l'avantage de ses découvertes ; et puisqu'il a
« deux autres neveux dans cette même expédition.
« Cette courageuse et périlleuse entreprise a fixé

« l'attention de l'Univers entier ; et l'Assemblée
« nationale, touchée du dévouement de ce navi-
« gateur, s'est empressée de donner à sa femme
« les marques du plus grand intérêt par les fa-
« veurs distinguées dont elle a été comblée publi-
« quement, ce que personne n'ignore, jusque
« même à avoir armé et envoyé, aux dépens de la
« Nation, deux vaisseaux à sa recherche sous les
« ordres de M. d'Entre-Casteaux.

« Ce considéré, Messieurs, il vous plaise en
« raison des services éclatants dusieur Lapeyrouse,
« ainsi que de l'honneur et des avantages inappré-
« ciables qui doivent résulter pour la France qu'il
« a fait à sa patrie d'une vie déjà célèbre par vingt
« expéditions militaires toutes plus brillantes les
« unes que les autres et qui ont concouru à l'in-
« dépendance des provinces unies d'Amérique,
« accorder en suppliant une liberté dont il n'a
« jamais abusé, ni lui, ni aucun de sa famille
« dont aucun membre n'a émigré. Il ne cessera
« d'offrir ses vœux au Ciel pour votre prospérité.

Signé : BAYHIER,

lieutenant-colonel d'infanterie.

Voilà une pétition qui ne prouve guère de capa-
cité pour un homme qui offrait ses services à la
défense du Roi. Quelle réponse pensez-vous, mes
amis, que l'administration du district d'Arbois, a
qui cette pétition fut renvoyée comme plus com-
pétente pour statuer en pareil cas ? — Une
réponse barbare, que n'auraient pas voulu se per-
mettre les sauvages de ces contrées septentrionales

où l'immortel navigateur de Toulouse paraît avoir été jeté par un naufrage.

Voici la réponse textuelle du district :

« Considérant, dit-il, en marge de la demande,
« que l'exposant ne fournit aucun moyen suffisant
« pour détruire les soupçons graves que sa conduite soutenue depuis le commencement de la
« révolution fait naître sur son compte ; à raison
« surtout de sa fréquentation avec les nobles émigrés, nous sommes d'avis qu'il doit être assujéti à l'exécution de l'arrêté du 10 décembre
« relatif aux mesures à prendre contre les parents
« d'émigrés ; lui enjoignons en attendant la décision
« du département, de se rendre dans la matinée
« du jour de demain, 19, dans la maison des Carmélites de cette ville, sous peine d'y être contraint.

« Signé : MARMET, vice-président. »

Bayhier de Brounker était digne de plus d'égards en considération de la gloire d'un neveu qui faisait honneur à la patrie peut-être au moment où ce vieux soldat était réduit à demander grâce, car Lapeyrouse, muni d'instructions écrites de la main même de Louis XVI, portait à des nations inconnues les bienfaits de la civilisation.

Dans sa belle ode du *Navigateur*, le poète dolois, M. Dusillet, n'a pas oublié les services rendus par la marine à l'humanité :

Ah ! si des ondes menaçantes,
Nous bravons encore les rigueurs

Suivons les traces innocentes
De ces utiles voyageurs.
Ils partent : leurs mains vénérées
N'envahissent point les contrées
Que mesurent leurs longs regards ;
Ils vont, philosophes paisibles,
Porter à des peuples sensibles
Des talents, des lois et des arts.

Qu'avez vous fait ? O mers avides !
D'un voyageur moins fortuné ?
Hélas ! sur des écueils perfides
Les Dieux jaloux l'ont enchaîné.
Ah ! si l'Europe gémissante
Ne peut sur ta poussière absente,
Lapeyrouse, jeter des fleurs,
Reçois du moins, cendre égarée,
Ces vers qu'une muse ignorée
Laisse couler avec ses pleurs !

CHAPITRE XXIX.

Don de mes dents.

29 Décembre 1792.

Elles ont beau dire, les mères, elles préféreront toujours les moins imparfaits de leurs enfants à ceux qui le sont le plus, soit que la nature justifie cette prédilection par le sentiment du beau qu'elle a mis en nous, soit que l'orgueil leur conseille le choix qui leur fait le plus d'honneur.

En attendant que la qualité du fruit soit connue, c'est à la pulpe qu'on s'attache.

Tout petit encore je sentais déjà le désavantage de ma destinée : on ne m'aimait pas ; ce n'était pas la peine de s'attacher à une existence aussi menacée que la mienne. Ma faiblesse physique, mon air grave, peut-être même aussi certains mots qui semblaient être plus profonds qu'on ne devait en attendre d'un bambin de mon espèce, passaient dans les esprits à préjugés, pour des indications d'une courte vie.

Mon frère aîné au contraire, tout resplandissant de fraîcheur et de santé, joli garçon, franc étourdi, qui s'emparait de toutes les caresses et qui se faisait aimer de tout le monde, était toujours gai, toujours heureux ; nul n'a mieux justifié son nom que mon frère ; il s'appelait *Aimé*.

Mes parents s'aperçurent un jour qu'ils ne me portaient pas les mêmes sentiments de tendresse qu'à leur premier enfant, ils se doutèrent de mon chagrin à la mélancolie de mon regard et à ma retraite affectée dans les coins ombreux de la maison. Cet enfant, disait mon père, est sensible et observateur : il sait comparer et il souffre. Pourquoi nous plairait-il moins que l'autre ? C'est peut-être celui qui nous sera le plus dévoué.

En ce temps-là, ma mère fut saisie d'un violent mal de dents.

Mes enfants, nous dit-elle un jour, à mon frère et à moi, il faut que je me fasse arracher deux dents ; mais votre maman sera bien laide quand

ses deux dents lui manqueront ; si vous consentez à m'en donner chacun une des vôtres, on les planterait à la place de celles que je vais perdre, et je vous aimerais bien.

— Oui, maman, répondis-je aussitôt.

Aimé baissa la tête et garda le silence.

Ma mère aurait tout donné pour que le *oui* fût sorti de l'autre bouche ; mais force lui fut de l'accepter tel qu'il était venu.

Quelques jours se passèrent, et les atroces douleurs n'avaient pas cessé.

— Es-tu toujours dans la même intention ? me dit la patiente ?

— Oui, maman.

— Ton frère ne peut se décider à me livrer une de ses dents...

— Eh bien ! moi, je t'en donnerai deux, lui répondis-je.

Alors, me saisissant d'une main, tandis qu'elle portait de l'autre un mouchoir à son menton, ma mère me conduisit à un chirurgien qui était son parent.

Dans le trajet, nous fîmes plusieurs poses à chacune desquelles ma mère me questionnait des yeux afin de s'assurer si je ne chancelais pas dans ma résolution.

Arrivé chez le dentiste, voilà, lui dit sa parente, un bon petit homme qui veut bien me donner deux de ses dents pour les substituer à celles que je viens vous prier de m'extraire. En même temps elle faisait signe à l'homme de l'art qu'il ne s'a-

gissait au fond que d'éprouver ma constance et mon dévouement.

Feignant de prendre la chose au sérieux : Est-ce vrai, mon petit ami, dit le docteur en visitant l'intérieur de ma bouche, afin d'y choisir ce qui lui convenait.

— Oui, monsieur.

— C'est que ce sera bien douloureux, mon cher enfant, car vos dents tiennent bon.

— Oh ! cela ne fait rien, monsieur !

Une grosse larme roula entre les paupières de notre cousin, et il m'embrassa de tout son cœur.

— Ma cousine, dit-il en se tournant du côté de ma mère, les dents de Désiré sont trop petites ; attendez qu'elles aient grandi.

N. B. C'est ma mère elle-même qui, plus de quarante ans après, m'a raconté cette anecdote de famille. La chose ne méritait guère une si longue mémoire, mais un cœur de mère en est seul capable.

CHAPITRE XXX.

Nos clubs.

1792 et 1793.

Je vous avoue, mes amis, que si, par malheur pour moi, le sort m'avait fait homme d'État, et qu'il m'eut mis à la tête d'une nation semblable à

celle que je ne veux pas désigner, je ne souffrirais pas qu'il s'établît dans mon empire ce genre de sociétés populaires que j'ai vu fonctionner en 1792 et 1793. Il semble, en vérité, qu'il ne s'y présentait que des gens décidés à tout casser. On ne voyait monter à la tribune que des citoyens violents, acrimonieux, vindicatifs, jaloux de la fortune et des succès d'autrui; ils n'en descendaient que des hommes d'action capables d'exécuter les mauvaises motions qu'ils y avaient faites.

C'étaient des arsenaux volcaniques où des Titans de circonstance s'occupaient sans relâche à forger des foudres pour exterminer ceux d'en-haut et ceux d'en-bas, car il fut un temps où rien ne devait échapper à leurs coups, si ce n'est les forgerons qui y travaillaient avec eux.

Il s'y rendait néanmoins de simples spectateurs ne prenant aucune part aux délibérations de l'assemblée, car il y avait des entrées de faveur, et c'est à ce titre que ma bonne, sous prétexte de venir se former aux principes républicains, obtenait du président Rigueur d'être admise avec l'enfant qu'elle portait sur ses bras dans un coin inaperçu de la salle.

Un soir j'y fus introduit de cette manière. Il en sortait précipitamment un citoyen poursuivi par une multitude armée de bâtons, de chaises, de sabots, de bancs et de pierres qu'on lui jetait pour l'assommer en pleine rue. Le vacarme ayant cessé par l'éloignement de la victime, les clubistes ayant repris leurs places, nous pûmes, Josephite Rex et

moi, nous asseoir sur un banc retiré, mais d'où nous pouvions tout voir. Je me rappelle la nudité de cette salle dont le seul ornement était une pyramide terminée par le bonnet de la Liberté. Il y avait en face une estrade sur laquelle siégeaient un président, un vice-président et un secrétaire. C'est de là que les harangues et la lecture des journaux se faisaient entendre.

La séance étant rouverte pour la seconde fois, nous vîmes entrer la compagnie des *Dames de pique* ; c'étaient des femmes de la ville, zélées citoyennes qui s'étaient armées volontairement pour servir de garde urbaine. Elles étaient d'une taille et d'une corpulence assez remarquables, et elles marchaient appuyées sur des halberdars, le bonnet phrygien sur la tête. Cette petite troupe forma le carré autour des autorités, et quelques-unes de ces amazones entourèrent la pyramide.

Un moment après furent admis aux honneurs de la séance les élèves de tout une école qui venaient faire des offrandes pécuniaires à la patrie sur le bureau du président Rigueur. Celui-ci accepta avec grande démonstration de sensibilité ces sous et ces assignats donnés de si bon cœur par des enfants, que je priai Joseph Rex de me prêter un corcet (1) pour que je pusse me mêler aux donateurs, ce qui fut fait à l'instant même et me valut maintes accolades des citoyens qui étaient au bureau, car le citoyen Rigueur aimait à donner

(1) Assignat de petite valeur.

l'exemple de la fraternité et de la bonne harmonie. Il était très-prodigue de ses baisers.

Mais la scène sentimentale change de face presque aussitôt : un nouveau personnage se produit ; un Dolois est à la tribune et déclame des phrases emphatiques.

Monsieur et Madame Genisset.

Le démocrate qui péroré à la tribune, François-Joseph Genisset, de Mont-sous-Vaudrey, est un joli jeune homme de vingt-quatre ans, qui s'est déjà fait un nom dans son district, tant par sa faconde que par ses opinions avancées, et cependant déjà en butte aux attaques de la démagogie à la Société populaire de Dole, où il n'a pu se laver de certains griefs inconnus de nous, qui lui sont imputés à Dole. Il vient se justifier devant la Société populaire de Lons-le-Saunier.

Ici, par malheur, l'infortuné rhéteur a sans doute encore laissé échapper de ses lèvres quelques expressions malsonnantes pour la circonstance ; et des murmures qui grossissent rapidement jusqu'à devenir une insultante rumeur, coupent la parole à notre pauvre Démosthènes. Les cris : A bas ! à bas ! se multiplient. On lui ordonne de se taire et de descendre. Genisset persiste ; on lui lance des pommes cuites et des encriers à la tête. Enfin il descend dans son auditoire irrité ; il y distribue, à droite, à gauche, des coups de poing, des coups de pied ; on lève des chaises sur sa tête

pour l'assommer, on en brise plusieurs sur son dos.

Madame Genisset, qui est venue de Dole à Lons-le-Saunier avec son mari, et qui fait partie de l'auditoire, craint pour les jours d'un époux qu'elle s'attendait pourtant à voir triompher. Sa présence d'esprit lui venant en aide, elle quitte la salle et y rentre aussitôt toute ébouriffée en criant à pleine gorge : Au feu ! au feu ! au feu en plusieurs endroits de la ville !

A ces cris, tout le monde se lève et se précipite vers les portes, chacun s'imaginant que sa maison est la proie des flammes.

En cinq minutes le club est évacué ; on ne pense plus à l'orateur ; le stratagème de sa femme l'a sauvé.

Ce trait d'esprit fit une grande réputation à la jeune dame : chacun voulait la voir, la connaître, la complimenter ; le lendemain on se disputait l'honneur de l'avoir à sa table.

Cet empressement produisit un plus bel effet encore : car la défaveur avec laquelle Genisset était alors accueilli dans les clubs dolois tomba devant l'estime que sa femme avait conquise dans celui-ci.

CHAPITRE XXXI.

Naissance du fédéralisme dans le Jura.

17 Janvier 1793.

Il existe parmi les actes authentiques de l'administration du Jura, si souvent, si violemment accusée de réagir contre la marche de la révolution, une preuve évidente que le premier corps administratif de notre département se tenait bien au courant des idées nouvelles : nous la tirerons d'une adresse imprimée en placard le 17 janvier 1793, jour de la condamnation du roi, adresse où vous verrez que les membres composant le conseil général témoignent : 1^o une vive impatience du retard que subit le fameux jugement de l'ex-roi ; 2^o toute son improbation des débats scandaleux de l'assemblée ; 3^o le plus grand désir d'obtenir, sous peu de jours, une nouvelle constitution.

Cette pièce commence par ces mots :

« Un dictateur, des triumvirs, des tribuns, un
« trône relevé pour d'Orléans, une suprématie à
« Paris ressemblent plus aux rêves fantastiques
« de malades en délire qu'aux débats du civisme.

« Tous les partis ont tort. Le peuple qui veut la
« république et des lois a seul raison.

« Hé quoi ! les marquis, les abbés, les avocats
« de l'Assemblée constituante furent assez grands

« pour passer à l'ordre du jour sur la fuite de
« Varennes, et les républicains du 10 août mûris
« par deux ans d'expérience, ne peuvent pas ju-
« ger et condamner un homme ! sans quatre mois
« de vaines discussions ! L'ange de la Sainte-Am-
« poule planant sur la tête de Capet fait-il donc
« peur à Brutus ? Qu'est-ce que le procès d'un
« homme pour durer quatre mois qui eussent
« suffi pour le faire oublier. »

De pareilles saillies, étonnantes dans nos administrateurs, seraient-elles là pour servir de passeport aux menaces qu'ils vont lancer plus loin sous les inspirations de la Gironde ?

« Représentants, vous vous avilissez dans un
« honteux tumulte, etc., etc.

« Paris est-il égaré ou coupable ?— Osez le quitter ou le punir.

« Nous ne voulons porter à Paris ni la guerre
« civile ni aucun parti, mais l'amour seul de la
« République.

« *Sauvez la République, ou bien les départements, qui resteront les seuls centres de ralliement du peuple, se réuniront pour la sauver.* »

Voilà, ce me semble, une semence de ce fédéralisme dont les Jacobins du pays ont accusé leurs administrateurs. Pour moi, je conviens que le rédacteur de cette courageuse adresse à la Convention, M. Dumas aîné, a pu donner des armes contre lui en conseillant ici à la représentation nationale de quitter Paris, et en lui disant que les patriotes

des départements se rassembleraient pour sauver la République.

La semence a germé, mais plus tard, comme vous le verrez, mes amis, aux mois de juin et d'août prochains.

La délibération du Conseil général du département, qui eut lieu trois jours après la précédente, est aussi hardie, aussi énergique. MM. Bouveret, de Dole, président, et Dumas aîné, vice-président, n'y manquaient pas.

Nous en donnons immédiatement la teneur remarquable :

« Affligé du désordre dont les séances de la
« Convention donnent journellement le spectacle
« scandaleux; inquiet sur le sort de la Républi-
« que, lorsque elle est livrée aux secousses des
« ambitieux qui la déchirent, des factieux qui
« tentent d'en usurper la domination; à l'audace
« de quelques individus vendus aux partis; à la
« faiblesse d'une majorité qu'intimide les huées
« punissables des tribunes et peut-être le projet
« plus punissable encore, s'il n'était insensé, d'une
« Commune que l'on dit aspirer à une supréma-
« tie universelle;

« Le Conseil général du Jura, sur la motion
« d'un de ses membres, a arrêté d'employer du
« moins tout ce qu'il peut avoir d'influence au ré-
« tablissement de la paix et de la sûreté dans la
« République.

« La discussion ouverte sur les moyens, quel-
« ques membres ont proposé d'envoyer à Paris une

« force armée pour protéger la liberté de la Convention.

« D'autres ont demandé que les membres du Conseil s'en tinssent à développer dans une adresse à la Convention les attentats de tous les partis, la folie qui les conçoit, l'impunité qui les multiplie, la pusillanimité qui les rend plus audacieux ; que cette adresse fût rédigée dans un style qui ne ressemblât en rien à l'adulation jusqu'ici trop prodiguée, mais avec la franchise mâle et énergique, et s'il le faut avec la hardiesse de la vérité que commandent les circonstances, et qu'on sait mal adoucir au Jura. »

L'adresse dont il s'agit a été rédigée le 17 ; c'est celle que nous avons rapportée plus haut.

Qu'était-ce donc que ce fédéralisme ? C'était un système de gouvernement imité de la Suisse. L'idée en était née du besoin généralement senti de se soustraire au joug de la Commune de Paris, dirigée par des hommes de sang. Ce système n'avait pas réussi aux Gals : il ne convenait pas à la France, qu'il aurait replacée dans la dangereuse condition des Gaules au moment où elles furent subjuguées par Jules-César.

CHAPITRE XXXII.

Vote de la Convention.

17 Janvier 1793.

Les conventionnels présents étaient au nombre de 721. Majorité 361.

Un membre vote la mort en réservant au peuple la faculté de commuer la peine ; 23 votent la mort en demandant s'il est convenable de retarder l'exécution ; 8 votent la mort avec sursis jusqu'à l'expulsion de la race entière des Bourbons ; 2 votent pour la condamnation aux fers ; 2 votent la mort avec sursis jusqu'à la paix en réservant de faire exécuter la sentence en cas d'invasion de l'ennemi ; 319 votent pour la détention jusqu'à la fin de la guerre et pour le bannissement à la paix ; 366 votent pour la peine de mort sans réserve.

Nous n'avons pas connu les votes textuels de chacun de nos députés ; voici le peu que nous en savons :

Sur la première question, *Louis est-il coupable ?* nos députés, comme tous les autres, répondent, *oui*.

Sur la seconde question : *Y aura-t-il appel au peuple ?* Vernier répond, *oui* ; Laurençot, *oui* ; Grenot, *oui* ; Amyon, *oui* ; Ferroux, *oui* ; Bon-guyot, *oui* ; Prost, *non*.

Sur la troisième question : *Quelle peine doit-on*

infliger à Louis? Vernier répond conformément aux opinions qu'il avait manifestées à ses commettants le jour de son élection, ne voulant pas céder aux sollicitations jacobines de ses collègues.

Enfin, à la vue des gestes menaçants qui lui sont faits par des forcenés (1), ce représentant consciencieux ôtant sa cravate et offrant son cou nu, dit : Qu'il est prêt à mourir plutôt que de céder à des incitations et à des menaces. Il vota pour la détention et le bannissement à la paix ; Bonguyot vota la détention perpétuelle, sauf à la commuer en déportation suivant les circonstances. Ferroux, Grenot, Prost, Amyon votèrent la mort.

Trois jours après cette séance, c'est-à-dire le 20 janvier, la Société populaire de Lons-le-Saunier, présidée par un personnage qui s'engageait dans la voie d'une triste célébrité, et dont pour cette raison nous ferons bien de taire le nom patronymique, par ménagement pour une seule personne qui le porte, s'occupe des opérations conventionnelles et vote des remerciements *aux vrais députés de la République, lesquels en dépit des trames qui ont été ourdies par les mauvais citoyens dans le jugement de Louis Capet, sont restés à la majorité.*

La Société populaire procède ensuite à la plantation d'un chêne sur la place de la Révolution, de

(1) Une foule innombrable investissait la salle, et quelques hommes du peuple menaçaient les députés, qu'ils suspectaient de clémence, en leur criant : *Sa mort ou la tienne !*

Lons-le-Saunier, cérémonie à laquelle elle a invité toutes les autorités constituées.

Ce végétal, qui devait servir à perpétuer le souvenir du régicide, n'a point prospéré, des mains malignes l'ayant cerné à plusieurs endroits d'une incision annulaire qui a intercepté la sève ; comme il n'a pas même donné de fruits, ce chêne a été appelé : *Le chêne sans glands (sanglant)*.

A la séance du soir ses travaux commencèrent par le chant de la *Marseillaise*.

Un membre du club, prenant la parole, relève l'ardent patriotisme que tous les citoyens de la ville ont manifesté à la cérémonie du jour..... Il propose à l'assistance de s'en donner un second témoignage par des embrassements mutuels en considération de la *joie commune*.

La motion sentimentale était sans doute sortie de la bouche d'André Rigueur, qui ne prononçait jamais de discours sans donner de vives accolades à ses voisins. Le rédacteur du procès-verbal de cette mémorable séance est un patriote de circonstance dont nous taisons aussi le nom. Il avait déjà, sous le *plumet rouge*, marqué dans son pays par des opinions et des actes anti-révolutionnaires ; et son apparition au siège de secrétaire d'un club qui se réjouit si fort de la condamnation de son Roi à la peine capitale, devait surprendre bien des gens honnêtes. Cette défection, qui n'était peut-être qu'apparente, ne fut au surplus que momentanée et ne l'a pas empêché, sous la restauration des Bourbons, de se faire présenter à des fils de

France comme un *invariable* serviteur de la branche aînée.

L'affectation de constater *l'ardent patriotisme de tous les citoyens* et la *joie commune* en un jour de deuil, nous prouve que l'aristocratie avait grand-peur à la vue du triomphe de la démocratie, et qu'elle cherchait à l'apaiser par des espèces de transactions plus ou moins sincères. Oh ! certainement, tous les citoyens de Lons-le-Saunier ne s'étaient pas élancés d'un commun accord vers le jeune chêne arrosé à Paris du sang d'un roi qui avait été tant de fois proclamé le *fondateur de la Liberté française* : ceux qui s'étaient émus aux récits de ses souffrances, ceux qui continuaient de trembler sur le sort que la Révolution réservait aux royaux prisonniers du Temple (et combien y avait-il à Lons-le-Saunier de ces âmes fidèles !) n'étaient pas allés danser la farandole autour de l'emblème des vertus civiques !

CHAPITRE XXXIII.

Pourquoi je fus emprisonné à la mort du Roi.

23 ou 24 Janvier 1793.

Qu'il me soit permis de le dire, je fus moi-même, à l'âge de cinq ans, témoin de la pénible sensation que produisit ce jour néfaste sur ma famille et sur nos voisins. Personne ne sera surpris

que j'aie retenu tous les menus détails dans lesquels je vais entrer, quand on saura tout ce que mes parents firent alors pour imprimer dans l'esprit de leurs enfants en bas âge le souvenir de ce grand événement. Il me souvient encore de l'appareil lugubre que présentait l'intérieur de notre habitation. Toutes les portes, toutes les fenêtres furent closes, comme si nous eussions abandonné la ville. Il ne fit pas jour pour nous le 24 janvier. Les ténèbres nous enveloppèrent, si ce n'est qu'une faible lampe, semblable à celle que l'on pose auprès d'un cercueil, luisait dans la chambre où nous étions confinés pour tout le jour, mon frère aîné, ma sœur Mariane et moi. C'était bien triste pour des bambins de 4 à 6 ans. Nous ne songeâmes pas seulement à nos jouets ; assis sur le plancher, nous réfléchissions comme les enfants réfléchissent, sans tirer la moindre idée de cette fatigue de notre esprit. Nous ne devinions pas pour quelle faute nous étions punis tous trois à la fois. Nous nous regardions dans un sombre silence et je voyais couler de grandes larmes des paupières de ma sœur qui m'a toujours tant aimé ! Ma tête se serrait contre la sienne et nous nous pressions convulsivement sur le sein l'un de l'autre, ne trouvant pas un seul mot à nous dire. Notre père, notre mère, notre aïeule, une domestique, apparaissaient de temps à autre avec des yeux où les larmes avaient laissé des traces de leur passage, avec des physionomies d'où les sourires accoutumés s'étaient exilés. Nous leur

demandions en vain la cause de notre isolement et du silence qui régnait dans la maison ; car durant ces longues heures nul étranger n'y pénétra.

Seulement sur le soir, à la faveur des ombres, les portes s'ouvrirent à de bons voisins. Ils arrivaient à pas lents et mystérieux, soulevant le loquet de chaque porte avec des précautions extrêmes. Ces visiteurs se rendaient directement à la chambre de nos parents sans savoir s'ils passaient près de la nôtre. C'étaient des amitiés intimes, de belles âmes faites pour s'entendre avec les nôtres ; c'étaient des cœurs suffoquants de douleurs comme nous, qui venaient s'épancher dans des effusions clandestines.

Du lieu de notre exil, avides de saisir quelque chose de ces douloureux mystères, nous appliquions l'oreille contre la cloison qui nous séparait de la scène émouvante... Nous entendions bien des pleurs et des sanglots, mais point de paroles ; nous sentions ces coups électriques sans y rien comprendre. Alors, tous trois ensemble, nous nous prenions à pousser des cris qui nous rappelaient quelqu'un près de nous pour en savoir le motif.

— Qu'avez-vous, enfants, nous disait-on ?

— Et vous, répondions-nous, qu'avez-vous vous-mêmes ?

L'un s'en retournait sans rien dire ; l'autre, sans articuler franchement ses paroles. Enfin on nous dit : C'est le roi des Français qui est mort !

CHAPITRE XXXIV.

Les femmes volontaires.

2 et 3 Février 1793.

A Lons-le-Saunier, depuis le 24 janvier, l'émulation s'est emparée des jeunes personnes du sexe : réunies dans la salle de la Chevalerie, elles se livrent avec un généreux entrain à la confection gratuite des habits d'uniforme de nos volontaires.

Je les ai vues au travail, ces joyeuses jeunes filles ; je les ai vues aussi, dans leurs amusements instantanés, se divertir à essayer les habits, quand leur tâche était achevée. Puis, j'ai suivi des yeux leurs rondes autour de l'arbre de la Liberté et j'ai entendu le citoyen J.-B. Béchet, secrétaire général du département, chanter des couplets qu'il avait composés pour elles :

I

Dancez, aimables jouvencelles,
Autour de cet arbre sacré,
Parez-vous, pour être plus belles,
Du bonnet de la Liberté.
Des défenseurs de la patrie
Vous partagerez les lauriers ;
En travaillant pour nos guerriers,
En chantant leur chanson chérie :

*Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons,
Marchons,
Marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

II

Ils reviendront couverts de gloire,
Dignes du prix de leur valeur
Et d'une plus douce victoire,
Le triomphe de votre cœur.
Parmi nos braves volontaires,
Faites le choix de vos époux ;
L'Etat doit se peupler par vous
D'hommes libres, égaux et frères.

Aux armes ! etc.

Transportons-nous à la Société populaire, séance
du 2 février 1793.

Une compagnie de citoyens adolescents, armés, équipés à leurs frais, qui aspirent déjà à l'honneur de partager les nobles travaux de leurs aînés à l'armée du Rhin, se présentent pour offrir, aux volontaires déjà sous les drapeaux, le fruit de leurs économies. Cette généreuse jeunesse invite les Français de leur âge à s'organiser comme elle en compagnies et à s'instruire au maniement des armes, afin de se tenir prêts à partir au premier appel.

Le jour suivant, 3 février, ce sont de jeunes citadines qui sont introduites et qui ont les honneurs de la séance. Ces Lédoniennes de toutes

conditions sont celles qui consacrent sans relâche leurs journées et leurs veilles à l'équipement des volontaires. On chante avec elles l'hymne de Rouget de L'Isle. De plus vifs enthousiasmes patriotiques se communiquent sympathiquement à tous les cœurs à la vue de ces dignes citoyennes.

Le citoyen Béchet chante de nouveaux couplets en leur honneur :

I

Gloire et force de notre armée,
Courage encore, jeunes héros !
Dans vos foyers, la renommée
A fait le récit de vos maux.
De beautés vives et touchantes,
Un essaim, conduit par l'amour,
Dispose pour vous chaque jour
L'uniforme aux couleurs brillantes.

Triomphe à la beauté ! gloire à nos étendards !
L'amour (*bis*) se charge ici de l'armure de Mars.

II

La beauté répare l'outrage
Qui fit longtemps votre malheur ;
Vous sentirez sous son ouvrage
Se ranimer votre valeur.
Empressez-vous, sexe adorable,
Que vos dons volent sur le Rhin !
Ce que touche une belle main
Rend un guerrier invulnérable.

Triomphe à la beauté ! etc.

III

Un jour viendra, jour d'allégresse,
Où, vainqueurs de nos ennemis,
Et rendus à votre tendresse,
Ils en demanderont le prix.
Peut-être l'époque est prochaine,
Vos mains, de myrthe et de lauriers,
Ceindront le front de nos guerriers,
Et nous chanterons sous le chêne :

Triomphe à la beauté ! etc.

L'amour (*bis*) donna ses soins à l'armure de Mars.

Voilà la Révolution dans son beau. Si elle n'eût eu que des spectacles aussi innocents à donner au monde, quels sont les peuples qui n'auraient pas été tentés de prendre aussitôt les Français pour modèles ? Mais si nous passons immédiatement au club central de la seconde ville de France, séance du 5 et du 6 février, nous y voyons un Châlier, président du tribunal du district, arriver un poignard à la main, et y faire la motion qu'il soit établi un tribunal extraordinaire sur le quai Saint-Clair, pour débarrasser la commune de neuf cents de ses suspects.

Sa proposition est appuyée par Laussel ; je vote, dit ce dernier, pour la guillotine, il n'y a qu'une ficelle à tirer et la machine va toute seule.

Les clubistes conviennent que l'appareil du supplice sera placé sur le pont Morand, sous la pro-

tection de canons chargés à mitraille et qu'on se débarrassera des cadavres en les jetant immédiatement au Rhône (1).

Et déjà les mêmes clubistes avaient réclamé le secours des brigands de Marseille, dont Barbaroux avait tiré un si grand parti dans les journées de septembre 1792. Des écrits contemporains, dont j'ai pris note à Lyon, ont constaté qu'un citoyen R. de Beauvernois, ex-gentilhomme de la Bresse doloise, chef de légion du département du Rhône, était allé à leur rencontre et leur avait dit : Libérateurs de la République, nous avons besoin de vous pour dompter les ennemis innombrables qui contrarient nos saintes opérations (2).

Toutes ces paroles sanguinaires de Châlier, Laussel et Beauvernois ont donné lieu à une réaction des plus violentes contre les terroristes, qui eut lieu le 18 février 1793 à l'occasion des nouvelles élections municipales ; mais cette cause est, je crois, mal indiquée. Châlier accusait les Rollandistes, c'est-à-dire les partisans de cet ancien ministre, de vouloir aplanir le chemin du trône au duc d'Orléans, fils de Philippe-Egalité, en faisant la guerre à la noblesse amie de la branche aînée des Bourbons. Des déserteurs de ce parti en avaient fait l'aveu. La faction Rolandiste avait des ramifications dans un grand nombre de corps administratifs, si l'on s'en rapporte à Saint-Just, qui fit

(1) Monfalcon, *Histoire de la ville de Lyon*, tome 1^{er}, p. 933.

(2) L'abbé Guillon, *Mémoire pour servir à l'Histoire de Lyon*, tome 1^{er}, p. 137 et suiv.

sensation à la Convention nationale, séance du 31 mars 1793.

Il nous est acquis, à nous particulièrement, que l'Orléanisme comptait plusieurs adhérents parmi nos autorités publiques. Nous allons mettre nos lecteurs sur leurs traces.

CHAPITRE XXXV.

Les conspirateurs en campagne.

Mars 1793.

Ici, mes amis, je vais faire plus souvent usage de renseignements confidentiels obtenus dans le tête à tête, que de documents manuscrits ; mais ma narration n'y perdra rien : mon témoignage appuyé sur d'autres, doit avoir devant vous toute la valeur de l'authenticité. Je sais à n'en pouvoir douter que des nobles et autres individus livrés à des intrigues politiques, se sont longtemps tenus cachés à Lons-le-Saunier, à Dole, à Saint-Lothein, à Voiteur, etc. Je peux citer entre autres, M. de Dreux-Brézé, M. de Lameth, M. de Mallet, M. Anglé, etc. On conserve dans une maison d'Azans, près de Dole, le portrait gravé de Théodore de Lameth, à qui le jardin Chavelet servit quelque temps d'asile. Ce portrait avait été laissé à titre de souvenir de son séjour au propriétaire de cette maison.

M. de Dreux-Brézé, ancien maître des cérémo-

nies à la Cour de Louis XVI, qui fut chargé d'inviter l'Assemblée Nationale, en 1789, à évacuer la salle et à qui Mirabeau répondit audacieusement : « *Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.* » M. de Brézé, dis-je, avait reçu l'hospitalité sous le toit de M. Gabriel Ebrard, procureur syndic du département du Jura. Je tiens le fait d'un des descendants de cet illustre magistrat.

Quant à M. Théodore de Lameth, frère des célèbres Alexandre et Charles, il fut président de l'administration départementale à sa création ; il se cacha pendant plus d'un an chez M. Ebrard, tant à Lons-le-Saunier qu'à Voiteur.

J'ai lu plusieurs de ses lettres adressées aux deux filles du même administrateur. Il les remerciait des bontés qu'il avait reçues pendant le séjour qu'il avait fait dans cette famille. Ainsi je suis bien certain de ce que j'avance.

Par quel hasard le marquis de Dreux-Brézé, qui habitait le Maine, se trouvait-il dans le Jura ? Sa présence mystérieuse au temps des insurrections du Maine, semblerait nous apprendre qu'il s'intéressait à des mouvements qui liaient la Suisse et le Sud-est de la France à l'Ouest, et qui commençaient à occuper les Lyonnais ; car dès le 21 mars, on y était averti par une dépêche extraordinaire du département des Deux-Sèvres, que 20,000 ennemis avaient fait une descente sur les côtes de l'Ouest.

Il semble aussi que le prince de Condé, pour qui l'on recrutait en Suisse sur notre frontière, s'attendait à franchir la barrière du Jura. Des flatteurs ou des enthousiastes, pauvres conseillers des grands, avaient singulièrement abusé de la bonne foi de cette Altesse sérénissime : ils l'avaient assurée que notre département était tout disposé à lui fournir 10,000 combattants en cas d'invasion de l'armée des émigrés et des puissances auxiliaires ; mais des personnes douées de plus de sens le firent désabuser sur ce point en lui disant qu'il ne devait guère compter que sur un millier d'hommes dévoués dans un pays déjà si dépourvu de sujets depuis le départ de treize bataillons pour le service de la République.

Je tiens cette note d'un noble qui avait été parfaitement au courant de ce qui se passait alors dans ces manéges secrets.

Quoiqu'il en soit des agents ou des proscrits que je viens de mentionner, une correspondance importante fut saisie sur un nommé Philippe Rémond, régent de Saint-Cergue, extrême frontière helvétique, correspondance qui fournit la preuve la plus palpable des tentatives de tous les partis qui s'agitaient en ce moment de crise.

Cette correspondance, à la vérité, ne porte l'indication ni du lieu précis d'où elle est partie, ni de la personne de qui elle émanait, ni même la date que les missives devaient porter. Ces pages sont d'ailleurs écrites en chiffres. L'autorité qui a saisi le paquet et qui a traduit ces lettres avant

de les livrer à l'impression, y a joint l'annotation suivante :

« Cette correspondance a été écrite et est partie
« des environs de Lons-le-Saunier, elle était
« adressée à Nion, où résidait pour lors Théodore
« de Lameth. »

Avant d'en extraire les passages les plus significatifs il serait naturel de rechercher la source d'une correspondance à laquelle on ne saurait refuser un certain degré d'intérêt local en ce qui se rattache à nos *Souvenirs*.

Dégageons d'abord de toutes conjectures blessantes M. le marquis de Brézé parce que rien ne nous démontre positivement qu'il y ait eu des communications entre lui et M. Théodore de Lameth.

Dégageons-en de même M. Ebrard, de qui nous verrons bientôt l'agent anonyme parler désavantageusement. Après cela, laissons à la sagacité de nos lecteurs qui pourraient avoir d'autres données le soin de deviner quel était le correspondant de Lameth ; selon toute apparence ce devait être un grand seigneur : jugements portés avec aisance sur les célébrités de l'époque ; ton de familiarité avec des personnes de toute condition ; importance de l'objet de chaque communication ; tout révèle, ici, les manières d'un homme haut placé, même d'un homme revêtu d'une grande autorité.

Copie d'une première lettre.

« Je viens de voir d'Aramont (1) ; il me donne
« plus que jamais la certitude que si vous em-
« ployez vos moyens auprès de *Sieyès*, vous réus-
« rez à obtenir les hommes que je vous demande
« pour Besançon. J'ignore ce que devient le petit
« *Dumas*. Je crains bien que ce petit bonhomme
« n'use des moyens que nous lui avons confiés
« pour travailler avec B. C. D. au rétablissement
« du parti de *Lafayette* qui, quoique détenu, se
« persuade encore la possibilité de jouer le rôle
« de dictateur constitutionnel.

« En vérité, plus nous allons avant, plus nous
« sommes tentés de croire que les hommes sont
« fous. Ces gens-là n'ont pas le bon sens de voir que
« la République non plus que le régime constitu-
« tionnel sans changement de dynastie, ne peuvent
« subsister dans cette partie du monde.

« Il n'y a de vrai et de raisonnable que notre
« projet, puisqu'il détruit par le fait toute idée de
« vengeance. Ce n'est pas que peut-être elle ne se
« trouve dans le cœur de notre fils de *Philippe*
« s'il est vrai que les rois en aient un (un cœur) ;
« mais ne serait-il pas heureux (ce prince) de la
« couronne qu'on lui donne ? et sûrement il n'irait
« pas s'occuper de satisfaire un désir qui ne le mè-
« nerait qu'à lui aliéner des personnes qui se trou-

(1) Pseudonyme, homme inconnu.

« vent par la circonstance forcées de se jeter dans
« ses bras. (C'est toujours dans ce sens que nous
électrisons les têtes.)

Seconde lettre interceptée.

Le paquet épistolaire saisi sur Rémond contenait une seconde missive qui était destinée à une autre personne restée inconnue. L'agent anonyme de l'intérieur prie l'agent anonyme de l'extérieur de ne pas perdre de vue un seul instant les recommandations qu'il a faites à Théodore (Théodore de Lameth). « Il vous les communiquera sans doute,
« mais je crains horriblement que les femmes dont
« il est entouré et qui affaiblissent sa santé, ne le
« détournent des grandes occupations qui font
« l'objet de mes vœux.

« J'écris à *Bayer* pour le prévenir de son arrivée
« à Belfort (l'arrivée de Lameth) ; écrivez-lui aussi,
« afin qu'il ne manque pas de lui envoyer l'homme
« convenu.

« Nous ne ferons jamais rien de *Barthélémy* qui
« est plus républicain que jamais. Je ne suis pas fâ-
« ché que nous ayons pu réussir à le rendre suspect ;
« suivons le même événement, et tout ira bien. »

Troisième lettre interceptée.

On y voit qu'en ce moment M. d'*André* ex-constituant était à Morges au bord occidental du lac de

Genève et que M^{me} de Staël-Holstein était en son château de Copet sur la même rive.

« Que devient la fameuse baronne, demande le
« correspondant de l'intérieur ? J'imagine qu'elle
« n'a pas perdu sa louable coutume de montrer
« sa... (sa gorge) qu'elle appelle sa *physionomie*.

« Ces détails nous intéressent peu ajoute le cor-
« respondant ; mais il faut s'en servir pour arriver
« à notre but. Je me plais à espérer que son zèle
« ne s'est pas ralenti ; mais ce que j'explique
« difficilement c'est sa correspondance avec *Boissy-*
« *d'Anglas* et les vœux qu'elle nous porte. Re-
« mettez-lui le petit mot ci-joint, pour lui prouver
« que je suis loin de l'oublier. »

Le billet pour M^{me} la baronne de Staël est un poulet dicté par une intimité galante.

Quatrième lettre interceptée.

Celle-ci vaut la peine d'être reproduite *in extenso*.

« La situation de ce département (celui du Jura)
« est telle, mon cher Vandeck (1), qu'il n'y a pres-
« que rien à espérer....., (il y avait ici une ligne
« raturée) ils ne veulent plus se mêler de rien
« malgré toutes vos instances réitérées, si vous
« n'employez tous vos moyens afin de faire nommer
« dans ce département un général pour prendre
« le commandement de Besançon. Et je crois que

(1) Pseudonyme, homme inconnu.

« celui qui conviendrait le mieux serait le Ch.
« Folier (1) en lui faisant intimer de bien se lier
« avec *Carteaux* qui est maintenant à Lyon, où il
« paraît fixer sa résidence depuis le départ de
« *Reverchon*.

« Tout nous fait espérer que nous ne tarderons
« pas de le voir paraître dans ce département, ce
« que je regarderai comme le moment le plus
« intéressant pour nos projets. Vous sentez qu'avec
« un accord parfait entre ces deux chefs, on se
« trouve maître du Nord et du Midi de ce dépar-
« tement ; mais il est absolument essentiel que
« vous employez tous vos moyens auprès du di-
« rectoire pour obtenir ce remplacement. »

En cet endroit de la lettre, le papier a été déchiré et emporté. Les premières lignes qui viennent après cette lacération me font conjecturer qu'elle a été faite par des fonctionnaires plus ou moins intéressés à supprimer un passage qui blessait leur amour propre.

.
« un peu sur le département et la munici-
« palité. Mais ils sont d'une nullité parfaite et rien
« ne saurait les arracher à la soumission qu'exige
« le Directoire suprême. Jamais sultan ne fut plus
« despote dans son sérail. En vérité tout ce pauvre
« monde fait pitié. Nous avons écarté un moment
« quelques agents du gros Louis qui sont venus ici
« montrer leur nez, mais ils ont eu peur et sont
« repartis ; ils ont voulu sonder la jeunesse du

(1) Personnage inconnu.

« pays, mais cela n'a pas pris ; et ceux qui sont
« royalistes aimeraient mieux le nôtre. »

Ce passage nous révèle des faits importants :
savoir : 1° Que le parti d'Orléans ne dominait qu'un
peu dans les cadres de l'autorité civile ; 2° Que
l'émissaire secret ne taxait de nullité ces fonction-
naires que parce qu'il les trouvait trop attachés au
devoir de la hiérarchie, ou parce qu'il y avait en
eux une indécision bien faite pour l'impatiser. Si
nous devons nous en tenir aux observations de
l'agent secret, la jeunesse de Lons-le-Saunier aurait
été en générale plus favorable à un changement de
dynastie qu'au maintien des droits de la branche
ainée des Bourbons.

Cependant à l'époque où nous sommes arrivés,
il semble que la Faction d'Orléans se croyait à toute
extrémité : elle était presque à la veille de rendre
le dernier soupir ; sa conspiration venait d'être
dénoncée à la tribune nationale, et les conjurés
pouvaient se dire entr'eux avec une certaine pari-
sienne cachée à Lons-le-Saunier : « *Nous sommes
frits.* » Quelques jours encore, et l'Orléanisme allait
être frappé d'un coup mortel par l'arrestation du
prince *Egalité* dont il portait le nom. De pareilles
indices de décadence n'étaient pas très encourage-
ants ; nous ne sommes donc pas très-étonnés de
l'hésitation que l'agent secret de l'intérieur re-
prochait aux administrateurs jurassiens.

Cet agent terminait son message adressé à La-
meth ou à Vandek par le paragraphe que voici :
« L'affaire de Besançon va toujours son train. On a

« conduit à L.-l.-S. le domestique porteur de la
« lettre qu'on a arrêté sur la frontière. On dit que
« c'est un coup des royalistes du Gros. Je ne puis
« vous exprimer toute ma joie de ce que cela n'a
« pas donné l'éveille sur les nôtres ; c'est ce que
« l'on appelle en terme de chasse, un coup double.
« Nous l'emporterons, cher Lameth, si cette chienne
« de république tombe, elle cédera n'en doutez pas
« à notre jeune roi une place que nul mieux que lui
« ne peut occuper. Nous ne négligerons rien, soyez
« sûr, pour que cela aille bien, et nous avons déjà
« plusieurs. »

Cinquième missive interceptée.

Au commencement de cette lettre, l'agent secret de l'intérieur disait à son *cher Théodore* agent secret de l'extérieur.

« Comment n'avez-vous pu réussir à faire faire
« la paix ? Vous sentez, quoique notre espoir ne
« soit tout-à-fait détruit, que nous avons le plus
« grand besoin de ce préalable pour faire triom-
« pher le seul roi qui convienne à la France. Je me
« doute bien que Barthélémy vous aura servi de
« toutes ses forces qui importent autant à la répu-
« blique qu'à nous. Comme je crois le cas plus que
« jamais de saisir cette circonstance avec avidité
« pour essayer de le perdre dans l'esprit du direc-
« toire, ne perdez pas un instant à saisir cet évé-
« nement.

« J'arriverai à Belfort le 1^{er} avril. Faites y trou-

« ver notre homme, afin qu'il puisse vous rapporter
« de vive voix ce que je ne pourrai vous écrire.
« Tachez de m'y faire trouver un passe-port non
« visé par B. parce que nous avons fait donner
« ordre d'arrêter tous ceux qui en étaient porteurs.
« Ainsi il m'en faut un de la ville de Bâle. Cela
« vous sera bien aisé à obtenir de ceux des ma-
« gnifiques qui vous croient un vrai républicain,
« etc. etc.

« J'oubliais de vous dire que l'on me mande
« de Vienne que nos agents pour le parti de la
« paix ont été déjoués. Ne soyez pas étonné si
« Ragonnet vous parle dans un autre sens ; mais
« je n'avais pas, lorsque je vous ai écrit, reçu la
« lettre que je tiens, elle est très détaillée et je vous
« en communiquerai l'originale, quand nous nous
« verrons. Rejetons tout l'odieux de la chose sur
« *Barthélémy* : je regarde comme absolument
« essentiel de faire sauter cet intrigant. »

Comme il sied bien à l'agent machiavélique qui
écrit une pareille lettre de traiter d'intrigant un
ambassadeur estimable tel que *M. Barthélémy*, le
neveu du célèbre auteur des *Voyages du jeune
Anacharsis en Grèce* !

« Vous voyez que tout nous promet le plus
« prompt et le plus heureux succès, surtout si, de
« votre côté, vous parvenez à mener la besogne à
« bien. »

CHAPITRE XXXVI.

Chute de l'orléanisme à Lons-le-Saunier.

7 Avril 1793.

La Convention Nationale fait arrêter le duc d'*Orléans*.

A la nouvelle de cet événement M. *** maire d'une ville que nous ne voulons pas nommer, craignant de se trouver compromis dans les papiers du prince conspirateur, et de donner lieu à une confiscation de ses biens sur ses enfants et sur sa veuve, jette au feu toute sa correspondance et se détruit lui-même d'un coup de pistolet.

Je me souviens de cette circonstance qui mit en émoi la population : je vois encore sortir de la cheminée du cabinet de ce magistrat les follicules de papier brûlé ; et je me représente encore la consternation de la foule accourue autour de la maison.

M. *** était regretté non - seulement comme homme public, mais encore plus comme homme privé. Il était doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, ce qui, joint à l'avantage d'un physique agréable et gracieux, le faisait aimer et considérer de tout le monde.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
A MES AMIS ET CONCITOYENS.	65
CHAPITRE PREMIER. Le château d'Arlay. — La comtesse de Lauragais	69
Monsieur de Lauragais	71
CHAPITRE II. Chapelain avant de naître	73
CHAPITRE III. En nourrice	75
CHAPITRE IV. Décret de l'Assemblée nationale	77
CHAPITRE V. Prise de la Bastille	79
Le Père Thélesphore	83
CHAPITRE VI. Nouvelles alarmes	85
Délibération du 19 juillet 1789	86
Mesures de police	89
CHAPITRE VII. L'alerte des brigands	90
Nuit du 22 au 23 juillet 1789	94
Au château de Visargent	94
A Nance.	95
A Arlay	97
A Lons-le-Saunier	98
CHAPITRE VIII. La cocarde tricolore	99
Encore des brigands	101
Grenier d'abondance	103
CHAPITRE IX. Dumas, cadet.	104
CHAPITRE X. Le centenaire.	109
CHAPITRE XI. Affaires ecclésiastiques	111
CHAPITRE XII. L'année la plus mémorable de la Révolution	114
Emigration.	114
CHAPITRE XIII. Monciel.	116
CHAPITRE XIV. Menées des émigrés	119
Fausse alertes.	120
Dole	121
CHAPITRE XV. Le dix août.	122
Départ de quelques nobles pour Paris	122
Péthion	123
CHAPITRE XVI. Monsieur de Trois Étoiles	124
CHAPITRE XVII. La patrie en danger	127

	Pages.
A Saint-Amour.	129
A Clairvaux.	130
A Voiteur	131
A Poligny	132
A Arbois.	133
A Salins.	134
CHAPITRE XVIII. Rouget de L'Isle à Strasbourg	137
Hymne de guerre de l'armée du Rhin	141
CHAPITRE XIX. Protestation de Rouget de L'Isle	150
Lettre de Rouget de L'Isle aux administrateurs du département du Jura.	152
CHAPITRE XX. Guerre aux suspects du pays	153
Courrier retardé à Plainoiseau	154
CHAPITRE XXI. Election de députés à la Convention	156
CHAPITRE XXII. L'Affaire de Rainans	158
CHAPITRE XXIII. Mes premiers pas dans la carrière des lettres et sœur Gaudemel	160
Un régent d'autrefois	163
CHAPITRE XXIV. Les prêtres cachés	164
CHAPITRE XXV. Amours d'enfants.	170
CHAPITRE XXVI. Monsieur Roux de Rochelle.	173
CHAPITRE XXVII. Deux coryphées de la démocratie lédonienne	175
Berthet	175
Rigueur	176
CHAPITRE XXVIII. L'oncle de Lapeyrouse.	179
Lettre de Monsieur de Malesherbes	180
CHAPITRE XXIX. Don de mes dents	184
CHAPITRE XXX. Nos clubs	187
Monsieur et Madame Genisset	190
CHAPITRE XXXI. Naissance du fédéralisme dans le Jura.	192
CHAPITRE XXXII. Vote de la Convention.	196
CHAPITRE XXXIII. Pourquoi je fus emprisonné à la mort du Roi	199
CHAPITRE XXXIV. Les femmes volontaires	202
CHAPITRE XXXV. Les conspirateurs en campagne	207
Copie d'une première lettre interceptée.	211
Seconde lettre interceptée.	212
Troisième lettre interceptée	212
Quatrième lettre interceptée	213
Cinquième missive interceptée	216
CHAPITRE XXXVI. Chute de l'orléanisme à Lons-le-Saunier	218



DÉCOUVERTE
D'UNE
FONDERIE CELTIQUE

(Age de Bronze)

DANS LE VILLAGE DE LARNAUD

près de Lons-le-Saunier (Jura)

EN 1885.

Rapport, Procès-Verbal et Inventaire.

~~— 1885 —~~

RAPPORT

Fait au Congrès de la Sorbonne, au sujet de la découverte d'une Fonderie celtique, sur le territoire de Larnaud, lieudit aux Genettes ou Grande - Vernée , près de Lons - le - Saunier (Jura).

Messieurs,

Le 10 mars 1865, un paysan du village de Larnaud, à 7 kilomètres de Lons-le-Saunier, binait un champ de pommes de terre lorsque son outil résonnant tout à coup sur du métal, lui fit ramener, avec la dent de la houe, un morceau de bronze vert. On fouilla immédiatement le terrain et on trouva entassés et empilés sans ordre, à 30 centimètres de profondeur et dans l'espace d'un mètre carré environ, une très grande quantité d'objets du même métal qui furent recueillis dans l'espace *d'une heure*.

Un chaudronnier à qui on les offrit quelques jours après, en donna un franc 40 centimes le kilogramme (il y en avait soixante-six) et adressa le vendeur, par bonheur, à M. Zéphirin Robert, mon collègue, archéologue passionné, aujourd'hui

conservateur de notre musée ; il se hâta de surenchérir et de courir sur les lieux : de nouvelles fouilles furent pratiquées dans le champ et ne donnèrent pas d'autres résultats. Mais l'heureux savant était satisfait : il avait eu le bonheur de mettre la main sur la cachette de fondeurs Celtes, très-habiles dans leur art à en juger par la perfection de leur travail, et de trouver agglomérés dans des conditions d'authenticité indiscutables, les éléments de l'histoire de l'industrie d'une époque.

Le 6 avril 1866, M. le maire de Lons-le-Saunier et moi avons fait dresser sur les lieux, par le maire de Larnaud, un procès-verbal notarié de cette découverte et j'en ai ici l'expédition à la disposition du congrès. J'ai également la nomenclature des objets recueillis. Enfin si vous désirez voir la collection elle-même, elle est en ce moment à Paris, boulevard des Filles du Calvaire, numéro 20, chez M. Mazaroz-Ribaillier, où elle est exposée pour être vendue, car notre petite ville n'est pas assez riche pour se donner le luxe de conserver chez elle cette trouvaille unique.

La Société d'émulation a pensé qu'avant qu'elle ne passât en d'autres mains, il était de notre devoir et de l'intérêt de la science d'en entretenir le congrès. A mon sens cette collection trouvée tout d'un bloc, au lieu d'être reconstituée fragment par fragment, est la révélation complète de l'âge de bronze dans la Séquanais, et elle doit en fixer irrévocablement l'histoire.

Car c'est un atelier complet de fondeur qu'on a enterré en pleine activité. Certains objets sortent du moule et en portent encore les bavures et le sable. D'autres sont à divers avancements de fabrication. Les marteaux, les ciseaux, les limes, les scies à métal, les tôles amincies et rivées entre elles, tout, jusqu'à leurs rognures, a été recueilli avec les armes, les faucilles, les épingles, les fibules, les bijoux, les phalères, les armilles qui avaient déjà reçu cette gravure celtique si caractéristique et maintenant si universellement connue.

Ce n'est pas qu'on n'y trouve que des modèles vulgarisés. A côté des haches décrites par sir John Lubbock dans son intéressant ouvrage de *l'Homme avant l'histoire* (Paris, Germer-Baillière, 1867) et de plusieurs couteaux semblables à ceux trouvés en Suisse, dans les habitations lacustres, on rencontre des rasoirs tout différents de ceux du Danemark représentés fig. 34, 35, 36, 37 du même ouvrage, et dont la forme rappellerait celle des rasoirs anglais actuels, s'ils n'étaient emmanchés autrement sur des manches de bronze très-ouvrés. Une grande partie des bracelets et des épingles à cheveux sont semblables à ceux représentés fig. 40, 41, 42, et les lancettes aux figures 48.

Mais ce qu'il y a de tout à fait nouveau jusqu'à présent, du moins suivant moi, ce sont de gros marteaux de bronze percés d'un œil au centre, dont l'un pèse deux kilogrammes 825 grammes

et dont les formes diverses ressemblent parfaitement à celles de nos outils de carriers actuels ; ce sont des rubans de tôle de bronze, martelés et rognés, des fragments de tôle percée de trous imperceptibles et réguliers comme une passoire à thé, des morceaux de vases minces réunis par des clous rivés, à côté de fragments d'autres vases coulés et ornementés par le moule, enfin la démonstration positive de ce secret, aujourd'hui perdu, le durcissement et la trempe de bronze, puisqu'à côté des haches, doloires, gouges, ciseaux affûtés et ayant évidemment servi, on trouve encore et pour la première fois, je crois, des scies à métal (la finesse des dents ne permet pas une autre supposition) et une lime à métal aussi.

En résumé, Messieurs, quiconque examinera cette curieuse collection et en comparera les procédés de fabrication avec ceux de l'industrie moderne, en retirera, j'en suis convaincu, la conviction que nos ancêtres Celtes savaient faire avec des outils de bronze tout ce que nous pouvons faire avec le meilleur acier, et que nous n'avons rien inventé depuis, si ce n'est l'art de la soudure.

Mais quel que soit l'attrait qu'offre isolément l'examen de certains des objets qui y figurent, la Société dont je suis l'organe, a considéré que le principal intérêt de la collection était dans son ensemble et dans la constatation solennelle des circonstances de sa découverte ; que dès lors il

importait, si elle devait être dispersée, d'appeler sur elle, quand il en est temps encore, l'attention des savants.

*Le Président de la Société d'émulation
du Jura,*

G. REBOUR, FILS.

Procès-verbal d'enquête faite à Larnaud.

L'an mil huit cent soixante-six, et le sept avril, Nous, Joseph Chausset, propriétaire et maire de la commune de Larnaud, sur la réquisition de M. Rebour, président de la Société d'émulation du Jura, et en présence de M. Charles Ragmey, chevalier de la Légion d'honneur, et maire de Lons-le-Saunier, certifions à tous ceux qu'il appartiendra les détails suivants, au sujet de la découverte d'objets en bronze antiques faite par les époux Brenot, leur fils et leur ouvrier Millet, en sarclant un champ de pommes de terre, lieudit aux Genettes ou Grande-Vernée, proche l'étang Grattaloup, numéro 45, section D du plan cadastral.

Dans un sillon du champ susdit et en sarclant, le fils Aristide Brenot donna de l'outil contre un morceau de métal vert qui fut ramené à la surface. Ce métal excitant la curiosité des travailleurs, on fouilla au-dessous et l'on trouva, entassés et empilés, dans un espace d'un mètre carré environ, une quantité d'objets du même mé-

tal qui furent mis dans des hottes qui se trouvaient là. Tous ces objets furent recueillis dans l'espace d'une heure. Beaucoup de personnes qui arrivèrent sur les lieux pendant cette extraction emportèrent par curiosité un ou plusieurs de ces objets, notamment les trois Dardelin, le père et les deux fils Guy. Le lendemain, le père de famille Joseph Brenot, alla trouver à Lons-le-Saunier, avec un échantillon, un chaudronnier de sa connaissance, le sieur Clavez, qui lui dit que c'était du bronze valant 70 centimes la livre et l'adressa à M. Zéphirin Robert, qui achetait ces vieilleries. Celui-ci, sur la vue du métal, revint avec Brenot, dans la voiture d'un carrieleur de Lons-le-Saunier nommé Guye. Arrivés à Larnaud le contenu des hottes fut exhibé à M. Robert, qui acheta aussitôt le tout en bloc en payant le prix convenu. Le métal pesé à la bascule du sieur Jacques-Marie Brenot, aubergiste, parent éloigné des vendeurs, donna un poids de cinquante-sept kilogrammes et demi, qui fut chargé sur la voiture du carrieleur Guye.

Quelques jours après, Joseph Brenot apporta encore à M. Robert d'autres objets pesant ensemble neuf kilogrammes. Quelque temps après M. Robert et lui allèrent ensemble fouiller le terrain et les environs, mais ne trouvèrent rien.

Il existe encore entre les mains de la famille Brenot et des voisins qui les avaient emportés dans les premiers moments, plusieurs objets provenant de ces fouilles et qui ont été exhibés en

notre présence à M. Rebour, lequel a déclaré les reconnaître pour analogues et provenant évidemment de la même source, à cause de la parfaite identité de la patine verte avec celle des objets dont M. Robert est devenu propriétaire. Il a engagé à rassembler tous ceux qui étaient encore épars dans d'autres mains, afin de pouvoir au besoin les réunir à la collection.

De tout quoi et après nous être transporté à l'endroit de la découverte avec MM. Rebour et Ragmey, nous nous sommes fait indiquer, par la femme Brenot, l'endroit précis où étaient enterrés les objets, et avons rédigé le présent procès-verbal, que nous avons signé et avec nous MM. Ragmey et Rebour, ainsi que toutes les personnes entendues dans notre enquête.

Signé : *le Maire*, CHAUSSET ;

Le Président de la Société d'émulation du Jura,

Signé : REBOUR, fils ;

*Le maire de Lons-le-Saunier, chevalier
de la Légion d'honneur,*

Signé : RAGMEY.

Et autres : Brenot, Joseph ; — Marie-Claudine Dardelin ; — Aristide Brenot ; — Brenot, Jacques-Marie ; — Barbier, Prosper ; — Dardelin, Claude-Marie ; — Marpaux, Joséphine ; — Dardelin, Eugène ; — Dardelin, Jean-Marie ; — Savin, Jean-Etienne ; — Guy, Félix ; — Baudron, Hubert ; — Guy, Claude-Marie ; — Paulin, Maurice ; — Mi-

chelin, Désiré ; — Bezin, Etienne ; — L. M. Michelin ; — Paulin.

Vu pour légalisation des signatures ci-dessus, excepté Millet, qui a déclaré ne savoir signer, et Guy, Marie-Antoine, absent.

A Larnaud, le 8 avril 1866.

Le Maire, Signé : CHAUSSET.

Vu pour légalisation de la signature de M. Ragmey, maire de Lons-le-Saunier, et Chausset, maire de Larnaud.

Lons-le-Saunier, le 9 avril 1866.

Pour le Préfet du Jura,

Par délégation :

Le Conseiller de Préfecture,

Signé : BOUQUET.

Enregistré à Lons-le-Saunier, le 9 avril 1866, folio 86 verso, case 2. Reçu deux francs, décime et demi 30 centimes.

Signé : LONGCHAMPS.

Acte de dépôt.

Par devant M^e Alcide-Laurent Bidot et son collègue, notaires à Lons-le-Saunier (Jura), soussignés, a comparu M. Gustave Rebour, avocat, demeurant à Lons-le-Saunier, président de la Société d'émulation du Jura, agissant en cette qualité, lequel a, par ces présentes, déposé à M^e Bidot,

l'un des notaires soussignés, et l'a requis de mettre au nombre de ses minutes à la date de ce jour, pour en être par lui délivré expédition à qui de droit, l'original d'un procès-verbal dressé par M. Joseph Chausset, maire de la commune de Larnaud (Jura), en date du 7 avril 1866, contenant enquête sur la découverte d'objets en bronze antiques, faite dans un champ territoire de Larnaud, lieudit aux Genettes ou Grande-Vernée, proche l'étang Grattaloup, section D, numéro 45 du plan cadastral, appartenant aux époux Brenot, de Larnaud.

Lequel procès-verbal dressé par M. le maire de Larnaud, sur la réquisition de M. Rebour, président de la Société d'émulation du Jura, comparant, et en présence de M. Charles Ragmey, maire de la ville de Lons-le-Saunier, signé par ces derniers et légalisé par M. le Préfet du Jura, portant le timbre mobile de 1 franc 50 centimes, à enregistrer avant les présentes, est demeuré ci-joint.

Dont acte, fait et passé à Lons-le-Saunier, en l'étude, l'an 1866, le 9 avril, et après lecture le comparant a signé avec les notaires.

Signé : Rebour, président de la Société d'émulation du Jura, et Mahon et Bidot, ces deux derniers notaires.

Enregistré à Lons-le-Saunier, le 9 avril 1866, reçu 2 francs, décime et demi 30 centimes.

Signé : LONGCHAMPS.

Signé : BIBOT, notaire.

INVENTAIRE SOMMAIRE

Des Antiquités celtiques, de l'Age de Bronze, découvertes en 1865, à Larngud, près de Lons-le-Saunier, département du Jura.



Tablette n° 1^{er}.

Jets de lingots coulés dans des moules en sable	18
Lingots bruts, de diverses grosseurs (de 4 à 20 centimètres de longueur.)	27
Barres forgées ou étirées, de 5 à 25 centimètres de longueur	10
Objet ayant la forme d'un coussinet	1
Partie inférieure d'une lame de couteau, forgée et non achevée	1

Tablette n° 2.

Scies minces et plates, à petites dents	4
Lime (petite et courte)	1
Grande gouge à douille d'une seule pièce.	1
Poinçons, burins et ciseaux à couper et à graver	32
Couteaux supposés propres à parer les peaux	7
Matrice en forme de poinçon, propre à faire des ronds comme ornements	1
Moule ou matrice propre à faire des boutons bombés	1
Hameçons et harpons	13
Bande ou ruban repoussé de demi-perles	1
Pointes ou têtes de flèches plates	6

Tablette n° 3.

Tiges de fibules, étirées et gravées, de diverses longueurs	13
Bande unie, forgée, de 22 centimètres de longueur sur un centimètre de largeur.	1
Clous à têtes larges	4
Fibules ou épingles munies de leurs têtes larges et rondes	3
Boucles et crochets	15
Objet percé de deux trous ayant la forme d'un robinet.	1
Fragments de bracelets	2
Soies ou queues de couteaux	3
Boutons bombés	4

Tablette n° 4.

Broches, épingles à cheveux (plusieurs sont ornées de dessins gravés sur toute leur longueur.)	23
Tiges et branches de torques ou colliers gravés ; ressorts plats et nœuds de fibules, de broches ou d'épingles	15
Manchons ou viroles.	2

Tablettes n°s 5 et 6.

Bracelets grands et massifs. Plusieurs sont gravés de dessins formés de lignes droites, courbes et en zizagues, de petits points et de ronds . . .	41
Bracelets, grandeur moyenne.	2

Tablette n° 7.

Bracelets, grandeur moyenne.	16
Tiges et fragments de bracelets de dimension moyenne	47

Tablette n° 8.

Bracelets à doubles tiges	1
Bracelets, petit module	25
Fragments de bracelets	6

Tablette n° 9.

Objets supposés être des décorations et objets
à déterminer :

Décorations ou ornements petits, de diverses formes	5
Boucles, anneaux, crochets et objets à déter- miner.	42
Boutons.	2
Tige torse de fibule.	1

Tablette n° 10.

Rasoirs ou couteaux-rasoirs	13
Couteaux à lames cintrées en dehors.	4
Couteaux à lames repliées sur elles-mêmes.	2
Couteaux à lames cintrées en dedans.	2
Couteaux à lames droites	15
Lancettes ou pointes de couteaux, minces.	2
Partie inférieure d'un couteau-rasoir, non dé- pourvue des bavures du moule	1

Tablette n° 11.

Grosses haches de diverses formes et grandeurs.	19
---	----

Tablette n° 12.

Umbo de bouclier ? rond, fondu, présentant de petits ornements en relief. (En 4 morceaux) . .	1
Fragment d'umbo de bouclier ? orné et gravé.	1
Boutons bombés, à nervures sur les bords . .	12
Bracelet développé, orné de dessins	1
Fragment ayant la forme de jambière	1
Plaque de ceinturon.	1
Tubes ou viroles	10
Plaques de?.	5
Fragments de douilles.	2
Fragment d'un vase ou d'un socle de colonne.	1
La moitié d'une tête de javelot	1

Tablette n° 13.

11 Chaînes en forme de pendentifs provenant d'une phalère de cheval? Chaque pendentif est terminé par une plaque ciselée et gravée de dessins variés.	11
Pendentif dont les deux extrémités sont terminées par des plaques minces et unies, reliées entr'elles par trois anneaux.	1
Anneaux ronds et boucles	10
Plaques ovales à nervures, munies de crochets repliés en dedans	2
Boutons bombés avec bossette au centre . . .	2

Tablette n° 14.

Plaques percées au sommet, grandes et petites, de formes carrées et triangulaires, dont plusieurs sont ornées de dessins gravés.	20
Têtes de fibules en forme de spirale.	2
Fragment d'ornement dont le centre a la forme d'un bouton bombé.	1
Objets coulés ayant la forme de bouton.	3
Tige ou pointe de fibule, à deux branches.	1
Chaînes à anneaux carrés, reliés entre eux par des boucles plates	2
Objet creux à jour, ayant la forme d'une coquille de noix.	1
Plaques ou bandes coulées à nervures, dont quatre sont munies de boucles et d'anneaux.	5
Boucle ou anneau rond	1

Tablette n° 15.

Grandes plaques, ciselées et gravées de dessins variés. Elles sont munies de crochets recourbés en dedans.	6
Autres plaques pareilles, de petite dimension, dont trois sont pliées sur elles-mêmes.	10
Fragment de gros anneaux.	1
Fragments de vases ?	2
Plaques unies	3

Tablette n° 16.

Boutons bombés avec mamelon au centre.	53
Boutons bombés à nervures sur le bord.	6

Boutons plats	5
Boutons bombés	15

Tablette n° 17.

Boutons bombés avec mamelon au centre . . .	69
---	----

Tablette n° 18.

Boutons bombés	37
Coulans et plaques de harnais ?	22

Tablette n° 19.

Lame d'épée ou de poignard, recourbée sur elle-même	1
Large lame d'épée repliée sur elle-même et gravée dans le sens de la longueur	1
Poignée d'épée ornée de dessins pointillés et percée d'un trou sur le bord du sommet	1
Fragments de douilles, d'étuis et de fourreaux ornés de nervures	13
Lames d'épées, de poignards et de dagues, en 19 morceaux	5
La moitié d'un large fourreau d'épée	1
Poignées à jours, d'épées, de dagues et de poignards	4
Poignées ou manches creux, d'outils, instruments	2
Large douille	1
Douille ou partie supérieure d'un ciseau dans laquelle est aggloméré un fragment de bracelet	1

Tablette n° 20.

Lames d'épées et de dagues	9
Lames de poignards	6
Fourreaux.	2

Tablette n° 21.

Pointes de lances et de javelots, dont deux sont entières et les autres en plusieurs morceaux. . .	21
Fragments des mêmes armes.	40

Tablette n° 22.

Grosses haches.	7
Petites haches	9
Douilles terminées par une pointe.	5
Sommets ou partie supérieure de haches, dont deux sont munies d'un anneau sur le côté. . . .	4
Tranchants de haches et de coins. (Un de ces tranchants est poli pour montrer la couleur du bronze.)	7
Fragment de hache poli d'un côté.	1

Tablette n° 23.

Faulx, serpes et faucilles.	12
-------------------------------------	----

Tablette n° 24.

Faulx, faucilles, serpes	10
------------------------------------	----

Tablette n° 25.

Fragments et morceaux de diverses grosseurs, de bracelets et de faucilles.	172
---	-----

Tablette n° 26.

Fragments d'armures ? et de divers objets, en plaques coulées et martelées.	146
--	-----

Tablette n° 27.

Objets d'usage inconnu.

Etoiles, perles, paillettes, etc. etc.	24
Petits tubes, très-minces, dont quatre en forme de ressort.	23
Plaques en forme de bandes ou de rubans. . .	13
Grand ruban laminé ou martelé, enroulé sur lui-même, mesurant 59 centimètres sur un cen- timètre deux millimètres de largeur	1
Plaques très-minces dont plusieurs sont percées de très-petits trous.	12
Plaques très-minces ayant la forme de pointes de flèches.	8
Petits anneaux en forme de manchon ou de virole.	29

Tablette n° 28.

Marteau percé d'un trou rond au centre. (Poids, 2 kilog. 825 grammes).	1
Marteau en cinq morceaux, pesant 2 kilog. 490 grammes	1

Moitié d'un gros marteau. (Poids, 1 kilog. 400 grammes).	1
Moitié d'un gros marteau. (Poids, 2 kilog. 2 grammes).	1
Fragments de marteau : parties du milieu.	4
1 pesant 700 gram . . . 1 — 500 gram . . . 1 — 320 gram . . . 1 — 200 gram . . .	
Pointes de gros marteaux	6
Fragments de lingots plats.	13
Scories, culots et fonds de creusets	18
Gros fonds de creusets et de culots	5

Tablette n° 29 et dernier.

Culots, fonds de creusets et fragments de haches,
de pointes de...? 433

Le poids total des objets ci-dessus décrits est de *soixante-six kilogrammes et demi*.

Le Président de la Société d'émulation du Jura certifie que tous les objets ci-dessus désignés ont été extraits, le 10 mars 1865, d'une fouille pratiquée dans un champ cultivé du village de Larnaud, près de Lons-le-Saunier. Le présent inventaire ne garantit que l'existence matérielle des objets dont la détermination scientifique demeure réservée.

Lons-le-Saunier, le 19 mars, 1866.

Le Président de la Société d'émulation du Jura,

REBOUR, fils.

Et scellé du sceau de la Société d'émulation du Jura.

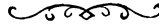
Table alphabétique et numérique.

Barres forgées ou étirées.	10
Boucles, anneaux et crochets.	58
Boutons plats et massifs, etc.	10
Boutons bombés ou à nervures	76
Boutons à mamelons au centre	129
Bracelets, grand format	42
Bracelets, moyen format.	3
Bracelets, petit format	41
Bracelets (fragments de tous les formats). . .	53
Broches et épingles à cheveux	23
Chaînes à anneaux carrés	2
Clous de diverses formes et grosseurs	4
Coulans et plaques	22
Coussinet (objet ayant la forme d'un)	1
Couteaux-rasoirs	14
Couteaux lames droites	16
Couteaux lames cintrées en dedans	2
Couteaux lames cintrées en dehors	4
Couteaux lames repliées	2
Couteaux (usage à déterminer).	7
Culots, fonds de creusets, fragments de haches et de pointes.	438
Douilles et ciseaux	4
Epées, dagues ou poignards :	
Lames	17
Poignées	7
Lames en 19 morceaux	5
Fourreaux et étuis	16
Faucilles, serpes.	22
Faucilles, serpes et bracelets (Fragments de). .	172

Fibules têtes larges.	3
Fibules têtes en spirale	2
Fibules tiges dont une est double	14
Flèches et javelots (pointes de)	7
Gouge.	1
Haches grand format	26
Haches petit format.	9
Haches (sommets et tranchants).	12
Hameçons et harpons	13
Instruments et outils (Fragments d').	146
Jets de moules ou sommets de lingots coulés	18
Lances et javelots (pointes de)	21
Lances et javelots (fragments de)	40
Lances et javelots (douilles de)	5
Lancettes	2
Lime.	1
Lingots de diverses grosseurs	40
Manches et viroles	2
Marteaux et fragments de marteaux	14
Matrices à boutons et à faire des ornements.	2
Objets divers à déterminer.	12
Pendentif.	1
Plaques percées de très-petits trous, plaques terminées en pointe de flèche, etc., etc.	63
Plaques triangulaires, carrées, etc., gravées.	21
Plaques ovales et à nervures.	2
Plaques unies	3
Plaques, grandes et à crochets, gravées	16
Poinçons, burins et ciseaux.	32
Robinet (objet ayant la forme d'un)	1
Rubans et bandes martelées ou laminées	1
Scies à petites dents.	4
Scories, culots et fonds de creusets	18
Soies ou queues de couteaux.	3

Tiges et branches de colliers gravés, ressorts, etc., etc.	16
Tubes et viroles	10
Vase ou socle rond (Fragments de)	3

FIN.



VALLÉE DE BAUME

(JURA)

SECOND RAPPORT

**Sur les fouilles que la Société d'émulation du
Jura y a fait exécuter pendant l'année 1866
(voir le Rapport de 1865).**

PAR

LOUIS CLOZ

peintre, membre de plusieurs Sociétés savantes.

VALLÉE DE BAUME

(JURA)

SECOND RAPPORT

Sur les fouilles que la Société d'émulation du Jura
y a fait exécuter pendant l'année 1866 (voir le
Rapport de 1865).

— Messieurs,

Vous avez vu par les journaux et les lettres particulières des plus éminents géologues de la capitale, tout l'intérêt que le monde scientifique porte à nos découvertes de la vallée de Baume.

La grande variété des débris de poteries anciennes, les disques en terre desséchée, (voir la planche 1^{re} fig. 1, 2, 3, 4), et surtout le bois de cerf taillé pour en faire une arme ou un outil (pl. 1^{re} fig. 6), (objet très remarquable par sa haute antiquité et sa belle conservation), ont été admirés des archéologues ; les nombreuses dents d'animaux antédiluviens que nous avons recueillies ont aussi attiré l'attention de nos premiers paléontologues, et plusieurs de ces dents, notamment celles d'un *Machairodus* (dents extrêmement rares), les

préoccupent encore. Vous avez compris qu'il fallait continuer des fouilles déjà si productives, et, malgré la petitesse de nos ressources, vous m'avez délégué pour les diriger et recueillir les objets trouvés ; je viens aujourd'hui vous faire connaître le résultat de ces travaux.

Ces découvertes intéressant l'archéologie, la paléontologie et la géologie, je parlerai séparément de ce qui a rapport à chacune d'elles afin d'éviter toute confusion.

ARCHÉOLOGIE.

Pour la terminer complètement dans la grotte supérieure, j'ai fait enlever tout le terrain moderne; ce travail a été infructueux et n'a produit que quelques débris de poteries analogues à ceux que l'on avait trouvés l'année dernière, mais d'autant plus rares que l'on se rapprochait d'avantage des parois de la grotte où ils manquent complètement ; ce fait prouve que cette grotte (et sa vaste entrée le confirme), n'a jamais été habitée et ne servait que d'abri momentané, probablement pour des repas.

Après de la source, les fouilles ont produit cette année beaucoup de débris de poteries semblables à ceux de l'année dernière, et trouvés dans les mêmes conditions d'enfouissement. J'y ai constaté près de 100 formes de rebords et ornements nouveaux mais toujours analogues, ce qui porte à plus de 160 le nombre de vases différents dont on a

trouvé des fragments jusqu'à ce jour. Il y en reste encore d'autres, les fouilles n'étant pas achevées.

Un troisième gisement existe à bord de la rivière, à 100 mètres en aval, dans une bande de terrain presque horizontale ayant 0 m. 30 cent. d'épaisseur et une surface encore inconnue recouverte par 4 mètres de tuf. Il recèle quelques débris de poterie, des fragments de charbon et d'ossements d'animaux et a restitué un vase presque entier (le seul trouvé jusqu'à ce jour), mais brisé et déformé. Renflé et à large goulot, ce vase ne contenait que des débris de poterie, de la terre et du tuf, et avait 0 m. 16 cent. de hauteur totale, autant de diamètre au milieu, et 0 m. 12 cent. à l'ouverture (voir fig. 5).

Dans la même bande de terre gisaient plusieurs dents d'animaux très-bien conservées, et dont quelques-unes sont parfaitement semblables par leur forme et leur grosseur à celles des grands ruminants trouvées dans la grotte du haut; puis un œuf desséché et brisé de la grosseur de ceux de poules. Enfin, à 0 m. 30 cent. au-dessus de ce gisement, on a découvert dans le tuf deux trous ronds et horizontaux très-réguliers, ayant l'un 0 m. 08 cent. et l'autre 0, 12 cent. de diamètre et plus de 1 m. 40 de longueur en ligne droite. Ces trous ne peuvent s'expliquer que par l'abandon sur le sol de deux morceaux de bois façonnés, contre lesquels la matière calcaire se serait déposée de manière à les entourer complètement, pour subsister encore après

la destruction totale du bois par l'eau ou toute autre cause.

Voilà le rapide exposé des objets archéologiques trouvés cette année ; essayons d'en tirer quelques conséquences.

La prodigieuse diversité de formes, de dimensions et de matières des poteries exclut toute idée de fabrication dans ce lieu et prouve que ces vases ont été apportés par différents peuples ; qu'ils servaient à des usages très-divers et que leur enfouissement est le résultat d'une accumulation successive prolongée pendant des siècles ; c'est là, d'ailleurs, l'opinion d'un éminent géologue qui a reconnu une composition très-différente dans les quelques échantillons qui lui ont été soumis ; et notamment une pâte granitique qui certainement provient de loin, le sol des environs étant tout calcaire.

Si j'en crois un ancien officier de l'armée d'Afrique, ces débris faisaient partie de vases en tout semblables à ceux dont se servent encore les tribus nomades de l'Algérie pour renfermer leurs grains et autres denrées alimentaires. Cette attribution paraît assez vraisemblable si l'on observe que presque tous ces vases avaient un large goulot comme celui de la figure 5, et que quelques-uns étaient d'une grande capacité, la courbure de quelques fragments indiquant plus de 1 m. 50 cent. de circonférence et une hauteur au moins égale.

Les dents trouvées au même lieu prouvent encore que les habitants de la vallée à cette époque étaient contemporains des grands bœufs, des cerfs et des

sangliers dont les espèces sont perdues ou très-rares maintenant. Les chassaient-ils dans les immenses forêts et pâturages qui couvraient alors tout le sol du Jura, pour se réunir ensuite dans le fond de cette vallée et y honorer leurs dieux par des festins ? Ou bien avaient-ils pu les réduire en domesticité et y conduisaient-ils ces troupeaux pour y séjourner à certaines époques de l'année ? C'est une question que l'état des fouilles ne permet pas encore de résoudre, de même que l'âge de ce singulier dépôt.

Il serait intéressant de rechercher ici d'où sont venus les premiers habitants de cette vallée ; quel était leur genre de vie, leur degré de civilisation ; mais c'est une étude qu'on ne pourra entreprendre que lorsque de nouvelles fouilles auront été faites non-seulement dans les grottes et vallées d'alentour, mais encore sur divers points de la contrée, afin de pouvoir comparer entre eux les objets trouvés et leur assigner un âge relatif. Il serait à désirer que ceux qui rencontrent fortuitement de semblables débris voulussent bien en prévenir la société savante la plus rapprochée, afin que celle-ci pût les recueillir et les consigner dans ses publications. C'est en compulsant de semblables écrits que l'on parviendra plus tard à faire non plus le roman, mais l'histoire vraie des premiers habitants du pays.

PALÉONTOLOGIE.

J'ai fait continuer la grande tranchée longitudinale commencée l'année dernière, mais sans pouvoir encore l'achever ; elle a présentement 17 m. de longueur, 2 mètres de profondeur et 3 mètres de largeur en moyenne; en même temps j'ai fait creuser au milieu de la grotte une autre tranchée de même dimension coupant la première à angle droit, afin de reconnaître plus facilement la direction, l'épaisseur et la variété des couches de ce dépôt, et par suite les causes qui ont pu le former.

La continuation de la première tranchée a produit les mêmes résultats que précédemment en mettant au jour de nouvelles dents et des ossements détériorés, mais en plus petit nombre qu'au milieu, et nous a montré en outre une couche de vase desséchée située au-dessus. D'une épaisseur presque nulle au milieu de la grotte, cette couche augmente constamment de puissance en approchant du fond, où elle a plus de 1 m. 20 cent. d'épaisseur. Elle recèle par endroits de minces couches de cailloux, peu roulés, encroûtés dans un ciment calcaire formant une concrétion stalagmitique.

La deuxième tranchée (voir planche 2^e, fig. 3) nous a révélé une disposition moins régulière des couches de sable et graviers roulés ; elles sont plus mêlées les unes aux autres de manière à se confondre souvent, le sable jaune se montrant aussi bien inférieurement que supérieurement, et recou-

vertes par la même vase desséchée que l'on voit au fond, cette vase lardée de minces bandes de conglomérat ferrugineux et de petits cailloux presque anguleux disposés horizontalement est presque nulle au milieu de la grotte et atteint de 0,80 à 0,90 cent. contre les parois. Cette tranchée a mis au jour à sa partie inférieure des bancs de 0,15 c. d'épaisseur formés par une aggrégation de cailloux roulés unis par un ciment calcaire aussi dur que le roc vif sur lequel ils reposent en suivant la pente. La marne desséchée et plastique existant inférieurement contre la paroi opposée, manque totalement de ce côté, et le plancher de la grotte pris transversalement n'a pas une pente régulière comme je le supposais l'année dernière, mais il est relevé de chaque côté, montrant du Nord au Sud plusieurs sillons longitudinaux.

Les débris d'ossements qu'on y a trouvés sont beaucoup plus rares qu'au milieu et moins bien conservés, je n'en ai pu recueillir aucun. Les dents y sont plus nombreuses que les ossements et analogues aux précédentes ; ce sont toujours les mêmes genres avec quelques espèces nouvelles. Les molaires de ruminants et de solipèdes y gisaient à des hauteurs très-diverses, celles de rhinocéros étaient presque toutes dans les couches inférieures et celles de sangliers dans les couches supérieures ; les dépôts vaseux et argileux n'en ont encore restitués aucune.

D'après plusieurs membres éminents de la société géologique de France, les dents trouvées jusqu'à

ce jour se rapporteraient aux genres suivants donnés sous toute réserve, vu l'état incomplet de quelques-unes :

Sanglier, 2 molaires appartenant à 2 espèces et 2 défenses ;

Cheval, 13 molaires appartenant à 2 espèces et 1 incisive ;

Bœuf, 25 molaires appartenant à 2 espèces et 1 incisive ;

Cerf, 10 molaires appartenant à 2 espèces et un fragment de maxillaire inférieur du solithacus contenant encore 4 ou 5 dents ;

Ours, 4 canines, 3 molaires et plusieurs fragments appartenant à 2 ou 3 espèces ;

Hyène 4 prémolaires ;

Machairodus , 1 incisive latérale supérieure, et probablement une autre dent ;

Rhinocéros, 1 molaire du tichorinus et 8 fragments de molaires appartenant certainement à plusieurs autres espèces ;

Eléphant, plusieurs fragments d'ivoire.

Plus un grand nombre de débris divers et fragments d'émail.

On le voit, tous ces animaux sont de mœurs bien différentes, et n'ont pas tous vécu à la même époque puisqu'on retrouve des dents analogues mêlées aux débris de poteries, tandis que d'autres espèces sont complètement perdues maintenant. Ils n'ont pas même habité successivement cette grotte, cela n'étant pas dans les mœurs des grands herbivores ; on ne peut pas non plus supposer qu'ils

y ont été entraînés par des carnassiers, leur volume et la position de la grotte ne le permet pas, et d'ailleurs on n'y retrouve aucun squelette, même partiel, mais seulement quelques os fort détériorés mélangés dans le terrain avec des dents dont quelques-unes portent les traces évidentes d'un roulis prolongé.

GÉOLOGIE.

D'où proviennent ces débris ? Quelle cause a pu les accumuler dans ce lieu ? Depuis quand y sont-ils ?

Ces questions sortant du cadre d'un simple rapport et n'étant pas de ma compétence j'avais d'abord résolu de laisser à d'autres le soin de les résoudre ; mais au mois d'août dernier M. Lartet, président de la société géologique de France, m'ayant écrit pour me demander mon « opinion un peu plus explicite sur les causes qui ont pu amener dans cette grotte l'introduction des graviers et ossements les plus anciens, » j'ai cru devoir l'exprimer publiquement. Dans cette lettre l'honorable M. Lartet, n'ayant jamais vu la grotte de Baume, me posait les questions suivantes :

« Y a-t-il dans le voisinage un cours d'eau dont le débordement excessif aurait pu, dans l'état topographique actuel de la contrée, s'élever jusqu'au niveau du plancher de la grotte et y déposer ces matériaux de transport ? Où bien l'apport et la lo-

calisation dans cette grotte des graviers et débris organiques seraient-ils le résultat d'un phénomène plus général remontant à une époque où votre petite vallée de Baume n'aurait pas été creusée ? Car je ne suppose pas que votre opinion puisse être que les animaux dont vous avez retrouvé les débris aient jamais habité cette grotte, ni que leurs cadavres y aient été entraînés par les grands carnassiers. »

J'ai répondu sommairement à cette lettre : 1° Le cours d'eau de la vallée, ni ceux des vallées voisines n'ont jamais pu atteindre le plancher de la grotte; 2° les graviers et ossements qui y sont n'ont pu y être amenés que par plusieurs immenses et soudaines inondations; 3° la vallée existait déjà lorsqu'a eu lieu ce dépôt.

Je vais essayer de prouver rapidement chacune de ces assertions; mais avant je dois faire connaître la formation probable de la vallée et sa topographie actuelle.

La vallée de Baume (voir la planche 2, figures 1 et 2) me paraît due à une étroite et profonde fissure produite par la rupture des couches du plateau lors de l'émersion du massif jurassique; cela me semble justifié par l'inégalité de niveau des couches correspondantes et par l'aspect ondulé des bords du plateau. La désagrégation des roches, probablement plus forte autrefois que maintenant, a dû agrandir cette fissure tout en en diminuant la profondeur. Elle peut avoir actuellement 2,500 m. de longueur, 500 de largeur moyenne et 200 de

profondeur ; elle est fermée de tous côtés, excepté au Nord, par des rochers verticaux hauts de 60 à 80 mètres, flanqués inférieurement par un talus rapide formé par l'entassement des débris provenant de la désagrégation de leurs parois. La grotte est à l'extrémité sud de la vallée, au-dessus du talus et au pied des rochers ; elle paraît très-ancienne.

La source de la rivière est à 200 mètres nord-ouest et à 40 mètres plus bas ; elle sort par une étroite ouverture et gagne aussitôt le fond de la vallée par une succession de cascades. L'altitude de ce point au-dessus du niveau de la mer est de 320 mètres, celle de la grotte de 450 et celle de la partie supérieure des rochers de 510 mètres au sud.

Les conséquences qui découlent nécessairement de ce rapide aperçu topographique sont les suivantes :

1° La vallée de Baume existait déjà longtemps avant le dépôt de la grotte : en effet, les groises ou débris anguleux des talus se formant lentement accusent par leur énorme accumulation une longue suite de siècles ;

2° Le dépôt a dû se faire par l'ouverture actuelle ; car il n'en existe aucune autre, ni aucune fissure à la voûte, ni sur le plateau le moindre vestige indiquant le lit d'un ancien torrent ;

3° Les eaux de la rivière n'ont jamais pu s'élever jusqu'à la grotte ; cela est évident : la source étant trop au-dessous et l'écoulement trop facile.

4° *Les cours d'eau des alentours n'ont pas pu davantage y arriver ; car ils ont une altitude moindre, ou en sont séparés par des chaînes de montagnes.*

5° *Un dépôt aussi complet ne peut être attribué qu'à plusieurs violents cataclysmes ayant produit d'immenses et soudaines inondations.* Je dis plusieurs, puisque les diverses couches de ce dépôt sont très-distinctes et parfois en stratification discordantes ; immenses, puisqu'elles ont pu atteindre à ce niveau et le dépasser ; soudaines, puisqu'elles ont pu transporter dans cette grotte les débris des grands mammifères de l'époque et les y accumuler avec les groises de la vallée transformées en galets.

Cette hypothèse est encore confirmée par l'amas de vase desséchée existant au-dessus des graviers roulés, et déposée évidemment par une eau trouble après cette violente agitation ; les fluctuations irrégulières auxquelles elle était soumise de nouveau en se retirant ont dû refouler ce limon contre les parois et surtout au fond de la grotte d'où il pouvait plus difficilement en être enlevé.

De semblables cataclysmes, dira-t-on, ont dû nécessairement laisser des traces de leur passage sur presque toute la contrée. Cela est vrai, et ces traces se voient encore sur nos plateaux où l'on trouve dans quelques endroits, presque à la surface du sol, des lits de sable et gravier déposés horizontalement ; et dans nos vallées, surtout à leurs contours et à leur jonction avec d'autres, des

terrasses entièrement composées d'alluvions, ayant plusieurs kilomètres de longueur et quelquefois 20 et 30 mètres d'épaisseur chacune, formant de gigantesques gradins contre les flancs des montagnes, et dont les sommets régulièrement nivelés ont souvent la même altitude sur chaque versant.

Un exemple encore plus concluant existe à Nevy-sur-Seille, à 6 kil. nord de la grotte de Baume; c'est un îlot d'alluvions haut de 20 mètres, large de 200 et long de 1,000, se dressant au milieu d'une prairie parfaitement de niveau et formé en entier de sable et de cailloux roulés, presque sphériques, ayant en moyenne 0,20 à 0,30 centimètres de diamètre.

En présence de pareils faits, qu'il me serait facile de multiplier, on ne peut plus douter que la contrée, et peut-être la majeure partie de l'Europe, n'ait été autrefois bouleversée profondément par d'effroyables cataclysmes aqueux. Il me paraît donc assez naturel de leur attribuer la formation du dépôt de la grotte.

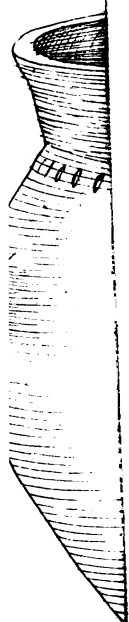
Je ne dirai pas ici à quelles causes ils sont dus, ni à quelle époque ils sont survenus, la Société d'Emulation du Jura se proposant de publier un mémoire géologique complet sur ce magnifique dépôt, lorsque les tranchées qu'elle y a fait commencer seront achevées.





VA

nature
Pine de



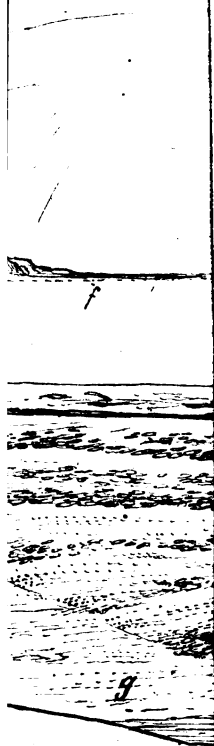
VALI

naturelle t
d'une de cerf

V.

de la or
au dépôt
ale.

VALLÉ



de la source; x, x, roch
- dépôt de la grotte
le.

SAINTE-HÉLÈNE

VERCINGÉTORIX

PAR

CHARLES GUICHARD

ex-professeur au Lycée royal de Patras.



SAINTE - HÉLÈNE



I.

Ce n'est pas un pays, c'est un rocher sauvage,
Dont le nautonnier craint le pénible arrivage :
Lugubre Adamastor, qui lève sur les mers
Son crâne sulfureux, tumeur des flots amers :
Front d'un volcan noyé, terre, qui sent l'Afrique,
Ilot, où le soleil dévore un sol de brique,
Et, dont les flancs, battus par les vents tropicaux,
Jettent durant la nuit de sinistres échos.

De rares végétaux, enfants de cette terre,
Dès la racine atteints d'un mal héréditaire,
Incultes, rabougris, poudreux, disséminés,
Traînent leur existence et meurent calcinés.

Sur les rocs dépouillés de cette côte aride,
Brûlés par le soleil de la zone torride,
Des troupeaux vagabonds, de maigres animaux,
Infirmes, dévorés par d'incurables maux,
Errent, cherchant en vain de l'ombrage et de l'onde,
Deux trésors, inconnus à ce baigne du monde.

Et malheur aux mortels, qui s'arrêtent longtemps
Sur ce récif malsain, rendez-vous des autans !
Attachés au gibet de cette horrible zone,
L'air, et, plus tôt que l'air, l'ennui les empoisonne.
On les voit, sans douleurs, hâves, agonisants,
D'une lente phthisie expirer en dix ans.

Ce pays, où l'on meurt, cette implacable terre,
Porte à son front maudit le drapeau d'Angleterre.
Et cette île du sud est à l'île du nord
Un échafaud, toujours préparé pour la mort.

Comme d'un instrument, propre à trancher la vie,
Naguère dans sa rage, elle s'en est servie,
Lorsque l'aigle de France, atteint par un éclair,
Pour n'y plus remonter, tomba du haut de l'air.
Elle eût pu, sans retard, le frapper de vingt balles ;
Mais un trépas subit déplaît aux cannibales.
Empoignant par le cou ce lion des combats,
Moitié peur, moitié haine, elle le mit là-bas,
Pour qu'il mourût longtemps, pour que son agonie
Lui fit par sa grandeur expier son génie,
Et, pour qu'au bout du monde enfermé là-dedans,
Il ne fit plus saigner la terre à coups de dents.

II.

Il a passé six ans sous ce ciel délétère,
L'arqué loin des humains, comme en un lazaret,
Ayant pour se mouvoir quatre cents pieds de terre,
Lui, qui sur son cheval dans l'Europe courait !

Il a porté six ans la chaîne expiatoire,
Dans cet air tropical, long à l'asphyxier,
Manquant de tout, parfois privé d'eau bonne à boire.
Lui, qui menait jadis boire au Nil son coursier !

Il a traîné six ans, aigle, au bout de sa serre,
L'esclavage et l'insulte, ainsi que deux boulets,
Ayant à se plier aux lois d'un commissaire,
Lui, qui de trente rois avait fait ses valets !

Oh ! comme dans son front, ceint de lauriers opimes,
De sinistres pensers devaient se réunir,
Lorsqu'il se contemplait entre ces deux abîmes,
Son passé radieux..... et son noir avenir !

Quand chaque date illustre, immortelle chimère,
Traversait de rayons son rêve ténébreux,
Quand Toulon, quand le Nil, quand le dix-huit brumaire,
Se posaient, triple étoile, à son front malheureux.

Quand il voyait passer dans sa longue mémoire
La voiture du sacre et le roi transalpin,
Le Pape, qui, vêtu d'argent, d'or et de moire,
Sacrait Napoléon, successeur de Pépin.

Quand il croyait revoir ses amis, ses fidèles,
Soult, Augereau, Berthier, ses douze maréchaux :
Tous ces bras, qui pour lui valaient des citadelles,
Tous ces cœurs de Romains, si stoïques, si chauds.

Hélas ! le sacre est loin, les combats sont des mythes ;
Presque tous ses amis l'ont renié deux fois.
Et maintenant cette île, aux étroites limites,
Est tout ce qui te reste, ô grand maître des rois.

Tu n'as plus de palais, plus d'enfant, plus d'Europe !
O cavalier rapide, ô glorieux Phébus,
Sur ce roc aujourd'hui, malade, misanthrope,
Tu soignes un jardin, toi qui lançais l'obus !

Où sont tes régiments, tes soldats intrépides,
Attelages humains, dont tu réglais le mors ?
Ils sont couchés au pied des grandes pyramides,
En Espagne, à Leipsig, à Waterloo !... tous morts !

Ou, s'il en reste encor quelqu'un d'eux qui survive,
Ignorant de ton sort, il ne sait pas là-bas
Combien de coups de griffe on met dans ta chair vive
Ceux qui savent, ceux-là ne te sauveront pas.

Et quelquefois, pensif, englouti dans un songe,
Plongé dans ce passé, qui ne renaîtra point,
Tu crois revoir ton aigle !... Hélas ! c'est un mensonge.
L'aigle, en vain rappelé, ne vient plus sur ton poing.

Et tu meurs, enchaîné, comme un forçat vulgaire,
Dans une île antipode, ainsi qu'un naufragé.
Et tu meurs dans un lit, toi, le dieu de la guerre,
Dans une alcôve !... Hector, te voilà bien changé !

III.

Souvent, durant les jours de ce rude parbage,
Malgré sa chaîne au pied, il parcourait sa cage,
Cherchant un cap désert, sous qui les flots grondaient.
Des hauteurs de ce poste, il dominait l'espace ;
Et, l'homme et l'Océan se trouvant face à face,
Ces deux géants se regardaient.

Et l'empereur disait à l'Atlantique : « Frère,
« Ne peux-tu rien pour moi ? Pour moi ne peux-tu faire
« Une route à pied sec dans ton gouffre azuré ?
« Pour qu'un Dieu protecteur en ton sein me conduise,
« Quel talisman faut-il ? La verge de Moïse
« Valait-elle un glaive acéré ? »

Et la mer déroulait ses nappes d'émeraudes
Aux pieds de ce colosse, autre géant de Rhodes,
Qu'au bord du Nil jadis elle vit triomphant.
Et le flot répondait dans sa langue marine :
« Viens, viens, viens, l'air est doux ; ma mouvante poitrine
« Te bercera comme un enfant.

« Qu'as-tu besoin de route, au sein des mers ouverte ?
« Orageuse pour tous, pour toi mon onde est verte.
« Monte sur un navire, armé pour les combats.
« Monte sur une barque, à la tremblante quille.
« Empereur, si tu veux, ne prends qu'une coquille,
« Et viens !... César ne sombre pas. »

Ah ! si, dans sa fureur, l'Angleterre poltronne
Après avoir jeté cet homme à bas du trône,
N'eût mis qu'un continent entre l'Europe et lui !
Fût-il au bout du monde exilé, solitaire,
S'il eût eu dans l'espace un bon pavé de terre,
Un jour quel éclair aurait lui !

Il eût bien, tôt ou tard, trouvé près d'un rivage
Quelque noble coursier, paissant l'herbe sauvage,
Et, respirant sans frein l'air de la liberté.
Sur l'animal fougueux, Mazeppa volontaire,
Pour franchir à cheval la moitié de la terre,
Comme à Wagram il eût sauté.

Le cheval indigné l'eût emporté rapide,
Secouant vainement ce dompteur intrépide,
Etouffant sous ses pieds l'herbe, comme Attila.
Au monde, qui riait de son lointain séquestre,
Terrible revenant, dans cette pose équestre,
Il se fût montré : « Me voilà ! »

Il ne se montra pas ! La mer infranchissable
Enveloppait l'flot de rochers et de sable,
Où ce grand naufragé mourait d'isolement.
Ouvrier, dont les mains frémissaient d'énergie,
Il dut traîner là-bas sa longue nostalgie
Du chant de bataille fumant.

Jamais il ne sentit sous sa droite impassible
D'un peuple ou d'un cheval frémir le cou flexible,
Cet homme, qui donnait des trônes pour alleux ;
Jamais il ne revit, hors dans ses nuits fatales,
Son empire d'Europe aux douze capitales,
Ni ses grenadiers fabuleux.

Un jour enfin l'Europe, à ses craintes fidèle,
L'Europe, qui, la nuit, quoiqu'il fût bien loin d'elle,
Avait le sang troublé par d'affreux cauchemars,
L'Europe, qui, par lui défaite, humiliée,
Orna pendant vingt ans, Reine à son char liée,
Le triomphe de ce dieu Mars.

L'Europe respira : car une sourde haleine,
Râle de mort, montait de l'île Sainte-Hélène.
C'était la foudre enfin qui se noyait dans l'eau.
C'était Léviathan, échoué sur la terre,
Qui mourait d'asphyxie... Angleterre ! Angleterre !
Ce jour valait bien Waterloo !

Quelques derniers amis contemplaient le grand homme,
Faible, pâle, épuisé, déjà moitié fantôme ;
Lui seul ne pleurait pas en leur disant adieu.
Aucun d'eux ne songeait à d'autres qu'à lui-même ;
Mais, près de tomber mort dans ce combat suprême,
Le géant se souvint de Dieu.

Il voulut lui parler. Dieu vint près de sa couche.
A voix basse, en secret, tous les deux, bouche à bouche,
S'entretenirent un peu. Quelle confession !
Puis, lorsqu'à s'en aller la grande âme fut prête,
Sur l'oreiller d'emprunt la mort coucha la tête,
La tête de Napoléon.

O soleil, quel déclin ! Quel naufrage, ô pilote !
Napoléon mourir ! Et mourir là, lui, l'hôte
Du Louvre, du Kremlin et de l'Escurial !
Aller périr là-bas d'un trépas solitaire !
Ah ! les siècles diront ton histoire à la terre,
O prisonnier impérial.

Mais cloué sur ce roc, victime ensanglantée,
Avec un bec au foie, ainsi que Prométhée,
La main d'un vil geôlier en vain pèse sur toi.
Lorsque tes pieds foulaient au front les chefs d'empire,
Tu n'étais qu'empereur. Aujourd'hui, salut, sire !
Sainte-Hélène vous a fait roi.

C'est là que je t'admire, ô monarque sublime,
Plus qu'aux vallons sacrés du Nil et de Solyme,
Plus que dans ton palais, plus que dans tes combats ;
Plus qu'aux jours de ton sacre et de ton roi de Rome,
L'Europe, ô cavalier, n'est que ton hippodrome...
Ton apothéose est là-bas.

Là-bas, tu fus vraiment le souverain des âges.
Les géants du passé cachent tous leurs visages ;
L'avenir pâlera de découragement.
Et, pour dédommager ta Majesté qui tombe,
Le grand peuple des flots rampe autour de ta tombe,
Et s'y lamente sourdement.

Tout en toi fut étrange, incomparable, épique.
Ton sépulcre est sublime ! Un roc sous le tropique !
Des vents de l'équateur ton ombre entend la voix.
Et, pour ronger ton corps endurci dans les guerres,
Tu n'as point le corbeau, comme les morts vulgaires,
Mais l'Anglais !... c'est mourir deux fois !

Salut sur ton rocher ! Salut dans ta misère !
Thémistocle exilé, mendiant Bélisaire !
Sur ton rocher, grillé de sabres pour barreaux.
Salut ! et qu'en passant auprès, tout vaisseau tire
Deux grands coups de canon, l'un pour l'ombre martyr !
Et l'autre contre ses bourreaux !!!



VERCINGÉTORIX



César, père du peuple et dictateur à vie,
Triomphait ce jour-là pour la Gaule asservie.
Le soleil se levait. Un matin radieux
Couvrait de rayons d'or le petit-fils des dieux.
Et Rome, qui jadis, au retour de ses guerres,
Mêlait les rois vaincus aux accusés vulgaires,
Alors, ne demandant que des jeux et du pain,
Accueillait comme un roi le héros transalpin.

Le cortège touchait aux portes de la ville.
Que César était grand ! Que Rome était servile !
Ambitieux prudent, il n'osait pas encor
Montrer aux vieux Romains un diadème d'or ;
Mais des lauriers, tressés suivant l'antique règle,
Couronnaient son front chauve, où brillaient deux yeux
Cent mille citoyens marchaient devant César ; [d'aigle].
Cent mille citoyens suivaient à pied le char.

De fières légions, ses fidèles compagnes,
Bataillons, endurcis dans vingt rudes campagnes,
Cavaliers, fantassins, soldats, centurions,
Entouraient ce soleil, comme autant de rayons,
Et portaient devant lui, sur leurs mâles épaules,
Le butin précieux, rapporté des trois Gaules.
Tous les autels fumaient, tous les prêtres romains,
Dans le sang des taureaux, plongeaient l'œil et les mains.

Mais, pour égayer Rome et son ennui superbe,
C'était peu que le sang des taureaux mouillât l'herbe ;
C'était peu que, pour plaire à ses rois plébéiens,
César distribuât de l'argent et des biens ;
C'était peu, qu'en ces jours d'ineffables orgies,
De tous les vins du monde, elle eût les dents rougies ;
Il fallait qu'elle vit de la gorge et du cœur
Couler le sang humain : c'était là sa liqueur.

Eh bien ! dans ce grand jour d'abondance et de fête,
Sa monstrueuse ivresse allait être parfaite.
César, pour couronner dignement les repas,
Avait de cent captifs ordonné le trépas.

Le licteur, qui devait les jeter dans la tombe,
Attendait à l'autel cette humaine hécatombe.
Les uns, en approchant du couteau meurtrier,
Pleuraient et s'abaissaient, les lâches, à prier.
D'autres, pour qui la vie était sans doute amère,
Tendaient un front stoïque au bras du victimaire,
Et criaient au vainqueur, sur le char élevé :
Cæsar, morituri te salutant. Ave !

Le peuple-roi, présent à la lugubre tâche,
Du bûcheron sanglant comptait les coups de hache ;

Et, bruyant, remplissait l'air de joyeux accords,
Chaque fois que le fer se plongeait dans un corps.
Et la main du bourreau, docile et jamais lasse,
Charmait par sa lenteur la grande populace.

Soudain, l'on voit paraître, enchaîné par les flancs,
Un captif, assailli de mille cris sifflants.
Chacun lui jette au front le crachat et l'injure ;
Mais l'homme est impassible à cette pluie impure.
Sans pâleur au visage, il marche au but fatal.
On dit que, sur son char, ce jour-là piédestal,
César, en le voyant venir, faible victime,
Frémit sous ses lauriers d'un pensée intime.
César connaissait donc ce patient ? Oh ! oui.
César gardait au cœur un souvenir de lui.
L'infortuné passa devant l'homme suprême.
Leurs regards ennemis se frappèrent ; et même
Le captif impuissant, loin de s'humilier,
Chercha sur son flanc gauche un glaive familier.
Mais le glaive manquait, et la main de ce brave
Ne toucha d'autre fer que les fers de l'esclave.
Alors, se voyant faible, il courut à l'autel
Se livrer sans combat au couperet mortel.

Puis le bourreau frappa la tête de cet homme,
Qui n'avait pas eu peur de lutter contre Rome,
Qui jusque dans César avait jeté l'effroi,
Qui s'était appelé : *Vercingétorix*, roi.

Hélas ! ce nom, si grand de gloire et de souffrance,
N'éveille aucun frisson dans le cœur de la France.
Notre peuple connaît et vante en ses récits
Des exploits fabuleux, d'âge en âge grossis.
Même après deux mille ans, nos histoires vulgaires

Nous rappellent encor Alexandre et ses guerres.
Et Vercingétorix, ce cœur vraiment gaulois,
Qui, lorsqu'à l'univers Rome imposait ses lois,
Seul, osa se lever au nom de la patrie,
Pour défendre la Gaule enchaînée et meurtrie ;
Ce héros, qui reçut le trépas d'un martyr,
Ce grand nom, qui devrait parmi nous retentir,
Dans notre indifférence enterré d'âge en âge,
Sur les flots de l'histoire à grand'peine surnage.

Oh ! nous sommes ingrats ! Mais le temps est venu
De tirer du tombeau le martyr méconnu.
La lyre sur l'autel va mettre la victime,
Et lui donner enfin sa place légitime,
Parmi tous ces grands noms dont l'histoire est l'écho,
Parmi les Botzaris, parmi les Kosciuzko,
Parmi ces fronts saignants, Jeanne d'Arc, Machabées,
Têtes, pour la patrie, en combattant tombées,
Et qui, sans jalousie, ouvrent leurs nobles rangs
A tous ceux qu'a frappés le glaive des tyrans.

Rome tenait enfin captive dans sa serre
La terre de Brennus, son antique adversaire.
De ce rude pays, Jules César vainqueur
Croyait avec les bras avoir lié le cœur.
Cet homme, en qui déjà le maître se révèle,
Va briguer au Forum une faveur nouvelle.
Au bruit de son départ, que l'on dit sans retour,
Du cadavre gaulois un frisson fait le tour.
La liberté, cet air inflammable et vivace,
Volcan, qui pour jaillir n'attend qu'une crevasse ;
La liberté, cette âme aux généreux transports,
Se réveille en ces flancs, que l'on tenait pour morts.
Mais il fallait un chef à cette œuvre sacrée,

Un de ces chefs ardents, que l'esclavage crée,
Qui, pour briser des nœuds, répugnants à leurs mains,
Osent lever le fer, même sur des Romains.

Ce chef se rencontra. Ce n'était qu'un jeune homme ;
Mais il avait du cœur, et l'histoire le nomme.
C'est Vercingétorix ; il arme ses clients ;
Il fait rougir les fronts timides et pliants ;
Et sa voix éloquente ose dans Gergovie
Prêcher la liberté, cette sœur de la vie.

La servile cité le chasse avec effroi.
Il part, mais en sortant le banni devient roi.
Vingt peuples à sa voix sortent de léthargie ;
Les mains s'arment de fer, les âmes, d'énergie ;
On fait parler au loin les rapides signaux,
Et la Gaule en lions change tous ses agneaux.

C'est en vain que César, la rage au cœur, s'avance,
Et vole, inattendu, d'Italie en Provence.
C'est en vain que, tremblant devant la liberté,
Du corps national plus d'un membre écarté,
Résiste, et croit pouvoir, en imitant Bibracte,
De ce torrent vengeur barrer la cataracte.
Le torrent monte, monte, et ce déluge humain
Menace d'engloutir le conquérant romain.

A diverses cités, dont l'âme encore hésite,
Formidable assaillant, César rend sa visite.
Il prend Auxerre, il marche, et, vainqueur sans pitié,
Orléans, par son ordre expire incendié.
Mais son orgueil jaloux, que la haine envenime,
Brûle de rencontrer le héros magnanime,
Qui, d'un peuple vaincu réveillant la fierté,

Ose en face de lui parler de liberté.
Bourges devant ses murs voit arriver cet homme,
Qui porte en main le glaive et les foudres de Rome.
On connaît sa fortune, on sait combien César
A foulé d'ennemis sous son rapide char.
Aussi, loin de tenter une lutte imprudente,
Le roi des Gaulois sait régler son âme ardente.
D'un combat dangereux fuyant l'occasion,
Il veut briser le joug sans rouge effusion.
A sa voix vingt cités, hûcher patriotique,
Disparaissent du sol de la Gaule celtique :
Sacrifice terrible, et pourtant généreux,
Dont l'exemple naguère ensevelit nos peux.
Bourge échappe avec peine à la torche fatale.
Le Berry suppliant sauve sa capitale.

Dépouillés par la flamme, épuisés par la faim,
Les soldats de César semblent perdus enfin.
Et Vercingétorix croit que l'heure est prochaine
De briser les anneaux de la dernière chaîne.
Plein d'un espoir suprême, il entre dans son camp ;
Mais sa présence y fait éclater un volcan.
De bruyantes clameurs, où gronde la colère,
Jettent le nom de traître au héros populaire.
Vercingétorix, traître à la patrie ! Oh ! non.
Il a frémi d'horreur, il s'indigne à ce nom.
Il parle, et son discours, où son âme étincelle,
Rebâtit dans les cœurs son crédit qui chancelle.
Un cliquetis joyeux applaudit à sa voix.
Il reçoit de nouveau le sacre du pavois,
Se relève plus fort qu'avant la calomnie,
Et de la liberté redevient le génie.

César attaque Bourge. Oh ! ce siège aurait droit
A remplir un volume, et mon cadre est étroit.
Interrogez César. Il raconte lui-même
De nos aïeux gaulois la défense suprême.
Du sommet de ces murs, entourés de Romains,
La Liberté debout se meurtrissait les mains
A verser sur leurs fronts, épouvantable pluie,
Des quartiers de rocher, des flots de poix bouillie.
Et peut-être, César commençait à sentir
Le doute du succès sur lui s'appesantir,
Quand l'aveugle secours d'un pluvieux orage
De son cœur ébranlé releva le courage.
Il commande, et le mur, de gardes dépourvu,
Cède au fougueux élan d'un assaut imprévu.
Femmes, enfants, vieillards, tout succombe au carnage.
Et dans son propre sang la grande cité nage.

César victorieux, rapide cavalier,
Suit pour gagner Clermont la rive de l'Allier ;
Et déjà son rival, que la défaite excite,
A pris devant la ville un redoutable site.
Aux flancs du Puy-de-Dôme, escarpé de granit,
Il a pendu son camp, comme un aigle son nid.
Sa couronne est un casque, une vulgaire tente
Est le palais royal de sa cour militante.
Mais ce roi, qui n'a pas une seule cité,
Ce chef du corps celtique, enfin ressuscité,
Déjà voit accourir au camp de la patrie
Tous les membres épars de la Gaule meurtrie.
Il attend, il devine, aigle au perçant coup d'œil,
Que de Bourges Clermont va réparer le deuil.

Il ne se trompait pas. César, tête enflammée,
Sur d'imprenables murs déchaîne son armée.

La ville, au premier choc, oubliant ses remparts,
Voit fuir avec effroi ses défenseurs épars.
Et, rappelant au fond de leurs esprits timides,
Les cendres d'Orléans de son massacre humides,
Les mères, à grands cris, en leur tendant les mains,
Du haut de la muraille imploraient les Romains.
Mais voici que le sort a tourné contre Rome.
Honteux de leur terreur, on voit homme par homme
Les Gaulois, revenus au poste déserté,
Combattre pour la ville et pour la liberté.
La victoire incertaine enfin marche à leur suite ;
L'aigle du Capitole en boitant prend la fuite.
Le sang des vieux Romains, difficile à verser,
Baigne ces murs gaulois qu'ils voulaient renverser ;
Et l'ardent Fabius, entré dans Gergovie,
Ne redescendit pas la muraille gravie.

Ton front chauve, ô César, dut suer ce jour-là,
Une sueur étrange, où le fiel se mêla.
Enfin ces fiers soldats, rudes à nos ancêtres,
Ces Romains, qui semblaient d'invulnérables êtres,
De qui tout l'ancien monde essayait le dédain,
Géants, rapetissés par cet échec soudain,
Redevenaient pareils aux combattants vulgaires,
Et César n'était plus l'invincible des guerres.

Pour la première fois, il s'éloigne défait,
Lui, qui de l'univers en courant triomphait.
De noirs pressentiments son âme est assaillie ;
Il voit sa cause enfin par le destin trahie.
La Gaule se soulève, il est seul au milieu
De peuples ennemis, dont la haine a pris feu.
Il entraîne, éperdu, ses légions blessées,
Que Vercingétorix suit à marches forcées,

Et peut-être, manquant de fourrage et de pain,
Il songe à regagner le pays cisalpin.
Mais par d'adroits détours, c'est en vain qu'il évite
Le combat : comme lui l'ennemi marche vite.
Chaque jour les rapproche, et César est contraint
D'accepter ce combat, que sa fortune craint.

C'est près d'Alise, ville aujourd'hui bourguignonne,
Que l'aigle allait enfin rencontrer la lionne.
La Gaule était debout, sa vengeance à la main.
Des ailes ou des fers, c'était son lendemain.
Tous ses peuples venaient, Narbonnaise, Belgique,
Armoricaïns des mers, race encore énergique,
Riverains de l'Adour, de la Saône et du Cher,
Reprendre au bec romain les lambeaux de leur chair.

Le combat commença, bataille herculéenne,
Où bouillaient la fureur, l'espérance, la haine ;
Où des hommes jetaient le hurlement des loups.
C'était l'acharnement de deux taureaux jaloux,
Qui, jusqu'au dernier sang choquant leur tête armée,
Se disputent l'amour d'une génisse aimée.
La génisse là-bas était bien belle aussi.
C'était la Liberté, soleil souvent noirci,
Mais qui, de temps en temps perçant la brume immonde,
D'un solstice imprévu, vient réchauffer le monde.
Que Vercingétorix était grand ce jour-là !
Quand tous tremblaient, lui seul avait dit : Me voilà !
Lui seul avait osé dans la Gaule asservie
Apporter aux mourants des paroles de vie.

Il donne le signal, la trompette obéit.
Les Gaulois hors des murs descendent à grand bruit.
On se mêle, on combat, les armes étincellent ;

Des Romains, des Gaulois les flancs percés ruissellent.
Les traits volent dans l'air, les traits pleuvent des tours,
Sur les aigles de Rome, ou plutôt ses vautours ;
Et César un instant croit que l'heure est venue,
Où son astre éclipsé va tomber de la nue.
Car au cri des Gaulois les bataillons latins,
D'une terreur panique un instant sont atteints.

Vercingétorix sort ; la lutte ranimée
Devient plus orageuse et plus envenimée.
Son regard est un astre, et les soldats romains
Déjà sentent trembler les glaives dans leurs mains.
Mais César, qui se voit au bord du précipice,
Cherche dans son audace un remède propice.
Il s'élance, il se montre à chaque légion,
Et César est pour eux une religion.
On reconnaît de loin son habit militaire.
C'est bien toujours César, le vainqueur de la terre,
Qui porte, comme un dieu, la foudre dans ses mains.
Les Romains à sa voix redeviennent Romains.
De la Gaule à leur tour les défenseurs pâlisent ;
D'effrois contagieux leurs âmes se remplissent.
Chacun cherche en fuyant un reste de salut.
Le glaive des Romains fit tout ce qu'il voulut.
Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie :
Du plus pur de son sang la Gaule y fut tarie.

Mais, pendant que le fer des sauvages bourreaux
Egorge la patrie, où donc est mon héros ?
Ah ! sans doute, cédant au destin qui l'accable,
Levant ses bras vaincus vers le ciel implacable,
Atterré de douleur, honteux, humilié,
Il dut jeter un cri de *Finis Galliæ !*

Oui, ce fut bien, hélas ! le trépas de la Gaule,
Le glaive de César, la marquant à l'épaule,
Pour bien longtemps encor lia ses bras souffrants
Au cheval des Romains, en attendant les Français.

Le lendemain, tableau, qui fait pleurer l'histoire,
Vercingétorix vint, otage expiatoire,
Sans couronne à la tête, et sans glaive à la main,
Se livrer au courroux du conquérant romain :
Comme ce Régulus, exemple presque unique,
Qui rapporta sa tête à l'échafaud punique,
Comme Napoléon, cette autre grande mort,
Dont l'Anglais à jamais portera le remord.

O Vercingétorix, ombre patriotique,
Martyr, tu méritais ce tribut poétique.
Puisse, en lisant ces vers, jetés sur ton cercueil,
La France t'accorder un maternel accueil,
Et t'adopter enfin dans la grande famille
Des héros merveilleux, dont son passé fourmille !
Puisses-tu, noble frère, en un proche avenir,
Dans tous les cœurs français avoir un souvenir,
Et, levant dans l'histoire un front chevaleresque,
À côté de Roland, de Napoléon presque,
De nos petits enfants, plus que de leurs aïeux,
Comme un preux légendaire, émerveiller les yeux !



LES FIANÇAILLES D'ASSOÏ

NOUVELLE CHINOISE

PAR

F. MAHON

LES FIANÇAILLES D'ASSOÏ

NOUVELLE CHINOISE



I

A-Kong fut élevé à l'hospice des enfants trouvés de Pékin. Doué d'un naturel intelligent et doux, il rendait mille petits services aux matrones et aux nourrices de l'établissement, faisait leurs commissions, allait dans les vallées et sur les collines recueillir des simples, des racines et des fleurs, allumait le feu, faisait bouillir l'eau, surveillait les infusions et acquérait ainsi de nombreuses notions d'hygiène.

Il avait dix-huit ans quand eurent lieu d'importants changements dans l'administration de l'hospice. Le mandarin qui en prit la direction était un homme dur et cupide qui ne tarda point de se rendre coupable des plus graves malversations : il accaparait les revenus de la maison, défendait l'admission des enfants abandonnés, achetait à vil

prix des denrées avariées et nourrissait son personnel de riz fermenté et de poisson pourri.

Souffrant de ce nouveau régime, A-Kong sortit un soir pour faire une commission et ne revint plus.

Il avait fait la connaissance d'un droguiste en plein air, auquel il alla raconter sa situation et offrir ses services en qualité de domestique et d'élève en médecine. Sa demande fut agréée. Dès le lendemain il commençait, en compagnie du vieux médecin, à parcourir les villes et les bourgades de la province.

Il arriva à Nankin où son séjour fût prolongé par la maladie et la mort de son patron qui lui laissa en héritage quelques centaines de sapèques, une boîte d'herbes sèches, une table et un escabeau.

Dès le début de sa carrière le jeune médecin fut appelé pour donner ses soins à un ouvrier, tailleur de pierres, qui avait une jambe meurtrie par la chute d'un échafaudage chargé de matériaux. Matin et soir il pansa les blessures ; malgré une énorme consommation d'emplâtres et de cataplasmes, le malade, qui était jeune, fut guéri en six semaines.

Cette première cure valut à A-Kong l'amitié du maçon, nommé Yun-Tchong, et une clientèle plus nombreuse. Il gagnait d'autant plus facilement sa vie de chaque jour qu'il joignait à l'exercice de son art l'industrie de diseur de bonne aventure. Quand il avait préparé ses paquets d'in-

fusions et ses pots d'onguent, il écrivait sur des feuilles de papier rose de mystérieuses sentences que les passants payaient un *tong-tsien* (un demi centime) et qui promettaient généralement aux acheteurs la santé, la joie et une journée lucrative. Chaque matin les *coulies* (porte-faix), dont le salaire dépend des chances et des occasions, déposaient sur la table du médecin-devin des poignées de sapèques, tandis que celui-ci, silencieux et grave, leur distribuait ses prophéties.

Il ne manquait à A-Kong, pour arriver à un rang éminent dans sa profession, que ce petit nombre de poils vénérables dont la pousse est si tardive au menton des Chinois. De larges lunettes voilaient sous leurs orbes de cristal les deux tiers de son visage pâle et amaigri. Son front haut et sec, avait été basané par le soleil. Assis tout le jour, les jambes croisées, sur un étroit escabeau sans dossier, entre sa table aux pieds pliants et son casier pharmaceutique, il souffrait du vent, de la poussière et de la pluie ; un large parasol de cottonnade bleue, aux arêtes de rotin, était un insuffisant abri. Deux fois par jour il extrayait d'un vieux panier placé sous le casier quelques écuelles de riz refroidi et quelques tasses de thé infusé la veille. Et quand finissait le jour, il pliait sa table, l'amarrait par une corde au casier, chargeait le tout sur son dos, et courbé sous le double poids de ses prophéties et de ses remèdes, tenant d'une main son panier et de l'autre son tabouret, il rentrait dans sa chambrette solitaire, faisait cuire des

provisions pour le lendemain et de temps à autre allait, avant de se coucher, laver au ruisseau sa robe ternie et ses bas jaunis par la poussière des rues.

Il fit des économies. Un soir il alla trouver son ancien patient, le tailleur de pierres, qui était resté son ami, et lui demanda ses conseils pour l'achat d'une femme. Enfant abandonné, il n'avait point de fiancée. Après quelques jours de recherches, il obtint pour la somme de vingt-neuf taëls (environ trois cents francs) la main d'une jeune fille dont le fiancé venait de mourir. Avec une compagne pour soigner son ménage il commença une existence pleine de charmes. Deux fois par jour sa femme lui apportait des provisions fumantes dans l'angle du carrefour où il stationnait d'habitude. En revenant le soir il trouvait la table mise, la théière bouillante, soupait, fumait sa pipe, comptait les gains de la journée et disait à sa femme qui terminait les travaux du ménage :

« Si c'est un fils que nous avons, je veux lui faire un heureux avenir : « La richesse vient mieux « après la pauvreté que la pauvreté après la ri-
« chesse. »

Ils eurent un gros garçon. Dès le lendemain de sa naissance le père alla porter la bonne nouvelle à ses connaissances. Selon l'usage il reçut des mains de ses amis une quantité de sapèques avec lesquelles il acheta le *cadenas des cent familles*, qu'il suspendit au cou de l'enfant, afin que la vie de celui-ci restât cadenassée, en toute sécurité, con-

tre l'intrusion des maladies et des dangers. A ses propres frais il acheta les talismans les plus efficaces, et en particulier la figure du *Ky-lin*, animal fabuleux dont la présence présage aux enfants une carrière brillante.

La naissance de ce fils fut fatale à la mère : celle-ci le nourrit pendant quelques mois, perdit son lait et tomba dans une langueur alarmante ; elle consumma en infusions la moitié de la pharmacie de son mari, absorba les élixirs les plus précieux et s'éteignit en pleurant son enfant. A-Kong regretta sa jeune femme qui était douce, timide et laborieuse. Au retour des funérailles il reçut les condoléances de Yun-Tchong et lui répondit gravement :

« Le sage s'adapte à toutes les circonstances de la vie comme l'eau prend la forme du vase qui la contient. L'enfant est en nourrice et va bien. Dès qu'il sera sevré j'ai l'intention de quitter ce pays et de continuer mes voyages dans les provinces de l'Empire. Je désire visiter les villes du Sud et même l'établissement des *hommes aux cheveux rouges* dans l'île de Hong-Kong. On m'a dit qu'il y avait dans la ville, que bâtissent ces étrangers, deux grands magasins remplis de médicaments merveilleux inconnus à nos maîtres. »

— J'ai ouï-dire, répondit Yun-Tchong, que ces étrangers construisent de splendides habitations et qu'ils paient généreusement la main d'œuvre. Ici l'ouvrage languit ; on n'élève plus d'édifices ; les anciens monuments s'écroulent. Je veux suivre ton

exemple et aller comme toi, chercher fortune dans le Midi. Tu sais que je me marie dans six mois ; ton enfant sera assez fort pour être sevré ; nous partirons ensemble dès le lendemain de mes noces, si tu le veux.

« J'approuve ta détermination. Ton métier de tailleur de pierres est partout, comme le mien, un moyen sûr d'existence. Nous devons l'un et l'autre songer à nos vieux jours et à l'avenir de nos enfants. Le sage a dit : « Creuse un puits avant d'avoir soif. »

Yun-Tchong se maria et fit avec A-Kong les préparatifs de leur commun départ. Sa jeune femme se chargea de soigner le petit Apiou, qui, grâce aux talismans cliquetant à son cou, avait une merveilleuse santé.

On fit en barque la plus grande partie du voyage. Pour aller d'un fleuve à un autre on prenait un palanquin en faveur de la femme et de l'enfant. A-Kong portait ses drogues dont l'effet général était parfois pour lui celui d'un excellent sudorifique. Yun-Tchong portait un gros sac d'outils, d'un effet identique. Les voleurs ne firent aucune attention à des gens pauvrement vêtus.

Quand l'argent baissait, les voyageurs séjournaient dans une ville ou une bourgade importante. Avec sa boutique A-Kong faisait quelque argent. Yun-Tchong trouvait rarement de l'ouvrage ; il lui tardait d'échapper au chômage et de manier ses marteaux. Enfin, après un dernier séjour de quelques semaines à Canton, les voyageurs, avec une

bourse passablement arrondie, arrivèrent à Keou-Long, petite ville sur le littoral chinois opposé à l'île de Hong-Kong et s'y établirent.

Keou-Long est bâtie en face même de l'entrée orientale de la grande rade de Hong-Kong. Elle se compose d'une citadelle, habitée par un gouverneur militaire et une petite garnison, et d'un groupe assez considérable de maisons occupées par des jardiniers et des pêcheurs qui approvisionnent le marché anglais de légumes et de poissons.

Le médecin et le maçon trouvèrent dans la même rue deux modestes logements. Le premier installa de suite sa boutique de médicaments. Ayant son garçon à soigner et voulant faire lui-même son éducation, il résolut de garder son domicile et abandonna l'industrie de diseur de bonne aventure, qu'il remplaça par celle de maître d'école. En Chine on est, à son choix et à ses risques, maître d'école, cordonnier, médecin, etc. A-Kong avait beaucoup lu ; on le voyait toujours un livre à la main, moins pour se donner une docte contenance, que par amour sincère des livres. Intelligent, il profita de ses lectures et put facilement réunir une demi-douzaine d'élèves auxquels il apprit avec une gravité et une patience imperturbables l'interminable alphabet chinois.

De son côté le tailleur de pierres trouva du travail à Hong-Kong. Il partait le lundi et revenait le samedi avec le salaire de la semaine. Sa femme donna le jour à une fille que A-Kong retint comme fiancée de son garçon, en payant comptant vingt

taëls d'arrhes et en s'engageant à verser une semblable somme à l'époque du mariage des enfants. La petite fiancée, nommée Assoï, était mignonne, toute jolie; son père suspendit à son cou les mystiques *pa-Kua* sculptés en jade et une petite gourde en or fin; tout le monde sait que ce sont d'infailibles talismans pour qu'une jeune fille grandisse à la fois en beauté, en sagesse et en grâce.

Les deux enfants grandirent en effet sous ces charmes divers et firent la joie de leurs parents par leur belle santé, leur bon cœur et leur vive intelligence.

Ouvrier laborieux et habile, silencieux et froid, sobre et économe, le tailleur de pierres fut distingué par l'architecte colonial de Hong-Kong et reçut la commande de divers travaux délicats, qui, soigneusement exécutés, donnèrent une entière satisfaction. Il fit les chapiteaux corinthiens de la colonnade du palais de justice, dont les feuilles d'acanthé, taillées dans le granit, ont cette finesse féérique qui caractérise l'art Chinois.

Bientôt, surchargé d'ouvrage, il prit, d'après les conseils de son ami le maître d'école, quelques bons ouvriers à son compte, acheta une carrière et un four à chaux et fut à même d'accepter l'entreprise de plusieurs maisons particulières.

Dans une seule visite à Hong-Kong le maître d'école avait deviné que cette colonie, naissante en 1844, avait un brillant avenir, et que toutes les parcelles de terrain rocailleux louées par le gouvernement local aux commerçants européens, se cou-

vriraient bientôt de riches maisons et de spacieux magasins. Sa prévision fit la fortune de son ami ; le tailleur de pierres eut bientôt sous ses ordres une escouade de cinquante ouvriers d'élite et réalisa des bénéfices considérables. Il acheta et rebâtit sa maison en l'élevant d'un étage qu'il orna d'une magnifique verandha ou balcon clos par des persiennes à lames mobiles, et tout en procurant à sa femme et sa fille les jouissances de la richesse, plaça à la banque orientale de Hong-Kong d'importantes économies.

II

La fortune du maître d'école ne suivit point une ligne parallèle à celle de son ami ; elle resta stationnaire. De sa propre volonté il restreignit le nombre de ses élèves à une dizaine afin de donner tous ses soins à l'éducation de son fils. Apiou était intelligent et docile ; il mettait à l'étude une ardeur constante qui le faisait triompher de toutes les difficultés.

Le père exerçait sur l'enfant la double influence de la science et de l'affection ; Apiou révérait le savant qu'il voyait tout le jour courbé sur de gros livres, et il aimait le père dont la voix affectueuse et calme donnait un doux attrait à l'étude aride des lettres Chinoises et dont les sages conseils développaient avec une patiente attention sa raison et son cœur,

Au physique Apiou était un garçon robuste. Il n'avait point le type efféminé des Chinois du Sud : sa figure était carrée, les pommettes de ses joues larges et saillantes, ses yeux profonds et vifs, ses épaules vigoureuses. Enfant il passait ses heures de récréation sur le sable de la plage ou dans l'eau de la baie ; il devint un nageur et un plongeur intrépide. Plus d'une fois ses camarades s'effrayèrent de la longueur de sa disparition sous l'eau et battirent des mains en le voyant remonter à la surface avec un poisson entre les dents et un dans chaque main ; l'enfant rapportait joyeux à son père les produits de sa pêche. Fier du courage et de l'habileté de son fils, A-Kong choisissait les plus beaux poissons et les portait chez son ami le riche entrepreneur. Celui-ci était toujours absent ; mais sa femme et sa fille faisaient fête aux dons de l'humble maître d'école en admirant les prouesses du jeune Apiou ; et tandis qu'Assoï s'absentait avec les poissons, les heureux parents échangeaient les éloges mérités des qualités brillantes et des rares dispositions des deux fiancés.

Vêtu d'une robe rapée, de bas trop larges pour ses jambes amaigries et de souliers de soie noire blanchis par de longs services, A-Kong se retirait avec la joie au cœur et se disait à lui-même :

« Je n'ai pas eu la bonne fortune de Yun-Tchong ; mais je léguerais à mon fils, sinon de l'or, du moins une éducation complète. Avec son éducation il pourra aspirer aux plus hautes digni-

tés. Le sage a dit : « Si les familles ne consacrent
« point leurs fils à l'étude, d'où viendront les
« gouverneurs du peuple? »

Dans une semblable circonstance la mère d'Assoï
lui dit :

« Que vous êtes heureux, A-Kong, d'avoir un
fils si instruit ! Pourquoi ne nous donne-t-on à
nous autres femmes aucune instruction ? On ne
m'a jamais rien appris ; je ne suis pas capable de
tenir note des dépenses de la maison ; ma stupi-
dité met souvent Yun-Tchong de mauvaise humeur.

Je voudrais bien qu'Assoï apprit à lire, écrire
et compter. »

— Je viendrai, si vous le voulez, lui donner
des leçons. — « Vous me feriez un plaisir extrême.
Assoï est désœuvrée et s'ennuie souvent ; elle pour-
rait occuper ses loisirs par d'agréables lectures.
Son père serait d'ailleurs flatté d'être aidé par elle
dans sa comptabilité. »

— C'est convenu ; nous commencerons demain.
J'apporterai les premiers livres classiques ; pro-
curez à Assoï du papier et des pinceaux.

Ce fut une fête pour la jeune fille de calquer sur
du papier transparent les premières pages de l'al-
phabet chinois. Son précepteur lui répétait le
nom de chaque lettre avec sa patience habituelle.
Elle fit de rapides progrès.

L'entrepreneur apprit avec une froideur qui
étonna sa femme la nouvelle des études de sa
fille. Ses affaires le rendaient préoccupé et taci-
turne. L'importance de ses entreprises, une soif

de l'or que ses gains immenses semblaient accroître plutôt qu'étancher, absorbaient sa vie et l'isolaient de ses connaissances et même de sa famille.

Revenant un soir de Hon-Kong, porteur d'une somme considérable, il dit à sa femme que, s'il avait su l'avenir, il n'aurait jamais fiancé sa fille au fils d'un pauvre homme, qu'il ne pouvait approuver les relations entretenues entre les deux familles par les leçons d'Assoï, et qu'il préparait à celle-ci une fortune digne de fixer sur elle le choix d'un vice-roi.

« Vous êtes le maître, répondit timidement sa femme. »

— Je songe sérieusement à résilier le contrat fait avec A-Kong et à lui rendre le double de l'argent des fiançailles. Mais rien ne presse encore ; les enfants sont jeunes ; Assoï n'a que treize ans.

« Et Apiou, dix-sept. Il se prépare à aller passer ses examens provinciaux à Canton. On dit qu'il est le jeune homme le plus savant du district. »

— C'est possible ; mais son père n'a pas le sou.

« Il a l'espoir que son fils arrivera par la science à de hauts emplois. »

— Le mérite, sans argent, ne suffit point. Quant à moi je ne veux point placer ma coupe de fine porcelaine à côté de son bol de grossière argile.

Le maître d'école continuait cependant de venir à la maison chaque soir. L'heure de la leçon d'Assoï était devenue la plus agréable de la journée. La jeune fille était enjouée, vive, et apprenait avec la plus grande facilité ; elle écrivait sous la dic-

tée et peignait avec élégance les caractères les plus compliqués ; sa voix flexible et claire accentuait avec pureté la langue de la cour. A sa demande son père lui avait acheté une riche guitare à trois cordes dont la caisse incrustée d'ivoire était couverte d'une peau de serpent. Elle avait appris, seule, à répéter sur cet instrument un grand nombre de ces mélodies, en ton mineur, avec lesquelles les Chinois charment les soirées d'été et semblent s'endormir. Plus d'une fois, A-piou avait entendu les chants de sa fiancée ; mais il n'avait jamais vu son visage. Assoï l'avait souvent aperçu à travers les persiennes de la verandha.

« Tu sais, dit A-Kong à son fils, la veille de son départ pour Canton, que tu es fiancé à la fille de Yun-tchong. Cet homme était mon ami quand nous étions pauvres tous deux. Il est devenu riche et affecte aujourd'hui de ne plus me regarder. Le sage a bien dit : « L'homme botté ne regarde point l'homme chaussé de sabots. » Sa fille aura une grande fortune. Mais je crains qu'il ne songe à résilier le contrat des fiançailles. Sa conduite à mon égard me prouve qu'il me prépare cette humiliation ; nous l'accepterons : le pauvre ne peut plaider contre le riche. A cause de toi, je regretterai Assoï qui possède des richesses plus précieuses que l'or amoncelé par son père. J'ai beaucoup voyagé ; j'ai pénétré, comme médecin, dans l'intérieur des familles ; je n'ai jamais, à mon âge, rencontré une jeune fille d'une beauté aussi ravissante. »

— Est-elle grande, père ?

— Non, petite ; elle grandit encore.

— Ses yeux ?

— Très-longs ?

— Son teint ?

« D'un rose pâle. Sa peau est transparente et si fine qu'un sourire semble devoir la briser. Son cou est onduleux comme celui d'un oiseau ; à chaque instant, ses gros bracelets d'or tombent de ses mains mignonnes. »

— Son caractère ?

« Joyeux et doux. Elle est docile envers moi, soumise à ses parents ; c'est l'âme, la vie de la maison. Son père, que seule elle sait faire sourire, réalise ses moindres caprices. Elle a deux montres d'or, une riche pendule, des colliers de perles, des diamants de grand prix. Et quand je priai hier soir Yun-tchong de me prêter vingt taëls pour ton voyage, il me répondit froidement qu'il avait payé ses ouvriers la veille et qu'il n'avait pas d'argent. »

— Cela suffit : un coup de fouet est de trop pour un bon cheval. Que cet homme garde son argent pourvu qu'il me donne sa fille dans quelques années. Tout ce que vous me dites d'Assoï me la fait aimer. Je veux m'efforcer, par l'étude, de me rendre digne d'elle. Cet espoir adoucit la peine que j'ai de vous quitter, père.

« Fils, les pierres précieuses ne se polissent que par le frottement ; l'homme se perfectionne par les épreuves. »

III

A l'aube du jour Apiou, portant son mince bagage, quittait la maison paternelle. Il leva les yeux, en passant, vers la grande maison blanche où sa fiancée était endormie. Arrivé sur la plage, il prit passage dans une barque qui appareillait pour Hong-Kong et se fit conduire à bord d'un vapeur anglais en partance pour Canton, où il arriva à la nuit tombante. Son père lui avait donné une lettre de recommandation pour un pharmacien de sa connaissance qui lui loua une petite chambre et l'admit à sa table.

Il passa tout le jour suivant avec ses livres dans une complète solitude. Vers la fin du jour son hôte vint l'inviter à faire avec lui une promenade en ville avant dîner.

« Excusez-moi, répondit le studieux jeune homme : *On apprend quelque chose chaque fois qu'on ouvre un livre.* A la veille de mes examens je veux mettre en pratique cet adage de mon père. »

Au déclin du jour des essaims de jeunes filles passaient dans les rues. Elles étaient gracieusement vêtues, avaient des fleurs fraîches dans leurs cheveux noirs, les joues et les lèvres fardées de vermillon.

« Voici les chanteuses de nuit, lui dit son hôte avec lequel il mangeait le riz du soir. Voulez-vous entendre les suaves mélodies ? »

— Je vous remercie, répondit Apiou. *Le chasseur qui poursuit le cerf se soucie peu des lièvres.*

« Ne voulez-vous prendre aucune distraction avant d'entrer dans la salle des examens ? Voyez ces jeunes gens qui suivent les chanteuses, ils seront demain vos concurrents. »

— Mon père m'a tracé ma ligne de conduite ; leur exemple ne peut m'en faire dévier. *Une faute d'un moment devient l'affliction de toute la vie.*

Apiou avait passé un premier examen dans le district de Keou-Long. Il était venu concourir à Canton pour le grade de Kiou-Jin. (Licencié.)

Au jour fixé par un édit du vice-roi il se rendit dans un bâtiment composé d'une suite de salles spacieuses ; chaque salle était entourée d'étroites cellules dans lesquelles les candidats entraient avec du papier, de l'encre et des pinceaux. Le président de la commission d'examen était un mandarin député tous les ans par le grand collège de Pékin. Des textes, empruntés aux livres classiques, furent distribués aux candidats qui composèrent sur ces textes des dissertations en prose et en vers. Les précautions les plus minutieuses furent prises pour qu'il n'y eut aucune acception de personnes et que le concours fut parfaitement loyal.

Apiou avait, selon l'usage, emporté quelques provisions. Mais une fois en cellule, il se laissa entraîner par le travail de la pensée, oublia les besoins du corps et le cours du temps. On le trouva en sueur quand on vint le soir frapper à sa porte ; il essuya son front et remit ses copies.

Quelques jours s'écoulèrent pendant le classement des compositions. Apiou attendait avec anxiété le résultat du concours. Au quatrième jour la liste des Kiou-jin (licenciés ès-lettres) fut affichée dans la première salle des examens. Une multitude de jeunes gens envahirent la salle. Le cœur palpitant, Apiou entra, accompagné de son hôte. Les premiers arrivés lisaient à haute voix la liste.

Apiou ! Apiou, fils d'A-Kong, de Keou-Long ! où est Apiou de Keou-Long ? furent les premières paroles qui retentirent à ses oreilles.

Il pénétra en silence dans les groupes, parvint à lire son nom à la première ligne à droite de la liste des candidats heureux et se retira gravement vers son hôte qui l'attendait à la porte.

« En voici un, dirent quelques rieurs, qui s'en retourne à l'école ! »

« Vous paraissez bien sérieux, lui dit son hôte en l'accostant. »

— *Celui qui veut s'élever dans le monde doit se draper du manteau de l'humilité.* Mon père sera heureux demain ; je suis reçu le premier.

Le lendemain à la nuit tombante, Apiou qui avait profité de la première occasion pour quitter Canton, frappait à la porte de la maison de son père qu'il trouvait occupé à préparer le souper.

« Père, dit-il, soyez content : le nom de votre fils est en tête de la liste des nouveaux Kiou-jin. Nous étions près de deux cents candidats ; vingt-sept ont été reçus. J'ai bien faim. »

— *Celui qui travaille mange avec plaisir.* Prends

un bol et tes bâtonnets. Voici le riz et un *chek-pan* (cabillaud des rochers) que la mère d'Assoï m'a envoyé pour fêter ton retour. Voici une coupe de vin de riz dans lequel j'ai fait infuser des plantes aromatiques. Parlons maintenant de ton avenir. Quelles sont tes intentions ?

« L'examen triennal au collège de Han-Lin aura lieu dans cinq mois. Je me suis fait inscrire comme candidat en déclarant la modicité de mes ressources ; notre président, qui est membre du collège, m'a donné un mandat pour faire le voyage de Pékin aux frais de l'Etat. »

— Supposons que tu sois reçu Sin-Sse (docteur), quel emploi demanderas-tu ? Les diplômes ne suffisent pas toujours pour obtenir les places ; la protection des grands est indispensable ; et tu sais le mot du sage : « *L'amitié des mandarins appauvrit.* »

« Je ne veux point essayer d'entrer dans l'administration civile. Dans ma position de fortune je choisirai la carrière militaire, quoiqu'elle soit la moins honorée. »

— Si Yun-Tchong comprenait mieux ses intérêts il pourrait t'aider à obtenir le grade de Sin-Sse, puis une place dans la magistrature de cette province ; il réaliserait ainsi ses projets ambitieux pour sa fille sans manquer à sa parole.

« Puisqu'il regrette mes fiançailles avec Assoï, je ne veux point que vous vous exposiez, en lui demandant ses secours, à une nouvelle humiliation. »

— Il devient en effet chaque jour plus évident qu'il est mécontent de notre contrat ; il me traite comme un domestique et exige que j'accepte un salaire pour les leçons que je donne à Assoï. Mais la mère et la fille ne partagent point ses sentiments ; et, je te l'ai dit, Assoï exerce sur son père une grande influence.

« Demain vous leur ferez part du succès de mon examen et de mon prochain voyage à Pékin. Ce sera pour vous une occasion d'observer l'impression que vos paroles produiront sur les membres de la famille. »

A-Kong alla donner sa leçon habituelle. Yun-Tchong et sa femme étaient présents. Le vieillard leur annonça les succès d'Apiou. Assoï exprima vivement sa joie, que sa mère parut partager. Assis devant une balance avec laquelle il pesait quelques lingots d'argent, Yun-Tchong fit froidement la réflexion suivante :

« Il est possible qu'Apiou devienne apte à remplir quelque emploi ; je le souhaite. Mais combien de jeunes gens diplômés attendent leurs nominations et languissent pendant de longues années dans les bureaux des magistrats qui les paient moins que leurs cuisiniers ! Aujourd'hui les places sont vendues sous main au plus haut enchérisseur. C'est avec l'argent seul qu'on obtient les faveurs des grands. »

— Je n'ai le moyen d'acheter la protection de personne : *On ne fait point l'ivoire avec des dents de souris.* Apiou va partir dans quelques mois pour

Pékin et passer l'examen du doctorat. Son intention est d'entrer dans l'armée où il ne devra son avancement qu'à son mérite et à ses services.

« On le tuera ! dit naïvement Assoï. »

— Enfant : *L'homme et l'herbe des champs n'on qu'une saison.*

« Et vous-même, reprit tristement la jeune fille, resterez seul, séparé d'Apiou que vous saurez sans cesse exposé à la mort dans les batailles. »

« Malgré les dangers auxquels il sera exposé dans la carrière des armes, j'espère mourir avant lui. J'ai la bonne confiance que mon fils viendra souvent visiter ma tombe. Dès qu'il aura obtenu un emploi, je m'occuperai moi-même de faire faire mon cercueil et de choisir le lieu de ma sépulture. Je sais les remèdes à bien des maux ; mais : *Il n'en est point pour la vieillesse ni pour les fleurs fanées.* »

Pendant qu'Akong racontait, de retour chez lui, à son fils sa stérile visite chez Yun-Tchong, celui-ci prenait une résolution définitive et pesait un fort lingot d'argent qu'il mit à part en disant à sa femme en l'absence d'Assoï :

« La sympathie d'Assoï pour ces pauvres gens me force d'arrêter les choses au point où elles sont. Voici les arrhes des fiançailles que je veux restituer avant le départ d'Apiou. Ce lingot, que je viens de peser, vaut quatre fois les vingt taëls que j'ai reçus comme arrhes ; il sera utile au jeune homme pour son voyage à Pékin. D'ailleurs je ne veux point qu'Assoï épouse un militaire. Nous

n'avons qu'elle d'enfant et devons la garder près de nous. Il y a des troubles sérieux dans le Quang-si ; un officier sans fortune et sans protections est certain d'être immédiatement envoyé aux postes les plus dangereux. »

Assoï, qui rentrait dans la chambre, entendit les dernières paroles de son père et se mit à pleurer.

« Pourquoi, Assoï, es-tu si émue ? La détermination que je prends ne doit point t'affliger ; dès que je voudrai, je te trouverai un parti bien préférable à celui que j'avais accepté dans des circonstances depuis longtemps changées. Je ne veux point, pour gendre, d'un pauvre et obscur officier. Essue de suite tes larmes : *L'abnégation est la première vertu des filles.* »

IV.

Sa vocation militaire une fois décidée, Apiou alla faire visite au gouverneur du fort de Keou-Long. En traversant la poterne où deux longues couleuvrines gisaient étendues sur le sol et dominaient la rade de leurs regards inoffensifs, il se dit en les enjambant :

« Si j'étais gouverneur, je les ferais déroutier et monter sur des affûts. ! »

Quelques soldats causaient et fumaient nonchalamment à la porte de la citadelle ; ils laissèrent, sans mot dire, passer le visiteur qui traversa deux cours et deux salles sans rencontrer personne et

pénétra jusque dans le salon intérieur du mandarin. Le vide et le silence de cette grande demeure avaient quelque chose de triste et de solennel qui l'intimidait. Il se recueillit un instant, puis fit du bruit en marchant dans l'espoir d'attirer l'attention de quelques domestiques. Il avait une velléité de se retirer quand il entendit tout-à-coup dans une chambre voisine des pas légers et précipités et le murmure indistinct de voix jeunes et rieuses. Il reprit sa marche pesante, mais sans attirer l'attention de personne. Ses yeux découvrirent enfin dans la cloison ouvragée, qui le séparait des voix enfantines, le bouton d'une porte très-étroite qu'il prit le parti d'ouvrir en disant :

« Je désire parler à Son Excellence... »

Six éclats de rire répondirent à sa demande.

« Je vous demande pardon, si je suis indiscret ; je ne trouve personne qui puisse m'annoncer ; voici ma carte. »

Et il tendit une feuille de papier rose sur laquelle son nom et ses titres étaient élégamment tracés.

Une jeune fille prit le papier et le montra à ses compagnes. Aucune de ces jeunes femmes ne savait lire ; elles semblaient occupées, les unes à changer de toilette, les autres à entasser des vêtements dans des malles ouvertes.

Apiou restait interdit sur le seuil de la porte.

« Monsieur, dit enfin une voix, Son Excellence doit nous mener à la campagne dans quelques instants ; elle ne peut tarder à venir ; nous lui dirons qu'un visiteur l'attend au salon. »

Apiou s'inclina et ferma la porte.

Il pensait confusément à ce qu'il venait de voir et à ce qu'il devait dire au mandarin, quand un vieillard de haute stature et d'un maintien plein de dignité entra et fit signe de la main au visiteur de venir s'asseoir auprès de lui sur un divan recouvert d'une natte blanche.

« Je vous félicite, jeune homme, dit-il, en jetant les yeux sur la carte de visite, de votre brillant examen. Dans les dépêches que j'ai reçues ce matin, Son Excellence, le Tsong-tou des deux Quang, fait de vous une mention très-honorable. »

— Je vous remercie, Excellence, de l'intérêt que vous daignez me témoigner : *La bonté est un lien plus fort qu'un emprunt.* Le but de ma visite est de m'attacher à votre Excellence par un double lien.

« Dites, mon ami, ce que je puis faire pour vous. »

— Je suis pauvre et me destine à l'armée. J'aurais besoin, avant de partir pour Pékin, de m'exercer à monter à cheval et à tirer de l'arc.

« Je mets avec plaisir mon écurie et mes armes à votre disposition. J'ai un arc excellent, doublé de corne et d'ivoire qui ne plie que sous un poids de cent Kattis, et quelques jeunes chevaux qui ne demandent qu'à courir. »

Le vieillard frappa avec un bâton d'ébène un timbre plat suspendu près de lui. Une jeune femme entr'ouvrit la porte, reçut ses ordres et bientôt un soldat parut chargé d'un faisceau d'arcs et de

carquois. Apiou choisit le meilleur et mit au ponce de sa main droite le large anneau d'ivoire qui sert à tirer la corde de l'arc, prit le carquois et se leva en remerciant le mandarin.

« Venez chaque jour, lui dit celui-ci, deux heures avant le coucher du soleil, je vous donnerai quelques principes d'équitation et quelques conseils sur le maniement de l'arc. »

Apiou s'inclina et revint joyeux chez son père auquel il raconta sa visite. Après avoir exprimé toute sa reconnaissance pour le gouverneur, il fit quelques sévères remarques sur la valeur très-problématique des services que rendrait en temps de guerre un vieux mandarin militaire, incapable de monter à cheval et de tirer de l'arc et passant ses jours au milieu d'une troupe de jeunes femmes.

« Fils : *La vertu est requise dans l'épouse première ; la beauté suffit aux secondes.* Je veux t'accompagner demain et remercier moi-même Son Excellence d'avoir mis un cheval et un arc à ta disposition. »

Chaque matin Apiou sortait avec son arc, traversait le petit bois qui entoure Keou-Long au couchant et au nord et s'exerçait avec ardeur à planter ses flèches dans des buts placés sur le penchant d'une colline aride et inculte, parsemée de buissons et de quelques touffes d'herbe. Le soir il montait un cheval du mandarin. Il commença par les chevaux d'un âge mûr et bien dressés ; devenu plus hardi il se risqua sur le dos des jeunes et

fut sept fois de suite désarçonné par un magnifique poney tartare pour lequel il se prit d'affection. C'était un animal court et ramassé, d'une excessive vigueur, large de poitrine et libre de respiration après la course la plus effrénée. Le cheval, qui était très-jeune, aimait lui-même Apiou ; il secouait sa large queue, faisait onduler son épaisse crinière quand Apiou entrait dans l'écurie, le suivait d'un œil jaloux et semblait réclamer sa première caresse.

Entouré de ses femmes le vieux gouverneur prenait plaisir à présider aux exercices du jeune cavalier. Il le faisait franchir des fossés et des haies, guider son cheval par la seule pression des jambes, tirer de l'arc au trot et au galop, devant, de côté et en arrière. Les jeunes dames prodiguaient leurs applaudissements aux prouesses du cavalier. Réfléchi, intelligent et hardi, Apiou acquit rapidement dans tous les exercices une adresse merveilleuse. Le bruit de ses mérites se répandit dans toute la petite ville et pénétra dans l'intérieur de la famille de Yun-Tchong.

Mais Assoï et sa mère ne parlaient d'Apiou qu'en secret. Le front de l'entrepreneur s'était assombri ; de fait, il n'avait pas encore retiré sa parole donnée à A-Kong, et il portait déjà dans son âme l'expiation de son manque de foi. En sa présence les deux femmes n'osaient plus prononcer les noms de leurs anciens amis. Le maître d'école blessé au vif par l'offre d'un salaire pour les leçons données à la fiancée de son fils, et guidé par

sa délicatesse native, avait de lui-même, au grand contentement de Yun-Tchong, cessé ses visites chez l'ami de sa jeunesse qui n'avait, au fond, d'autre reproche à lui faire que de devoir sa fortune à ses conseils désintéressés.

Quelques jours avant son départ pour Pékin, Apiou revenait, à cheval et armé, d'une promenade à la campagne ; il était de force à tirer au vol et avait eu la chance de rencontrer quelques oiseaux. Deux perdreaux et deux pluviers dorés étaient suspendus aux pommeaux de sa selle. Il était heureux, comme on l'est à son âge, de rapporter quatre pièces de gibier. Son poney, que les dames du mandarin avaient appelé Féï-Ma (oiseau-cheval), était vif et dans son galop effleurait à peine le sol. En passant devant la maison de sa fiancée, Apiou, suivant une inspiration soudaine, retint son cheval, appela une servante, et, malgré les gambades de Féï-Ma, lui remit ses deux perdreaux. Rendant la main au fougueux poney, et ému de sa propre hardiesse il arriva en quelques minutes au château du gouverneur, donna son cheval aux garçons d'écurie et alla offrir les pluviers à son bienfaiteur qui lui dit en souriant :

« C'est très-bien ! Je vous fais mes compliments ! Vous serez l'honneur de notre modeste district de Keou-Long. Je veux, avant votre départ pour Pékin, vous donner quelques lettres de recommandation ; j'ai quelques vieux amis dans la garde impériale. Vous garderez mon arc qui, dans vos mains, tue des pluviers au vol. Et, comme

je crains que Féi-Ma ne soit trop chagrin de votre départ, je vous prie de ne point vous séparer de ce bon cheval qui vous affectionne. Avec lui, vous ferez facilement le voyage ; et là-bas, il vous rendra, j'espère, de bons services.

La conversation fut interrompue par l'entrée de toutes les jeunes dames qui venaient admirer les pluviers aux plumes dorées. Apiou leur donna les oiseaux, reçut gravement leurs félicitations et se retira en saluant le mandarin et son entourage avec le plus profond respect.

En rentrant chez son père, l'arc et le carquois sur l'épaule, Apiou le trouva assis et fumant sa pipe en face d'un gros lingot d'argent, de forme conique, placé au milieu de la table sur une lettre dépliée.

« Fils, dit le vieillard, ce lingot est pour toi ; tu perds plus que tu ne gagnes ; c'est l'argent de tes fiançailles ; Assoï est perdue pour toi. Tu échanges un lingot d'or contre un lingot d'argent ! Son père a résilié le contrat ; tu liras les quelques lignes dont il a accompagné son envoi. La servante, qui a fait cette commission, m'a dit qu'il y avait eu une scène très-émouvante entre le père, la mère et la fille. Yun-Tchong voulait faire renvoyer les oiseaux que tu avais déposés en passant ; Assoï les tenait cachés dans sa robe et défiait courageusement toute violence ; le père n'osa point les arracher des mains de sa fille ; mais il a arraché celle-ci de nos cœurs. Tu comprends ? *Il ne faut point publier au dehors les malheurs domestiques.*

Apiou restait debout, silencieux, interdit, appuyé sur son arc.

Son père le regarda et dit :

« Le poisson vit dans les profondeurs des eaux ; l'aigle, dans les hauteurs des cieux ; la flèche atteint l'un, le hameçon prend l'autre. Mais à un pied de distance, on ne connaît pas le cœur de l'homme. »

— Vous connaissez le mien, père ; il est profondément attristé. J'avais accepté d'abord avec confiance et reconnaissance la fiancée que vous m'aviez choisie ; plus tard, vous m'aviez appris vous même à l'aimer.

« Fils, ne te laisse point aller au désespoir : Quand on laisse les racines, l'herbe repousse. »

V.

Le soleil se levait dans la mer vis-à-vis l'entrée de la baie ; l'eau, calme et unie, réfléchissait comme un miroir d'or les rayons de l'astre. Quelques voiles blanches, immobiles à l'horizon, attendaient la brise. Sur le rivage les pêcheurs tournaient en silence et avec une prudente lenteur les immenses roues de bambous qui leur servent à lever les larges filets carrés tendus pendant la nuit.

Monté sur Féï-Ma Apiou commençait son lointain voyage. En approchant de l'extrémité de la rue, où se trouvait la maison d'Assoï, il ressentit dans

son âme une douleur poignante. Levant les yeux il aperçut le visage d'une jeune fille éclairé par le soleil levant et légèrement penché sous le châssis entr'ouvert d'une fenêtre de la verandha, puis une main lançant un éventail fermé qui s'arrêta dans la crinière de Féi-Ma. Il saisit rapidement l'éventail et releva la tête ; la vision avait disparu et la verandha était close. Il mit son cheval au trot, sortit du village et se hâta d'examiner le précieux souvenir dont il était possesseur. Il fit peu d'attention aux montants d'ivoire sculpté, aux fraîches guirlandes entrelacées, aux figures peintes sur la nacre. Quelques caractères fraîchement tracés dans un pli de l'éventail fixèrent ses regards ; ils exprimaient cette sentence empruntée aux classiques :

La parole de l'homme est semblable à la flèche et va droit au but ; celle de la femme n'est qu'un éventail brisé.

Longtemps il médita, en chevauchant, sur le sens de cette citation, faite évidemment par Assoï à l'occasion de la rupture de leurs fiançailles. Il n'y vit autre chose qu'un dernier adieu et peut-être un regret.

« Elle veut dire qu'elle est personnellement étrangère à l'injure que son père nous a faite ; qu'elle a élevé la voix en notre faveur ; que sa voix de femme, semblable à ce fragile objet, a été brisée par l'autorité du chef de la famille... *Nous devons obéir à nos parents.* Puisse-t-elle être heureuse ! »

Le soleil était déjà très-haut quand Apiou sortit

de ses rêveries et revint aux réalités de la vie. Il s'arrêta dans une auberge pendant les heures les plus chaudes, reprit sa route jusqu'à la nuit et arriva à Canton au matin du troisième jour.

Sur la présentation de son mandat, le vice-roi lui fit remettre par le trésorier de la province une somme suffisante pour son voyage. Il salua le vieil ami de son père et partit immédiatement pour Pékin, où il arriva au bout de six semaines sans avoir éprouvé dans ce long chemin aucun accident.

Il se sentit fier d'être Chinois quand il contempla les solides remparts de la ville impériale, larges de sept mètres et hauts de dix. Il entra par la porte monumentale du sud flanquée de tours menaçantes, fut arrêté par les sentinelles et donna ses papiers au commandant du poste. Profitant de l'occasion il demanda quelques renseignements à cet officier qui lui conseilla de chercher un logement dans le quartier tartare, peu distant des palais de l'Empereur et de ses ministres. Il fut ébloui quand il approcha des murs d'enceinte de la résidence impériale couverts de tuiles jaunes et qu'il vit étinceler au soleil les toits de porcelaine. Son enchantement fut tel, qu'après avoir cherché un gîte pour lui et Féi-Ma, et pansé son cheval fatigué, il revint le soir, oublieux de sa propre fatigue, regarder les palais dorés par le soleil couchant et les lignes onduleuses de leurs sommets se détachant gracieusement sur le ciel bleu.

Fidèle à ses résolutions Apiou acheta immédiatement les livres spéciaux qui lui étaient nécessai-

res et s'adonna à leur étude. Sa seule récréation était de soigner Fëi-Ma et d'aller lui acheter quelques gâteaux. Après huit jours de repos le cheval piétinait dans son écurie et par ses hennissements semblait demander, avec des yeux pleins de feu, ce que signifiait cette halte soudainë après une course si longue.

« Fëi-Ma, lui disait Apiou, en lui donnant de petits pains sucrés : *Il y a le temps pour le repos et le temps pour l'action.* Puisque tu es un oiseau, laisse grandir tes ailes ; un jour viendra où tu m'emporteras dans ton essor. »

Après six semaines d'une vie sédentaire et studieuse, Apiou et les jeunes gens venus pour l'examen des diverses provinces de l'empire furent convoqués dans la grande salle du collège de Han-Lin. La commission était composée de plusieurs mandarins et de quelques officiers supérieurs de la cavalerie tartare. Pour l'examen écrit la thèse posée aux étudiants militaires était à la hauteur de leurs aspirations les plus élevées et était ainsi formulée :

Quelles doivent être les qualités d'un bon général dans le choix des officiers et des hommes ?

Le travail d'Apiou, dont il conserva la copie pour son père, fut complet et eut un immense succès. Nous ne pouvons qu'indiquer, en les résumant, les passages les plus remarquables :

« Qu'un bon général fasse les hommes avarés et cupides gardiens de la caisse de son armée...

« Qu'il consulte les officiers probes et intègres dans la distribution des récompenses...

« Qu'il envoie les lieutenants doués d'un cœur doux et compatissant poser les conditions à l'ennemi qui met bas les armes...

« Qu'il emploie comme émissaires les soldats d'un esprit subtil et rusé...

« Qu'il se serve des plus fortes têtes pour deviner les plans de l'ennemi...

« Qu'il place les hommes timides à la garde des citadelles...

« Qu'il commande aux braves de charger l'ennemi...

« Qu'il choisisse les soldats les plus robustes pour forcer un défilé important et difficile, les plus agiles pour recueillir les nouvelles et éclairer la marche de l'armée, les sourds pour observer les mouvements de l'ennemi, les aveugles pour écouter les marches nocturnes...

« De même qu'un bon charpentier ne rejette aucune bûche, un bon général doit savoir tirer parti de tout son monde. Que chaque soldat soit employé par lui selon sa nature et ses qualités.

« Un grand général ne subit aucune influence et n'accorde aucune faveur secrète : il se garde d'employer des aveugles pour observer et des sourds pour écouter... »

Par ces quelques extraits, on ne doit point s'étonner que la thèse d'Apiou, longuement développée, toute étincelante d'aphorismes philosophiques et de citations classiques, embellie par une écriture digne du pinceau de son père, ait obtenu un succès complet. Les Chinois attachent la plus grande valeur à la calligraphie ; la beauté et l'élégance des caractères est chez eux le premier mérite d'une composition et le signe certain d'une éducation soignée. Le président de la commission, frappé de la supériorité du travail d'Apiou, ajusta ses larges lunettes rondes, observa la phy

sionomie du jeune candidat et le félicita de la variété de ses connaissances et de la justesse de ses idées : Le général tartare qui siégeait à la droite du président dit à Apiou avec une bienveillance marquée :

« Il nous reste à vous voir monter à cheval et tirer de l'arc. »

— Mon général, je suis à vos ordres.

« Son Altesse impériale a témoigné le désir d'assister aux exercices ; je vais prendres ses ordres et bientôt des affiches fixeront le jour et l'heure du deuxième examen. »

Rentré dans sa chambre, Apiou écrivit une longue lettre à son père et la porta chez un négociant qui avait un correspondant à Canton. Il rapporta des gâteaux pour Féï-Ma, auquel il dit, en s'appuyant sur sa forte encolure :

« A bientôt ! Féï-Ma. Ton tour vient de montrer ton savoir-faire. Il y a six semaines que tu respires, dans un repos complet, la brise fraîche de ta patrie. Enfant du Nord, j'ai bonne confiance en toi. »

Féï-Ma grattait le sol avec ses pieds.

« Demain je t'achèterai un harnais neuf, une selle douce et légère, une bride de soie et des fils d'or que je tresserai dans ta crinière, au matin du tournoi. »

Le poney répondit par un léger hennissement à une dernière caresse de son maître. Celui-ci monta dans sa chambre et examina sa situation financière. Jusqu'alors il avait conservé religieusement le lin-

got d'argent restitué par Yun-Tchong ; pour réaliser ses intentions il se vit dans la nécessité de l'entamer. Ce fut avec un douloureux serrement de cœur qu'il s'arma d'une hachette et frappa le lingôt ; il s'imaginait dépecer sa fiancée et la disséminer en fragments dans les boutiques de Pékin.

VI

Après avoir acheté des harnais élégants pour Fëi-Ma, Apiou se procura pour lui-même des vêtements neufs, un chapeau pointu en feutre noir, une robe de soie écrue, un pardessus de soie noire et des bottes en soie moirée. Le lingot des fiançailles fut fortement écorné. Ce qui en restait était à la fois plus gros que les espérances d'Apiou et plus petit que ses souvenirs. Quand l'espérance s'évanouit, ses derniers rayons laissent dans le cœur une lueur crépusculaire qui l'éclaire et le console en secret.

Chaque jour Apiou allait lire les affiches aux portes du collège de Han-Lin. L'époque et la place du concours pour les exercices de l'équitation et du tir à l'arc furent enfin fixées.

Le rendez-vous des aspirants militaires était une pelouse de fin gazon, entourée de grands arbres, dans la partie occidentale du parc impérial. De tortueuses allées reliaient cette pelouse aux jardins des fleurs, aux pièces d'eau, aux cascades et aux grottes artificielles dont l'ensemble forme le jardin voisin du palais.

Dès l'aube du grand jour Apiou alla porter à Féï-Ma la nouvelle du tournoi, l'étrilla jusqu'à ce que sa robe devint soyeuse et lustrée et fit sa propre toilette avec un soin digne de la solennité. Pendant une heure il confia sa tête à un perruquier ambulant, qui ne laissa de ses sourcils qu'une ligne ténue élégamment courbée et lui rasa le tour du front, des tempes, des oreilles et de la nuque. Ses longs cheveux du sommet de la tête furent tissés en une natte à trois brins et entremêlés de fils de soie noire qui épaissirent la natte et l'allongèrent jusqu'à ses talons.

Le concours ne commençait qu'à midi. Après déjeuner Apiou prépara ses armes, tendit la corde de son arc et choisit les flèches les plus droites et les mieux équilibrées. Pendant près d'une heure il s'exerça à viser rapidement tous les points saillants qu'il découvrait par sa fenêtre, donna à Féï-Ma quelques poignées de farine de riz délayée, et, à l'heure voulue, le brida et sauta en selle.

Les gens de la maison dont il était le locataire et quelques passants le virent partir et admirèrent la grâce et la bonne tenue du cavalier et du cheval. Féï-Ma voulut se sauver dès que son maître eut les pieds dans les étriers ; mais Apiou le retint et le dirigea au pas vers l'entrée du parc. Quelques jeunes gens richement vêtus et très-bien montés y arrivèrent en même temps que lui et s'élancèrent au galop dans la grande avenue conduisant au lieu des exercices. Apiou retint énergiquement son cheval ; Féï-Ma sautait, s'avancit

tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et regardait, avec des yeux pleins d'éclairs, les autres chevaux passer devant lui et faire une brillante entrée dans la lice.

Les mandarins examinateurs arrivèrent la plupart en palanquin ; le général tartare, quelques officiers d'Etat-major et son escorte étaient à cheval. Des dames parurent sous la feuillée dans les allées du parc ; les unes étaient dans de petites voitures poussées par des servantes ; d'autres étaient dans des fauteuils découverts portés par des domestiques. Elles formèrent divers groupes sur le bord de la pelouse où les concurrents, qui s'étaient déjà rencontrés en ville, échangeaient de courtoises salutations.

Bientôt on entendit un murmure dans les groupes ; le fils aîné de l'Empereur, l'héritier désigné du trône, arrivait dans une chaise à porteurs découverte qui s'arrêta à la lisière du bois et qui fut bientôt entourée d'une foule de courtisans.

Son Altesse Impériale était un jeune homme de vingt-deux ans, d'une stature haute et grêle. Son visage était d'une pâleur mate, ses traits rigides, ses yeux caves et terreux. C'était le type si commun en Chine du fumeur d'opium arrivé à la phase de l'abrutissement.

Le général tartare s'avança pour saluer le Prince et prendre ses ordres pour le commencement des exercices. Son Altesse répondit par un signe de tête et le général dit à un de ses officiers de se mettre à la tête de la petite troupe des concurrents

composée de vingt-et-un cavaliers parfaitement équipés. Ceux-ci se mirent en ligne, répondirent à l'appel et furent passés en revue par le général et son escorte. On les fit ensuite évoluer et défiler successivement au pas, au trot et au galop devant le prince et les membres de la commission d'examen. Le défilé donna une satisfaction générale ; on voyait que les jeunes cavaliers avaient tous l'habitude du cheval. Le général donna l'ordre d'organiser une course entre tous les candidats. La piste fut un ovale allongé bordé de deux côtés par les grands arbres du parc et limité à ses deux extrémités par quelques cavaliers tartares stationnaires ; des lances fixées dans le gazon de distance en distance jalonnaient la corde intérieure de la piste.

Les concurrents vinrent prendre les places que le sort leur assigna vis-à-vis des examinateurs.

Deux fanons fixés de chaque côté de la voie servaient de poteaux de départ et d'arrivée. Dès que les cavaliers furent en ligne : Waai-lo ! cria le général, et le peloton s'élança à fond de train.

Le sort avait donné à Apiou la place la plus désavantageuse. Retenant Féï-Ma, il laissa prendre les devants à tous ses concurrents, quitta la lisière extérieure et se rapprocha peu-à-peu de la corde de la piste, avec l'espoir de trouver bientôt une issue pour pousser son cheval. Les coureurs ne tardèrent pas en effet à s'espacer. Vers le milieu de la course Apiou, dont tout le monde avait remarqué la manœuvre, s'était rapproché de la masse des cavaliers et commençait à y pénétrer.

« Prince, dit le général, votre Altesse a sans doute remarqué le cheval blanc ? il a une excellente allure ; son cavalier l'a habilement ménagé au départ et adroitement dirigé. Votre Altesse le verra paraître en tête dans quelques instants...

Le Prince, qui semblait endormi, et dont les yeux éteints étaient à demi-voilés par ses paupières, fit un signe d'assentiment. Les dames, qui partout et toujours s'intéressent au triomphe du faible, accueillirent les paroles du général par des sourires.

Deux chevaux galopaient en désespérés devant Féï-Ma. Celui-ci n'avait pas encore été abandonné à sa fougueuse ardeur, tandis que ses devanciers avaient, depuis le commencement de la course, fourni toute leur vitesse. Aux trois quarts du parcours Apiou, penché sur le cou de son cheval, lui cria en relâchant les rênes :

« A toi ! Féï-Ma ! »

Féï-Ma prit un dernier élan, devança en trois bonds ses concurrents et passa comme une flèche devant le Prince endormi et devant les dames qui agitaient leurs mains entrelacées en disant :

« Très-bien ! c'est très-bien ! »

Des rafraîchissements furent offerts au Prince et aux dames de la cour. Pendant cet intervalle de repos des soldats tartares apportèrent une cible et la dressèrent au milieu de l'avenue à quelque distance à droite du Prince. Les candidats furent rangés en ligne à cent pas et l'exercice à l'arc commença ; toutes les flèches atteignirent la cible ; celle d'Apiou fut une des meilleures. Placés

à un point de départ plus distant, ils reçurent l'ordre de tirer au pas, au trot et au galop ; plus les exercices devenaient difficiles, plus le nombre des flèches heureuses diminuait. Sept concurrents restèrent d'un mérite égal. Le général fit alors commander le tir en arrière en trottant et en galopant. L'un après l'autre les cavaliers vinrent se placer près de la cible, lancèrent leurs chevaux, et arrivés près d'un soldat tartare stationnant à soixante pas du but, se retournèrent sur leurs selles et sans changer l'allure de leurs chevaux décochèrent leurs flèches ; deux seulement furent malheureuses.

Il ne restait du programme que le tir de l'oiseau au vol. Des soldats apportèrent des faisans captifs et l'un deux s'assit sur le gazon au milieu des cages. L'intérêt était surexcité dans les divers groupes des spectateurs ; le Prince continuait de sommeiller. Cinq concurrents vinrent se mettre en ligne à cinquante pas des paniers et se tinrent prêts à tirer. Le soldat saisit un faisan dans ses deux mains et le lança en l'air ; l'oiseau prit son vol et fut atteint par la flèche du premier tireur.

Le second cavalier tira sur un second faisan lancé par le soldat et le manqua ; l'oiseau fuyait déjà au-dessus des sommets des arbres derrière lesquels il allait s'abaisser et disparaître, quand une flèche d'Apiou l'abattit. Les deux autres flèches furent heureuses.

Les exercices étaient terminés. Mais le général tartare qui avait la passion de l'arc comme tous

les guerriers du Nord, proposa aux jeunes gens, dont l'adresse l'avait enthousiasmé, le tir au vol en arrière et au galop. Quatre lauréats, enhardis par leurs succès, acceptèrent la proposition et vinrent ranger leurs chevaux près du soldat qui tenait dans ses mains un magnifique faisan doré. Le général donne lui-même le signal et les chevaux partent au galop ; à un second signal le faisan est lancé et s'élève dans l'air ; trois flèches le poursuivent sans l'atteindre, une dernière, celle d'Apiou, le transperce et l'abat, aux murmures approbateurs de toute l'assemblée. Pendant qu'Apiou reçoit les félicitations de ses camarades, les soldats apportent aux dames les oiseaux victimes de l'adresse des tireurs. A l'appel du général, le peloton vient se ranger en bataille devant le Prince et les mandarins ; le général leur dit quelques paroles chaleureuses de félicitation et d'encouragement, et les candidats militaires, inclinant simultanément leurs arcs, saluent le Prince et sa cour, enlèvent leurs chevaux par un demi-tour à droite et s'élancent au grand galop vers le bas de la pelouse. Arrivés à l'entrée du parc, ils s'arrêtèrent et convinrent de dîner tous ensemble ce même soir. Apiou ramena Fëi-Ma dans son écurie et lui expliqua, en le soignant, tout le contentement que sa belle conduite donnerait au mandarin de Keou-Long et toutes les flatteuses caresses que ses dames lui prodigueraient un jour.

« Pour moi, se dit-il à lui-même, je n'ai dans tout l'empire que mon vieux père pour se réjouir et me féliciter de mon succès. »

Cette triste pensée versa l'amertume dans la joie de son triomphe.

VII.

Le lendemain Apiou écrivit à son père la lettre suivante :

« Père, les examens sont terminés. J'attribue mes succès à l'arc excellent et au cheval intrépide que je dois à la générosité du mandarin de Keou-Long. Aucune de mes flèches n'a été perdue; Féï-Ma a été à la fois docile et plein de feu.

« Nous avons couru et tiré de l'arc devant Son Altesse impériale. Le futur Empereur du royaume du milieu est un jeune homme de mon âge, d'une santé très-affaiblie; il est resté couché dans un palanquin découvert pendant tout le temps des exercices ; avec son teint livide et ses yeux vitreux il ressemble à un fantôme. Le bruit court que Sa Majesté l'Empereur veut le marier cette année, et la ville de Pékin est dans l'expectative de fêtes publiques et de pompeuses réjouissances. Je ne sais si j'en serai témoin. Maintenant que j'ai vu le Prince, il ne peut y avoir pour moi rien de bien gai dans son mariage ; tous mes camarades plaignent avec moi la jeune fille, choisie entre mille, qui est destinée à devenir sa femme.

« Je dois faire aujourd'hui une visite au général qui a présidé aux exercices et lui exprimer mon désir de servir dans la division de cavalerie qui opère actuellement dans le Quang-Si.

« Je demanderai la permission de passer quelques jours avec vous en allant rejoindre l'armée.

« Je ne suis pas heureux. Le brevet de lieutenant que je recevrai dans quelques jours, m'assure un avenir, mais ne contrebalance point le regret que je ressens toujours de ne plus être fiancé à Assoï. J'ai été obligé de briser en cent morceaux le lingot rendu par son père et d'habiller mon cheval et moi avec l'argent de mes tristes fiançailles. Il me semblait que les coups de hachette mettaient en morceaux ma fiancée que, pour la première et la dernière fois, j'ai entrevue le matin même de mon départ. Je me sens malheureux, et quoiqu'il arrive, jamais je n'oublierai maintenant ce visage d'enfant, doux et pur comme l'aurore qu'il reflétait. »

Apiou expédia sa lettre, sella Féi-Ma et alla faire visite au général tartare qui habitait un pavillon isolé au milieu de la ville militaire. Ayant donné la bride de son cheval à un planton, il envoya sa carte au général, qui le reçut immédiatement avec la plus cordiale simplicité.

« Entrez, lui dit-il ; avez-vous déjeuné ? »

— Oui, mon général.

« Je n'ai pas encore mangé un grain de riz ; j'ai passé toute la matinée au ministère. Asseyez-vous, je déjeunerai en causant avec vous ; je vais dire qu'on me serve de suite. »

Apiou s'inclina, et pendant l'absence du général examina la chambre où il avait été reçu : elle était à peine meublée ; une table étroite et des chaises

de sapin à dos droit, des trophées composés de flèches, d'arcs, de sabres et de javelots, et des boucliers de diverses formes suspendus aux murailles, formaient tout le mobilier.

Le général, homme gros et court, à la figure plate et carrée, aux épaules athlétiques et aux jambes massives, rentra suivi d'un soldat portant d'une main un énorme bol de riz et de l'autre un large poisson salé.

« C'est vous qui m'avez apporté des lettres de mon ami le gouverneur de Keou-Long ? dit-il en se mettant à table. Je n'ai pas voulu vous dire que vous étiez l'objet de recommandations très-chaudement sans vous avoir vu. à l'œuvre. Vos examens, le mérite dont vous avez fait preuve, justifient pleinement la bienveillance de vos protecteurs ; vous montez à cheval et tirez de l'arc comme un Tartare. J'ai beaucoup de plaisir à vous voir et à faire votre connaissance ; j'ajoute l'intérêt que vous m'avez inspiré à celui que vous porte mon ami, et vous donne l'assurance que je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir. Quelles sont vos intentions ? »

— Mon général, mes intentions sont d'entrer dans le service actif.

« Nous n'avons pas de guerre à cette heure ! »

— Il y a dans le Quang-Si une division de cavalerie qui surveille les rebelles.

« Ce n'est pas là une guerre ! »

— Elle deviendra bientôt sérieuse, mon général : je suis de la province voisine du Quang-Si,

et je crains que le gouvernement de l'Empereur ne soit mal informé sur le nombre des rebelles et les actes de dévastation et de pillage qu'ils ne cessent de commettre.

« Nous les écraserons quand nous voudrons. Je voulais vous proposer d'entrer, sous mon commandement, dans la garnison de Pékin. »

— Mon général, j'ai laissé dans le Sud un père âgé ; je suis son seul enfant.

— Je vous comprends et vais prendre note de votre demande. Demain, je dois m'occuper au ministère de faire signer les brevets de sept candidats trouvés admissibles. Il vous est bien facile d'obtenir un emploi dans la division du Sud.

« Avant de rejoindre, je désirerais saluer mon père et passer quelques jours avec lui. Cela me détournerait très-peu de ma route. »

— Rien de plus juste. Je vais faire mes lettres pour le gouverneur de Keou-Long ; venez les chercher dans quelques jours. Vous trouverez ici des nouvelles qui vous concerneront vous-même.

« Mille remerciements, mon général. »

Pendant deux jours Apiou fit des excursions à cheval dans les environs de la ville. N'ayant plus la préoccupation de son examen, il éprouvait un dégoût momentané des livres et le besoin de mouvement, d'air et de soleil pour dissiper les stériles rêveries dans lesquelles le plongeait le souvenir de sa fiancée. Il se raidissait contre le chagrin, s'efforçait de penser aux combats, aux dignités militaires, à la gloire, et, lançant son cheval, chargeait des bataillons imaginaires.

Mais le soir, après avoir quitté Féi-Ma, son unique ami dans la grande ville, seul dans sa chambre, il s'attristait, sentait son cœur, franc et brave, défaillir, et, avec des yeux humides, regardait l'abîme sombre et profond où s'étaient engouffrées les plus douces espérances de sa jeunesse.

Dans la matinée du troisième jour, il partit à cheval pour le rendez-vous assigné par le général.

« Avez-vous de la fortune ? lui demanda celui-ci, après les premiers compliments d'usage. »

— Aucune. Mon père est un pauvre médecin de campagne.

« Cependant vous êtes très-bien monté et avez une excellente tenue. »

— Je le dois à la munificence du gouverneur de Keou-Long et à une circonstance fortuite qui a permis à mon père de me fournir une somme d'argent presque épuisée par mon séjour à Pékin.

« Vous accepteriez alors une mission extraordinaire bien rémunérée ! »

— Je suis à vos ordres, général.

« Non, vous seriez aux ordres de l'Empereur. Vous avez sans doute appris l'intention qu'a Sa Majesté de marier son fils, le prince qui assistait à vos exercices dans le parc. Des courriers doivent être immédiatement envoyés aux vice-rois des quinze provinces de l'Empire ; j'ai parlé de vous au ministère et vous ai proposé pour porter les dépêches adressées au gouverneur des deux Quang. Sur les renseignements contenus dans la lettre de votre protecteur, j'ai dit un mot de votre famille

et des circonstances qui pouvaient décider le choix de votre personne. D'ailleurs, la manière brillante dont vous avez passé vos examens est connue de toute la cour. Votre affaire a donc été arrangée sans la moindre difficulté : Voici votre brevet de lieutenant. A dater d'aujourd'hui vous en recevrez le traitement ; en outre, vous êtes attaché à la cour comme officier en mission extraordinaire. Arrivé dans la province de Canton vous resterez sous les ordres du vice-roi et recevrez un supplément de 10 taëls par mois pour frais de route et gratification. »

— Je vous remercie mille fois, mon général.

« Tenez-vous donc prêt à partir au premier jour. Je ne doute point que le vice-roi de Canton ne vous accorde quelques semaines de congé. Vous les passerez dans votre famille et remettrez au gouverneur de Keou-Long ce pli que je vous confie. Adieu ! lieutenant, bon voyage ! »

Apiou revint chez lui très-satisfait. Dans la soirée un employé lui apporta l'ordre de se rendre au palais le lendemain matin, monté et prêt à partir pour un voyage dans le Sud.

Le lieutenant se sentait agité et fiévreux en faisant ses préparatifs : son grade, sa mission de confiance, son retour au pays, l'espoir de revoir son père et d'avoir des nouvelles d'Assoï, remplissaient son âme de mille pensées confuses ; il éprouvait une sorte de joie vague mêlée d'anxiété et un désir impatient de se mettre en route. Il alla, avec le reste du lingot, acheter un uniforme

de cavalerie avec le dragon brodé or et soie sur le dos et le devant. Enfin après une nuit tourmentée par le cauchemar et l'insomnie, il régla ses comptes avec son hôte, monta à cheval et se rendit au palais. Il dut attendre longtemps l'arrivée des ministres, mit pied à terre, passa la bride de Féi-Ma dans son bras et se promena triste et rêveur pendant une heure. Appelé dans une salle, il reçut d'un Mandarin une boîte longue et ronde, scellée de deux sceaux en vermillon et suspendue à une forte corde de soie qu'il passa en sautoir à son cou. Six mois de solde lui furent comptés et il reçut l'avis que la gratification pour les frais de route lui serait payée à son arrivée à Canton. L'officier boucla le ceinturon de son sabre, prit son arc et son carquois qu'il avait déposés dans le vestibule, sauta en selle et partit au grand trot.

VIII

Le voyage d'Apiou fut heureux ; son désir de se retrouver dans le pays d'Assoï, d'entendre parler d'elle, et de passer chaque jour devant la verandha jalouse qui cachait la jeune fille à tous les regards, le rendit rapide. Ne s'arrêtant que le temps strictement nécessaire pour ne point abuser du courageux Féi-Ma, il arriva en moins d'un mois à Canton. Il se rendit immédiatement à la résidence du vice-roi, auquel il remit intact le rouleau contenant les dépêches de la cour. Le

vice-roi en fit le dépouillement, donna l'ordre à un secrétaire de faire payer par le trésorier de la province les frais de route dûs au courrier, félicita celui-ci de son zèle et de sa célérité et prit son adresse en lui accordant un congé de six semaines.

Pendant qu'Apïou cherchait une auberge, le vice-roi, assisté du sous-gouverneur, lisait attentivement les lettres impériales. Quelques-unes concernaient la rébellion du Quang-Si ; la plus importante était relative au mariage du Prince Impérial et était ainsi conçue :

« *Son Excellence le Ministre des Cérémonies*
« *à Son Excellence le vice-roi des Deux-Quang.*

« Sa Majesté, l'Illustrissime Empereur du royaume du Milieu, désirant assurer la prospérité
« de la glorieuse dynastie qui depuis trois siècles
« gouverne le peuple avec les sentiments d'une
« tendresse vraiment paternelle, envoie à tous
« les vice-rois des provinces le décret suivant : »

« Voulant se conformer aux anciens usages dans le choix de l'épouse qu'il veut donner à son fils, héritier du trône, Sa Majesté repoussant toute alliance avec les nations tributaires de l'Empire, a résolu de choisir la fiancée du Prince Impérial parmi les filles de ses propres sujets ;

« Que chaque vice-roi cherche donc avec zèle et discernement dans toutes les familles de sa pro-

vince une ou plusieurs jeunes filles de quatorze ou quinze ans, accomplie en beauté, douée d'un bon naturel et animée de tous les penchants vertueux ;

« Que cette recherche soit faite sans aucune acception de personnes ; que la jeune fille du laboureur et de l'artisan soit l'émule de la fille du riche négociant et du haut fonctionnaire ;

« Que de vénérables matrones examinent avec un soin scrupuleux chacune des jeunes filles qui seront proposées ; qu'elles s'assurent avec une extrême attention que sa peau n'a pas la moindre tache ; qu'elles la fassent courir jusqu'à ce qu'elle entre en transpiration et qu'elles s'assurent encore que sa sueur n'a rien de désagréable à l'odorat ;

« Enfin que les jeunes filles jugées dignes d'être proposées au choix de Sa Majesté soient envoyées à Pékin sous une escorte convenable de dames et d'officiers ;

« Que chacun obéisse au présent décret qui est très-sérieux. »

La teneur du décret fut immédiatement transcrite dans les bureaux du gouverneur et envoyée aux Mandarins subalternes ; et bientôt toutes les populations furent agitées par la grave et gracieuse question du choix de la future Impératrice.

Le gouverneur de Keou - Long donna communication de ses dépêches aux dames de sa maison qui, sur des informations d'origine fort mystérieuse, lui désignèrent la fille de l'entrepre-

neur Yun-Tchong comme la plus jolie personne de tout le district.

« Vous la verrez demain, dit le vieux Mandarin, et me donnerez votre appréciation de sa beauté. »

Le gouverneur manda Yun-Tchong et lui dit en termes flatteurs que sa fille, dont la réputation, sous tout rapport, était parvenue jusqu'à lui, pouvait avoir des chances sérieuses de devenir l'épouse du Prince Impérial. Yun-Tchong se sentit fou de joie et d'orgueil, fit quelques humbles protestations et promit d'envoyer sa fille en visite, dès le lendemain, chez les dames du Mandarin.

Rentré chez lui il appela sa femme et sa fille, et d'un ton solennel leur fit part du sujet de sa démarche auprès du Mandarin.

Pâle d'émotion, Assoï écoutait en tremblant la voix de son père dont elle connaissait les vues ambitieuses et l'irrésistible autorité. Sa mère l'attira près d'elle et dit tristement en regardant son mari :

« J'aimerais mieux ne jamais la quitter ! Si l'Empereur la choisit pour son fils, elle sera perdue pour nous ! »

— Pas le moins du monde, femme. Crois-tu qu'Assoï impératrice oublie ses parents ? Je compte sur son influence pour obtenir moi-même un emploi à la cour. Je viens de bâtir à Hong-Kong le palais administratif des *hommes aux cheveux rouges*. Avec les notions d'architecture que j'ai acquises dans mes rapports avec les étrangers, je pourrais arriver à la dignité de ministre des tra-

vaux publics ; et j'occuperais cette place d'une manière brillante et utile. Ainsi, femme, prépare-toi à conduire Assoï demain chez les dames du gouverneur. Il nous porte beaucoup d'intérêt et semble flatté de pouvoir appuyer la candidature d'une jeune fille de son district.

Assoï, sans avoir dit un seul mot, s'était retirée dans la verandha. Seule, elle appuya son front brûlant contre les lames entr'ouvertes et laissa ses regards attristés errer au loin sur les flots qui frémissaient, agités comme son âme, sous le souffle d'un forte brise. Le bruit du galop d'un cheval lui fit abaisser les yeux sur la rue.

Vêtu d'un frais costume d'officier de cavalerie, Apiou entra à Keou-Long. Les femmes et les enfants, groupés sur les portes, le saluaient en l'admirant. Féi-Ma reconnaissait son pays, et oublieux de ses fatigues, s'avancait gracieux et fier. Apiou fut profondément ému en passant devant la demeure d'Assoï. Mais pendant son long voyage il avait pris le parti définitif de ne trahir par aucun geste ses souffrances et ses regrets. Il se tenait donc ferme et droit en selle, les yeux fixés sur la tête de son cheval dont il surveillait les capricieux écarts avec l'indifférence et le sang-froid d'un cavalier accompli.

Arrivé à la maison de son père, il attacha la bride de Féi-Ma à un des barreaux de la porte et entra.

« Père ? »

— Fils !

• « Avez-vous paix et santé ? »

— Oui. As-tu fait bon voyage ? J'ai reçu ta lettre ; elle m'a consolé et attristé.

« Avez-vous beaucoup d'élèves ? »

— Peu, comme d'habitude. En dehors de mes leçons et des soins du ménage, j'emploie mes loisirs à faire la synthèse de mes idées sur l'harmonie qui existe entre les maladies, les planètes, les organes, les couleurs et les goûts. Cette synthèse est le grand héritage que je te destine.

« Merci, c'est le plus précieux que vous puissiez me laisser. Quant à l'argent je ne vous en demande point ; je vous en apporte. Ma destinée est pleine de contradictions : je débute dans la carrière militaire par une mission de confiance et je la remplis avec un cœur ulcéré. »

— Fils, souviens-toi de cet adage : *On guérit ses maladies, mais jamais on ne guérit sa destinée.* Accepte la tienne ; je vais préparer le souper, il n'y a que du riz et des *pa-tsoï* (choux chinois à larges côtes blanches).

« Voici un taël ; allez, je vous prie, jusqu'au bord de la mer et achetez aux pêcheurs quelques poissons. »

Apiou monta à cheval et se dirigea au trot vers la résidence du Mandarin.

Assoï était restée, le front appuyé contre les lames de la verandha. Son père et sa mère, dans la pièce voisine, continuaient de s'entretenir de leurs projets pour l'avenir. Après avoir établi le bilan approximatif de sa fortune, Yun-Tchong ajoutait en concluant :

« En six semaines je puis liquider ma situation ; mes livres, tenus par Assoï, sont parfaitement en ordre ; je vais réaliser mon avoir et nous partirons pour Pékin aussitôt après le mariage d'Assoï avec le Prince Impérial. »

Impatient d'arriver dans son écurie dont il reconnaissait la route, Féï-Ma devint fougueux ; retenu par la main de fer de son cavalier, il rongea son mors, se dressait sur ses pieds de derrière et causait une frayeur extrême à Assoï qui suivait tous ses mouvements. Apiou éprouvait une sorte de satisfaction amère à passer lentement devant la maison de Yun-Tchong, et maîtrisait, en gardant un visage froid et impassible, la capricieuse allure de son cheval.

À l'extrémité de la rue il lui rendit la main et Assoï jeta un cri de désespoir en le voyant disparaître dans le nuage de poussière soulevé par les pieds de Féï-Ma qui fuyait comme le vent.

Yun-Tchong et sa femme accoururent à la verandha, prirent la jeune fille dans leurs bras et la portèrent sur son lit.

Arrivé à la résidence du mandarin, Apiou donna son cheval à un domestique, se fit annoncer et entra au salon. La petite porte latérale s'ouvrit aussitôt ; les jeunes dames entrèrent et lui firent toutes à la fois leurs gracieux compliments sur le succès de ses examens à Pékin.

Le vieux mandarin vint à son tour et pria Apiou d'excuser l'indiscrétion de ses dames, qui ne parlaient que de lui et de Féï-Ma depuis qu'il leur

avait fait la lecture de sa lettre remplie d'intéressants détails sur le grand concours au collège de Han-Lin. Apiou remit au gouverneur les lettres dont il était porteur et lui raconta les deux entrevues qu'il avait eues avec le général tartare.

« Je vous approuve, répondit le mandarin. Vous verrez le service et vous vous y distinguerez, j'en suis sûr. Dans quelques années vous obtiendrez facilement le commandement d'une place. Je suis déjà bien vieux; mon poste sera bientôt vacant; et je sais nombre de commandants de place qui ont mon âge. Nous serons heureux de transmettre nos emplois à une jeune génération d'officiers intelligents et zélés. »

— J'ai trop d'obligations envers vous pour ne point vous souhaiter de longues et heureuses années dans votre poste, au milieu de ces dames qui entourent Votre Excellence d'égards, de soins et d'affection. Je ne dois point faire attendre mon père et veux, en passant, dire bonsoir à Féï-Ma, qui s'est emporté comme un fou quand il s'est reconnu dans l'avenue de votre résidence. « Ah ! s'écrièrent les dames; allons voir Féï-Ma, le brave, le cher Féï-Ma qui a couru devant le Prince Impérial et a fait deux fois le chemin de Pékin. »

Toutes suivirent Apiou, entrèrent dans l'écurie et allèrent se mirer dans les gros yeux du poney, qui hennit de joie en se voyant entouré de tant de frais visages et en se sentant caressé par des mains veloutées, dont les doigts effilés plongeaient dans son épaisse crinière.

Apiou revint chez son père avec lequel il mangea le riz du soir. Après le repas le vieillard essuya ses lunettes, prit un manuscrit volumineux et commença, d'une voix cassée, la lecture de son système synthétique des maladies :

« Mon ouvrage est divisé en cinq parties : les planètes, les organes du corps, les éléments, les couleurs et les goûts.

« Il y a cinq planètes : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure.

« Il y a cinq organes : l'estomac, le foie, le cœur, les poumons et les rognons.

« Il y a cinq éléments : la terre, le bois, le feu, le métal et l'eau.

« Il y a cinq couleurs : le jaune, le vert, le rouge, le blanc et le noir.

« Il y a cinq goûts : le doux, l'acide, l'amer, l'âcre et le salé.

« Or, il y a entre les maladies et les cinq planètes, les cinq organes, les cinq éléments, les cinq couleurs et les cinq goûts, des rapports profonds et mystérieux que j'ai découverts et pénétrés :

« Saturne est froid, sec et mélancolique et agit sur l'estomac.

« Jupiter gouverne toutes les maladies de foie.

« Mars est de sa nature chaud et rouge comme le feu ; il met les humeurs en ébullition et donne des fièvres brûlantes qui exigent des remèdes amers.

« Vénus est blanche ; je passe sous silence les maladies qu'elle dissémine.

« Mercure est argenté comme l'eau ; il cause les maladies des intestins et de la vessie.

« Tu dors, fils ? Tu es fatigué ! à ton âge la science ne tient point lieu du sommeil. Va te coucher ; je vais écrire.

IX.

Dans l'après-midi du jour suivant Assoï et sa mère furent portées en palanquin à la résidence du gouverneur et reçues par la femme du mandarin accompagnée de ses suivantes. Yun-Tchong avait eu la plus grande peine à déterminer sa fille à faire cette visite et avait usé d'autorité et de dissimulation pour lui faire subir ce premier examen mystérieux qui devait décider de l'aptitude d'Assoï à concourir pour la dignité d'Impératrice. L'enfant comprit que toute résistance serait vaine ; son fiancé était perdu pour elle ; les secrètes aspirations de son cœur étaient étouffées ; sans espérance et sans appui, elle accepta cette existence passive et servile, qui est le lot de la femme en Chine, et sans proférer une parole laissa une servante tresser ses beaux cheveux noirs et la revêtir de son plus frais costume.

En entrant dans le salon du mandarin, elle reçut avec un sourire calme et presque mélancolique les compliments spontanés que sa radieuse beauté mit sur les lèvres et dans les yeux des dames qui l'entourèrent. Pendant une heure le comité gracieux des examinatrices poursuivit ses délicates enquêtes avec un art tel que la jeune fille eut

elle-même le tact parfait d'oublier le soupçon qu'elle avait eu du vrai rôle qu'elle jouait dans cette entrevue. La réserve des premiers instants fit place à un abandon qui rehaussa la beauté d'Assoï par la distinction naturelle de ses manières et le charme de sa conversation. On servit du thé et des gâteaux. Après la réfection les jeunes dames proposèrent à Assoï de lui montrer leurs appartements, leurs robes, leurs fourrures et leurs bijoux. (C'est la plus grande politesse que les dames en Chine puissent faire à leurs visiteuses.) Assoï apprécia toutes choses avec un goût parfait. De l'intérieur les jeunes femmes la conduisirent dans le parc, près des massifs de fleurs et des pièces d'eau. En revenant, le groupe des promeneuses passa devant les écuries ; la plus jeune des dames du mandarin proposa à Assoï de lui montrer Féï-Ma, le cheval que Son Excellence avait donné au jeune officier récemment arrivé de Pékin. Toutes savaient par les commérages des servantes qu'Assoï avait été la fiancée d'enfance d'Apiou et que le contrat des fiançailles avait été récemment résilié. Assoï trouva le cheval très-beau, le caressa de la main en lui recommandant à mi-voix de ne plus courir si vite et se retira sans relever la conversation essayée au sujet de l'officier.

On rentra au salon. La course longue et rapide avait mis toutes les promeneuses en transpiration. La femme du mandarin appela Assoï près d'elle et voulut essayer les goutelettes d'eau qui brillaient

sur son front. Après quelques instants de repos, Assoï et sa mère furent ramenées chez Yun-Tchong qui les attendait avec une impatience fiévreuse et qui lut bien vite dans la physionomie de sa femme que tout s'était passé de la manière la plus favorable à ses ambitieuses espérances.

Les dames furent unanimes dans leur enthousiasme pour la beauté d'Assoï, beauté accompagnée d'une simplicité si pure et d'une si candide ignorance d'elle-même, que les jeunes dames, dont la beauté seule avait fait la fortune, n'eurent pas même la pensée d'établir entre elles et Assoï la moindre comparaison ombrageuse.

Le vieux mandarin accepta le rapport flatteur des dames ; il avait lui-même vu et examiné la jeune fille par une ouverture étroite pratiquée dans la boiserie du salon. Sérieusement convaincu qu'elle avait une très-grande chance, à cause de sa beauté, de son esprit et de son éducation, de triompher des autres concurrentes, dans l'examen de trois jours qui décide à Pékin en dernier ressort, il écrivit immédiatement au Vice-Roi de Canton pour lui annoncer qu'une jeune fille de Keou-Long, âgée de quinze ans, Assoï, fille de Yun-Tchong, lui semblait réunir les perfections et les qualités mentionnées dans la teneur du dernier décret, et que son père, jouissant d'une fortune considérable, consentait à son départ pour Pékin et attendait les ordres de Son Excellence pour la conduire lui-même jusqu'à Canton.

Les autres mandarins n'envoyèrent au Vice-Roi

que des réponses négatives ou incomplètement satisfaisantes.

Un mois après son retour, Apiou, qui avait appris, par les commérages de la petite ville, la brillante destinée réservée à Assoï et qui avait passé toutes ses journées dans des lectures et des conversations sérieuses avec son vieux père, reçut l'ordre de se rendre à Canton. Il fit ses adieux au gouverneur de Keou-Long, prit son cheval et vint saluer son père, qui l'attendait assis sur un banc devant sa porte.

« Je pars, père ; je ne sais quand nous nous reverrons ? »

— Connais-tu, fils, ta destination ?

« Non. »

— Le gouverneur ne t'a rien dit ?

« Je ne lui ai rien demandé. »

— Suis toujours mes conseils : Souviens-toi que *dans la vie, les esprits célestes eux-mêmes ne peuvent aider l'homme qui laisse échapper les occasions*. Va ! bon voyage !

Apiou s'inclina, prit la route de Canton et passa au galop devant la maison d'Assoï, qui lui parut plus close et plus silencieuse que d'habitude.

Yun-Tchong avait reçu l'invitation, de la part du vice-roi, d'envoyer sa fille à Canton.

Il y eut aussitôt dans les chambres les plus retirées de sa riche demeure, une sorte d'agitation funèbre : on faisait les malles de voyage ; les servantes restaient tristes et muettes en voyant Assoï, qu'elles aimaient, renversée sur un sofa, pâle,

égarée et regardant à travers ses pleurs les préparatifs du départ. Sa mère s'efforçait de la consoler par de douces paroles et de séduisantes promesses.

Dans son bureau, Yun-Tchong choisissait gravement d'épaisses feuilles d'or pur, des lingots d'argent sans alliage et des pierres précieuses dont il composait une bourse splendide. Il entra dans la chambre d'Assoï et lui dit, de sa voix creuse, en déposant sur les genoux de l'enfant un lourd sachet brodé qui contenait un trésor :

« Je veux que tu voyages comme une princesse. Je vais affréter une jonque d'un fort tonnage. Demain nous nous embarquerons ; la mousson du N. E. est établie ; dans deux jours nous serons à Canton. »

Dès l'aube, la famille entière de Yun-Tchong se rendit à bord ; les malles et les paniers de provisions furent embarqués. Deux matelots, debout à l'avant de la jonque, commencèrent à battre vigoureusement du tam-tam pour éloigner du bord les mauvais génies ; des banderolles de papier rose enflammées furent jetées à la mer pour invoquer la protection des génies bienfaisants ; l'ancre de bois fut arrachée du fond sableux de la rade ; les lourdes voiles de natte jaune furent hissées et tendues au vent, et la jonque, frémissant sur la vague, emporta de son pays natal Assoï, qui cachait son visage dans les plis des vêtements de sa mère.

Le voyage fut heureux. Arrivé à Canton vers le milieu du troisième jour, Yun-Tchong, laissant à

bord sa femme et sa fille, alla demander audience au vice-roi qui, apprenant l'arrivée d'Assoï, donna des ordres pour qu'une chambre lui fût immédiatement préparée dans les appartements du palais réservés aux dames et que des palanquins fussent envoyés au débarcadère.

Une dame âgée reçut Assoï à son arrivée. Ses parents l'accompagnaient : la tristesse et le silence de la jeune fille les forcèrent de précipiter une séparation, qui fut très-douloureuse. Yun-Tchong se sentait lui-même ému :

« Quoi qu'il arrive, dit-il, nous serons bientôt réunis. Tu nous quittes pour quelques mois à peine : ou tu reviendras à Keou-Long, ou nous irons te rejoindre à Pékin. Je vais tout préparer pour notre départ immédiat ; donne-nous de tes nouvelles pendant le voyage et surtout cesse de t'affliger, dans ton intérêt, au point de te rendre malade. »

Habituée, par la constante soumission de sa propre mère, à l'autorité absolue que les lois et les usages donnent en Chine à un père de famille, Assoï ne proféra pas une parole : ses yeux étaient rouges et gonflés, et sa frêle poitrine pleine de sanglots. Sur un signe de Yun-Tchong, la mère s'arracha des bras de son enfant enlacés autour de son cou, et suivit en pleurant son mari.

Cette triste scène intéressa la dame chinoise en faveur d'Assoï ; elle la conduisit dans sa chambre, essaya de la consoler et, la croyant endormie, alla communiquer ses impressions au vice-roi.

« C'est la plus charmante fille que j'aie jamais vue ; et, comme le sait Votre Excellence, j'ai passé toute ma jeunesse à la cour. Chez elle, les qualités du cœur sont en harmonie avec sa grâce incomparable. Sa désolation, au départ de ses parents, m'a touchée jusqu'au fond du cœur. Elle refuse, mais avec le doux accent de la prière, tout rafraîchissement. Je supplie Votre Excellence de hâter le jour de notre départ ; cette intéressante enfant ne peut que s'ennuyer ici ; le voyage, par ses impressions nouvelles, m'aidera à dissiper son chagrin. »

— Bien des jeunes filles voudraient être à sa place.

« Assurément ; mais toutes n'ont pas la piété filiale de celle-ci. »

— Vous croyez qu'elle a des chances de plaire à Sa Majesté et de devenir l'épouse du Prince ?

« J'ai la conviction qu'elle sera préférée. La réunion de tant de charmes et de tant de qualités est chose merveilleuse. »

— C'est bien ; vous partirez demain ; je vais achever mes dépêches et donner des ordres en conséquence. Dans le voyage, vous ferez en sorte, par des soins et des attentions, de prévenir cette jeune fille en faveur de l'administration de sa province natale. Il faut qu'elle garde de nous le meilleur souvenir. Le prince est faible de corps et d'esprit ; une femme aimable et intelligente aura sur lui une immense influence. Ne négligez donc rien pour que ce voyage soit, sous tout rapport,

agréable à celle qui peut devenir bientôt pour moi une puissante protectrice. Je vais composer le personnel de l'escorte d'hommes sûrs et dévoués.

Dans la soirée, Apiou, qui s'était présenté au palais dans la matinée et avait donné son adresse en ville, reçut l'ordre de se rendre à cheval le lendemain, à neuf heures, au palais.

« Je vous quitte demain, dit-il au vieil ami de son père avec lequel il mangeait le riz du soir. »

— Où allez-vous ? au Quang-Si ?

« C'est probable, puisque je l'ai demandé. »

— On dit ici que l'armée des rebelles grandit en nombre et en audace, et que l'armée impériale recule devant elle.

« Nous verrons cela. »

— Il est certain que les impérialistes se laissent refouler sans accepter aucun engagement sérieux.

« Tant mieux pour les officiers retardataires comme moi ! »

A neuf heures, Apiou entra dans la cour du palais, donnait la bride de son cheval à un planton et était introduit dans le cabinet du vice-roi, qui lui dit :

« Lieutenant, vous allez partir pour Pékin. Je vous garde en mission extraordinaire pour porter mes dépêches et escorter deux dames qui vont à la cour. Pendant votre premier voyage, avez-vous été inquiété ? »

— Jamais.

« Je mettrai, si vous le voulez, quelques cavaliers sous vos ordres. »

— Je ne crois pas cette mesure nécessaire ; je suis bien armé, les vagabonds ne s'adressent point aux militaires.

« Vous aurez, du reste, avec vous un nombre considérable de serviteurs éprouvés pour porter les palanquins et les bagages. Voici une somme d'argent pour la route et des lettres qui vous serviront, au besoin, à obtenir des commandants de place des secours en hommes. »

Apiou prit les dépêches et se retira.

Il tenait la bride de Féi-Ma et sautait en selle, quand une suite de *coolies*, portant deux à deux sur leurs épaules des caisses suspendues au milieu de longs bambous, sortirent d'une porte latérale ; des palanquins en velours de soie les suivirent ; un troisième groupe de coolies, destinés aux relais, sortit derrière les palanquins.

Le vice-roi, qui parut sur le seuil de la salle d'audience, fit signe à l'officier de s'approcher. Apiou écouta ses dernières recommandations et rejoignit bientôt, avec l'impatient Féi-Ma, le convoi qui s'était engagé dans les rues étroites et tortueuses de Canton.

X

A travers les lames étroites et mobiles des jalousies, qui forment la partie supérieure des côtés du palanquin, Assoï reconnut Apiou dans l'officier chargé de l'escorter ; elle en fut grandement

surprise et vaguement réjouie. Invisible elle-même, elle suivait des yeux tous les mouvements du cavalier, qui se portait de l'arrière à la tête du convoi, écartant la foule, revenait activer les porteurs retardataires et commandait les relais. On était au milieu du printemps des régions tropicales ; le soleil était déjà très-chaud. Vers le milieu du jour la dame, compagne d'Assoï, pria l'officier d'ordonner une halte générale près d'un massif d'arbres dont on approchait. Apiou fit un signe d'assentiment, alla reconnaître le petit bois qui ombrageait une épaisse pelouse, et donna l'ordre aux porteurs de s'arrêter sous les arbres. Les deux dames sortirent de leurs palanquins et allèrent choisir un frais abri contre les ardeurs du soleil, tandis qu'Apiou, qui avait appris de la bouche du vice-roi les qualités des dames qu'il conduisait à Pékin, menait son cheval à l'écart, le débridait et faisait ouvrir les divers paniers de provisions. Une riche réfection et des rafraîchissements furent déposés aux pieds des dames ; puis les coolies commencèrent à alléger leurs propres paniers de vivres. Apiou soignait Fëi-Ma.

« Lieutenant, lui dit la dame, craignez-vous que votre cheval ne se sauve ? »

— Non, madame.

« Venez donc prendre quelques rafraîchissements. »

Apiou s'avança vers les dames qui se levèrent et s'éloignèrent de quelques pas.

« Ne trouvez-vous pas, Assoï, ce lieu délicieux ?

Le grand air vous a déjà fait beaucoup de bien et vous a donné des couleurs que je n'avais pas encore vues sur votre visage. Vous devrez me dire quand vous serez fatiguée ; vous me le promettez ? Son Excellence le vice-roi de Canton m'a fait les injonctions les plus sévères de ne voyager, à cause de vous, qu'à petites journées. »

— Je lui suis très-reconnaissante.

« Voulez-vous suivre un instant la lisière du bois avant de remonter en palanquin ? »

Assoï et la dame commencèrent à cueillir çà et là quelques fleurs champêtres. Habitué aux caresses des suivantes du mandarin de Keou-Long, Féï-Ma se dirigea vers les dames. Derrière le bouquet d'arbres était un monticule abrupt formé par des rochers renversés les uns sur les autres ; des arbustes croissaient dans leurs interstices ; vers le sommet un camélia sauvage étalait au soleil une magnifique gerbe de fleurs blanches.

« Voyez donc, Assoï, ce camélia. Quel malheur que nous ne puissions lui ravir quelques fleurs ! »

Apiou, qui venait chercher Feï-Ma, entendit ces paroles de regret, s'avança d'un pas agile vers les grosses pierres qu'il gravit en se suspendant par ses mains à leurs arêtes, atteignit le camélia, coupa avec son sabre les plus belles branches et revint les offrir aux dames.

Assoï hésitait à tendre sa main.

« Faites-donc un bouquet, Assoï ! Quelle fraîcheur admirable ! Merci, lieutenant. »

Apiou s'inclina gravement et s'éloigna.

« C'est une attention charmante de la part de cet officier. Il a des manières très-distinguées et appartient sans doute à quelque famille noble. Je savais bien que Son Excellence, en composant notre personnel, nous ferait voyager dans les conditions les plus agréables : nos porteurs sont des gens sûrs et dévoués, depuis longtemps attachés au service du vice-roi ; leurs figures me sont familières ; mais je n'ai jamais vu ce jeune homme au palais. »

Assoï considérait ses fleurs et restait rêveuse.

« Je vous en prie, mademoiselle, ne vous abandonnez point à des idées tristes ; vous tomberiez malade avant d'arriver à Pékin ; les espérances de votre père seraient déçues ; le vice-roi serait très-contrarié et me recevrait moi-même très mal, si je revenais à Canton avec de mauvaises nouvelles. Causez, riez ! Laissez-moi mettre dans vos cheveux cette petite fleur qui s'ouvre ; elle vous sied à ravir. »

Les voyageurs se remirent en route.

Il était impossible qu'une jeune fille candide et modeste comme Assoï ne fut point sensible aux attentions et aux caresses dont elle était constamment l'objet. Après quinze jours de voyage, elle avait en partie recouvré l'insouciance naturelle à son âge et semblait parfois calme et enjouée. Son éloignement de sa famille n'était plus ce cruel déchirement qu'elle avait ressenti dans son cœur, pendant les premiers jours de la séparation. La délicate et ingénieuse bienveillance de la dame

chinoise, la présence d'Apiou dont tous les actes, malgré sa réserve et son silence, trahissaient l'admiration la plus respectueuse, tout ramenait les pensées d'Assoï vers la jouissance de l'heure présente, et pour quelques heures au moins la rendait oublieuse du passé et insoucieuse de l'avenir. Mais après une longue journée de voyage, quand venait le soir, la jeune fille fatiguée sentait le crépuscule de la tristesse descendre sur son âme en même temps que s'accomplissait dans la nature la transition de la lumière aux ténèbres ; elle se ressouvénait et frémissait au dedans d'elle-même, en portant ses regards sur la sinistre perspective de l'avenir. Elle recherchait l'isolement et versait dans le sein de la nuit des larmes amères.

Un jour les voyageurs se trouvaient à deux lieues d'une ville où ils devaient passer la nuit ; il leur restait à traverser une chaîne de montagnes arides ; le sentier qu'ils suivaient avait été pratiqué sur les flancs de l'une des montagnes et s'élevait sinueux entre des précipices d'un côté et des rochers menaçants de l'autre. Ayant aperçu une cabane à quelque distance dans la vallée qui s'étendait au pied des monts, Apiou était allé demander quelques informations sur la direction du chemin et sur l'exacte distance qui les séparait de la ville. Un paysan lui dit que la nuit les surprendrait dans la montagne, dont le passage, à cette heure, était très-dangereux : une bande nombreuse de malfaiteurs l'infestait ; des vols et même des assassinats étaient fréquemment commis ; les voya-

geurs isolés ne pouvaient s'y aventurer. Le campagnard offrait à l'officier un asile pour la nuit, quand celui-ci lui jeta une pièce d'argent sans répondre, tourna bride, partit au galop et rejoignit bientôt le convoi qui s'avancait rapidement dans le sentier. Sans faire part à personne de ses inquiétudes il dépassa tous les porteurs, et, formant seul une sorte d'avant-garde, commença à examiner avec la plus minutieuse attention tous les abords du défilé qu'il avait pris le parti de traverser. Le soleil disparaissait à l'horizon ; les formes des objets éloignés devenaient vagues et incertaines ; bientôt son imagination anxieuse lui fit voir dans certaines configurations de rochers ou d'arbustes des groupes d'hommes armés. Tout à coup, dans un ravin, il eut la certitude de distinguer des points noirs qui se mouvaient entre les pierres et les buissons, et se dirigeaient rapidement vers le sentier. Ému du danger qui menaçait Assoï, il cria aux porteurs des palanquins de s'arrêter, et à tous les coolies de déposer leurs fardeaux et de le rejoindre avec leurs bâtons ; puis, s'avancant hardiment, il aperçut au détour d'un énorme rocher qui faisait saillie sur le chemin une douzaine d'hommes armés de pieux ferrés qui barraient le passage. Il arme son arc et franchit en deux bonds de Féï-Ma la moitié de la distance qui le sépare des bandits.

« Les plus braves en avant ! leur crie-t-il ; j'ai la mort certaine des deux premiers. »

Et il vise au cœur le brigand le plus rapproché.

La soudaineté de l'attaque, le ton résolu de l'officier causent quelque hésitation parmi les Chinois ; ils semblent reculer et se pousser les uns derrière les autres en faisant face au voyageur.

« Vite ! vite ! en bas dans le ravin où je tire ! » les malfaiteurs se font des reproches les uns aux autres et n'obéissent point. La flèche vole et un brigand tombe ; une seconde flèche atteint à l'œil un second brigand qui roule sur les pierres en poussant des hurlements. Quelques-uns des malfaiteurs effrayés se précipitent dans le ravin ; Apiou dégaîne et le sabre au poing charge hardiment les voleurs qui, n'osant soutenir le choc de Féï-Ma, bondissent en masse en dehors du chemin et se cachent à la hâte derrière les buissons et les quartiers de rochers afin d'échapper à de nouvelles flèches.

Resté maître du champ de bataille Apiou appela ses coolies qui attendaient prudemment à distance l'issue de l'engagement et leur donna l'ordre de reprendre en toute hâte leurs palanquins et leurs fardeaux. Le convoi se remit en marche et commença de descendre avec une fraîche vitesse vers la ville dont on voyait les lumières au loin dans la plaine. Apiou qui avait laissé défiler les porteurs et formait alors l'arrière-garde, n'entendant plus aucun bruit dans le ravin, éprouva un vif mouvement de joie de l'heureux succès de son aventure et s'approcha des palanquins des dames pour leur donner l'assurance que tout danger était passé. La dame âgée pleurait d'émotion ; elle remercia

l'officier dans les termes de la plus vive reconnaissance ; Assoï se taisait.

« Avez-vous eu bien peur, Mademoiselle ? lui dit Apiou en se penchant vers les vénitiennes de son palanquin. »

Assoï restait silencieuse.

Inquiet, Apiou fit arrêter les porteurs, descendit de cheval et ouvrit la porte de la chaise. Assoï était évanouie ; ses yeux étaient clos, son visage pâle renversé en arrière, ses mains jointes ; son extrême anxiété lui avait fait perdre connaissance. Des gouttes d'eau glaciale scintillaient au clair de lune le long des roches qui bordaient le sentier ; Apiou les recueillit dans le creux de sa main et les versa sur le front et les lèvres de la jeune fille. Celle-ci reprit ses sens ; la dame âgée l'appela des noms les plus tendres et lui répéta que les brigands étaient déroutés, que l'officier en avait tué deux et dispersé les autres à coups de sabre.

Assoï ouvrit les yeux et les tint fixés pendant quelques moments sur ceux d'Apiou avec une expression étrange d'étonnement, d'admiration et de gratitude. L'officier demanda la permission de marcher en avant, appela Féi-Ma dont il passa la bride dans son bras et suivit à pied les palanquins en échangeant avec la dame une conversation à chaque instant suspendue par les accidents du chemin. Assoï se taisait ; mais elle avait ouvert les lames des vénitiennes pour apprendre de la bouche d'Apiou tout les détails de l'engagement avec les voleurs.

Les dernières lueurs du crépuscule s'éteignirent ; on fit halte pour allumer avec des briquets les grosses lanternes sphériques de papier de soie huilé qui furent suspendues aux brancards des palanquins. Bientôt en entendit le lointain murmure de la ville et le convoi entra en sûreté dans la cour de la résidence du mandarin qui reçut les dames et leur escorte avec la plus obséquieuse hospitalité.

La rencontre dans la montagne lui fut immédiatement racontée et il félicita le lieutenant de son courage et de sa présence d'esprit. Il prit congé des dames en les suppliant de passer un jour dans son palais pour se reposer des émotions douloureuses que l'accident leur avait causées.

« Du reste, dit-il, j'attends demain la fille de Son Excellence le Vice-Roi du Fo-Kien qui se rend aussi à Pékin. La réunion des deux escortes doublera votre sécurité pour le reste du voyage. »

XI

Assoï passa une nuit très agitée : des rêves terribles, entés sur l'attaque des brigands, lui firent pousser des cris d'agonie. La vieille dame qui occupait une chambre voisine, vint plusieurs fois l'éveiller pour l'arracher aux cauchemars. Mais dans la matinée la jeune fille jouit de quelques heures d'un sommeil calme et réparateur et pendant le déjeuner exprima une sorte d'impatience

enjouée de voir une des prétendantes à la main du Prince Impérial. Sa curiosité, dont personne ne comprit le motif, fut bientôt satisfaite. Dans l'après-midi la fille du Vice-Roi du Fo-Kien arriva avec une suite nombreuse composée d'un vieil officier et de sa femme, d'une jeune esclave, de quatre cavaliers et d'une armée de porte-faix.

Tout le monde était depuis longtemps réuni dans la salle à manger pour le repas du soir quand la rivale d'Assoï fit sa première apparition et reçut les salutations de toute la compagnie. A cause de sa naissance princière la dame de la maison lui donna la place d'honneur ; son esclave se tenait debout derrière son fauteuil. Après le premier cliquetis des bâtonnets d'ivoire dans les tasses de porcelaine, la conversation, d'un début toujours difficile entre gens qui se rencontrent pour la première fois, s'anima peu à peu et roula principalement sur les fatigues et les inconvénients d'un long voyage. Assoï parlait peu, selon sa coutume et ne se lassait point d'observer la nouvelle venue qui ignorait encore qu'elle eût vis-à-vis d'elle une rivale dans une petite fille qu'elle prenait pour une enfant de la maison, et qui faisait à toutes ses commensales la même attention polie. Avec une seule fleur dans ses cheveux, une robe de soie bleue unie, festonnée au col et aux extrémités des manches d'une légère broderie blanche, la fille du maçon de Keou-Long admirait, non-seulement les riches vêtements brodés des plus éclatantes couleurs et les précieux ornements de son aristocratique rivale,

mais aussi et surtout sa taille majestueuse, la régularité de ses traits, l'aisance et la distinction de ses manières, et l'expression de grandeur et de souveraineté que rayonnait sa physionomie ; elle trouvait très-digne l'air de dédain avec lequel elle refusait certains mets et très-naturel le ton altier avec lequel elle donnait des ordres à son esclave ; en un mot, elle la jugea sous tout rapport si supérieure à elle-même, qu'après le dîner, entraînée par son admiration, elle s'approcha de la fille du vice-roi et lui dit avec un ravissant sourire :

« Mademoiselle, permettez-moi de vous féliciter de votre heureuse arrivée et de vous exprimer tout le bonheur que j'ai de vous voir. »

— Vous êtes de la maison du mandarin ?

« Non, mademoiselle, je suis une Cantonnaise envoyée comme vous à Pékin par le gouverneur des Deux-Quang. »

— Oh ! je suis charmée de vous rencontrer ! nous ferons alors route ensemble. Savez-vous si les autres provinces envoient beaucoup de jeunes filles à Pékin ?

« J'ai entendu dire ici qu'une du Konei-Tcheou et deux du Sutchuen doivent arriver à Pékin en même temps que nous. »

— Nous serons alors au plus une demi-douzaine.

« Oui, et l'empereur ne nous choisira point toutes six, reprit Assoï en riant avec une franche joie. »

— Que fait votre père ?

« C'est un maçon. »

— Alors, il vous importe moins qu'à moi, qui suis la fille d'un vice-roi, de n'être point refusée et de n'être pas renvoyée dans votre famille. Votre fiancé d'enfance, dans la classe à laquelle vous appartenez, ne fera aucune difficulté de vous épouser, tandis qu'après l'humiliation d'un refus à la cour, je ne pourrais jamais trouver à m'établir selon le rang auquel j'ai droit par ma naissance. Les fils des mandarins ne demandent jamais la main d'une fille renvoyée de Pékin.

« Oh ! mademoiselle, vous ne courez aucun risque d'être renvoyée, j'en suis certaine. Si les autres jeunes filles me ressemblent, nous servirons à faire briller votre beauté, qui est éblouissante. »

— Sans doute, mon père n'eut point tenté une entreprise si hardie, s'il n'avait eu la certitude du succès ; il n'eut point commis l'imprudence de compromettre l'avenir d'une fille unique.

« Il ne faut que vous voir pour avoir l'assurance que vous serez bientôt notre impératrice. »

— Vous êtes une charmante fille et votre caractère me plaît infiniment. Dès ce soir, je vous promets de m'intéresser à vous ; si vous le voulez, je vous garderai auprès de moi à la cour et ferai votre fortune.

« Je vous remercie de votre bonté ; j'ai laissé dans mon village ma mère qui me pleure et que j'aime ; il me tarde de revenir auprès d'elle. »

Ce même soir, Assoï se coucha heureuse. La

dame chinoise qui l'accompagnait, en prenant congé d'elle pour la nuit, lui sembla être aussi de fort bonne humeur.

« Eh bien, madame, que dites-vous de la fille du vice-roi ? »

— Qu'elle fait un voyage inutile et même dangereux.

« Oh ! comment pourriez-vous motiver une opinion si sévère et si étrange ? »

— Dormez tranquille, mademoiselle ; la beauté, à la cour, ne se mesure pas à l'aune ; dans quinze jours, nous verrons si une Fo-Kiennoise, fut-elle la fille d'un vice-roi, l'emportera sur une Cantonnaise. Si vous n'étiez de mon avis, vous ne seriez pas si joyeuse. Allez devant le miroir et voyez vous-même comme la gaieté vous rend radieuse. Vous examinerez demain au grand jour cette jeune fille dont le genre de beauté a besoin de la distance ou de la clarté des lampes ; je veux vous comparer toutes deux en plein soleil.

« Vous me flattez sans cesse, madame, mais ne me convainquez pas. Je ne puis soutenir la moindre comparaison avec une personne aussi distinguée qui, en me voyant, fut aussitôt de mon avis, puisqu'elle a eu la bienveillance de me proposer une place à la cour parmi ses filles d'honneur. »

— Elle est bien osée ! Dormez bien et restez toujours joyeuse comme vous êtes ce soir.

De son côté, la fille du vice-roi du Fo-Kien se couchait satisfaite de son facile triomphe sur une première rivale. Selon son habitude, l'esclave qui

la déshabillait, flattait sa vanité par des compliments :

— Cette petite Cantonnaise eut aussi bien fait de rester auprès de sa mère ; elle semble, comme moi, bonne à faire une servante.

« Et les Cantonnaiss nous reprochent à nous Fo-Kiennois d'être fiers et arrogants ! »

— Nous avons bien le droit de l'être, si cette petite fille est tout ce qu'ils ont pu trouver à envoyer à la cour. Au Fo-Kien, toutes celles qui se sont présentées chez Son Excellence votre père étaient plus jolies qu'elle, quoique bien au-dessous de vous.

« Je n'aime pas, en général, les Cantonnaiss, qui nous reprochent encore d'être fourbes et menteurs ; cependant cette petite m'a paru très-gentille. As-tu remarqué avec quelle naïveté elle s'est approchée de moi et m'a exprimé l'impression que j'ai produite sur elle ? Elle me plaît beaucoup ; je veux l'attacher à mon service.

« Elle ne sera jamais plus attachée et plus dévouée que moi. »

— Tu es mon esclave, toi ; ma mère t'a achetée quand tu étais enfant ; tu m'appartiens comme le petit chien que j'ai laissé à la maison. Ote mes souliers.

L'esclave s'agenouilla, enleva deux souliers d'une petitesse inimaginable et commença à dérouler les bandelettes de soie qui entouraient les pieds de sa maîtresse. Celle-ci avait eu en naissant ses membres inférieurs proportionnés à l'élévation de sa taille ; des ligatures fortement tendues les avaient

comprimés et en avaient empêché le développement. Cette violence faite à la nature avait, comme il arrive généralement, meurtri les extrémités de ses pieds où le sang n'apportait qu'avec une extrême difficulté la chaleur et la vie. L'esclave lava les plaies avec une serviette imbibée d'eau tiède et les pansa.

« Surtout, sois discrète ; il y va de ta vie. Ne parle jamais de ces petites écorchures. Tu sais d'ailleurs que le médecin de mon père a donné l'assurance qu'elles seraient guéries avant mon arrivée à la cour ; garde toujours sous clé le pot d'onguent qu'il m'a préparé. »

— Que mademoiselle soit sans inquiétude.

« Je ne sais si les matrones de la cour examinent les pieds. En tout cas, je ferai des difficultés pour montrer les miens ; c'est une indécence qu'une fille bien élevée ne peut commettre à aucun prix. »

— Mademoiselle oublie que nous avons d'ailleurs en réserve, pour l'examen à la cour, une préparation qui donne aux chairs blessées une teinte rose admirable.

« Je le sais. Retire-toi et ne m'éveille demain que peu d'instant avant le déjeuner. »

Dans une chambre de l'aile opposée du palais, le vieil officier fo-kiennois fumait sa pipe et prenait quelques tasses d'eau-de-vie que sa femme lui versait à mesure qu'il les vidait.

— Que penses-tu, lui disait-il, de cette fille cantonnaise ?

« Elle est admirable. »

— Au physique ?

« Elle est petite, mais extrêmement jolie. »

— A-t-elle de l'intelligence ?

« J'étais près d'elle à table ; j'avais pris cette place pour l'examiner sous tout rapport ; elle me parut d'abord timide et réservée ; mais toutes ses réponses furent pleines de sens et d'esprit. On dit qu'elle est la fille d'un ouvrier cantonnais ; elle parle toutefois la langue de la cour sans aucun accent provincial ; et elle me semble douée d'un caractère délicieux. »

Le vieil officier secoua la tête, fourra ses sept poils de barbe dans un sachet de soie dont il passa les cordons autour de ses oreilles, et dit d'une voix grave :

« Recommande soir et matin à mademoiselle de réprimer ses impatiences devant les étrangers ; le moindre acte ou le moindre mot qui trahirait son irascibilité pourrait compromettre son avenir. Qui sait si cette petite cantonnaise ne joue pas elle-même un rôle en se rendant gracieuse à l'égard de tout le monde. »

— Elle est, j'en suis sûre, d'un naturel parfait. La dame qui l'accompagne m'a dit qu'elle avait beaucoup pleuré en quittant sa famille et qu'elle avait été très-triste pendant les premières semaines du voyage ; depuis quelques jours seulement, elle semble oublier ses chagrins ; pendant toute la soirée dernière, elle était pleine d'entrain et de gaieté. »

— Défie-toi aussi des confidences de cette femme, qui a certainement ses intérêts, comme nous avons les nôtres, à préparer le triomphe de sa protégée. Celle-ci, quels que soient ses vrais mérites, n'a pas à la cour, comme la fille du vice-roi du Fo-Kien, de puissants appuis gagnés d'avance.

XII

Il fut décidé que les dames se reposeraient un jour entier avant de se remettre en voyage.

Assoï et Apiou, à l'insu l'un de l'autre, l'employèrent à écrire à leurs familles.

Le lendemain, le double convoi se mit en route après déjeuner. La fille du gouverneur du Fo-Kien, qui avait naturellement la préséance en toute circonstance, prit les devants avec sa brillante escorte. En tête du double convoi se trouvaient donc la force militaire, l'astuce, le calcul et l'ambition; la candeur, la prudence et la loyauté cheminaient derrière.

Les premiers jours du voyage n'offrent aucun incident digne de remarque; on allait plus vite que d'habitude; la fille du vice-roi, qui avait hâte d'arriver à Pékin, pressait la marche et ne permettait que de courtes haltes.

Assoï était fatiguée et attristée par cette course rapide. Le rayon passager de joie qui avait illuminé son gracieux visage s'éteignit; le courage quitta son cœur avec l'espérance; quelques re-

marques flatteuses de la dame chinoise, fondées sur des saillies fantasques qui dévoilèrent le caractère altier de sa rivale, achevèrent de la plonger dans un complet découragement.

Apiou, resté à l'arrière-garde, derrière un groupe des coolies de relais, était toujours semblable à lui-même, c'est-à-dire admirateur d'Assoï, se défendant de l'aimer et cherchant des consolations dans les apophthègmes philosophiques dont sa mémoire était pleine. Cependant il ne laissait échapper la moindre occasion de rendre un service, si léger qu'il fût, à sa jeune compatriote, qui avait été spécialement confiée à sa garde.

Après une matinée étouffante, de gros nuages sombres s'élevèrent lentement à l'horizon. Les voyageurs hâtèrent les pas des porteurs dans l'espoir d'arriver à quelque bourgade qui pût les abriter pendant l'orage. Mais bientôt le tonnerre gronde, les éclairs embrasent le ciel et la pluie tombe en nappes épaisses. Les convois cherchèrent un refuge sous des massifs de bambous qui bordaient le chemin. Tout le monde était triste ; les dames restaient silencieuses dans leurs palanquins ; les coolies, trempés jusqu'aux os, tor-daient, sur leur propre corps, leurs larges vêtements ; Apiou bouchonnait Fëi-Ma avec des poignées d'herbe et de mousse. Après deux heures de pénible attente un grand vent s'éleva et chassa les nuages. Apiou qui avait seul la connaissance des lieux dit au vieil officier Fo-Kiennois qu'il fallait se hâter de se mettre en route afin de traverser avant

la nuit un torrent dangereux qui se précipitait des montagnes dont on voyait les cîmes se confondre avec les nuages et qui devait être gonflé par la pluie de l'orage. Déjà les coolies s'apprêtaient à reprendre leur ordre de marche quand un coup de vent, dont la violence croissait, courba les cîmes des arbres : un petit oiseau couvert de duvet et de quelques plumes naissantes tomba en voltigeant lourdement près des coolies d'Assoï dont l'un se hâta de le saisir.

« Oh ! ne le tuez pas ! donnez-le-moi, s'écria la jeune fille. Apiou qui n'était pas encore en selle reçut l'oiseau des mains du chinois qui le tenait brutalement par les pattes tandis que le faible captif agitait vainement ses ailes et le donna à Assoï en disant :

« Mademoiselle a pitié de ce petit oiseau tombé du nid ! »

— Et vous, lieutenant, ne sentez-vous point de compassion pour une pauvre créature enlevée par l'orage du dessous des ailes de sa mère ? Je veux le réchauffer et le soigner ; faites-moi donner quelques grains de riz et quelques miettes de gâteau.

L'oiseau était de l'espèce des passereaux bleus à bec rose ; ils s'élèvent avec la plus grande facilité. Après quelques instants de marche, réchauffé dans les plis soyeux de la robe de sa mère adoptive le passereau ouvrit le bec et charma sa nourrice par son insatiable appétit.

Cependant l'orage grondait toujours et les por-

teurs s'avançaient en trottant vers le torrent dont le mugissement se mêlait à celui du vent dans les arbres.

Le sentier se rétrécissait, resserré par d'énormes roches entassées en désordre. Les premiers cavaliers qui arrivèrent près du lit du torrent crièrent de faire halte, et bientôt cette triste nouvelle passa de groupe en groupe, que le torrent coulait avec une impétuosité furieuse, que le pont avait été emporté et qu'il n'en restait plus que quelques débris attachés aux rives et flottant au cours de l'eau. Le pont de bois avait été jeté sur la partie la plus étroite du torrent entre deux roches, qui le resserraient entre leurs flancs avant que la masse d'eau ne se précipitât, par une chute perpendiculaire, dans un large bassin, où elle tournoyait avec violence et d'où elle s'épanchait dans la plaine par un lit plus large et envahi sur les deux bords par des roseaux gigantesques. Il fallait prendre un parti immédiat ; le jour baissait ; un ciel couvert avançait l'heure des ténèbres. Les deux officiers se consultèrent un instant et furent d'avis de conduire les quatre cavaliers, en suivant le cours de l'eau, vers un endroit guéable, de traverser la rivière, même à la nage, de remonter la rive opposée et d'aider à jeter sur le torrent un de ces ponts légers de bambous que tous les Chinois savent construire avec une merveilleuse adresse. Les coolies se mirent à l'œuvre ; des bambous furent coupés et liés ensemble ; le pont était prêt quand les cavaliers parurent à la rive opposée ; soulevé par les bras

vigoureux des coolies il fut jeté et solidement amaré aux débris fixés aux rochers. Quelques coolies reçurent l'ordre de s'y engager, d'abord seuls, puis deux à deux avec leurs fardeaux ; le pont oscillait légèrement mais était d'une solidité parfaite. Les deux jeunes filles, sorties de leurs palanquins, se désolaient, chacune à sa manière, de ce cruel contre-temps : la fille du vice-roi maudissait le torrent, le pont et l'orage. Assoï pleurait et protestait qu'elle n'oserait jamais s'aventurer sur ces frêles bambous. Les coolies allaient et venaient avec le merveilleux sang-froid qui caractérise la race chinoise ; tous les fardeaux et les chaises vides furent passés. La fille du vice-roi monta sur le dos d'un coolie, ferma les yeux et arriva saine et sauve sur l'autre rive. Ce fut le tour d'Assoï et de sa suivante ; Apiou, qui avait reconnu avec les cavaliers, l'endroit guéable de la rivière, était revenu vers Assoï et se réservait de rejoindre rapidement le convoi quand tous auraient franchi le torrent. Assoï résistait à tous les conseils et à toutes les prières ; le jour baissait rapidement ; déjà les coolies avaient allumé les lanternes et se tenaient en tête du pont sur la rive opposée ; les affluents du torrent le grossissaient visiblement et l'eau furieuse effleurait déjà le milieu du pont. La fille du vice-roi faisait à Assoï d'amers reproches sur sa timidité.

« Je vais, dit le vieil officier, envoyer un de mes hommes vous prendre dans ses bras et vous passer malgré vous. »

Encouragée par la dame chinoise et par Apiou Assoi s'avance timidement sur le pont ; elle atteint le milieu, s'effraye des oscillations croissantes des bambous, est prise de vertige et tombe dans le torrent.

Tous poussent un cri d'horreur. Prompt comme l'éclair Apiou s'élance sur le pont, saute dans l'abîme et disparaît à son tour dans le tourbillon écumeux de la cascade.

Armés de leurs lanternes fumeuses les coolies descendent péniblement dans les interstices des rochers qui bordent la cataracte ; penchés sur le bassin ils s'efforcent de pénétrer du regard les flots qui roulent et se brisent avec un bruit vertigineux ; les soldats suivent à pied le lit du torrent et poussent des cris auxquels nulle voix ne répond.

Affaissée sur elle-même la vieille dame éclate en sanglots et s'abandonne au plus violent désespoir. L'officier envoie un coolie la presser de passer le pont ; mais elle refuse d'aller plus loin puisqu'elle a eu le malheur de voir mourir la jeune fille qui lui avait été confiée.

« Que faire ? dit d'une voix impatiente la fille du vice-roi ; il est impossible de secourir ces malheureux, et nous ne pouvons rester ici jusqu'à demain. »

— Assurément non, mademoiselle ; au milieu de la nuit et de la tempête, dans des parages inconnus, nous ne pouvons essayer prudemment de porter à ces malheureux des secours qui ne seraient que trop tardifs. J'ai à répondre de vous,

comme ce brave jeune homme répondait de la jeune fille pour laquelle il vient de sacrifier sa vie.

« Oh ! partons ! je me sens malade d'épouvante ! — Il est sans doute cruel de voir périr cet officier et cette jeune fille ; mais nous ne pouvons les sauver. Je vais ordonner le départ.

Dans un morne silence les cavaliers et les coolies se mirent en marche. Les porteurs d'Assoï prirent leur place à l'arrière avec ses bagages et sa chaise, occupée par le seul petit oiseau que la jeune fille avait déposé dans une poche de l'intérieur. A une heure déjà avancée, les convois atteignirent la petite ville où ils devaient passer la nuit. L'officier fit son rapport au mandarin du lieu, qui ordonna à tous les Cantonnaï d'attendre chez lui la fin de l'enquête qu'il allait immédiatement commencer au sujet d'Assoï et d'Apiou, et se fit dépositaire de tous les bagages après un inventaire signé par l'officier fo-kiennois. Un des porteurs d'Assoï entendit dès le matin les cris du petit oiseau qui demandait à déjeuner, et avec le caractère enfantin que le Chinois ne perd jamais, employa ses loisirs à faire l'éducation du passereau. L'oiseau devint en quelques jours l'hôte très-familier de cette élégante chaise tendue de soie bleue dont il ne devinait guère le lugubre vide. On sait avec quelle admirable facilité les passereaux de cette espèce s'approprient. On les emploie à tirer la bonne aventure ; ils sautillent sur une table en plein air, au-dessus de petits cartons sybillins, en saisissent un

dans leur bec rose, le tendent à leur maître et se retirent dans leur cage où ils croquent du millet jusqu'à la venue de nouveaux clients.

Avant de se coucher, l'officier fo-kiennois fumait sa pipe, vidait ses petites tasses de vin et disait :

« Femme, c'est une triste et bonne journée pour nous. Nos chances sont décuplées ; plus je voyais le petit minois de cette pauvre enfant cantonnaise, et plus j'avais d'inquiétude. Nous continuerons demain notre voyage ; le mandarin, qui connaît les lieux, dit lui-même que nous perdrons notre temps à les attendre. Ils ont péri tous deux.

XIII

A Keou-Long, le père d'Assoï attendait avec une extrême impatience des nouvelles de sa fille.

Le père d'Apiou faisait la classe à une demi-douzaine d'enfants, soignait quelques malades et écrivait des volumes.

Deux lettres arrivèrent à la fois de l'intérieur, l'une d'Assoï pour Yun-Tchong, l'autre d'Apiou pour A-Kong. La lettre d'Assoï était tout imprégnée de tristesse ; l'enfant regrettait sa mère, se plaignait d'avoir été arrachée à sa tendresse et annonçait à ses parents, avec un naïf contentement, qu'Apiou était l'officier chargé de l'escorter jusqu'à Pékin.

Apiou racontait à son père quelques incidents de son voyage, parlait avec enthousiasme de son

ex-fiancée, qu'il voyait de près et apprenait à connaître.

Les deux lettres commencées depuis quelques jours avaient été terminées le lendemain de la rencontre avec les brigands dans le passage des montagnes. Assoï donnait tous les détails et ne tarissait point d'éloges pour la bravoure et le dévouement de l'officier ; Apiou se contentait de dire qu'il avait fait peur à une bande de malfaiteurs qui faisaient mine de vouloir arrêter le convoi.

En lisant que, pour sauver Assoï, Apiou avait chargé une douzaine de brigands, tué les deux premiers et dispersé les autres, Yun-Tchong devint sombre et sentit sa voix s'éteindre ; sa femme qui l'écoutait, crut qu'il était ému du danger couru par Assoï ; il souffrait de devoir le salut de sa fille au fils d'A-Kong.

Il avait été maladif depuis son retour de Canton. Sa grande maison lui semblait déserte ; son ambition en avait chassé celle qui en était la joie, la fleur, l'oiseau, le printemps. Sa femme pleurait en secret ; elle se réfugiait avec sa douleur dans la chambre d'Assoï, et mouillait de ses larmes le petit lit de bois noir incrusté de nacre blanche, où pendant quinze ans avait dormi et rêvé son enfant.

Le soin de capitaliser sa fortune donnait à Yun-Tchong une force factice. Le lugubre silence du logis n'était interrompu que par des bruits métalliques et le grincement des gonds de l'énorme coffre-fort où il empilait ses lingots. En rappor-

tant de Hong-Kong un dernier paiement, il tomba gravement malade. Pendant huit jours, il lutta avec la plus énergique volonté contre le mal qui le terrassait et se sentit vaincu. Sa femme envoya une servante prier A-Kong de visiter son mari alité. Le vieillard mit ses meilleures lunettes et sa tunique la moins grasseuse et suivit la servante. Entré dans la chambre du malade, il s'approcha du lit, et prit dans ses longs doigts osseux le poignet de Yun-Tchong, qui tressaillit au contact.

« Un ami dans le besoin est un véritable ami. Mars est de sa nature chaud et sec, rouge comme le feu ; il donne des maladies chaudes, met les humeurs en ébullition, engendre des fièvres brûlantes. Ami, tu as le crin ; je vais te guérir s'il en est temps encore ; on m'a appelé trop tard .

Yun-Tchong se sentait confus devant le vieillard qui lui parlait avec l'assurance calme du savant et l'aménité d'un ami :

« Si je ne réussis point à trouver et à couper le crin qui t'étouffe, je me charge de te faire faire un beau cercueil en bois incorruptible, de faire calciner ton corps avec la chaux pure des coquillages marins ; je choisirai moi-même sur la déclivité d'une colline un terrain propice à tes mânes, éclairé par le soleil levant, ombragé par un bosquet et arrosé par un ruisseau limpide, descendant sans bruit dans la vallée. J'ai déjà jeté mon dévolu sur un site que je voulais acheter pour moi ; il y a place pour deux : quand nous serons morts nous reposerons l'un près de l'autre comme nous vivions dans notre jeunesse. »

Les émotions morales augmentèrent la fièvre de Yun-Tchong qui prononça des paroles incohérentes et ordonna plusieurs fois de faire venir Assoï auprès de lui. A-Kong tira d'une vieille bourse de soie jaune suspendue à sa ceinture, quelques sapèques usés et brillants comme les sous des pauvres, en plaça deux entre les phalanges des deux grands doigts et le pouce de sa main droite, et commença à pincer jusqu'au noir entre les morceaux de cuivre le cou et la poitrine du malade. Celui-ci se débattit pendant quelques instants, délira et finit par tomber dans une prostration complète.

« Ce serait le commencement de son agonie, dit-il à la femme qui pleurait, si vous ne m'aviez appelé, mais j'ai bon espoir ; c'est le *crin* ; je l'ai trouvé. Il a sa racine dans le cœur, se développe autour des poumons, pénètre à travers tous les muscles de la poitrine et finit par atteindre, envelopper et étouffer l'organe central de la vie. Il ne me reste plus qu'à le couper et à le détruire ; faites appeler quatre hommes robustes pour tenir Yun-Tchong, qui me casserait mes lunettes en véritable cristal de roche.

Quatre coolies montèrent et saisirent les bras et les jambes du patient. Le maître d'école s'arma de la main gauche d'une longue et forte aiguille et de la main droite d'un rasoir. Examinant avec soin les taches noires et bleues de la poitrine, il enfonçait çà et là son aiguille dans les chairs et réussissait à soulever, avec la pointe habilement inclinée, une sorte de filament d'un rouge noirâtre

qu'il coupait avec le rasoir tout près de la peau. L'opération dura près d'une demi-journée. Les coolies suaient et étaient exténués de tenir les membres du patient pendant cette longue torture ; l'opérateur travaillait dans les chairs meurtries avec le calme de l'écrivain qui soigne son écriture.

« Le *crin* est coupé ! dit-il, en cent soixante et quinze morceaux ; ton mari est sauvé. Je vais de ce pas lui préparer une infusion amère qui lui rendra la connaissance.

Une heure plus tard, A-Kong revenait avec un bol d'une rare capacité, et le présentait au malade en disant : « Yun-Tchong ! ami Yun-Tchong ! bois si tu veux voir ta fille impératrice. Bois, ou je vais de ce pas acheter le terrain où tu me précéderas. Bois donc ! il est très-beau le site où tu veux aller demain ; il regarde l'île de Hong-Kong : on voit poindre, au-dessus des dernières ondulations du rivage, la tour et les splendides demeures anglaises que tu as bâties et les mâts élevés des vaisseaux de feu ; tu seras couché en face de la source de ta fortune. Mais je l'avoue, tu tournes le dos à ta douce enfant, qui chemine vers le nord sous la protection de mon Apiou. Bois !

Le malade obéit. Les nombreuses sections du *crin* lui avaient rendu la respiration plus libre. La potion amère destinée à combattre les brûlantes influences du mal eut un effet merveilleux ; dès le même soir la violence de la fièvre diminua et le malade entra en convalescence.

Le médecin quitta la maison en disant à la mère

d'Assoï, rassurée sur la terminaison de la maladie terrible de Yun-Tchong :

« Quand il aura besoin de moi, vous m'appellerez : *« un ami dans le besoin est un véritable ami. »*

Quelques jours après, Yun-Tchong s'asseyait devant un large bol de riz fumant, flanqué de tranches de thon dorées, et jouissait avidement de sa pleine convalescence. Sa femme le servait elle-même, et contemplait avec ravissement les prouesses de son appétit : sans autre intention que celle de causer, elle lui raconta en détail les soins laborieux qu'A-Kong avait pris de lui :

« Il vous a sauvé la vie ! »

— Je le sais. Je le tirerai de la misère, parce je ne puis rester son obligé.

« Que vous a donc fait cet excellent homme, pour que la seule mention de son nom vous aigrisse et interrompe vos repas.

« Femme, ce n'est pas lui. »

Yun-Tchong se leva de table, entra dans sa chambre, ouvrit son coffre-fort et choisit le plus large lingot d'argent, qu'il apporta sur la table à manger.

« Appelle une servante et fais porter ce lingot à A-Kong, de ma part. »

Une servante enveloppa de papier de soie le bloc d'argent, le mit dans un panier et chemina jusque chez le maître d'école qui mangeait avec du riz jaunâtre une poignée de petits poissons frits.

« Maître, dit la bonne en entrant, je vous apporte de quoi acheter demain, pour votre dîner, quelque chose de mieux que votre friture. »

Le vieillard considéra un instant l'énorme lingot d'une blancheur mate, prit un pinceau et du papier et se mit à écrire. Puis il plia son billet et le déposa avec le lingot dans le panier de la servante en lui ordonnant de reporter le tout à son maître.

« Une bonne action ne doit jamais franchir les portes du lieu où elle a été accomplie. » J'ai été heureux de te soigner ; et il était temps ; n'attache pas au service que je t'ai rendu le poids humiliant du salaire. »

Pendant que Yun-Tchong lisait ce billet, sa femme lui dit avec étonnement :

« Il refuse le lingot !

Yun-Tchong, sans répondre, reporta le morceau de métal où il l'avait pris et demeura taciturne et rêveur.

Une quinzaine passa ; Yun-Tchong était en parfaite santé. La maladie est une bonne conseillère ; après maintes réflexions Yun-Tchong avait senti l'absurdité de sa conduite envers A-Kong. Il lui fit visite dès qu'il put sortir et l'invita à dîner plusieurs fois. Ebloui plus que jamais par le brillant mariage de sa fille avec le Prince impérial, il voulait réparer la rupture des premières fiançailles, protéger Apiou le sauveur d'Assoï, et faire la fortune d'A-Kong, son propre sauveur. Richesses, honneurs, titres, grandeurs allaient pleuvoir sur lui et ses amis.

« De fait, disait-il à sa femme, nous sommes, à tout considérer, les obligés de ces pauvres gens. J'ai lésé le jeune homme en lui refusant ma fille en-

richie par mon industrie ; c'est lui qui la sauve des mains des brigands ; j'ai lésé ce vieillard qui fut mon unique ami, et je suis redevable de ma fortune à ses conseils, et de ma vie à son expérience médicale. Aujourd'hui, ni l'un ni l'autre n'essaient d'entraver mes desseins : j'obtiendrai par Assoï l'avancement rapide du fils et une place honorable et lucrative pour le père. Je voudrais qu'il devint le médecin d'Assoï à la cour. » Apiou avait écrit aussi au mandarin de Keou-Long.

Celui-ci lut la lettre à sa famille ; une des jeunes dames fut émue jusqu'aux larmes ; toutes furent unanimes à admirer le dévouement de l'intrépide Apiou.

Le vieux gouverneur de la place-forte de Keou-Long se courbait sous le poids des années. Placé aux premiers avant-postes, à deux lieues de la colonie anglaise de Hong-Kong, il passait de longues heures dans son cabinet, traduisant à coups de dictionnaire, les journaux anglais, pénétrant les desseins d'une politique hostile et menaçante, écrivant de longs mémoires et cachant de cruelles anxiétés sous l'aménité constante de son langage et de ses manières.

La plus jeune de ses dames, qui avait seize ans, vint un soir sous un futile prétexte, l'interrompre dans ses travaux et lui demander pourquoi il passait des journées entières dans son cabinet.

« Ma fille, répondit le vieillard, je suis accablé sous le poids de ma responsabilité. Une guerre est imminente entre la Chine et les puissances de

l'extrême Occident. Cette forteresse où nous sommes sera la première attaquée ; il est urgent de la mettre en état de se défendre. Je viens de motiver dans un mémoire les diverses demandes que je fais au gouvernement impérial, et de dévoiler les prétentions des étrangers subversives des anciennes lois du pays. Je demande une garnison complète, un officier de choix qui puisse me servir d'aide de camp et me remplacer au besoin. Apiou est celui que je désigne à Son Excellence le ministre de la guerre ; j'espère qu'on me l'accordera d'autant plus facilement qu'il n'est pas encore incorporé dans l'armée du sud.

— Peut-être, petite, n'es-tu pas étrangère à ce choix ; tu sais que je me préoccupe de ton avenir. Apiou n'a pas de fiancée ; avec la dot que j'ai mise de côté pour toi, tu pourrais, après ma mort, devenir un parti très-acceptable pour ce jeune officier. »

La jeune dame essuya une larme d'attendrissement et se retira la joie dans le cœur.

Dans la soirée, un courrier arriva de Canton et apporta une dépêche du vice-roi qui annonçait au mandarin la mort d'Assoï et d'Apiou, noyés dans le passage d'un torrent, et le chargeait officiellement d'annoncer cette triste nouvelle aux parents des défunts.

Le mandarin arracha les derniers poils de barbe blanche qui lui restaient, appela sa famille et lui donna communication de la lettre du vice-roi. Toutes les dames jetèrent des cris d'horreur en apprenant l'épouvantable accident, et plaignirent

dans une longue et douloureuse conversation les familles des deux victimes. « J'attendrai à demain, dit le mandarin ; les mauvaises nouvelles sont toujours assez tôt dites. C'est un malheur qui m'atteint personnellement et renverse des projets dont la réalisation eut consolé et soutenu ma vieillesse. Retirez-vous et laissez-moi à mes pensées. » Il jeta un coup d'œil sur ses dépêches et annota les passages qu'il fallait modifier depuis la mort d'Apiou. Il soupa seul et, après une mauvaise nuit, envoya un serviteur mander le maître d'école qui était d'ailleurs son médecin attitré. La sagesse et la prudence de l'humble vieillard étaient par lui hautement appréciées ; il préféra annoncer à lui le premier, la mort d'Apiou et d'Assoï, afin de se consulter avec lui sur la manière la plus douce de communiquer à Yun-Tchong cette cruelle nouvelle.

« Votre Excellence est-elle souffrante ? demanda A-Kong en entrant auprès du mandarin ?

— Oui, mon ami, je suis très souffrant, d'esprit et de corps ; l'heure approche pour moi de rejoindre mes ancêtres. Mais il est plus triste encore de voir la jeunesse devancer la vieillesse et arriver soudainement au terme de la vie. Prenez et lisez.

A-Kong mit ses lunettes et lut à haute voix la dépêche du vice-roi de Canton. La lecture terminée, il réfléchit en silence pendant quelques instants et dit d'un ton de voix impassible :

« Cela m'étonne un peu. Apiou nage et plonge

comme un marsouin. Je l'ai vu se baigner dans le passage du Lye-moon pendant un typhon. Quant à la jeune fille, il est très-naturel qu'elle se soit noyée si elle est tombée à l'eau. La dépêche ne dit pas qu'on ait retrouvé les cadavres? Tout cela ne me satisfait pas complètement; il n'y a rien de positif et de clair; j'admets les prémices: la jeune fille est tombée dans une rivière, je le veux bien; Apiou a sauté derrière elle pour la sauver; donc ils sont morts tous deux? Cette conséquence ne me semble point logique. Je vais parler à Yun-Tchong et lui proposer de nous mettre en route et de nous rendre immédiatement sur le lieu de l'accident, afin d'arriver à une connaissance certaine et détaillée des faits. Je prie Votre Excellence de nous avertir si elle reçoit avant notre départ des nouvelles plus explicites. »

A-Kong alla droit chez Yun-Tchong, qui le reçut avec une affabilité devenue habituelle, et lui dit sans détour et du ton le plus calme :

« Assoï et Apiou sont noyés; je sors de chez le mandarin qui a reçu du vice-roi de Canton une dépêche officielle. »

— Pitié!

« Assoï est tombée à l'eau par accident. Apiou a sauté derrière elle pour la sauver. »

— Miséricorde!

« Ils sont restés tous deux dans le torrent. »

— Pitié! Miséricorde! — répéta Yun-Tchong, en se précipitant à genoux devant l'autel domestique, et en se prosternant devant les tablettes do-

rées de ses ancêtres. — Assoï ! ma fille ! ma chérie ! Pourquoi m'as-tu quitté ? Assoï ! mon diamant ! mon trésor ! Oh ! Dieu Fo ! Dieu Fo !

Le maître d'école qui venait de savourer une prise de tabac en observant la douleur de son ami, s'approcha et mit sa main sur l'épaule de Yun-Tchong en disant : *Dans la fortune et la joie les hommes cessent de brûler un seul bâtonnet parfumé en l'honneur du Dieu Fo ; mais dans l'infortune et la douleur, ils enlacent ses pieds de leurs bras et les couvrent de baisers.*

« Pitié ! Assoï ! »

— Écoute-moi ! fais tes paquets ; demain nous partirons ensemble ; nous devons d'abord comprendre le malheur qui nous frappe et ensuite rendre les derniers devoirs aux corps de nos enfants.

XIV

En s'élançant dans les eaux de la cascade, Apiou réfléchit qu'Assoï ne savait pas nager et prit le parti d'agir comme s'il ne savait pas lui-même, dans l'espoir de rencontrer plus sûrement celle qu'il voulait sauver. Il tomba donc dans le gouffre comme une masse inerte ; tandis qu'il aurait pu par quelques mouvements énergiques revenir sur l'eau dans la direction de son cours, il laissa l'énorme poids de la chute le tenir pendant quelques instants rivé aux galets arrondis qui formaient le

fond du réservoir, puis se sentit emporté et roulé avec une vitesse vertigineuse par des tourbillons dont son habileté de nageur n'eut pas facilement surmonté la violence. Il était enveloppé de ténèbres épaisses et par conséquent éloigné de la surface des eaux. Le courant impétueux qui l'emportait se ralentit peu à peu ; une pâle lumière parvint à ses yeux fatigués, et la nécessité de respirer le força de remonter à la surface. La cascade était derrière lui, et il se sentait doucement emporté par le torrent, dont le lit régulier, en quittant la cascade, tournait à angle droit vers la plaine.

« Je dois, pensait Apiou en se laissant aller au cours de l'eau, avoir suivi le trajet d'Assoï et être peu distant d'elle ; si je ne l'atteins pas en quelques brasses, je devrai l'attendre ou retourner vers la cascade. »

Il prit un élan vigoureux et heurta de sa poitrine le corps de la jeune fille emporté au fil de l'eau. Il la saisit d'une main sous l'épaule, soulève sa tête qui retombe inanimée et appelant toute son énergie nage vigoureusement vers le rivage, prend pied au milieu de joncs épais, soulève dans ses bras son fardeau glacé et se fraie un passage vers le talus de gazon qui borde le torrent. Il dépose le corps d'Assoï sur l'herbe épaisse, se dépouille de sa tunique qu'il tord, et essuie la figure, les yeux, le nez et les lèvres de la jeune fille.

Plus d'une fois dans son enfance il avait été spectateur des soins donnés à des pêcheurs as-

phyxiés pour les rappeler à la vie. Prenant les mains d'Assoï et relevant les larges manches de sa robe, il frictionne de bas en haut ses bras afin de repousser vers le cœur le sang des veines. Mais l'eau ruisselle des vêtements; le vent qui souffle avec violence augmente la froideur du linge mouillé. Désespéré et n'avisant plus d'autre moyen de rendre quelque chaleur aux membres d'Assoï, Apiou, qui était agenouillé près d'elle, s'assied sur l'herbe, soulève et place sur ses genoux le corps de la jeune fille. Comme une mère qui tiendrait son enfant près de son cœur, le jeune homme tient, pressé et enveloppé de ses bras et de sa poitrine inclinée, le corps glacé d'Assoï; il espère la réchauffer de la chaleur de son propre corps. — Stériles efforts! les instants s'écoulent longs comme des siècles; Apiou qui, dans sa fiévreuse activité, n'a pas donné cours à l'immense affliction de son âme, sent l'espérance quitter peu à peu son cœur; ses sanglots éclatent et des larmes brûlantes coulent de ses yeux. Éperdu, ne sachant dans la nuit sombre ou porter un cadavre, incapable de trouver un asile à la mort dans un pays inconnu, le malheureux jeune homme tombe dans une prostration morale qui lui ôte sa volonté et jusqu'à la conscience de lui-même; sa raison vacille et va s'éteindre; il s'efforce une dernière fois de se reconnaître et de rallier ses pensées. Un léger soupir s'exhale des lèvres d'Assoï. Revenant à lui-même par un suprême effort, Apiou prend successivement les bras de la jeune fille et les balance dou-

cement et régulièrement pour exciter les mouvements des poumons ; et bientôt il acquiert la certitude que la poitrine d'Assoï commence à se soulever et à s'abaisser d'elle-même par le jeu de la respiration.

« Assoï ! lui dit-il, en essuyant de nouveau son visage, et en écartant ses cheveux mouillés, Assoï ! vous m'entendez ? »

— Oh ! maman ! où suis-je ?

« Assoï ! vous êtes sauvée ! vous vivez ! »

— Apiou ! c'est vous ! Je comprends, vous m'avez tirée de l'eau au péril de votre vie.

« Dès que vos forces vous permettront de marcher, nous devons nous hâter de chercher pour vous des vêtements secs et un refuge pendant cette nuit d'orage. Il est probable que nos compagnons de route nous croyant noyés tous deux et se sentant dans l'impossibilité de nous secourir, ont continué leur chemin. Vous frissonnez ?

— J'ai si froid !

« Marchons, le mouvement vous fera quelque bien ; appuyez-vous sur mon bras.

Tous deux remontèrent dans l'obscurité la rive droite du torrent, guidés par la lisière des joncs et le bruit de la cascade. Un hennissement, clair comme le son de la trompette, retentit à quelque distance ; c'était Féï-Ma qui, ennuyé de brouter l'herbe, commençait à s'impatienter d'être laissé seul dans les champs au milieu de la nuit. Apiou l'appela et le sentit bientôt près de lui ; il s'approcha à tâtons des bords de la cascade pour s'as-

surer que ses compagnons étaient tous partis ; il appela et entendit de faibles soupirs à quelque distance au milieu des rochers. C'était la dame cantonnaise épuisée par une heure de lamentations.

« C'est vous, madame, lui dit Apiou ; soyez consolée. Assoï est à deux pas d'ici. »

— Assoï est sauvée ! bon jeune homme !

La dame se leva et, guidée par Apiou, tint bientôt Assoï dans ses bras et la couvrit de baisers.

Après quelques explications et quelques instants de délibération sur le parti qu'il fallait prendre, Apiou proposa aux dames de monter toutes deux sur Fëi-Ma, qu'il conduirait par la bride, en revenant par le sentier vers les dernières habitations aperçues dans la soirée. Il aida les dames et conduisit doucement le cheval en marchant avec précaution et en silence.

Après une heure, Apiou vit à travers les arbres le scintillement d'une lumière dont il prit la direction en examinant avec attention le terrain. Il arriva près d'une maison isolée, s'approcha de la porte et entendit plusieurs voix qui accentuaient d'une mélodie très-simple ces étranges paroles :

« O Seigneur du Ciel, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses et j'aime le prochain comme moi-même pour l'amour de vous. »

Il frappe ; la lumière s'éteint et il se fait un profond silence. Il frappe de nouveau et une voix d'enfant dit de l'intérieur :

« Qui est là ? »

— Je viens demander l'hospitalité pour une jeune fille qui est tombée dans le torrent et qui est souffrante.

« Qui êtes-vous ? »

— Un officier de cavalerie qui l'escorte de Canton à Pékin.

« Où est cette jeune fille ? »

— Ici sur mon cheval avec une autre dame.

« Qu'elle fasse entendre sa voix. »

— Me voici, dit Assoï ; je suis très-faible et transie de froid sous mes vêtements mouillés.

« Combien de personnes êtes-vous ? »

— Il n'y a avec moi que l'officier et la dame qui m'accompagnait en voyage ; mes gens sont arrivés à la nuit dans la ville au-delà du torrent.

« Kaai-Moun, » dit une forte voix d'homme.

La porte s'ouvrit ; la lampe fut rallumée ; la jeune fille aida Assoï à descendre de cheval, tandis qu'un Chinois, d'une taille athlétique, portant une barbe longue et épaisse, frappait Apiou sur l'épaule en lui disant :

« Je reconnais votre uniforme, lieutenant ; j'ai des raisons pour ne pas aimer à le voir de trop près, car je suis un missionnaire français. Je présidais, quand vous avez frappé, à la prière commune des familles chrétiennes qui habitent ce hameau, et au milieu desquelles vous et les vôtres êtes les bienvenus. On a été lent à vous ouvrir parce qu'un de vos confrères, à la tête d'un piquet de cavalerie, a la mission de m'arrêter et de me conduire au mandarin. »

Pendant ce temps, les femmes et les filles entouraient Assoï et la dame chinoise, et leur témoignaient la plus vive sympathie.

« Donnez des vêtements secs, dit le missionnaire, et quelques tasses de thé chaud à cette enfant et à cette dame. La prière de ce soir se terminera par l'acte de Charité. Je me charge moi-même de l'officier que j'invite à changer son uniforme contre une de mes longues robes. »

— Et mon cheval ? dit Apiou.

« Je puis le loger au-dessous de la chambre que nous allons occuper ensemble. »

Le missionnaire conduisit son hôte vers un pavillon élevé dans le centre même d'un épais massif de grands arbres. Un jeune homme, de l'âge d'Apiou, vint avec une lanterne et ouvrit la porte de l'écurie, qui servait de rez-de-chaussée à l'habitation du missionnaire.

« Dans les régiments français, dit celui-ci en riant, les cavaliers pansent les chevaux avant de s'occuper d'eux-mêmes ; voici une abondante ration pour ce magnifique poney. Allons maintenant soigner le maître. »

Apiou, dans de chauds vêtements, prit une légère réfection ; interdit par une suite d'événements si graves et en proie à la réaction qui suit toute violente surexcitation, il demanda la permission de se reposer sur la natte qui avait été préparée pour lui à quelques pas de celle qui servait de lit au missionnaire.

XV

Ce missionnaire était un homme de 45 ans, à la figure martiale et à la voix sonore. Il était né, dans un de nos départements de l'Est, d'une famille d'ouvriers, avait fait quelques études dans un petit collège de quatrième ordre, et, dégoûté des thèmes et des versions, en même temps que séduit par la beauté de l'uniforme, s'était engagé, à dix-sept ans, dans le premier régiment de lanciers. D'un caractère extrêmement doux, malgré ses formes athlétiques, il fut aimé de ses chefs et parvint en quelques années au grade de maréchal-des-logis-chef. Il avait fait la campagne de Belgique dès son entrée au régiment et coupé un jour d'un seul coup de sabre la tête d'un chevreau qui paissait au bord d'un chemin. Cet exploit et sa présence à la reddition d'Anvers furent les plus belles pages de sa vie militaire. Ennuyé de la vie de garnison, il revint aux sentiments religieux de son enfance et, malgré les instances de son colonel, quitta le régiment à la fin de son congé, avec l'intention de se consacrer aux missions d'Orient vers lesquelles le portaient ses instincts de lutttes et d'aventures. Entré au séminaire des Missions étrangères, il étudia pendant deux ans la théologie et fit de constants efforts pour perdre l'habitude, contractée au régiment, d'accentuer sa conversation de divers points d'interjection qui étaient, disait-il, indis-

pensables à un sous-officier pour apprendre aux recrues à monter à cheval.

Arrivé en Chine, il s'affubla du costume indigène, noua une fausse queue au sommet de sa tête et partit avec un guide chrétien pour la province du Kouei-Tcheou où il fixa sa résidence. Souvent découvert et sans cesse poursuivi par les satellites des mandarins, il vécut heureux de cette petite guerre continuelle, allant et venant, voyageant de nuit, se cachant dans les maisons des chrétiens, instruisant les enfants, consolant les mourants et échappant pendant des années à toutes les embûches de ses persécuteurs. Il était depuis quelques jours arrivé dans ce hameau composé de quelques familles chrétiennes où de préférence il fixait sa résidence pendant les mois de pluies ou de chaleurs excessives.

Dès le matin il invita Apiou à l'accompagner dans la maison où Assoï avait passé la nuit et demanda de ses nouvelles. La jeune fille qui avait donné son lit à la malade et l'avait veillée toute la nuit, mandée par sa mère, répondit :

« Père, cette demoiselle a passé une mauvaise nuit ; elle a été très-agitée ; je crains même qu'elle n'ait eu du délire, car je n'ai pu rien comprendre à ses discours. Si vous voulez la voir, Père, elle est tranquille ce matin. »

Le missionnaire et Apiou montèrent dans la chambre haute et trouvèrent Assoï, couchée dans une couverture blanche sur une simple natte, causant avec la dame chinoise assise au chevet du lit

qui était fait de quelques planches posées sur deux tréteaux.

« Mademoiselle, lui dit le missionnaire, vous avez eu, dit-on, une forte fièvre cette nuit ; c'est le bain glacial que vous avez pris hier qui est la cause de cet accès ; nous essayerons, si vous le voulez, d'en prévenir le retour par quelques potions que je vous préparerai. »

— Je vous remercie, monsieur ; je les prendrai.

« Vous êtes dans une maison chrétienne composée d'une veuve et de sa fille qui vous tiendront lieu de mère et de sœur. Eloignez par conséquent de votre esprit toute inquiétude et ne songez qu'à vous guérir le plus vite possible. Je vais m'occuper de faire transmettre de vos nouvelles à votre famille par un courrier chrétien qui doit sous peu porter mes dépêches à Hong-Kong ; je connais votre pays natal, j'en ai plus d'une fois parcouru les environs.

— Je ne sais, dit Apiou, en s'adressant à la dame cantonnaise, si je ne dois point continuer ma route pour Pékin et porter à la cour des nouvelles d'Assoï.

Ces paroles produisirent sur la malade une émotion si profonde qu'elle perdit connaissance et fut difficilement rappelée à elle-même.

« Vous voyez, répondit la dame, que la vie d'Assoï est encore trop précaire pour que vous puissiez donner d'elle à la cour des nouvelles certaines. Attendez un jour ou deux. Dès que le danger sera passé et qu'Assoï entrera en convalescence, vous partirez et, en faisant diligence, vous arriverez toujours à temps. »

Apiou et le missionnaire se retirèrent et devisèrent longuement ensemble sur la situation difficile que la maladie d'Assoï faisait à tout le monde. La dame chinoise avait hâte d'arriver à Pékin avec Assoï ; celle-ci éprouvait des crises alarmantes quand on parlait du terme de son voyage. Les fébrifuges, préparés par le missionnaire, n'eurent que des effets momentanés sur une malade en proie aux émotions les plus douloureuses. La fièvre revenait par accès irréguliers et laissait la jeune fille dans une prostration complète.

Deux jours s'écoulèrent ; Assoï restait toujours faible et abattue ; il n'y avait en elle aucune amélioration sensible ; mais aucun caractère pernicieux ne se produisait.

« Cette enfant, dit le missionnaire, est en proie à une profonde tristesse ; ses parents l'ont peut-être, sans le vouloir, sacrifiée à des rêves ambitieux qui lui sont entièrement étrangers. Elle est d'une organisation très-délicate ; faites venir sa famille ; je crains qu'elle ne tombe dans une maladie de langueur. »

— Je vais écrire, répondit Apiou ; dès que mes lettres seront faites, je partirai pour Pékin. J'ai, du reste, les dépêches particulières du vice-roi de Canton à porter à la cour ; je dois également faire mon rapport sur l'accident arrivé à la jeune fille que j'escortais et sur ses conséquences actuelles.

« Vous êtes dans le vrai ; votre présence ici est inutile ; et, comme militaire, vous devez remplir entièrement la mission dont vous êtes chargé

et qui intéresse si gravement cette jeune fille et sa famille. Ses parents ne se sont point fait illusion en la proposant au choix de l'empereur ; sa beauté étonne même un Français. Partez donc ; monté comme vous êtes, vous atteindrez facilement le reste du convoi. Donnez avis au mandarin de la ville voisine de l'impossibilité où se trouve cette fille de continuer sa route et faites renvoyer ici les bagages des dames et le personnel qui en est chargé. Vous pouvez être assuré que les femmes chrétiennes auront les plus grands soins de la malade. Celle-ci, m'a-t-on dit, portait sous ses vêtements une bourse très-riche, pleine d'or et de pierreries ; on pourra donc lui procurer de la ville toutes les choses délicates auxquelles elle semble accoutumée. Je vais moi-même finir mes dépêches pour l'Europe, les expédier avec les vôtres et continuer la visite d'autres chrétientés qui m'attendent.

« En votre qualité d'étranger, êtes-vous encore tracassé dans cette province ? »

— Le vice-roi du Kouei-Tcheou est un vieillard pacifique et débonnaire, qui sait que nous ne faisons aucun mal et que notre présence dans l'empire n'a aucun mobile politique ; mais il a sous ses ordres de jeunes mandarins qui administrent avec bruit, font du zèle, remettent en vigueur d'anciens décrets tombés en désuétude et nous molestent incessamment. Depuis trois mois, j'ai besoin de beaucoup de prudence et quelquefois de quelque audace ; ma vieille réputation d'homme

imprenable a froissé au vif un jeune officier nouvellement orné du globule, qui a fait serment de me prendre mort ou vif ; il est à la tête d'un piquet de cavaliers et me donne, ainsi qu'à lui-même et à ses hommes, beaucoup de tracas. Je m'attends à être surpris et arrêté.

« Dans les provinces du littoral nous avons depuis longtemps dépouillé les anciens préjugés chinois contre les étrangers ; nous les voyons avec indifférence circuler dans nos campagnes, étudier notre langue et entrer en relations avec nous. »

— Avez-vous jamais rencontré quelques missionnaires qui vous aient parlé de la doctrine du Seigneur du ciel ?

« Non ; j'ai, par ouï-dire, quelques vagues notions de cette doctrine ; mais n'ai jamais eu le temps de l'étudier. Mon père possède quelques ouvrages relatifs à cette doctrine et fait souvent l'éloge de votre enseignement et de vos principes qu'il trouve pleins d'analogie avec les antiques traditions de la Chine.

— Je vous engage, lieutenant, à vérifier cela. Je sais par expérience que l'officier, dans la vie des garnisons et des camps, a des heures de loisir qu'il peut et doit utiliser à développer son esprit, à accroître ses connaissances et à rechercher la vérité.

Un petit garçon entra précipitamment dans la chambre en s'écriant :

« Père, une troupe de cavaliers a été aperçue dans la campagne ; elle se dirige vers nos maisons ; fuyez ; hâtez-vous ! »

— Vous voyez, lieutenant, la preuve de ce que je vous disais. Je vais me glisser le long des haies et prendre le large dans la direction opposée ; le pays est plat ; j'ai à peine une chance contre dix de n'être pas aperçu.

« Prenez-donc mon cheval ; il peut fournir une course rapide et longue. Vous le renverrez ici dès que vous serez arrivé en lieu sûr. »

— Je vous remercie, lieutenant, j'accepte ; vous me sauvez la liberté et peut-être la vie.

Enfant, continua le missionnaire en s'adressant au petit messager, va dire à ton père de me couper un bambou trois fois grand comme toi.

J'ai été militaire, dit-il à Apiou ; au diner d'adieu que les officiers me donnèrent à Angers, le colonel me dit entr'autres choses : Partout où vous irez, gardez l'honneur du 1^{er} lanciers. Je vais vous montrer comment un lancier français charge un peloton de cavaliers chinois.

Le missionnaire descendit à l'écurie avec Apiou ; tandis que celui-ci sellait Fêi-Ma, deux chrétiens vinrent l'un après l'autre annoncer que les satellites, au nombre de 25 à 30, approchaient du hameau.

— C'est bien, dit le missionnaire, je vais leur porter moi-même de mes nouvelles.

Ce disant, il sauta sur Fêi-Ma qui se cabra sous un poids insolite, prit dans la main droite le long bambou apporté par l'enfant, et l'inclinant comme une lance, ajouta en souriant :

— Vous êtes témoin, lieutenant, que mes armes

sont très-courtoises. Adieu ! votre cheval vous sera ramené dans la nuit.

Et il partit au galop. De grand arbres le cachaient aux cavaliers chinois. Après un dernier détour les satellites virent un cavalier fondre sur eux bride abattue et penché sur le cou de son cheval. Avant de revenir de sa surprise, le mandarin, en tête du peloton, était atteint en pleine poitrine par l'extrémité du bambou et désarçonné ; il y eut un moment de confusion extrême ; le lancier français frappait à droite et à gauche ; les coups de pointe, d'estoc et de taille, pleuvaient sur les cavaliers et leurs montures ; celles-ci se cabraient, les Chinois roulaient dans la poussière ; enfin un passage libre s'ouvrit devant Féi-Ma, qui s'y précipita avec sa rapidité habituelle excitée par le bruit de l'escarmouche et les cris des vaincus.

« C'est lui ! C'est le diable d'étranger ! courons-lui dessus ! frappons et tuons-le ! »

Les Chinois commencèrent en effet à poursuivre le missionnaire ; mais Féi-Ma les distançait de plus en plus.

En une demi-heure les satellites avaient perdu la trace du fugitif, qui, après avoir laissé reposer son cheval derrière quelques massifs d'arbres et vu les soldats passer à une petite distance et s'éloigner, remonta en selle et ramena lui-même, à la tombée de la nuit, Féi-Ma à son maître.

Le lendemain matin Apiou vint saluer la dame chinoise et prendre congé d'elle et d'Assoï. Assoï dormait et ne fut point éveillée. La dame chinoise

ne désespérait point de voir Assoï se guérir, reprendre son voyage et arriver en temps opportun à Pékin; elle approuva le départ de l'officier, lui recommanda de faire hâte et d'insister dans son rapport au ministre des rites, sur l'arrivée probable de la jeune fille cantonnaise, deux ou trois jours après les autres concurrentes.

Apiou, sur les indications d'un chrétien qui lui servit de guide, traversa facilement la rivière dans un endroit guéable, et arriva rapidement au chef-lieu du district. Le mandarin qui le croyait mort fut très-étonné de le voir :

« Sur le rapport unanime de tous vos compagnons de route, j'ai écrit à Pékin et à Canton que vous aviez péri dans le torrent avec la jeune fille que vous escortiez. Je regrette une telle précipitation, qui aura nécessairement pour deux familles de cruelles conséquences. »

— La douleur de nos parents ne sera pas de longue durée; j'ai écrit moi-même à ma famille; ma lettre suivra de près la vôtre.

« Et cette jeune fille, va-t-elle continuer son voyage à Pékin ? »

— Elle est très-souffrante et alitée; il m'est impossible de dire quand ses forces lui permettront de se remettre en route.

« Son palanquin, celui de la dame qui l'accompagne et tout le personnel de leurs porteurs sont ici; je vais donner des ordres pour que leurs bagages soient transportés dans le hameau qu'elles habitent et leur faire offrir mes services en mettant ma résidence et moi-même à leur disposition. »

Apiou fut consolé de savoir qu'Assoï et sa compagne recouvreraient dès le lendemain leurs vêtements et le linge de luxe auquel elles étaient habituées ; il remercia le mandarin et continua son chemin.

XVI

Assoï apprit en s'éveillant le départ d'Apiou et se montra peignée d'être désormais isolée de celui qui avait été son protecteur et son sauveur ; elle fut encore plus attristée quand elle comprit le motif du départ de l'officier qui allait révéler son existence et sa guérison peut-être prochaine. Quelques semaines de voyage avait suffi pour mûrir les sentiments et élucider les pensées de la jeune fille ; elle se vit sacrifiée aux ambitions des autres, mais se sentit moins résignée. Elle devint immédiatement plus réservée à l'égard de la dame cantonnaise qui n'était préoccupée que d'une seule chose : le triomphe définitif de sa compatriote sur toutes les aspirantes à la main du Prince Impérial.

L'affection qu'Assoï inspira, à première vue, à la jeune fille chrétienne dont elle occupait la chambre et qui était sa garde-malade habituelle, offrait un contraste absolu avec cette amitié surchargée d'adulations que lui témoignait la dame cantonnaise. La fille chrétienne, en entendant cette dame motiver le départ d'Apiou, baissa les yeux et garda

le silence. Pendant deux jours elle prodigua à la malade les soins les plus dévoués, en exprimant par sa physionomie une sympathie pleine de réserve, voisine de la pitié. Les coffres expédiés par le mandarin arrivèrent ; Assoï, de sa couche, dirigeait sa compagne dans la recherche de divers articles d'habillements ; plusieurs toilettes furent dépliées :

« Je n'ai jamais vu, dit Malia, la chrétienne, des robes d'une telle richesse et d'une si admirable fraîcheur. Dans nos assemblées, aux jours des grandes fêtes, nous ne portons toutes que des vêtements modestes. »

— Et quand les jeunes chrétiennes se marient ? demanda Assoï.

« Elles mettent des robes unies, d'un bleu clair, bordées d'un liseré bleu foncé. Je vous montrerai la mienne qui est faite depuis quelques jours. »

— Vous allez donc bientôt vous marier ?

« Oui ; mon fiancé est un des courriers de la mission ; c'est un jeune homme qui est parti dernièrement pour Hong-Kong, porteur des lettres des missionnaires et de celles de l'officier qui vous accompagnait, pour votre famille et la sienne. Notre mariage sera célébré à son retour. »

— Connaissez-vous votre fiancé ?

« Oui, dit Malia en souriant ; je le connais depuis quelques années ; comment pourrais-je consentir à l'épouser, si je ne le connaissais pas ? »

— Vos familles ne suivent donc point le commun usage de fiancer les enfants après leur naissance ?

« Non, les familles chrétiennes ne vendent point leurs filles ; aucun engagement pris à notre insu par nos parents ne nous prive de notre liberté ; arrivées à l'âge que nous avons toutes deux, nous pouvons rester filles, si tel est notre attrait ; nous devons écouter les conseils et recevoir les observations de nos parents, mais nous sommes toujours libres d'accepter ou de refuser ceux qui demandent notre main. »

— Où pouvez-vous donc connaître les jeunes gens ?

« Nous ne sommes point des prisonnières ! Les familles chrétiennes échangent des visites ; nous nous rencontrons tous dans des réunions religieuses ; le jeune homme qui cherche un établissement demande à nos parents la permission de venir nous voir en leur présence ; dans mille circonstances les caractères se montrent, les inclinations se forment. Dans notre religion, le mariage est une chose sainte que le Seigneur du Ciel bénit ; nous prions donc afin que la divine Providence guide notre choix.

— Malia, vous me dites des choses merveilleusement belles ! Dans de pareilles conditions, il n'est point nécessaire aux fiancées chrétiennes, pour être heureuses, d'avoir des robes brodées ou de précieux bijoux. Que ne suis-je née de parents chrétiens !

Assoï devint silencieuse et parut profondément émue. Malia la considérait avec une sympathie nouvelle et pleine d'attendrissement.

« Vous êtes malheureuse ? »

— Oh ! bien malheureuse ! excusez-moi , je ne puis plus parler. Quand je serai moins fatiguée, je vous raconterai mon histoire. Mais j'aime à vous entendre ; vos paroles sont pour mon cœur le rafraîchissement et la lumière ; continuez, je vous prie, le récit de votre histoire.

« Je suis très-heureuse de vous être agréable ; peu de mots suffisent à vous faire connaître ma vie entière : Mon père était un courrier attaché à la mission de Kouei-Tcheou. Je l'ai peu vu ; à l'âge où je pouvais commencer à le connaître, les chrétiens furent en butte à une longue et cruelle persécution : les missionnaires fuyaient et se cachaient ; leurs courriers s'efforçaient de les arracher au danger et de les guider vers de sûres retraites ; ils transmettaient leurs correspondances entre eux et avec leurs amis de France, subvenaient à leurs besoins, leur apportaient de loin les sommes qui leur étaient expédiées par les chrétiens de l'Occident. Malgré les édits qui menaçaient de la prison et de la mort les serviteurs des missionnaires, mon père continua de rendre à la mission les services les plus périlleux. Il fut victime de son dévouement ou plutôt, reprit la jeune chrétienne en levant les yeux au Ciel, il en reçut la récompense. Il fut pris et jeté en prison au milieu de malfaiteurs de toutes sortes. Sa santé avait été épuisée par ses fatigues et ses voyages nocturnes ; il tomba dans une maladie de langueur qui força le mandarin à différer sa mise en jugement. Un jour, un jeune chrétien vint ici donner avis à ma mère que

mon père était très-souffrant et demandait à nous voir ; le lendemain nous partîmes pour la ville ; j'avais dix ans ; la distance était grande ; mon courage fut soutenu par les récits de notre guide qui est aujourd'hui mon fiancé. Nous allâmes directement à la prison. Moyennant quelque argent, les satellites laissaient les gens du dehors pénétrer dans les cours intérieures et porter des aliments aux prisonniers. Contre les épaisses murailles des cours étaient adossées de longues suites de cellules peu profondes qui recevaient le jour et l'air par leur partie antérieure à travers d'énormes barreaux faits de troncs d'arbres. Nous approchâmes d'une des cellules et pûmes distinguer couchés les uns près des autres sur la paille pourrie une vingtaine d'hommes couverts de haillons. Dans le coin à gauche était mon père, si défait et si pâle que je ne l'eusse point reconnu. Notre guide lui dit quelques mots.

« Que le Seigneur du Ciel vous protège, répondit-il en se trainant vers les barreaux contre lesquels nous pressions nos visages et que nous mouillions de nos larmes. Vous êtes venues ! Mille actions de grâce.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? lui demanda ma mère ; nous avons préparé et apporté quelques aliments.

« Je vous remercie ; les chrétiens ont subvenu chaque jour aux nécessités de mon corps. Je n'ai plus besoin des aliments terrestres ; bientôt le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, daignera

m'admettre à la table des élus. Je lui avais demandé la grâce de vous voir et de vous bénir et il vous a envoyées ! Demain il sera votre unique protecteur ; il aura soin de la veuve et il sera le père de l'orpheline. Je n'ai à vous laisser que la chaumière qui vous abrite et que le champ qui vous nourrit ; je désire cependant donner en souvenir à Malia le crucifix qui a été ma consolation et ma joie pendant les jours de ma captivité.

« Mon père retira de son cou ce petit crucifix que je porte moi-même sur ma poitrine et que je vais vous montrer. »

Et Malia dégagea de dessous ses vêtements une petite croix de bois noir à laquelle était attachée une image du Sauveur en cuivre fondu.

« Mon père la baisa longuement et me la tendit à travers les barreaux ; j'eus beaucoup de peine à l'atteindre avec ma main d'enfant. Les chrétiens qui avaient appris notre arrivée pénétrèrent dans la prison et s'approchèrent de nous. Bientôt mon père cessa de répondre à leurs salutations ; à genoux et appuyé, à cause de son extrême faiblesse, contre le mur du cachot, il tenait ses mains jointes sur sa poitrine et priait. Une voix dans le groupe dit qu'il entraînait en agonie, et des femmes chrétiennes, malgré ma résistance et mes larmes, m'entraînèrent hors de la prison.

Mon père mourut dans la nuit ; les chrétiens obtinrent son corps et lui rendirent les honneurs de la sépulture religieuse. Quelques jours après, ma mère et moi fûmes reconduites dans cette pe-

tite maison que nous n'avons jamais quittée depuis ; le champ qui l'environne nous donne du riz, des légumes et des patates ; quelques volailles nous fournissent d'œufs ; les jeunes gens du hameau nous apportent quelques poissons. Quand l'année est mauvaise, quand une longue sécheresse fait manquer la récolte du riz, les missionnaires qui visitent notre district viennent à notre secours. Leur chef, que nous appelons le Chù-Kiao (évêque, seigneur de la Doctrine), s'informe toujours si la veuve et l'orpheline du courrier mort en prison, ont besoin de quelque aumône. C'est le Chu-Kiao lui-même qui m'a demandée à ma mère pour le courrier dont je vous ai parlé, parce qu'il honore ce jeune homme de son estime et de son amitié. »

Le simple récit de Malia produisit sur Assoï une foule d'impressions étranges ; elle ne comprenait pas exactement un grand nombre des mots dont se servait la chrétienne et qui n'avaient pu être empruntés au vocabulaire payen, puisqu'ils exprimaient les idées de la foi et de la hiérarchie chrétienne. Mais il y avait dans les accents et les regards de Malia une candeur si vraie, une résignation si intelligente et si calme, une si douce confiance et une espérance si pure, que la jeune payenne, subissant le prestige d'une grandeur morale dont elle n'avait jamais été le témoin, tendit ses bras vers Malia, et la tenant étroitement embrassée, lui dit :

— Ma bonne Malia ! que je suis heureuse de vous avoir rencontrée ! Vous me consolez ; vous me gué-

rissez ; vous me rendez la vie. Chaque soir je veux que vous disiez près de mon lit les belles prières de votre religion. Les maximes des anciens sages, que l'on m'a enseignées pendant plusieurs années, n'ont eu aucune influence sur ma vie. Dans nos familles, mères ou filles, nous sommes des esclaves ou des jouets. Vos croyances chrétiennes vous rendent les artisans de votre bonheur. Je ne puis me rendre compte à moi-même de toutes mes pensées ; votre voix a éveillé dans mon âme des sentiments qui y étaient endormis. Comme vous, plus que vous, j'ai vu près de moi tous les éléments d'une vie douce et heureuse, et aujourd'hui je me meurs sacrifiée à l'ambition d'un père que j'aime. Vous chrétienne, résisteriez-vous à la plus cruelle de toutes les tyrannies, celle qui brise le cœur ? Vous laisseriez-vous conduire à Pékin ? Délaisseriez-vous le fiancé que vous aimez pour courir la chance d'épouser un prince que vous n'avez jamais vu ? Vous êtes soumise aux lois de l'empire ; cette perspective pouvait, comme à moi, vous être réservée, car vous êtes très-belle, quoique votre visage soit un peu hâlé. Que feriez-vous enfin si votre mère ou le mandarin de la province vous envoyaient sous bonne escorte à la cour ?

« Je veux bien répondre à votre question. D'abord il n'y a pas de danger que nos parents chrétiens nous proposent jamais une destinée semblable à la vôtre ; mais vous ne pouvez comprendre ces choses. Je vous répondrai donc, qu'au-dessus des lois de l'Empire et de la famille, une fille

chrétienne a sa conscience pour règle de conduite : la conscience est la voix intérieure qui nous avertit que telle ou telle action est bonne ou mauvaise ; vos propres discours vous prouvent que vous portez en vous-même ce flambeau qui doit illuminer votre chemin ; mais ses lueurs sont restées faibles et incertaines, parce qu'il n'a point été allumé en vous par la religion ; la religion donne un éclat rayonnant à ces clartés douteuses que vous avez entrevues sans les prendre pour guides. Une fille chrétienne doit les suivre toujours, car toujours elles la guident dans le sentier de la vertu. Nos parents, éclairés par leurs propres consciences, ne peuvent donc nous demander la moindre chose qui puisse blesser la nôtre ; notre devoir nous forcerait de méconnaître leur autorité.

La dame cantonnaise entra dans la chambre et fit à Assoï des compliments sur sa bonne physionomie.

« Vous voici guérie, mademoiselle ; bientôt nous pourrons nous remettre en voyage. Demain nous pourrions aller doucement jusqu'à la ville voisine ; le nouveau pont est terminé.

— Je ne me sens point mieux, madame.

« Votre visage est si frais et si vivant ! Vous savez qu'il est de notre devoir de faire diligence ; nous ne pouvons causer le moindre délai à l'accomplissement des volontés de Sa Majesté. Sur le rapport de l'officier qui vous escortait, vous serez attendue à la cour ; peut-être même des courriers seront envoyés au-devant de vous. A moins d'une

impossibilité dont vous êtes juge, nous devons donc hâter notre départ. »

— Madame, je serais désolée, après toutes vos bontés, de vous causer la moindre peine. Mais je me sens toujours très-souffrante; vous prenez pour la santé l'excitation passagère qu'un charmant récit de Malia causait dans ma physionomie; en vérité, à la seule pensée de voyager je me sens défaillir.

Les traits d'Assoï s'altérèrent; ses yeux se ternirent; les teintes rosées disparurent; Malia souleva dans ses bras la tête de l'enfant malade et lui dit: courage, en effleurant de ses lèvres ses tempes pâissantes.

« Je vous remercie, mon enfant, des soins affectueux que vous donnez à notre chère Assoï; ses forces ne peuvent tarder à revenir. Je vois combien elle est faible encore; faites-lui, quand elle le désire, des récits qui puissent la distraire et l'égayer.

XVII

Apiou avait fait diligence, et malgré trois jours de retard était arrivé à Pékin quelques heures après l'escorte de la fille du vice-roi du Fo-Kien. Profondément attristé dans le fond de son cœur, mais toujours soutenu par le sentiment du devoir et la loyauté de son caractère, il guida Féï-Ma dans la cour du ministère des cérémonies, et s'arrêta à la place même d'où il était parti quelques mois

auparavant pour son lointain voyage. Il se fit annoncer au ministre qui le reçut immédiatement. « Lieutenant, lui dit Son Excellence, je viens d'apprendre votre mort et celle de la jeune fille cantonnaise que vous escortiez. »

— Nous sommes tous deux vivants.

« D'après les rapports officiels qui viennent d'être apportés, cette jeune fille est tombée dans un précipice en passant sur un pont provisoire pendant un violent orage ; vous vous êtes jeté vous-même dans le torrent ; et vous avez sauvé la jeune fille ?

— J'ai eu ce bonheur.

« Elle est ainsi arrivée à la cour.

— Non, le refroidissement subit qu'elle a éprouvé dans une eau glaciale, lui a occasionné une fièvre très-grave, qui l'a forcée de discontinuer son voyage.

— Où l'avez-vous laissée ?

« Dans un hameau sur la frontière orientale du Kouei-Tcheou. »

— Croyez-vous qu'elle puisse bientôt arriver à Pékin ?

« Elle éprouvait un mieux sensible quand je l'ai quittée ; la dame cantonnaise qui l'accompagne et les personnes qui la soignent espéraient son prompt rétablissement ; un homme très-instruit, qui lui a prescrit des remèdes, m'a donné l'assurance que sa fièvre n'avait aucun caractère pernicieux. »

— Tout ce que vous dites laisse irrésolue et très-vague la question de l'arrivée de cette jeune fille.

« D'après les conseils de la dame cantonnaise, j'ai cru de mon devoir de continuer seul ma route et d'apporter à Votre Excellence cette nouvelle et les dépêches du vice-roi de Canton, dont je suis porteur.

Le ministre reçut les lettres et les parcourut.

— Tout cela est très-élogieux, dit-il à demi-voix. Puis s'adressant à Apiou :

— Pendant un voyage de plusieurs semaines, vous avez pu, lieutenant, observer la jeune fille que vous escortiez. Les rapports du mandarin de sa ville natale et du vice-roi de la province exaltent ses mérites ; êtes-vous de leur avis ?

« Entièrement. »

— Vous avez fait quelque chemin avec la fille du vice-roi du Fo-Kien, puisque c'est l'officier de son escorte qui a apporté à Pékin la nouvelle de votre mort ?

« Oui, Excellence. »

— Laquelle de ces deux jeunes filles vous a semblé supérieure à l'autre par ses charmes et ses vertus ?

« Celle que j'avais l'honneur d'escorter. »

— Cela suffit. Vous paraissez fatigué, lieutenant ; reposez-vous ; vous restez en commission extraordinaire jusqu'à nouvel ordre. Venez ici, quand vous voudrez, pour vos propres affaires.

Apiou s'inclina, sortit et alla prendre Fëi-Ma par la bride pour le conduire doucement dans ses anciens quartiers. Le jeune homme et son cheval étaient brisés de fatigue. Apiou fit panser Fëi-Ma

devant ses yeux et ressentit une peine nouvelle s'ajouter à l'immense chagrin qu'il portait dans son cœur quand il vit son bon cheval refuser pour la première fois la nourriture qui lui était offerte. Oublieux de ses propres besoins, il resta pendant deux heures auprès de Féi-Ma, le pansa une seconde fois de ses propres mains et l'encouragea par ses caresses à prendre quelque réfection ; le cheval tremblait sur ses jambes allongées et regardait son maître d'un œil voilé.

« Ecoute, Féi-Ma, lui dit Apiou avec la plus vive émotion ; tu comprends tout ; tu sais bien que je t'aime ; tu sais bien pourquoi j'ai exigé depuis quelques jours une vitesse qui a épuisé tes forces ; tu sais bien la douleur que j'aurais en te perdant. Vis pour te souvenir longtemps avec moi de celle que tu as portée dans une nuit sombre et que nous ne devons plus revoir. Mange, mon bon cheval. »

Féi-Ma baissa la tête vers le baquet d'eau blanche que lui tendait son maître et mouilla ses lèvres une première fois ; puis il enfonça sa bouche dans l'eau atténuée et farineuse et but quelques gorgées. Il était sauvé. Apiou l'embrassa sur l'œil quand le baquet fut vide et se retira consolé.

Dans la soirée, il alla faire visite au général tartare, commandant en chef de la garnison de Pékin, pour lequel il avait une dépêche volumineuse du mandarin de Keou-Long. Il dut l'attendre jusqu'à une heure avancée.

« Je savais votre arrivée, dit le vieil officier à Apiou en sautant en bas de son cheval. Entrez donc

et mangez avec moi le riz du soir. Les ministres, réunis en conseil sous la présidence de l'Empereur, m'ont soudainement mandé. Il s'agissait du mariage du prince impérial. Approchez-vous de la table ; vous voyez que je suis toujours le régime du soldat en campagne : du riz et du poisson salé, du poisson salé et du riz. »

Le général respira bruyamment après la troisième tasse, prit quelques coupes de vin de riz et recommença la conversation :

« J'ai vu de drôles d'escarmouches dans ma carrière, mais je n'ai jamais été témoin d'un conflit plus bizarre et d'une confusion plus complète que la mêlée d'où je sors. Sur les six prétendantes à la main du prince, cinq sont arrivées ; chacune à ses protecteurs à la cour et même, dit-on, dans le conseil. Les uns veulent que le concours soit immédiat, d'autres qu'il soit différé. Les jeunes filles et les duègnes qui les accompagnent emploient, pour assurer leur triomphe, mille ruses de guerre ignorées de nous autres vieux militaires : l'une des concurrentes a été subitement prise de la cholérine ; une autre est tombée dans une somnolence que rien ne peut secouer ; une autre a sa chevelure envahie par une garnison nombreuse ; toutes, à l'exception de la fille du vice-roi du Fo Kien, sont plus ou moins victimes de stratagèmes évidents. Les partisans de cette dernière veulent que les trois jours de préparation antérieurs au choix de Sa Majesté commencent dès demain ; ses adversaires défendent les droits de la fille cantonnaise que vous avez tirée de l'eau ;

et à cette occasion laissez-moi vous dire que tout le monde a fait votre éloge et que Sa Majesté m'a recommandé elle-même de veiller à ce que votre courage soit récompensé. Nous causerons de cela plus tard. Bref, on m'a demandé en combien de jours je pouvais expédier un courrier à la frontière du Kouei-Tcheou : j'ai demandé quinze jours pour l'aller et le retour.

— J'ai mis huit jours pour venir et mon cheval est exténué.

« Je le sais bien. Or, les uns veulent qu'un délai suffisant soit fixé pour qu'on ait des nouvelles de la fille cantonnaise ; les autres la ridiculisent à cause de sa petite taille, de son air de soubrette. Que sais-je ? Tout cela ne m'intéresse pas plus que vous. Joignez à cela que le prince impérial, dont vous avez vu la physionomie il y a quelques mois, est toujours ivre d'opium ; plus on se presse de le marier, plus il se stupéfie. »

— Et, mon général, qu'a décidé le conseil ?

« Rien, vous dis-je ; l'escarmouche dure encore et se continuera bien avant dans la nuit. Je recevrai probablement des ordres demain dans la matinée. En tout cas, je vous donnerai à vous-même le repos dont vous avez besoin. »

— Je vous remercie, mon général.

« Je lirai demain les lettres de mon vieil ami de Keou-Long ; revenez me voir dans quelques jours. »
Apiou se retira avec une vague consolation dans le cœur. Pendant de longues heures d'insomnie causée par l'excès de fatigue, il s'efforça, sans succès,

de se rendre compte de ses sentiments ; un seul désir les dominait tous. Ce désir était pur de tout intérêt et inspiré par une profonde affection pour Assoï : c'était que cette jeune fille douée de toutes les qualités les plus rares ne vînt jamais respirer l'air flétrissant de la cour impériale.

XVIII

La crainte, toute désintéressée, qu'il éprouvait de voir Assoï parvenir jusqu'à la cour, devint si vive qu'Apiou, en proie à une agitation fiévreuse, prit le parti de consacrer tout le jour à la recherche d'informations sur les diverses phases du mariage du prince impérial. La politesse ne lui permettait point de recourir à la bienveillance du général tartare ; la différence d'âge et surtout la distance immense des rangs défendait toute apparence de familiarité ; mais le lieutenant pouvait se présenter quand il voudrait au ministère des cérémonies sous le prétexte de toucher ses émoluments ; et, en sa qualité de chef d'escorte d'Assoï, demander si l'on avait de ses nouvelles ; il pouvait et devait même faire une visite à son collègue du Fo-Kien, avec lequel il avait voyagé et vécu dans les meilleurs termes. Il s'arrêta à ce dernier projet, prépara quelques cartes de visite et sortit. Dans la haute société, les relations sont toujours accompagnées d'une exquise délicatesse ; les Chinois envoient dans la matinée une feuille de papier rose ou jaune,

sur laquelle ils demandent, en caractères les plus élégants, à la personne qu'ils désirent visiter, son jour et son heure. Apiou porta lui-même sa carte au palais, et après une longue attente, un valet lui rapporta la réponse que l'officier du Fo-Kien le recevrait avec plaisir à l'heure qui lui serait agréable, et qu'il avait un appartement dans le troisième corps de logis du palais. Apiou fit un tour dans le parc et alla se présenter à la porte d'un immense bâtiment faisant face à la troisième cour intérieure ; il fut immédiatement introduit chez le vieil officier, qui le reçut avec une urbanité parfaite, le félicita d'un sauvetage aussi hardi qu'heureux et lui demanda des nouvelles de la jeune fille qu'il escortait.

« Je l'ai laissée avec la dame cantonnaise dans un hameau voisin du lieu de l'accident ; elle était alitée et très-malade quand j'ai continué ma route. »

— Je le sais ; Son Excellence m'a dit un mot de votre visite d'hier. Pensez-vous que cette fille puisse arriver bientôt à Pékin ?

« J'ignore si elle pourra jamais se remettre en voyage ; elle avait des accès de fièvre très-violents. »

— Cet accident, très-regrettable en lui-même, cause en ce moment à la cour une très-vive contrariété. Sa Majesté a des raisons de hâter le mariage de son fils ; les jeunes filles sont impatientes elles-mêmes de connaître leur destinée ; quelques-unes ont déjà éprouvé de légères indispositions qui inquiètent les personnes intéressées à leur succès. D'un autre côté, le vice-roi des deux Quang est

un des plus grands dignitaires de l'Empire, et le conseil des ministres veut, avec raison, que la plus parfaite loyauté préside au choix de la fiancée du prince.

« Alors, dit Apiou, avec un air de bonne humeur, j'ai la chance de faire sous peu le voyage du Kouei-Tcheou, ce qui n'amuserait ni moi ni mon cheval. »

— Non, il a été décidé qu'on n'enverrait aucun courrier. C'est en effet une chose complètement inutile : cette fille et la dame qui l'accompagne, a-t-on dit avec raison, ont hâte d'arriver ici ; elles se mettront donc en chemin dès que la santé de la malade lui permettra de supporter le mouvement d'une chaise, et demanderont une escorte au mandarin de la première ville qu'elles traverseront.

« Très-bien, répondit Apiou ; seulement l'attente de la fille cantonnaise implique un délai qui peut se prolonger longtemps. »

— Pas au-delà de quelques jours ; car Sa Majesté a donné l'ordre que les jeunes filles fussent remises entre les mains des matrones qui doivent les examiner. Vous savez que, d'après la coutume, ces examens doivent durer trois jours ; je regarde comme probable que dans quatre jours la fiancée du prince sera désignée.

Apiou, sentant son cœur tressaillir de joie, demanda des nouvelles de la fille du vice-roi du Fo-Kien.

« Elle se porte très-bien. »

— Veuillez, ajouta galamment Apiou, si vous la

voyez dans la journée, lui exprimer les vœux que je forme pour sa bonne fortune et me rappeler à son souvenir.

« Je vous remercie pour elle, lieutenant ; elle a remarqué vos bonnes manières dans le voyage et parle souvent du courage avec lequel vous vous êtes jeté à l'eau pour sauver la jeune fille confiée à votre garde. Je crois qu'elle a les plus grandes chances d'être préférée ; elle désire, quand elle sera sur le trône, vous faire ainsi qu'à cette jeune fille cantonnaise qui lui a plu beaucoup, tout le bien qui sera en son pouvoir. »

— Merci, je réitère les vœux que je forme pour elle.

Pendant qu'Apiou saluait l'officier, celui-ci lui exprima, en le reconduisant, toute la peine qu'il avait ressentie en se voyant dans l'impossibilité de rien tenter pour venir à son secours après sa chute dans le torrent.

« Je l'ai parfaitement compris, dit Apiou en souriant ; vous ne pouviez rien pour nous ; il était inutile de vous noyer avec nous. Vous avez pris le parti le plus sage. »

L'inquiétude d'Apiou était sensiblement diminuée.

« Du moins, se répétait-il sans cesse en lui-même, je commence à espérer qu'elle n'aura point le malheur de devenir Impératrice de l'Empire du Milieu. Elle retournera dans sa famille et, tant que mon père vivra, je saurai par lui sa destinée ultérieure. Pour moi, je veux dès demain aller trou-

ver le général en chef et demander pour la seconde fois mon incorporation dans l'armée active. »

Il dirigea ses pas le lendemain du côté de la demeure du général, apprit de la sentinelle qu'il était sorti et se promena devant l'entrée de sa résidence. Vers la fin du jour, le général revint accompagné de deux aides-de-camp, reconnut Apiou qui le saluait et lui fit signe de le suivre.

« Je vous présente, dit-il à ses officiers, le jeune camarade dont je vous ai raconté l'histoire. S'il n'a pas plus peur du feu que de l'eau, nous le verrons bientôt avec le globule de colonel. Entrez, messieurs. »

Quand tous furent assis, le général continua en s'adressant à Apiou :

« J'ai lu la longue épître de mon vieil ami de Keou-Long; il s'attend à une prochaine visite des Anglais dans sa forteresse démantelée. J'ai communiqué aujourd'hui même à Son Excellence le ministre de la guerre les passages les plus importants de son mémoire; le ministre, en louant sa prudence et son patriotisme, approuve tous ses desseins et me charge de pourvoir immédiatement à leur réalisation. Cela fait-t-il votre affaire? Apiou. »

— Je ne comprends pas, mon général.

« Le mandarin de Keou-Long ne vous a point fait part de ses projets? »

— Non, mon général.

« Cela ne m'étonne point; car il a toujours fait preuve d'une grande prudence et d'une admirable

discrétion. Pour moi, lieutenant, je veux vous dire ce dont il s'agit : vous êtes demandé officiellement par mon ami pour commandant en second de la forteresse de Keou-Long ; le ministre a agréé la demande en raison de toutes les qualités dont vous avez fait preuve depuis votre entrée au service. Que dites-vous ? »

— Je crains d'être au-dessous de ma position : je connais la place : les fossés sont à moitié comblés, les portes vermoulues, et les canons, sans affûts depuis longtemps, à moitié ensevelis dans le sable. La caserne est vide de troupes ; ses toits sont défoncés.

« On vous donnera de l'argent et des hommes et vous armerez la place à neuf. »

— Si la rupture avec les Anglais éclate avant que...

« Vous vous battrez pour la défense de vos foyers et vous succomberez en brave. »

La pensée, rapide comme l'éclair, qu'il aurait peut-être bientôt à défendre Keou-Long, habitée par Assoï, contre l'invasion étrangère, traversa le front d'Apiou, qui répondit d'une voix fermement accentuée :

« J'accepte, mon général. »

— Nous n'avons pas de temps à perdre ; vos ordres seront prêts dans quelques jours : vous partirez dans la huitaine.

« Quand vous voudrez ; la seule chose que je regretterais, serait de quitter Pékin sans connaître le nom de notre future Impératrice. »

— Vous le saurez, répondit le général en riant avec bonheur ; le conseil de révision est assemblé depuis ce matin, et on m'a raconté il y a quelques heures au palais les choses les plus drolatiques. On en était arrivé à la partie du programme relative à la transpiration de ces demoiselles ; deux avaient à peine quitté les dames qui les entouraient, qu'elles se sentirent suffoquées elles-mêmes par la mauvaise odeur qu'elles répandaient et demandèrent en pleurant à prendre de nouveaux vêtements ; elles furent forcées de rester une heure dans le bain ; une troisième n'est que trop agile à la course ; la pauvre enfant a été prise hier d'une diarrhée que rien n'arrête ; la quatrième est une grosse belle fille des environs, en proie à une somnolence qui va jusqu'à la torpeur ; on n'a jamais pu la faire courir ; deux suivantes l'ont prise par les bras pour la faire marcher ; au quatrième pas elle ronflait. La cinquième est la fille du vice-roi du Fo-Kien, une grande et forte femme qui a fourni rapidement la course exigée et qui est revenue vers les matrones en exhalant les plus exquises senteurs. On rit de tout cela. Du moment qu'il y a un Fokiennois dans la place, il n'est point nécessaire de faire d'enquête pour connaître la main qui distribue l'or de la séduction et répartit adroitement les purgatifs, les narcotiques, les odeurs agréables ou fétides.

« Cela est très-déloyal, dit Apiou. »

— Que voulez-vous, lieutenant ? ce n'est point nous qui pouvons présider ce conseil de révision ;

il faut examiner ces demoiselles de la tête aux pieds et prendre note des moindres altérations de leur peau. Ce sont là des affaires de femmes. Personne ne se formalise à la cour de toutes ces petites intrigues ; on en rit ; car, celui qui a le plus d'intérêt à obtenir un choix éclairé et judicieux souffre tous ces désordres avec la plus complète indifférence. Vous savez qu'il a le privilège, dans un certain moment de la révision, d'examiner lui-même, par une petite ouverture mystérieuse préparée dans le lambris de la salle, toutes les aspirantes à sa main dépouillées de leurs vêtements et formant un musée vivant de statues d'albâtre. On a averti le prince, qui n'a jamais voulu quitter sa chaise longue. Il est toujours endormi par l'opium. On devrait le marier avec cette grosse fille qui ronfle depuis deux jours ; cela ferait un heureux ménage !

XIX.

Pendant que se faisait l'examen à Pékin des aspirantes au trône impérial, Yun-Tchong, guidé par A-Kong arrivait, par marches forcées, aux frontières du Kouei-Tcheou. Les deux vieillards s'étaient mis en route avant d'avoir reçu la lettre d'Apiou ; montés dans des palanquins de rotin et suivis d'un double relai de vigoureux porteurs, ils avaient fait un rapide mais triste voyage.

« Tu sais, dit A-Kong à son compagnon, que

les corps morts se gonflent quelques jours après l'asphyxie et reviennent à la surface de l'eau, parcequ'ils pèsent moins que le volume du liquide qu'ils déplacent ; or, un corps flottant est emporté au fil de l'eau. Nous devons donc commencer nos enquêtes plusieurs lieues au-dessous de la cascade et demander aux populations riveraines si elles ont vu passer nos enfants. »

— Pauvres enfants !

« Je crains qu'au bout de quelques semaines les poissons n'aient attaqué leurs corps. »

— Ma belle Assoï !

« Il est fort possible que nous mangions ce soir des poissons qui ont grignoté ses joues et ses mains mignonnes. »

— Miséricorde !

« C'est l'ordre naturel des choses ; les substances sont assimilées par les opérations des organes ; il n'y a rien qui puisse causer la moindre répugnance. »

— Je ne toucherai à aucun poisson dans ces lieux.

A-Kong se mit à l'œuvre et interrogea les habitants de plusieurs villages traversés par le cours d'eau. Ils n'avaient rien vu.

« Les corps, dit-il à A-Kong, ont pu être retenus par les racines des arbres baignés par la rivière ou par les joncs qui en bordent le cours. Remontons-le donc lentement en examinant avec le secours de nos gens ses deux rives. »

Quatre jours se passèrent ainsi en recherches stériles. Le père d'Assoï était en proie à la plus

amère désolation ; il se reprochait sans cesse d'avoir causé lui-même la mort de son enfant. A-Kong le lui répétait impitoyablement : « Tu as sacrifié ta fille à ton ambition, et ton ambition reste déçue : *« Quand l'arbre est tombé il ne projette plus d'ombre. »* Si tu avais gardé ta parole, nos deux enfants seraient maintenant heureux au milieu de nous. »

— Je voulais qu'Assoï eut une destinée grande et glorieuse.

« L'oiseau n'a besoin que d'une branche pour faire son nid. — La souris, bien petite, ne boit qu'à sa soif dans un fleuve. »

— Je te prie, A-Kong, au nom de notre ancienne amitié, qui est aujourd'hui renouvelée, ne m'accable point de tes reproches.

« Les paroles doucereuses sont un poison, les paroles amères un remède. Mais nous approchons de la cascade dont je crois entendre le bruit sourd. Redoublons d'attention. »

Les deux vieillards continuèrent leurs recherches avec un soin minutieux ; à chaque pas, ils écartaient les roseaux et penchés sur le lit de la rivière interrogeaient ses bords de leurs anxieux regards. Ils parvinrent jusqu'à la chute, et s'agenouillant sur les rochers qui la dominant, contemplèrent avec effroi le gouffre écumant qui avait englouti tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Le père d'A-piou était lui-même très-ému, mais restait maître de sa douleur ; Yun-Tchong éclatait en sanglots et redemandait à grands cris aux tourbillons blanchis-

sants sa fille bien-aimée. Depuis le matin ils n'avaient rencontré aucun village sur le bord du torrent. A-Kong vit à quelque distance des toits au milieu d'un massif d'arbres et proposa à Yun-Tchong d'aller prendre quelques heures de repos ; il dut user d'une sorte de violence pour éloigner le malheureux père du lieu du sinistre. Ils frappèrent donc à la porte de la première maison qu'ils rencontrèrent et furent reçus avec bienveillance par deux femmes déjà âgées, dont l'une portait des vêtements recherchés qui contrastaient avec la pauvreté de l'habitation.

« Voulez-vous permettre à des voyageurs, dit A-Kong, de préparer à votre foyer des aliments et de s'y asseoir pendant une couple d'heures ? nous n'avons besoin que de quelques ustensiles et nous saurons, respectables dames, vous remercier de votre hospitalité. »

— Entrez, hommes vénérables ; tout ici est à votre service. Je vais appeler ma fille pour vous apporter ce qui vous sera nécessaire.

« Un peu de bois et d'eau. »

A la voix de sa mère, Malia, qui était assise auprès du lit d'Assoï, se leva, descendit à la hâte et vit avec étonnement un groupe d'étrangers debout à l'entrée de la maison. Sur un mot de sa mère, elle sortit, apporta des branches sèches, frappa le briquet et alluma le feu ; elle posa sur le trépied la marmite au riz, à moitié pleine d'eau pure.

A-Kong admirant son activité adressa à sa mère ce compliment :

« Le sage a dit : *La meilleure manière dont les parents peuvent témoigner leur affection à leurs enfants est de leur inspirer l'amour du travail et de l'abnégation.* »

La voix du vieillard, dont l'accent lui était bien connu, parvint aux oreilles d'Assoï et lui causa un saisissement étrange ; assise sur son lit et en pleine convalescence depuis quelques jours, elle attendit avec la plus vive impatience le retour de Malia, à laquelle elle demanda quelles étaient les personnes qui se trouvaient à la maison. Avant que la chrétienne put répondre, un bruit confus de voix et de pas parvint jusqu'aux jeunes filles, qui prêtèrent l'oreille :

« Bonté ! miséricorde ! — Vous êtes le père d'Assoï ? — C'est ma fille ! — Elle est ici. — L'officier qui l'escortait l'a sauvée. — Du moins cela est logique. — Elle a été malade. — L'officier est à Pékin. — Vous n'avez donc pas reçu les lettres de l'officier ? — *Inutile de mettre des pieds à un serpent.* — *Discours superflus !* — Va la voir.

A-Kong avait d'un mot mentionné le but de leur voyage et demandé si la nouvelle de l'accident était arrivée jusqu'au hameau. Le départ précipité du reste du convoi eut laissé complètement ignorée du voisinage la mort des deux voyageurs. Tout s'était expliqué ; mais Yun-Tchong était si ému que ses jambes se dérobaient sous lui et ne pouvaient le soutenir. A-Kong le voyant immobile sur sa chaise et versant des larmes de joie, monta l'escalier, entra dans la chambre et trouva les deux jeunes

filles qui se tenaient étroitement embrassées :

« *La joie extrême produit les mêmes effets que l'extrême douleur.* » Assoï, ton père est trop ému pour venir près de toi ; dans quelques instants ils sera remis. Nous sommes venus te chercher. »

— Bientôt je pourrai vous suivre.

« Je veux dire chercher ton corps et celui d'A-piou pour vous témoigner notre tendresse en vous rendant les derniers devoirs. »

— Veuillez dire à mon père que je me meurs du désir de le voir.

Des pas chancelants retentirent dans l'escalier ; Yun-Tchong se précipita vers le lit d'Assoï, tandis que A-Kong et Malia quittaient la chambre par un mouvement spontané de délicatesse.

« Je t'ai cru morte ! mon enfant ; depuis un mois, jour et nuit je t'ai pleurée ; ta mère est malade de chagrin ; nous nous hâterons d'aller la consoler. Est-tu bien souffrante encore ? »

— Dès ce moment, père, je suis guérie si vous m'emmenez auprès de ma mère.

« Oh ! tu ne nous quitteras plus jamais ! Tu oublieras, ma gentille Assoï, l'erreur que j'ai commise en t'envoyant loin de nous. Je me reprochais ta mort ; que cette pensée était douloureuse pour mon cœur ! »

Pendant les épanchements réciproques de la fille et du père, A-Kong avait demandé du papier et des pinceaux, écrit quelques lignes à la mère d'Assoï et dépêché le plus intelligent des coolies à Keou-Long, en lui promettant une forte somme. Yun-Tchong,

descendant pour dîner, félicita son vieil ami de son admirable présence d'esprit en toutes circonstances et remercia la dame cantonnaise de toutes les bontés qu'elle avait eues pour Assoï pendant le voyage.

La vieille dame trouvait très-naturelle la joie des parents qui retrouvaient vivants des enfants dont ils cherchaient les cadavres. Elle attendait l'effet de ces vives émotions sur la santé d'Assoï pour s'entretenir avec son père de la situation précaire dans laquelle se trouvait la jeune fille, à l'endroit des hautes espérances qu'on avait fondées sur elle. Décidée à ne soulever que le lendemain la question du départ de plus en plus pressant d'Assoï pour Pékin, elle félicita celle-ci de la joie que devait lui causer la rencontre de son père qu'elle aimait tant ; et, grâce aux abondantes provisions qui accompagnaient les voyageurs, le reste de la journée se passa dans l'allégresse ; la fête était sur la table de la pauvre veuve et dans les cœurs de tous les convives que la Providence lui avait envoyés.

XX

Assoï était trop faible encore pour supporter la joie dont son cœur débordait. Le lendemain, elle se sentit tellement abattue, qu'à l'exception de quelques courtes visites que lui fit son père, elle désira passer la journée toute entière avec Malia, dont la tendresse pleine de tact charmait sa solitude, sans lui causer jamais la moindre fatigue.

Les deux vieillards, assis à l'ombre des grands arbres goûtaient leur double bonheur en devisant de leur prochain retour à Keou-Long. Ils devaient l'effectuer aussitôt que la malade serait suffisamment rétablie pour supporter le voyage. La dame cantonnaise qui, par certaines données, commençait à deviner les intentions d'Assoï et de son père, cachait ses déceptions sous le voile d'une réserve polie ; par devers elle-même elle nourrissait secrètement l'espérance de voir arriver de Pékin un courrier impérial venant, au nom de Sa Majesté, solliciter, d'une manière irrésistible, le départ d'Assoï pour la cour ; elle réservait donc tous ses puissants arguments pour l'occasion qui forcerait Yun-Tchong et sa fille à prendre un parti définitif ou plutôt à manifester leurs intentions.

Sous prétexte de renouveler certaines provisions et de procurer à Assoï, dont il s'était constitué le médecin, quelques médicaments, A-Kong partit le soir suivant pour la ville. Son principal but était d'aller aux nouvelles. Il fit visite au mandarin, lui donna des nouvelles de la jeune fille cantonnaise, et lui demanda si les aspirantes à la main du prince avaient été remises entre les mains des matrones qui devaient les examiner. Le mandarin lui répondit que, d'après ses dernières dépêches, la fiancée du prince devait avoir été proclamée, et qu'il en attendait sous peu la nouvelle officielle. A-Kong remercia le mandarin et revint le même jour au hameau chrétien. Rencontrant seule, dans la soirée, la jeune chrétienne, il la pria de dire de sa part à

Assoï d'avoir à se consoler de n'être pas impératrice, et recommanda à l'une et à l'autre de tenir cette nouvelle secrète jusqu'à ce qu'elle fut officiellement confirmée. Cette commission, que Malia fit immédiatement en quelques mots, doubla chez Assoï l'effet des toniques rapportés par le médecin, en confirmant ses espérances et en dissipant les derniers nuages qui venaient parfois les assombrir. Deux jours après, appuyée sur le bras de Malia, Assoï se promenait sous les grands arbres des vergers et faisait à cette sincère et douce amie, qu'elle devait bientôt quitter, une dernière confidence : elle regrettait les fiançailles de son enfance, énumérait tous les titres qu'avait Apiou à son amour et demandait à Malia des conseils pour l'avenir.

« Je vous ai dit dans de longues conversations vos devoirs de fille envers vos parents ; mais vous avez vos propres droits. Il est probable, certain même, que votre père, d'ici à peu de temps, cherchera pour vous un établissement. Vous n'aurez point le discrédit d'avoir été refusée à la cour puisque vous n'y êtes point parvenue ; avec votre fortune, vous ne tarderez point à voir se présenter de brillants partis. Votre père, après la cruelle leçon qu'il a reçue, loin de chercher à réaliser d'autres rêves ambitieux, sera porté à préférer pour vous un établissement qui lui conservera votre société, laquelle fait aujourd'hui toute sa joie. »

— Il ne me laissera donc point épouser un militaire en activité de service ; je l'ai souvent en-

tendu exprimer cette pensée avant mon voyage ! dit tristement Assoï.

« Je ne sais ; il est malheureusement possible que vous ne puissiez vous marier selon vos inclinations. »

— Alors je ne me marierai jamais.

« C'est votre droit. Votre père ne peut, sans transgresser son propre devoir, violenter votre volonté et exiger de vous le sacrifice de vos sentiments. Mais, Assoï, maintenant que vous connaissez le Seigneur du Ciel, que vous savez avec quelle sollicitude il veille sur nous tous, qui sommes ses enfants, continuez, comme nous le faisons chaque jour, à remettre votre avenir entre les mains de la divine Providence. Dites, soir et matin, les petites prières que vous avez apprises. De notre côté, ma mère et moi, qui ressentons pour vous une si vive amitié, nous prierons chaque jour pour votre bonheur. »

En rentrant dans sa chambre, Assoï y trouva son père et la dame cantonnaise qui discutaient avec une grande animation. Yun-Tchong avait annoncé le départ pour le surlendemain ; la dame s'était montrée fort étonnée d'une telle résolution et avait apporté, sous un certain point de vue, les meilleures raisons pour la combattre :

« Vous n'êtes plus libre, disait-elle, d'arrêter en chemin votre fille après l'avoir vous-même présentée au vice-roi des Deux-Quang. Elle est annoncée à la cour ; peut-être à cause d'elle seule le choix de l'impératrice est-il différé. »

— Madame, dit Assoï en s'approchant de son père, je vous demande pardon de vous interrompre; je refuse moi-même d'aller à Pékin.

« Mademoiselle fera, comme elle a fait jusqu'à ce jour, la volonté de son père. »

— Madame, si mon père, pour qui j'éprouve la plus vive tendresse, m'ordonnait lui-même de partir, je suis bien résolue à lui désobéir; je n'irai désormais à Pékin que les pieds et les mains liés.

Toute émue de son courage, Assoï se jeta en pleurant dans les bras de son père et lui dit en sanglottant :

« Mon père, voulez-vous me faire mourir ? »

— Non, mon enfant; je te l'ai déjà dit cent fois, tu reviendras avec nous à Keou-Long.

« Si la cour réclame votre fille maintenant qu'elle est assez forte pour voyager, tous les mandarins que vous rencontrerez l'arrêteront et la dirigeront sur Pékin. »

— Nous verrons, madame; Assoï, si tu le veux, nous partirons dès demain.

« Oh! merci. »

La voix de Malia se fit entendre au bas de l'escalier :

« Assoï ! Assoï ! venez donc voir une troupe de cavaliers qui passent; ils ont l'air de se diriger vers le hameau. »

— C'est l'escorte qui vient chercher Assoï, dit la dame cantonnaise d'un ton triomphant.

Tous sortirent, les deux jeunes filles très-émues se tenaient par la main; Yun-Tchong était très-

grave et demandait des conseils à A-Kong qui lui répondait avec sa rude bonhommie :

« Je n'ai rien à te dire ; il est inutile de verser de l'eau sur le dos d'un canard. Laisse arriver les cavaliers et attends leurs ordres. »

Le peloton qu'on avait aperçu au loin dans la plaine fut masqué par les arbres en approchant du hameau ; il allait au grand trot ; les dragons, brodés en or, des uniformes brillaient çà et là dans les éclaircies des branches ; le sol retentissait sous les pieds rapides des chevaux ; le chemin ne présentait plus qu'un dernier détour ; l'officier qui était en tête déboucha le premier, retint son cheval, s'inclina sur sa selle en saluant les dames et se retournant vers les hommes qui arrivaient sur deux rangs, cria :

« Halte ! front ! »

« C'est lui ! avait dit Assoï à voix basse. »

— Je l'ai reconnu, avait répondu Malia en serrant la main de son amie.

Avec la gracieuse aisance de tous les brillants officiers, Apiou annonça à ses cavaliers deux heures de halte, donna quelques ordres de détail et sautant à terre remit la bride de Féi-Ma à un des hommes.

« Comment vous portez-vous ? dit-il en allant directement à Assoï ; je craignais de vous trouver encore alitée ; permettez-moi de vous exprimer toute la joie que je ressens en vous voyant en pleine convalescence. »

— Mademoiselle est guérie, répondit pour Assoï

la dame cantonnaise ; dès demain nous pouvons nous remettre en voyage.

« Vous ne me reconnaissez pas ? demanda Apiou à Yun-Tchong qui le regardait avec une physionomie presque attérée et qui se disait à lui-même : comment résisterai-je à cet officier et à une dizaine d'hommes ? mon Assoï est de nouveau perdue pour moi. »

Pendant que Yun-Tchong cherchait une réponse, Apiou s'approcha de son père, lui montra du doigt son globule de capitaine qui étincelait au sommet de son chapeau conique et lui dit :

« Je devine que vous êtes venu chercher votre fils, le voici. »

— Ils ont tort de t'avoir fait capitaine, le sage a dit :

« *L'avancement rapide éteint le génie.* »

— Capitaine, dit Malia, voulez-vous entrer à la maison et accepter notre modeste hospitalité pendant votre court séjour au hameau ?

L'officier entra, déboucla son ceinturon et, en déposant son sabre, dit en riant :

« Je préfère pour le moment manier les bâtonnets. Hommes et chevaux nous n'avons rien pris depuis ce matin. Nous devons nous arrêter à la ville voisine, mais je me suis contenté de donner mes dépêches au mandarin, tant j'avais hâte de savoir des nouvelles des dames que j'ai eu l'honneur d'escorter jusqu'ici. »

— Et que sans doute vous devez escorter encore ? dit la dame cantonnaise.

« J'en serais heureux et fier ; mais avant deux heures nous serons en selle ; les soirées sont fraîches, nous trotterons une partie de la nuit. »

— Où allez-vous donc ? demanda A-Kong.

« A Keou-Long, avec le brevet de commandant en second de la forteresse. »

Tous complimentèrent Apiou sur le poste élevé auquel il était parvenu si rapidement. A-Kong parla le dernier :

— Le sage a dit : *Celui qui ne vole pas haut souffre moins d'une chute.*

« Je dois cette promotion à Assoï, dit Apiou sans répondre à l'aphorisme de son père ; on a été très-touché à la cour d'une action aussi simple que celle de se jeter à l'eau pour retirer une enfant qui se noie. »

— Je savais bien, reprit la dame cantonnaise, que les dépêches du vice-roi des Deux-Quang exciteraient à l'égard d'Assoï l'intérêt le plus mérité : elle est alors attendue avec impatience à la cour ?

« Son Excellence le ministre des cérémonies, en me remettant ses dépêches pour le vice-roi des Deux-Quang, a daigné m'exprimer à moi-même tout le regret qu'à causé l'absence d'Assoï. Il paraît que diverses circonstances ont empêché de différer le choix de la fiancée du Prince. »

— Ce choix est donc fait ?

« Oui, madame ; la fille du vice-roi du Fo-Kien a été donnée comme épouse par l'Empereur à son fils. »

Assoï et Malia s'embrassèrent de joie.

La veuve chrétienne, qui s'était occupée de la cuisine, vint dire que le riz du soir était prêt dans la chambre d'Assoï.

La dame cantonnaise eut peu d'appétit. Les deux jeunes filles, dans l'entrain de leur bonheur, s'amuserent, selon l'usage entre amies intimes, à se donner alternativement la becquée avec leurs bâtonnets d'ivoire.

Yun-Tchong, A-Kong et Apiou s'entretenirent avec leur gravité habituelle des derniers événements de la cour et de la mission spéciale, que le jeune officier avait reçue, de mettre la citadelle de Keou-Long sur le pied d'un armement sérieux :

— Elle sera la première attaquée par les Anglais ; l'excellent mandarin qui la commande sera la tête ; moi, je serai le bras. Un crédit important nous est ouvert sur la caisse de la province ; une garnison d'élite sera choisie dans la division d'infanterie la plus rapprochée. J'ai ordre d'arriver au plus vite à Keou-Long afin que tout soit prêt avant l'ouverture des hostilités.

« Ainsi, dit Malia, en serrant sous la table la main d'Assoï, la résidence du commandant est fixée à Keou-Long ? »

— Pour longtemps, j'espère ; car le général en chef de la garnison impériale de Pékin m'a donné l'assurance que je succèderais à mon vénéré protecteur le mandarin actuel, qui est d'un âge très-avancé.

Malia se leva et alla chercher un flacon de vin de riz et quelques petites tasses. Elle remplit celles des

deux vieillards, puis celle d'Apiou en lui disant avec malice :

« Je sais bien qui va se réjouir de votre retour.

— Qui ?

« Votre fiancée, assurément. »

Apiou qui levait sa tasse pour boire, la posa sur la table en disant tristement :

— Vous vous trompez ; je n'en ai pas.

« Vous n'en avez jamais eu ? »

— J'ai perdu la fiancée de mon enfance : *La parole de l'homme est semblable à la flèche et va droit au but ; celle de la femme n'est qu'un éventail brisé.*

« Ce n'est point notre faute si d'autres brisent dans nos mains nos fragiles éventails, répliqua Malia. »

Yun-Tchong était agité et paraissait chercher un moyen d'entrer dans la conversation ; il regarda Assoi, lui fit signe de s'approcher de lui et lui dit à l'oreille quelques mots ; la jeune fille répondit par un monosyllabe et s'enfuit rapidement dans l'escalier.

— A-Kong, dit Yun-Tchong d'une voix tremblante : *Le sage oublie les vieilles querelles* ; c'est une de tes maximes. Veux-tu oublier mes torts envers toi et envers ton fils, le sauveur de ma fille, et promets-tu de me rendre quand tu pourras le lingot d'argent des fiançailles de nos enfants ?

Apiou devint ému jusqu'aux larmes.

« Tu vois toi-même, Yun-Tchong, tout le bonheur que tu causes à mon fils. J'espère qu'il

continuera à se rendre digne de la main de ta fille. Depuis bien des années, nous savons l'un et l'autre qu'Assoï est un diamant rare ; les accidents et les émotions de son voyage en ont fini le polissage ; son esprit et son cœur m'ont ébloui depuis quelques jours. »

Malia, qui en savait maintenant assez, courut à la poursuite d'Assoï qu'elle trouva dans le verger appuyée contre un arbre, et cachant sa figure dans ses deux mains.

— Tout est dit, ma très-chère ; Apiou fait comme vous, il pleure de joie ; j'ai envie de pleurer aussi, tant votre bonheur me rend heureuse !

« Maintenant que j'ai pleuré, j'ai besoin de prier ; aide-moi, Malia, à répéter une action de grâces au Seigneur du Ciel. »

Après avoir prié à genoux, Assoï se jeta au cou de son amie en lui disant :

« Je suis chrétienne, je me marierai chrétienne, et je veux le dire dès ce soir à mon fiancé. Rentrons. »

Les deux jeunes filles revinrent à la chambre haute ; Assoï, appuyée sur l'épaule de son vieux père, dit en souriant avec douceur :

« Père, je vous ai autorisé à disposer de moi en faveur du fiancé de mon enfance qui est aujourd'hui devenu le fiancé de mon cœur. J'ai oublié de stipuler une condition. »

— Laquelle ? demanda Apiou vivement.

« Je veux me marier chrétienne ; j'ai appris à connaître ici la doctrine du Seigneur du Ciel,

je veux être libre de l'embrasser et de la pratiquer.

— Oh ! dit Apiou, j'admire votre résolution ; cette religion est une religion toute d'amour ; Malia, sa mère, le missionnaire français, les chrétiens du hameau nous en ont donné mille preuves. Je l'embrasserai moi-même quand je la connaîtrai mieux. Au revoir donc, Assoï ; je serai à Keou-Long bien avant vous ; je trouverai consolée votre mère qui sera bientôt la mienne. Que votre voyage soit heureux !

Au commandement d'Apiou les cavaliers sautèrent en selle et le peloton partit au grand trot.



SUR UN PERFECTIONNEMENT

INTRODUIT DANS LA

FABRICATION DU VINAIGRE

DE BOIS

PAR

FRANÇOIS LECLERC

~~1842~~

SUR UN PERFECTIONNEMENT

INTRODUIT DANS

LA FABRICATION DU VINAIGRE DE BOIS

On sait que les produits de la distillation du bois sont assez complexes, et se composent de liquides de nature diverse; le plus abondant parmi ceux-ci est connu sous le nom d'acide pyroligneux ou acide acétique brut. Les autres produits, tels que l'eupione, l'acétone et l'esprit ou alcool de bois, sont séparés préalablement de l'acide acétique, par voie de densité pour les deux premiers, et pour l'esprit de bois, par distillation. L'objet principal du travail consiste dans la purification de l'acide pyroligneux, lorsqu'on veut l'amener à l'état d'acide acétique pur. La première opération qu'on lui fait subir est de le convertir en pyrolignite de chaux et de soude; cette opération a pour effet de le débarrasser en même temps d'une grande quantité de goudron qui le colore et qu'il

tient dissous. Mais le sel qui résulte de cette saturation reste imprégné de l'odeur forte et empyreumatique de ce goudron. Cette odeur tenace persiste dans le produit jusque dans les dernières manipulations auxquelles on le soumet pour parvenir à le purifier complètement, car la torréfaction ou fritte de l'acétate de soude ne suffit pas pour lui enlever entièrement le goût d'hydro-carbure.

Or, le moyen d'obtenir du vinaigre de bois exempt de mauvais goût, c'est d'arriver à purifier l'acétate de soude d'une manière absolue ; là est la pierre d'achoppement des fabricants. Le secret (car tous prétendent en posséder un), consiste donc à se procurer de l'acétate de soude pur et d'en extraire l'acide non par voie de distillation, mais par simple déplacement. Déjà, dans un premier article (1) sur l'extraction de cet acide, j'avais fait pressentir, en adoptant l'idée des fabricants, qu'il serait avantageux de substituer à la chaux le carbonate de soude pour opérer la saturation. Et en effet, il avait semblé fort simple (2) de supprimer l'emploi de la chaux et d'y substituer la soude brute ou le sel de soude raffiné, les cristaux de soude étant trop chers alors. Mais le carbonate de soude brut étant trop impur, il devenait préférable d'avoir recours aux cristaux de soude dont le bas prix actuel en permet l'extension industrielle. Tou-

(1) Voir l'*Ami des Sciences*, numéro du 15 juin 1862.

(2) Robiquet, *Dictionnaire des Arts et Métiers*, article *Acide*.

tefois il ne s'agit pas, dans cette substitution, de supprimer la totalité de la chaux, l'utilité de ce dernier agent, tant pour la décoloration du pyrolignite que par la propriété qu'il possède de séparer le goudron, étant bien reconnue. Ainsi, il suffit d'admettre pour la saturation de l'acide pyroligneux moitié dose de chaux délitée et moitié de cristaux de soude effleuris, le mode d'emploi étant celui-ci. On commence par introduire dans l'acide froid et par petites portions le carbonate de soude, en enlevant de temps à autre le goudron lorsque l'effervescence est apaisée. On allume ensuite le fourneau où repose la chaudière contenant le liquide, et lorsque celui-ci est chaud, on y projette la chaux par portions, de manière à favoriser autant que possible la séparation du goudron qu'on enlève avec une écumoire. Cette première opération faite, on a pour produit de l'acétate de chaux très-impur, c'est-à-dire chargé encore et infecté de goudron, car malgré une complète saturation, l'énergie dissolvante de l'acide est telle que la liqueur saline retient une assez forte proportion de ce même goudron. Ici le but du remplacement de la chaux par les cristaux de soude est d'éviter un énorme dépôt de sulfate de chaux lorsqu'on vient à décomposer la solution d'acétate de chaux et de soude, et qui cause une perte assez considérable de ces sels, malgré des lavages longtemps continués (1). Cette améliora-

(1) A la manufacture de Pouilly-sur-Saône, on utilise ce dépôt en le convertissant en ciment au moyen d'une légère cuisson, après lavage et dessiccation.

tion dans le procédé réduit aussi l'emploi du sulfate de soude dans une proportion qui se trouve en rapport avec la quantité de carbonate de soude employé.

La liqueur d'acétates abandonnée au repos et débarrassée autant que possible du goudron, on y joint les eaux de lavage et on l'évapore jusqu'à ce qu'elle marque 15 degrés au pèse-sels ; c'est alors qu'après l'avoir écumée, on y ajoute la quantité voulue de sulfate de soude effleuri ; on brasse soigneusement pour favoriser l'action chimique, c'est-à-dire l'échange de bases, et on a alors pour résultat une solution d'acétate de soude et un dépôt volumineux de sulfate de chaux. Il faut que cette solution, par suite d'une évaporation suffisante, marque 27 degrés en hiver et 28 en été. Abandonnée au refroidissement, elle fournit des cristaux qui sont fortement salis ou tachés par le goudron. Séparés des eaux mères, ces cristaux sont soumis à l'opération de la fritte. C'est un point essentiel à atteindre, d'obtenir la combustion complète du goudron, en le réduisant en charbon inodore ; car le sel peut arriver à la fusion, et néanmoins retenir du charbon encore imprégné de l'odeur de goudron. Or, on y parvient en favorisant la combustion par du soufre en poudre que l'on projette à la surface de la matière, et à plusieurs reprises, en agitant le mélange. La fritte terminée, sans même pousser jusqu'à la fusion, on introduit de l'eau bouillante dans la chaudière pour dissoudre l'acétate et le faire passer

par le filtre à pression, d'où la liqueur sort parfaitement limpide. Alors elle n'a pas sensiblement d'odeur ; mais le goût d'hydro-carbure s'y fait toujours sentir. On porte immédiatement cette liqueur saline dans une chaudière où l'évaporation se continue, et au fond de laquelle on a introduit du lait de chaux ne tenant en suspension que les portions les plus ténues de la bouillie de chaux. La liqueur alors très-concentrée étant brassée, on la goûte pour être assuré que l'odeur empyreumatique a disparu ; mais si elle persiste, on sème un peu de soufre en poudre à sa surface. Celui-ci s'enflamme et brûle la pellicule de charbon qui surnage, puis on ajoute du lait de chaux qui, étant mêlé exactement à ladite liqueur, achève la purification de l'acétate. Enfin, les restes de charbon enlevés, il n'y a plus qu'à faire disparaître le goût de chaux ; et pour y parvenir, on verse avec précaution dans cette même solution saline de l'acide sulfurique dilué, jusqu'à disparition de l'odeur alcaline. On finit par verser la liqueur dans les cristallisoirs, où par agitation à l'aide de balais on la réduit en cristaux très-divisés. Les eaux mères épuisées sont calcinées pour être converties en carbonate de soude. L'acétate de soude obtenu est soumis à l'action de l'acide sulfurique concentré et pur dans des vases en grès profonds et exactement fermés, afin d'en dégager l'acide acétique par simple déplacement. L'acide minéral forme alors du sulfate de soude avec la base de l'acétate ; ce sulfate le dépose en poudre au fond des vases.

Dans l'opération dernière de décomposition de l'acétate de soude par l'acide sulfurique, opération qui demande beaucoup d'habitude et de précautions, déjà recommandées par Robiquet (1), il est important de maintenir la température du mélange à 40 degrés, et c'est pour éviter de la dépasser que l'on a soin de mettre d'abord tout l'acide sulfurique au fond des vases et d'ajouter par dessus l'acétate, par ce moyen l'action est plus lente, et dès que l'acide sulfurique se fait jour à travers le sel, l'ouvrier en fait plonger une portion et peu à peu se rend ainsi maître de la décomposition qui marche aisément. On conçoit que par une plus haute température, l'acide minéral viendrait à réagir sur l'acide organique, en formant de l'acétone ou un hydro-carbure analogue, lequel colorerait de nouveau l'acide et l'infecterait.

L'acide acétique ou vinaigre de bois pur, tel qu'on le trouve dans le commerce, est incolore et concentré, marque de 8,6 à 9 degrés au pèse-acide de Beaumé; il exhale une vive odeur de vinaigre radical; il supporte six parties d'eau pour constituer un vinaigre fort et inaltérable. Saturé par le carbonate de soude-cristallisé, il ne développe point d'odeur pyrogénée; il ne se trouble pas par la solution d'émétique, l'alcool rectifié en précipite une combinaison de sulfate de soude et de sulfate de chaux; le chlorure de

(1) *Dictionnaire des Arts et Métiers*, au mot *Acide*.

Barium convertit ce sel double, préalablement dissous à chaud, en sulfate de Barite et en hydrochlorate de chaux et de soude, il dépose à la longue du sulfate de chaux cristallisé au fond des bouteilles. On ne peut pas dire que cet acide est chimiquement pur, puis qu'il retient un peu de sulfate de soude et de chaux, mais la quantité en est si faible qu'on peut la considérer comme nulle dans l'emploi économique ; or les acides distillés quoique plus purs de substances étrangères, ont contre eux le goût d'empyreume qui les rend impropres à la confection des vinaigres de toilette ainsi que pour les usages culinaires. Quelques acides du commerce comparés au vinaigre Mollerat, ceux de Marseille, des Vosges et d'Ivry-sur-Seine, entre autres, ne m'ont pas présenté jusqu'à présent la pureté de goût du premier, et toujours on perçoit à l'odorat et au palais le goût d'hydro-carbure. Je ne prétends pas insinuer ici que d'autres usines ne parviennent pas à fabriquer de l'acide pur, mais je ne connais pas de produit en ce genre qui puisse faire concurrence au vinaigre de Pouilly-sur-Saône. L'acide pyro-ligneux, employé comme mordant en teinture, est incolore à la manière de l'acide pur, parce qu'il a été distillé, mais comme il retient des produits empyreumatiques, il exhale une odeur très-désagréable lorsqu'on vient à le délayer avec de l'eau et qu'on le sature par le moyen du carbonate de soude.

Il est avoué aujourd'hui que l'acide acétique que l'on obtient du bois par distillation représente par-

faitement le vinaigre de vin ; il ne lui manque , pour pouvoir le considérer comme absolument identique pour le goût avec ce dernier, qu'un certain arôme que tient celui-ci d'un peu d'alcool et d'éther acétique, or on trouve dans le commerce du vinaigre Mollerat pourvu de l'arôme du vin, et c'est ce qui ne se trouve pas dans les vinaigres de bière de cidre, de poiré, etc., qui n'entreront nullement en concurrence avec le vinaigre de bois pur ; tels sont ceux qui se fabriquent en Normandie, en Picardie, en Alsace. Il existe à Ivry-sur-Seine une usine très-considérable qui ne fabrique que du vinaigre d'alcool, lequel tous les jours se consomme comme vinaigre de vin. Rejeter le vinaigre de bois sous prétexte que ce n'est pas du vinaigre, c'est retomber dans le préjugé qui repoussait le sucre de betteraves, parce qu'il ne provenait pas de la canne à sucre. Sans insister davantage sur les motifs qui sont en faveur du vinaigre Mollerat, je n'en alléguerai qu'un seul, la rareté du bon vinaigre de vin, même dans les contrées vinicoles, et l'altérabilité de celui qui se débite chez la plupart des épiciers. L'utilité du vinaigre de bois comme succédané de celui de vin est donc bien constatée, surtout pour les années de mauvaises récoltes de la vigne ; et c'est dans ce cas qu'il est mis à profit par bon nombre de vinaigriers pour donner de la force aux vinaigres faibles. Le problème de la purification absolue de l'acide-pyroligneux a été résolu en 1808 par les frères Mollerat, dans leur fabrique de Pellerey, canton de Gevrey,

(Côte-d'Or). Le rapport favorable de la classe des sciences de l'institut de France date du 10 octobre 1808, époque où J.-B. Mollerat prit un brevet pour livrer son acide au commerce sous le nom de vinaigre. Les fabricants qui font concurrence à ce produit, ne vendent le leur que sous le nom d'acide acétique, or la cherté actuelle des bois rend cette concurrence assez difficile, mais l'extraction de l'esprit de bois dont la proportion obtenue augmente au fur à mesure du perfectionnement de l'opération par la quelle on le sépare de l'acide-pyroligneux, vient avec la vente du charbon, en diminution des frais généraux de l'exploitation.

On dispute sur la prétendue différence entre le vinaigre et l'acide du bois, c'est par antagonisme ; s'il s'agissait de prouver (1) théoriquement leur identité, j'aurais à dire simplement que la doctrine des proportions définies coupe court là dessus à tout argutie. De l'acétate de soude pris ici ou là, est toujours de l'acétate de soude. Enfin j'exprimerai ici, de nouveau, l'espoir que le procédé d'extraction de l'acide acétique sans distillation, mais

(1) On ferait aisément, pour la satisfaction des incrédules, une expérience concluante en faveur de l'identité des deux vinaigres. Or, cent parties de bon vinaigre de vin, marquant 2 degrés au pèse-sels, exigent 6,59 de carbonate de soude effleuri pour être saturées, il en résulte de l'acétate de soude que l'on réduit à sec par l'évaporation. Le résidu coloré et ayant une odeur quelque peu empyreumatique, est redissous et traité comme l'acide du bois par le lait de chaux, puis amené à cristalliser par évaporation de la solution. Le sel ainsi purifié est décomposé par l'acide sulfurique, et son acide ainsi dégagé et délayé d'eau dans les proportions désignées, représente exactement le vinaigre de bois.

par simple déplacement prévaudra dans les usines en atténuant la perte et les frais de manipulation, égalisant les bénéfices, et tournant en même temps à l'avantage des vinaigriers qui peuvent l'obtenir à l'état de pureté, et des consommateurs qui y trouveront un condiment *agréable et salubre* (1).



(1) Girardin, *Leçons élémentaires de Chimie industrielle*, tome II.

POÉSIES

PAR

CASIMIR BLONDEAU

de Champagnole.

LE LOT DU POÈTE

(De Schiller).

Le grand maître un jour dit aux hommes :

— Allez, partagez l'univers.

Les villes, les forêts, les champs et les déserts
Sont à vous laboureurs, marchands et gentilhommes.

Tous entendirent cette voix :

Les laboureurs prirent la terre,

Les barons, fiers chasseurs, les bois,

Le paresseux eut... la misère...

L'avidé trafiquant remplit ses magasins
Des produits variés que donnent les deux mondes ;
L'orgueilleux potentat, dans ses vastes desseins,
Prit les ponts, les canaux et les mines fécondes,

Et dit : — Les impôts sont à moi...
Aussi, quand le pauvre poète
Vint, c'était fait. — Mon Dieu, pourquoi
Donc n'ai-je rien, dit-il d'une voix inquiète.

Eh ! pendant le partage où fuyais-tu, rêveur ?
Tu voyageais sans doute au pays des chimères ?
« J'étais là, près de toi, contemplant ta grandeur,
Ebloui, fasciné devant les saints mystères. »

— Sur la terre j'ai tout donné :
Des champs, des forêts et des villes
Je n'ai plus rien, poète aimé,
Et tes regrets sont inutiles !

Que faire alors ?... Auprès de moi,
Viens, cher enfant, — le ciel me reste ;
Viens habiter la cour céleste :
J'y garderai toujours une place pour toi.

FANTAISIE



L'automne fuit, l'hiver s'avance :
Allez, oiseaux que nous aimons,
Par de là l'Océan immense,
Chanter sous d'autres horizons
Vos chansons.

L'homme, après quelques jours de vie,
Comme les fleurs, passée et s'en va !
Prince, manant, femme jolie,
Tout subit ta loi, Jeovah !
Tout s'en va !

Joyeux rossignols, quand la sève
Viendra refleurir nos buissons ;
A l'heure où le printemps se lève,
Vous mêlerez à nos tensons
Vos chansons.

Comme les feuilles et les roses,
Après la saison des frimas,
O grand maître de toutes choses !
Pourquoi ne renaissions-nous pas
Du trépas ?

OCTOBRE EST VENU

ou la Promenade du Poète.

... La poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs.
VICTOR HUGO.

Ne m'accusez pas de sauvagerie,
Si je vais aux champs ou par les grands bois

Rêver, écouter les bruyantes voix
Des nombreux troupeaux peuplant la prairie.

Octobre est venu : — Le cultivateur
A rentré ses foin et ses lourdes gerbes ;
Mais il laisse aux champs des produits superbes,
Et je les emporte au fond de mon cœur.

Si près du ruisseau parfois je m'arrête,
Ne m'accusez pas de désœuvrement ;
Là, je me recueille et lis couramment
Les œuvres de Dieu que l'onde reflète.

Octobre est venu : — Les gens du vallon
Ont rentré les foin et les lourdes gerbes ;
Mais il reste encor des produits superbes,
Et je les emporte avec ma chanson.

Je ne connais point de loi, de mystère,
Qui ne soit écrit sur l'arbre ou les fleurs.
Des petits oiseaux les airs séducteurs
Traduisent pour moi les chants de la terre.

Octobre est venu : — Le cultivateur
A rentré ses foin et ses lourdes gerbes ;
Mais il reste aux champs des produits superbes,
Et je les emporte au fond de mon cœur.

Vous qui fustigez l'ignorance impure,
Aimez, vénérez les nobles penseurs
Qui vont, déchiffrant à l'aide des fleurs,
Les secrets nombreux de dame nature.

Octobre est venu : — Les gens du vallon
Ont rentré les foin et les lourdes gerbes ;
Mais il reste encor des produits superbes,
Et je les emporte avec ma chanson.

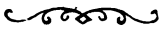
LA BREBIS



La timide brebis paissant par les coteaux,
Était sans cesse tourmentée
Par tous les autres animaux ;
Aussi, vers le grand-maître, un jour, sombre, attristée,
Elle s'en fut porter sa plainte ; — et lui :
Je t'ai faite trop frêle, et je veux aujourd'hui
Réparer largement cette injustice ;
Je ne veux point être complice
De tes bourreaux. — Voyons, dis-moi,
Que puis-je faire, enfant, pòur toi ?
Faut-il armer tes pieds de griffes meurtrières
Et ta bouche de fortes dents ?
— Oh ! non, dit la brebis, les bêtes carnassières
Aiment à ravager les forêts et les champs,
Et j'abhorre, seigneur, ces fêtes des méchants.
— Faut-il armer ton front de deux puissantes cornes
Et donner à ton corps une vigueur sans bornes ?
Non, non, quand on est fort, on devient querelleur
Comme le houc, ce fier jòuteur.
— Si tu veux cependant qu'on ne puisse te nuire,
Il faut qu'on te redoute, ô ma chère brebis !
— Ah ! s'il faut se faire maudire,
Dieu puissant laisse-moi faible comme je suis ;
J'aime bien mieux souffrir durant toute ma vie
Que de faire le mal : — N'est-ce pas ton avis ?
Très-bien ! — Je te bénis,
Frêle brebis,
Que le désir du mal ne sut jamais atteindre.
De ce jour, la pauvrette oublia de se plaindre.

ASPIRATION

A J.-M. DEMOULE.



Je voudrais, ami, trouver une issue,
Et quitter enfin ce triste vallon
Où règne un brouillard lourd, nauséabond,
Qui glace les cœurs et lentement tue.

Là-bas, j'aperçois de riants coteaux
Couverts de gazons, de fleurs éternelles.
Oh ! gentils oiseaux, si j'avais vos ailes,
Je m'envolerais vers ces frais berceaux.

Et puis, chaque jour, des flots d'harmonie
Viennent jusqu'à moi de ces bords lointains ;
La brise m'apporte aussi, les matins,
L'énivrant parfum d'une autre patrie.

Je vois des fruits d'or briller à travers
Les grands arbres verts au puissant feuillage ;
Ils mûrissent là sans craindre l'orage,
Sans craindre le froid de nos longs hivers.

D'un torrent profond la course rapide
Me défend l'accès de ces lieux bénis

Où l'on vit heureux, sans aucun soucis,
Sans redouter rien d'un monde perfide.

Non loin j'aperçois un bateau léger
Que le flot changeant soulève et balance ;
Hélas ! sur son bord règne le silence,
Le pilote absent ne peut me guider.

.....
.....
.....
.....

Mais il faut oser. — Allons, du courage !
Vite au gouvernail : — Vouloir, c'est pouvoir.
Encore un effort, et sur l'autre plage,
Splendide oasis, je serai ce soir.

AUX ESPRITS BORNÉS



Le progrès, dites-vous, c'est le mal ! — Imbéciles !
Vous dites qu'aujourd'hui, dans les champs et les villes,
L'homme est plus malheureux qu'autrefois. — La vapeur,
Les machines, le gaz, enfin tout vous fait peur !
Le métier de Jacquard, l'hélice de Sauvages,
La lampe de Davy, les travaux de Scheffer,
Ces batteuses qu'on voit parcourir nos villages ;
Tout cela, dites-vous, nous vient de Lucifer...

Non, la routine seule est fille de l'enfer.
Vous manquez de travail, dites-vous? — Mais la terre
A besoin de vos bras. — Pour vaincre la misère.
Apprenez, cultivez, — le bien-être viendra
Rétablir l'équilibre, et nul ne souffrira.

Ainsi vous regrettez ces temps abominables
Où les peuples étaient taillables, corvéables
A volonté. — Je prends acte de votre aveu
Et vous dis : — Insensés ! — mais vous offensez Dieu !

Visitez aujourd'hui l'atelier, la chaumière ;
Voyez partout, chez tous, pénétre la lumière.
Oui, la science marche. — On sait ou l'on apprend.
Malgré vous, le progrès, indomptable torrent,
Va remuer le monde, ensemençer l'idée,
L'idée indestructible — et par Dieu fécondée.



LISTE
DES
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
POUR 1867.

Officiers de la Société.

- M. le PRÉFET du département O. ✱, *président d'honneur.*
M. Désiré MONNIER, homme de lettres, correspondant de l'Institut, *président perpétuel honoraire.*
Président : M. REBOUR, Gustave, avocat.
Vice-Président : M. BORIS ✱, ingénieur en chef.
Secrétaire-archiviste : M. F. GUILLERMET, homme de lettres.
Trésorier : M. Léon CLERC, contrôleur des contributions directes.

Membres résidant au chef-lieu.

- MM.
BAILLE, Albert, docteur en médecine.
BILLOT, Achille, architecte.
BOIN, avocat.
BORIS ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
BOULANGIER, professeur de physique.

MM.

- BOULEROT, Léon, propriétaire.
BOUVIER, avocat et littérateur.
BRUCHON, Alexis, avoué.
BUCHIN, Maurice, artiste peintre.
BURY, avocat.
CHAPUIS, pharmacien.
CHOMEREAU DE SAINT-ANDRÉ, Gaston, chef d'escadrons.
CHOPART, chef de section au chemin de fer.
CLÉMENT, Léon, fabricant d'horlogerie, à Messia-les-Chilly.
CLERC, Léon, contrôleur des contributions directes.
CLERTAN, négociant.
CLOZ, Auguste, artiste peintre et photographe.
CLOZ, Louis, artiste peintre.
COCHET, entrepreneur.
CUENNE, conseiller municipal.
DALLOZ, Charles, avocat.
DELATOUR, curé de St-Désiré.
DELESCHAUX, Désiré, propriétaire.
DEVAUX, Auguste, négociant.
DEVAUX, Jules, chimiste.
DOSMAN, propriétaire.
FINOT, archiviste paléographe.
GAUTHIER, Charles, imprimeur.
GIRARD, professeur.
GRUET, id.
GUICHARD, Henri, docteur en médecine.
GUICHARD, Charles, homme de lettres.
GUILLERMET, F., bibliothécaire.

MM.

HUMBERT, Marc, avocat.

JOBIN, licencié en droit.

LABARGE (DE) C. ✱, colonel de cavalerie en retraite.

LARGE, négociant.

LEBRUN, avocat.

MAGNIN ✱, ancien officier, à l'Etoile.

MERMET, pharmacien de première classe.

OGÉRIEN (le frère), directeur de l'école chrétienne.

PAILLOT, architecte.

PARIS, docteur en médecine.

PASSAQUAY, Edmond, contrôleur des contributions directes.

PERRAUD, professeur.

PETITPERRIN, avocat.

PROST, Camille, banquier.

RAGMEY ✱, Charles, docteur en médecine, maire de la ville de Lons-le-Saunier.

REBOUR, Gustave, avocat.

RHIN, Charles-Gustave.

ROBERT, Adolphe.

ROBERT, Zéphirin, archiviste, conservateur du musée de la ville de Lons-le-Saunier.

ROUSSEAU, avocat, membre du conseil municipal.

RUTY ✱, membre du Conseil général, président du Comice agricole.

SAPPEL (DE), maire de l'Étoile.

SERRUROT, curé des Cordeliers.

THUREL, ingénieur civil, membre du conseil municipal.

TOUBIN, professeur.

**Membres résidant dans le
département.**

MM.

S. A. S. le prince Pierre d'AREMBERG ✱, domicilié
à Arlay.

AMYON, Charles, artiste musicien à Poligny.

BAILLE, Fernand, manufacturier à Saint-Claude.

BAUD ✱, capitaine du génie en retraite à Salins.

BENOIT, vérificateur des poids et mesures, à Saint-
Claude.

BENOIT, vérificateur des douanes et géologue.

BERGERET, docteur en médecine, à Montigny-les-
Arsures.

BIGUEURRE, juge de paix, membre du Conseil gé-
néral, à Bletterans.

BOUSSON DE MAIRET, homme de lettres, à Arbois.

BUQUET, ancien maire, à Salins.

CHASSEY (BURTEL DE), Abel, propriétaire à Mirebel.

CHEVASSU ✱, membre du Conseil général, maire
de Poligny.

CLERC, Thimothée, propriétaire, à Cousance.

CORNEILLE SAINT-MARC, ancien principal du collège,
à Saint-Amour.

DAVIN, bibliothécaire, à Dole.

ELORY, peintre, à Dole.

Le marquis de FROISSARD, à Bersaillin.

Le comte FROISSARD DE BROISSIA ✱, membre du
Conseil général, maire d'Arbois.

GUICHARD, ancien percepteur, à Cousance.

MM.

GUILLAUMEAU, docteur en médecine, à Poligny.

GUIRAND, Ed., géologue, à St-Claude.

LAMY ✱, manufacturier et maire de Morez.

LE MIRE, Jules, membre du Conseil général, maire de Poitte.

MÉRONA (de), Henri, membre du Conseil général, président du Comice agricole d'Orgelet.

MONNIER, Désiré, homme de lettres, correspondant de l'Institut, à Domblans.

MOREL ✱, Gustave, membre du Conseil général et juge de paix, à Arinthod.

MOULIGNON (DE), propriétaire à Voiteur.

MUNIER, docteur en médecine, à Foncine-le-Haut.

PIDANCET, Just, géologue, à Poligny.

PROST, médecin, à Gendrey.

REGNAULT, peintre, à Nevy-sur-Seille.

ROBIN, curé, à Digna.

RONCHAUX (de), Louis, homme de lettres, à Saint-Lupicin.

ROUGET, médecin cantonal, à Arbois.

ROUX DE ROCHELLE, Jules-Victor-Emmanuel, à Villevieux.

RUFFIER, Nestor, à Dole.

SAURIA, Charles, médecin, à St-Lothain.

THIBOUDET, Désiré, homme de lettres, à Ruffey.

THOISY (le vicomte de), propriétaire à St-Amour.

VATTARD, bibliophile à Saint-Ylie.

Le marquis de **VAULCHIER**, au Deschaux.

VERTHERET, ingénieur à Dole.

VIONNET, géomètre, à Grozon.

Membres correspondants.

MM.

ARÈNE, rédacteur en chef de l'*Abeille du Bugey*
à Nantua.

BARTE DE SAINTE-FARE, conservateur des forêts, à
Strasbourg.

BARTHÉLEMY, Anatole, numismate, à Mâcon.

BAUDOT, Ernest, lieutenant d'artillerie.

BERTRAND, avocat général, à Besançon.

BESSON, Faustin, peintre, à Paris.

BESSON, Paul, avocat à Paris.

BOULATIGNIER O. ✱, conseiller d'Etat, à Paris.

BOUTEILLE, conservateur du musée, à Grenoble.

BOWY, Antoine, graveur en médailles, à Paris.

BUCHOT, secrétaire général de préfecture.

BURKARDT, conseiller à la cour d'appel à Bâle.

BUQUET, Paul, ingénieur civil, à Dieuze.

CATAL, Constant, avocat à Paris.

CHALANDRE, géologue, à Lyon.

CHAMBARD, Léopold, statuaire, à Paris.

CHAMBERET (de) ✱, membre du Conseil général
du Jura, lieutenant-colonel d'état-major, à Paris.

CHAMBERET (de), Ernest, professeur, à Lyon.

CHESNE, Alphonse, juge, à Vesoul.

CHEVASSUS, Adolphe, homme de lettres, à Mâcon.

CHEREAU, docteur en médecine, à Paris.

CLERC ✱, Edouard, président de chambre, à Be-
sançon.

COLOMBET, Victor, contrôleur des contributions di-
rectes.

MM.

COQUET, André, mécanicien de marine.

CORTAMBERT, E., bibliothécaire, à la Bibliothèque impériale, à Paris.

CORTAMBERT, Richard, secrétaire de la Société de géographie, rue de Saintonge, 62, à Paris.

CORTET, Eugène, homme de lettres, rue Royer-Collard, 12, à Paris.

DALLOZ ✱, Edouard, président du Conseil général, député du Jura, 18, rue Vaneau, à Paris.

DARCHE, Henri, substitut du procureur général, à Besançon.

DARIÈS, propriétaire à Bordeaux.

DEFRAUX, inspecteur des contributions en retraite, à Epinal.

DELATOUR, Léon, homme de lettres, à Montargis.

DESCHAMPS, Emile, homme de lettres, à Paris.

DESVERNOIS, chancelier du ministère de France à la Haye.

DORNIER, inspecteur des écoles, à Vesoul.

DUPONT-DELPORTE, homme de lettres, à Paris.

DURAND, secrétaire de la Société d'agriculture, à Louhans.

FERRAND ✱, ingénieur des ponts et chaussées, à Coulommiers (Marne).

FINOT, principal du collège à Luxeuil.

FOURTIER ✱, à Paris.

GAGNEUR, Wladimir, littérateur, à Paris.

GAILLARD, Ferdinand, graveur, à Paris.

GASPARD, docteur en médecine.

GAUTHIER-VILLARS ✱, Albert, imprimeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

MM.

- GÉRARD, Jean, capitaine de frégate, à Toulon.
GIBERT, Ferdinand, météorologiste.
GINDRE DE MANCY, homme de lettres, à Paris.
GOUNIOT, professeur de rhétorique, à Blois.
GRANDIDIER, sous-inspecteur des forêts.
GUENARD, maître de forges, à Besançon.
GUIGAUT, Hippolyte, docteur en droit, avocat, à Louhans.
GUYARD, Auguste, homme de lettres, rue Cassette, à Paris.
HAUCHECORNE, pharmacien, à Yvetot (Seine-Infér.).
HUET, professeur de philosophie, à Paris.
HUGO, Victor, de l'Académie française.
JACQUEMIER, de l'Académie de médecine de Paris.
JEANNIN, homme de lettres, rue de Valois, à Paris.
JOLIBOIS, curé, à Trévoux.
JOLY, Maurice, avocat, rue Jacob, 3, à Paris.
JOLYET, sous-inspecteur des forêts, à Lure.
JOUSSERANDOT, Louis, avocat, à Thonon.
KERR (lady), Louise, Hereford-Street, 3, à Londres.
LALANNE (l'abbé), directeur du collège Stanislas, à Paris.
LAMARTINE (de), de l'Académie française, à Paris.
LANCRENON, conservateur du musée, à Besançon.
LANQUETIN, Eugène, docteur en médecine, 56, rue d'Amsterdam, à Paris.
LANGUE, Alfred, agronome, à Paris.
LANOIX, conseiller à Besançon.
LAROZE, Désiré, naturaliste, près Mâcon.
LÉGER, ingénieur civil.

MM.

LEJOYANT, inspecteur des télégraphes.

LEHAITRE, Paul, ingénieur, à Bourg.

LEPAGE, archiviste, à Nancy.

LEZAY-MARNÉZIA ✱ (comte de), membre du Conseil général du Jura, chambellan de S. M. l'Impératrice, à Paris.

LOBRICHON, Timoléon, peintre, à Paris.

LORY, professeur de géologie, à Grenoble.

MAGAUD (Mlle), Emma, naturaliste, 48, boulevard de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris.

MALLARD, peintre, à Genève.

MALLE, secrétaire de la Société des sciences, à Strasbourg.

MARMIER, Louis, inspecteur d'Académie, à Dijon.

MARMIER, Xavier ✱, homme de lettres, rue Saint-Thomas-d'Aquin, 1, à Paris.

MARMIER ✱, général de brigade, à Constantine.

MARCOU, Jules, géologue, à Salins.

MARQUISET, ancien sous-préfet de Dole, à Paris.

MATHEZ, professeur de mathématiques, à Laon.

MAZAROTZ, Paul, sculpteur-ornemaniste, à Paris.

MAZAROTZ, Désiré, peintre, à Paris.

MÈNE, Charles, chimiste, à St-Chamon (Loire).

MONNIER, Emile ✱, mécanicien de la marine impériale, au Havre.

MOREL, Désiré, maître mécanicien de la marine impériale.

PARANDIER ✱, membre du Conseil général du Jura, inspecteur des ponts et chaussées, à Besançon.

PARROT, Armand, secrétaire de la Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.

MM.

- PAUL**, Constantin, agrégé de l'école de médecine,
rue du Bac, 128, à Paris.
- PERRAUD** (de Monay) ✱, statuaire à Paris, membre
de l'Institut.
- PIANET**, sculpteur, à Paris.
- PIDOUX** ✱, docteur en médecine, rue de l'Univer-
sité, 26, à Paris, médecin des hôpitaux.
- PONCIN**, chef d'institution, rue de la Bourse, 4,
à Lyon.
- POTHENOT**, professeur d'histoire.
- RAMBERT**, Charles, dessinateur, à Paris.
- RATTIER DE SUSVALLON**, Ernest, homme de lettres,
à Bordeaux.
- REURE** (de), curé à Louhans.
- ROBERT** fils, docteur en médecine, à Strasbourg.
- ROBERT**, sous-intendant militaire, à Metz.
- ROSSIGNOL**, naturaliste à Pierre (Saône-et-Loire).
- SERINGE**, professeur de botanique, à Lyon.
- SORLIN**, docteur en médecine; à Paris.
- SOUPEY**, ingénieur civil.
- THIRIA**, ingénieur des mines.
- TISSOT**, homme de lettres, à Paris.
- TUETÉY**, paléographe-archiviste, rue Racine, 6, à
Paris.
- VALLOT**, secrétaire de l'Académie de Dijon.
- VIANCIN**, membre de l'Académie, à Besançon.
- VINCENT**, chirurgien de marine à l'hôpital mili-
taire de Brest.
- WEY** ✱, Francis, inspecteur des archives de l'Em-
pire, ancien président de la Société des gens de
lettres, rue du Havre, 11, à Paris.

LISTE
DES
SOCIÉTÉS SAVANTES CORRESPONDANTES



1. Comité des Sociétés savantes au ministère de l'Instruction publique.
2. Académie d'Arras.
3. Société académique de Saint-Quentin (Aisne).
4. Comice agricole de Saint-Quentin.
5. Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube.
6. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
7. Société d'Émulation du Doubs. .
8. Société d'Émulation de Cambrai.
9. Société d'Émulation des Vosges.
10. Société d'Émulation d'Abbeville.
11. Société académique de Cherbourg.
12. Société académique des sciences, belles-lettres et arts de Caen.

13. Société des sciences et arts de Lille.
14. Académie de Dijon.
15. Société d'agriculture de Lamarne.
16. Académie de Metz.
17. Société scientifique, agricole et littéraire des Pyrénées-Orientales.
18. Société havraise d'études diverses.
19. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
20. Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.
21. Académie de Mâcon.
22. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.
23. Académie d'Aix, en Provence.
24. Académie du Gard.
25. Académie de Nancy.
26. Société archéologique de l'Orléanais.
27. Commission d'archéologie de la Haute-Saône.
28. Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône (Vesoul).
29. Société académique d'agriculture, sciences et arts de Poitiers.
30. Société d'agriculture et de commerce de Caen.
31. Société académique de Maine-et-Loire (Angers).
32. Société d'histoire naturelle de Colmar (Haut-Rhin).
33. Institut des provinces de France, rue Bonaparte, 44, Paris.

- 34. Association philotechnique, à Paris.
- 35. Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
- 36. Société d'histoire naturelle de Toulouse.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

	Pages.
Procès-verbaux des Séances.	v
Rapport de la Commission du budget	xiii
Analyse des eaux	xvii
Origine de la Ville de Saint-Amour. — CORNEILLE SAINT-MARC.	17
Monsieur Désiré Monnier et son Oeuvre. — CH. DALLOZ . . .	25
Souvenirs d'un Octogénaire de Province. — Désiré MONNIER .	63
Découverte d'une Fonderie celtique, Rapport, Procès-verbal et Inventaire	223
Vallée de Baume (Jura). — Louis CLOZ	247
Sainte-Hélène, Vercingétorix. — Charles GUICHARD.	265
Les Fiançailles d'Assoï, Nouvelle chinoise. — F. MAHON . . .	289
Sur un Perfectionnement introduit dans la Fabrication du vinaigre de bois. — François LECLERC.	447
Poésies. — Casimir BLONDRAU	461
Liste des membres de la Société.	469
— des Sociétés correspondantes	479



